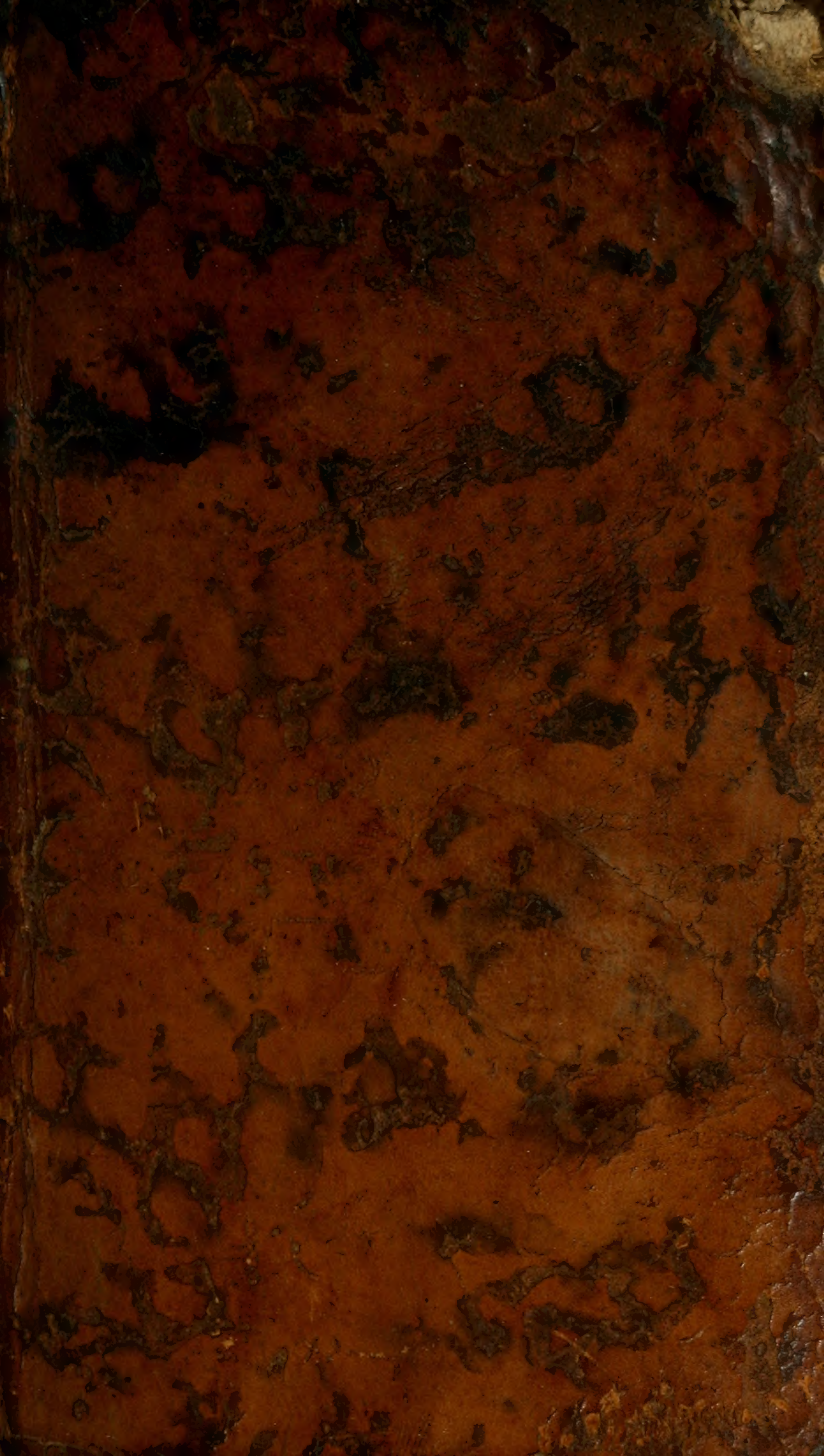


R E

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES.

TOME TRENTE-UNIE'ME.

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRÉ :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS, *LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.*

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET *d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente l'état actuel de toutes les Nations :*

ENRICHI DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME TRENTE-UNIE'ME.



A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins à la Bible d'or.

M. DCC. L.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

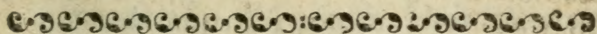


HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

Depuis le commencement du XVe Siecle.

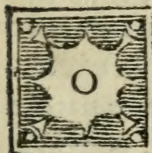
SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.



VOYAGES DES HOLLANDOIS AUX INDES ORIENTALES.

VOYAGE DE CORNEILLE MATELIEF, Aux Indes Orientales.



ON a vû jusqu'ici les Hollandois établis à Bantam, par la reconnoissance que cette Ville devoit à leurs services; maîtres des commerces de Banda, C. MATELIEF. 1605. Introduction.

C. MATELIEF. 1605.

d'Amboine, de Ternate, de Tidor ; par l'expulsion des Portugais ; liés par des traités avec les Rois de Calecut, de Johor, de Bisnagar & quantité d'autres Princes ; occupés à s'ouvrir l'entrée de la Chine par leurs négociations secretes & par leur adresse à profiter des évenemens ; presque toujours supérieurs aux Portugais par les armes, & beaucoup plus habiles ou plus heureux dans toutes les entreprises de guerre & de commerce. Tant de succès ne peuvent passer néanmoins que pour les premiers essais d'une Compagnie, qui comptoit à peine trois ans depuis sa véritable origine. Pendant que ses Amiraux & ses Facteurs jettoient les fondemens de sa puissance dans les Indes, ses Directeurs s'occupoient en Hollande à former de nouveaux plans sur ces heureuses opérations. Ils regardoient la haine des Portugais comme leur plus grand obstacle. Ce n'étoit pas assez de les avoir humiliés. Leur ruine étoit jurée à la Bourse d'Amsterdam, & toutes les Flottes qu'on verra partir désormais du Texel, contribueront par quelque entreprise éclatante à l'exécution de ce projet. Si la fortune paroît quelquefois leur manquer, le courage & la prudence ne les abandonnerent jamais.

C. MATELIEF. 1605. Nouvelle Flotte & ses forces.

Corneille Matelief (1) fut choisi en 1609, pour commander en qualité d'Amiral une Flotte d'onze Vaisseaux, montée d'environ quatorze cens hommes (2). Quoique l'Auteur du Journal n'explique pas quelles étoient particulierement ses instructions (3), on recueille de son recit que les deux principales portoient l'ordre d'attaquer les Portugais sur terre & sur mer, & de faciliter l'ouverture du Commerce à la Chine. Les Isles du Cap Verd & d'Annobon avoient insulté plus d'une fois le pavillon Hollandois. Matelief ayant mouillé le 4 de Juillet, dans la rade de l'Isle de Mai, résolut d'y mettre à l'épreuve la disposition des habitans. Il fit descendre cent cinquante hommes, qui lui amenerent le lendemain un vieillard Portugais, banni pour un meurtre, mais à qui l'âge & son châtiment sembloient avoir inspiré de meilleures inclinations. Il étoit chargé d'offrir, aux Hollandois, la paix & des ra-

Matelief met les Portugais à l'épreuve aux Isles du Cap Verd.

(1) Il est fâcheux que les Auteurs des Journaux ne fassent pas mieux connoître tous ces braves Hollandois, auxquels on ne peut refuser la qualité de grands hommes.

(2) Le Vaisseau Amiral se nommoit l'*Orange*. Les frais de l'équipement montoient à près de deux millions.

(3) Il dit que l'Amiral, avant que de les lire au Conseil, fit jurer à tout le monde de les tenir secretes & de les exécuter.

C. MATELIEF. 1605.

Les Insulaires deviennent traitables.

fraîchissemens de la part du Gouverneur. L'Amiral lui répondit qu'il dépendoit des habitans de n'être pas insultés ; qu'il ne leur demandoit de l'eau & des vivres qu'à des conditions raisonnables ; mais que si ses gens recevoient la moindre insulte, il ruineroit l'Isle & feroit passer au fil de l'épée tous ceux qui auroient le malheur de s'y trouver (4).

La Flotte devoit séjourner quinze jours dans cette rade, pour y attendre deux Vaisseaux, qui étoient partis les derniers. Matelief fit faire pendant la nuit huit feux dans l'Isle, & le lendemain quinze ou seize, pour ôter aux Portugais de Saint-Jago la connoissance de son dessein & de ses forces. Observons, pour expliquer cette conduite, que c'est un ancien usage, dans l'Isle de Mai, d'y faire autant de feux qu'on y voit relâcher de Vaisseaux, afin que sur cet avis les Insulaires de Saint-Jago prennent des mesures, soit pour l'attaque ou la défense. Comme l'intention de l'Amiral n'étoit pas de chercher querelle, & qu'il auroit même regretté d'être interrompu dans de plus grands desseins, il ne permit à ses gens d'aller à la chasse aux boucs qu'avec

(4) Journal de Matelief, p. 192 & suiv.

une escorte bien armée. On tua bien mille de ces animaux; mais ce n'étoit pas un excellent mets. La sécheresse, qui regnoit alors dans l'Isle, les rendoit moins bons qu'ils ne sont ordinairement. Vers la fin du mois d'Août, lorsque les vents du Sud commencent à souffler, & qu'ils amenent de grandes pluies, l'herbe croît dans ces Isles, les Boucs s'engraissent, & l'on en tue beaucoup au mois de Décembre, pour les saler & les envoyer à Madere. Les peaux se transportent en Portugal. Dans les bonnes années, on en tue quelquefois près de douze mille (5).

C. MATELIEF. 1605.

Ceux qui allerent à la chasse trouverent un petit Village d'environ vingt maisons, mais sans aucun habitant. Un peu plus loin, ils rencontrerent deux femmes Negres, qui leur dirent que tous les autres Insulaires s'étoient retirés dans les montagnes. L'Amiral, assez content de leur tranquillité ou de leur frayeur, partit le 18 de Juillet, sans aucun dessein de chercher des ennemis si faciles à dissiper. Cependant ayant trouvé les vents du Sud par les onze degrés, quoique ceux qui partent de bonne heure de Hollande ne les trouvent ordinairement que par les

Effet de leur crainte.

(5) Page 193.

C. MATELIEF, 1605.

deux, trois ou quatre degrés, il se vit jetté dans le golfe d'Afrique, d'où se remettant tantôt au large, tantôt à louvoier, toujours dans la crainte de donner sur les bancs, il passa la Ligne le 25 d'Août, & le 27 il se trouva devant l'Isle d'Annobon. Il résolut d'y relâcher, quoiqu'il en eût abandonné le dessein. Le scorbut commençoit à se répandre dans tous les Vaisseaux. Quelques-uns avoient besoin de lest. D'ailleurs la vûe de cette Isle, où les Hollandois avoient essuyé tant d'outrages & n'avoient jamais rien obtenu que par la force, renouvella dans le cœur de Matelief tous les ressentimens qu'il avoit étouffés au Cap Verd.

L'Amiral relâche malgré lui à l'Isle d'Annobon.

Il entra dans la rade le 7 de Septembre. Une chaloupe qui se rendit au rivage lui rapporta que les Insulaires avoient pris l'épouvante & s'étoient retirés dans les montagnes. Ils y avoient emporté jusqu'aux ornemens de leurs Eglises. Cependant on avoit vu un corps d'environ cinquante Negres, commandés par deux Blancs qui avoient offert avec beaucoup de modération tous les rafraîchissemens qui se trouvoient dans leur Isle. Mais ils demandoient aussi que les habitans ne fussent point insultés, & qu'on ne fît aucun

tort à leurs bananes ni aux arbriſſeaux qui portent le coton (6).

L'Amiral donna ordre, à tous les équipages, de prendre de l'eau & de la pierre; avec la précaution néanmoins de faire garder l'aiguade par un détachement de trois cens hommes. Il fit dire au Commandant que s'il ne vouloit pas que les Hollandois ſe repandiſſent en troupes dans ſon Iſle, il falloit qu'il envoyât lui-même ſur le rivage les proviſions dont la Flotte avoit beſoin. On vit venir auſſi-tôt des femmes, qui apporterent toutes ſortes de fruits. Un jour de Dimanche, il ſe fit à terre deux Sermons, auxquels quantité de Negres & de Mulâtres eurent la curioſité d'aſſiſter. Ils furent étonnés de l'attention qu'ils remarquerent dans l'auditoire, » ſur-tout d'entendre parler de la foi en Jeſus-Chriſt, & de » ſa mort ſous Ponce Pilate; car ils » étoient perſuadés, comme ils le dirent enſuite à l'Amiral, que lui & » tous ſes gens étoient Lutheriens, » qu'ils croioient au diable, & l'adoroient, & qu'ils ne connoiſſoient pas » même le nom de Dieu & de Jeſus-» Chriſt (7). Matelief ayant retenu deux des principaux Negres à diner

Opinion que les Portugais inſpirent aux Negres.

(6) Pages 195 & 196 (7) Pages 196 & 197.

C. MATELIEF. 1605.

avec lui, le Gouverneur Portugais en parut mécontent, & s'en plaignit comme d'une démarche qui pouvoit lui devenir fort nuisible. Ce reproche fit connoître avec quelle hauteur il traitoit ces Insulaires, & qu'il n'auroit pas été difficile de les porter à la révolte. On tira d'eux, dans l'espace de huit jours, plus de deux cens mille oranges, & soixante seize porcs, qui ne couterent chacun qu'une chemise ou un chapeau, c'est-à-dire, la valeur de trente sous.

Le Gouverneur d'Annobon se laisse gagner.

L'Amiral fit present au Gouverneur d'une piece de velours des Indes, qui lui inspira tant de reconnoissance, qu'après avoir promis de ne plus insulter les Vaisseaux de la Nation Hollandoise, il ajouta qu'à l'avenir il auroit moins d'égard pour les ordres de son Roi, & plus d'attention pour ses propres interêts (8). Ainsi les Hollandois commencerent à se flatter que l'Isle d'Annobon deviendroit une retraite paisible pour leurs Vaisseaux.

Ils remirent à la voile le 15 de Septembre. Les vents de Sud-Est, qu'ils trouverent trop tôt, les ayant empêchés de relâcher à l'Isle de Romeros, ils

1606.

mouillerent le premier de Janvier 1606

(8) Page 197.

à

à la rade de l'Isle de Maurice, où ils rencontrerent l'Amiral Vander Hagen, qui étoit parti de Bantam depuis un mois. Matelief apprit de lui l'état des affaires des Indes, c'est-à-dire, la prise des Forts d'Amboine & de Tidor, l'alliance des Hollandois avec divers Princes, sur-tout avec le Samorin de Calecut, auquel Vander Hagen s'étoit engagé à donner du secours par mer pour s'emparer de Cochin, à condition que cette place seroit remise entre les mains des Hollandois. A l'égard de Malaca, qui faisoit le principal objet de Matelief, quoiqu'il tînt encore ses vûes secretes, Vander Hagen ne lui donna point des nouvelles agréables. Il lui avoua qu'avec tous ses efforts il n'avoit pu trouver le moyen d'y faire une descente; qu'André Furtado De-Mendoza, qui y commandoit depuis six ans, avoit commencé à fortifier la Ville & l'avoit munie de remparts; que dans la derniere revûe ses troupes montoient à huit mille hommes; enfin que les Portugais paroissant tourner tous leurs soins à la deffense de cette place, il falloit en attendre une vigoureuse résistance. Il ajouta que Furtado s'étoit cru assez fort pour déclarer la guerre au Roi de Johor, allié des Hollandois, &

C. MATELIEF. 1606.

Rencontre de Matelief & de Vander Hagen.

Instruction sur l'état des Indes.

C. MATELIEF. 1606.

Politique de Matelief pour disposer ses gens à l'obéissance.

qu'il le tenoit actuellement assiégé (9).

Matelief, sans s'ouvrir encore sur ses vûes, se contenta d'annoncer un grand dessein, par des prieres générales qu'il ordonna sur toute sa Flotte. Il leva l'ancre le 27. Deux mois d'une heureuse navigation le rendirent à la vûe du Cap d'Achin, dans l'Isle de Sumatra. Là, se trouvant si proche de l'objet de sa commission qu'il ne pouvoit differer plus long-tems à s'expliquer, il crut que la prudence l'obligeoit à quelques précautions, parce que les équipages ne s'étant engagés qu'à servir sur mer, il ne pouvoit rien tenter sur terre sans leur consentement. Quelques expressions équivoques, qu'il avoit lâchées comme au hazard, avoient déja excité des murmures (10). La crainte de trouver une résistance ouverte le fit recourir à des voies indirectes, qui lui reussirent. Au lieu d'employer l'autorité pour déclarer ses ordres, il fit publier les deux articles suivans :

» Que l'article du Reglement (11)
» qui n'attribuoit aux équipages que
» quatre pour cent du butin, ne se-
» roit entendu que du butin fait sur
» mer, & ne seroit pas tiré à consé-

(9) Pages 198 & 201.

(10) Page 201.

(11) Il se nomme l'*Artykel-brief*.

C. MATELIEF. 1606.

» quence pour ce qui ſe feroit par des
» ordres particuliers qui pouvoient
» être contenus dans des inſtructions
» ſecretes & regarder la terre; que
» par cette raiſon, on ne s'arrêteroit
» pas à ce qui pouvoit avoir été reglé
» pour le pillage, ſous quoi l'on com-
» prendroit tout ce qui pourroit être
» pris, & qui ſeroit de qualité à pou-
» voir y être raiſonnablement compris.

» Que ſi l'on pouvoit prendre d'aſ-
» ſaut la Ville de Malaca, elle ſeroit
» abandonnée au pillage, ſuivant les
» loix de la guerre; mais que ſi elle ſe
» rendoit par un traité, la capitula-
» tion ſe faiſant ſuivant l'état des af-
» faires, on ne laiſſeroit pas de faire
» un ſi bon parti aux équipages qu'ils
» auroient lieu d'être contens; mais
» que de leur côté ils ſeroient obligés
» à l'avenir d'obſerver la diſcipline
» militaire, telle que l'Amiral la ju-
» geroit néceſſaire pour l'exécution de
» ſes projets (12).

Ces promeſſes, qui établiſſoient la récompenſe avant que de propoſer le travail, furent entendues & acceptées avec beaucoup de ſatisfaction. Enſuite, à la priere de tous les Capitaines, l'Amiral accorda un pardon géneral de

(12) Page 202.

J. C. MATELIEF. 1606.

La Flotte arrive devant Malaca.

toutes les fautes qui pouvoient avoir été commiſes, & ceux qui étoient aux fers obtinrent la liberté. Cette douceur acheva de gagner tout le monde (13). On remit à la voile; &, le dernier jour d'Avril, toute la Flotte ſe trouvant raſſemblée à une demi-lieue de Malaca, l'Amiral ne balança plus à montrer cette Ville, comme le lieu où il devoit faire le premier eſſai de ſon nouveau Reglement. Il fit armer auſſitôt les chaloupes, pour attaquer quatre Vaiſſeaux, qui s'étoient échoués ſous la Ville, auſſi près qu'ils l'avoient pu. Ils furent pris ſans réſiſtance. On n'y trouva rien à piller, mais on les brûla. Une eſpece de petard, qu'on eut l'imprudence d'y laiſſer dans cet incendie, tua trois Hollandois & en bleſſa dix-neuf. Quelques tonneaux d'arrack qui ſe trouvoient ſur le même bord leur avoient fait mépriſer le peril. Ceux qui échapperent ſans bleſſure en apporterent quelques flacons à l'Amiral; mais il les fit jetter ſur le champ dans la mer, avec un reproche adroit, qu'il crut capable d'arrêter une autre fois leur imtempérance: *Quelle témerité*, leur dit-il, *de boire d'un breuvage que nos ennemis peuvent avoir empoiſonné*

Premieres Hoſtilités.

(13) *Ibidem.*

C. MATLIEF. 1606.

(14) ! Les Vaiſſeaux qui furent détruits étoient, l'un, du port de quatre cens tonneaux, le ſecond, de deux cens, & les deux autres chacun de 160. On tira inutilement quelques coups de canons de la Ville, ſur ceux qui avoient été chargés de cette expédition. Le ſoir du même jour, l'Amiral fit partir deux hommes dans une chaloupe, pour aller porter au Roi de Johor la nouvelle de ſon arrivée, & lui communiquer la réſolution que les Hollandois avoient formée d'entreprendre le ſiege de Malaca.

Cette importante entrepriſe, la premiere qui ait menacé l'Empire Portugais dans un de ſes principaux établiſſemens, & qui fut accompagnée d'ailleurs de pluſieurs combats terribles entre les Flottes des deux Nations, mérite un détail que je n'accorde gueres aux expéditions de cette nature (15).

Le ſiege eſt déclaré.

L'Amiral ayant aſſemblé le Conſeil géneral, ne diſſimula plus qu'il avoit ordre d'employer toutes ſes forces pour enlever aux Portugais un de leurs plus importans boulevards, & pour y établir la Compagnie Hollandoiſe. On réſolut de s'approcher de la Ville juſqu'à la portée du mouſquet, & de com-

(14) Page 203.

(15) Pages 204 & ſuiv.

C. MATELIEF. 1606.

mencer auſſi-tôt à la canoner. Quelques obſervations avoient fait juger qu'à cette diſtance on feroit encore ſur cinq braſſes d'eau. Mais après s'être avancé juſques ſur deux braſſes & demie, il ſe trouva que les pieces de demi-calibre ne pouvoient encore porter juſqu'aux murs. Cependant les plus groſſes pieces porterent dans la Ville, endommagerent pluſieurs maiſons, & ruinerent quelques parties du parapet. On tira auſſi du côté de la Ville; mais le ſeul coup qui porta juſqu'à la Flotte fut un boulet de vingt-ſept livres, qui entra dans un Vaiſſeau ſans y cauſer aucun mal. Un coup des Hollandois donna dans l'Egliſe de Saint-Paul, qui étoit celle des Jéſuites (16).

Préparatifs des aſſiégeans.

Pendant que le canon jouoit, l'Amiral détacha quatre chaloupes, avec ordre de viſiter le côté ſeptentrional de la Ville, & de chercher un lieu favorable pour la deſcente des troupes. Son deſſein étoit de s'emparer du Fauxbourg. Mais le terrein fut trouvé ſi mou, que cette difficulté parut difficile à ſurmonter. D'ailleurs deux cens hommes armés ſe preſenterent ſur le rivage, & l'on découvrit autour des maiſons quantité de paliſſades, qui en

(16) Page 203.

rendoient l'accès dangereux. Matelief prit le parti de faire dresser une batterie de deux pieces de vingt quatre dans l'Isle que les Portugais nomment *Ilha das Naos*, qui étoit plus proche de la Ville que les Vaisseaux ; dans la vûe d'envoyer deux chaloupes, à la faveur de cette batterie, pour reconnoître le bout occidental de la Ville, & pour donner tout à la fois le change aux ennemis, en les rendant incertains du côté par lequel on se proposoit de les attaquer. Cette Isle n'est pas plus grande que la place d'Amsterdam, où la maison de Ville est située, & n'est pas tout-à-fait à la portée du canon de demi-calibre des murs de Malaca. On y mit trente hommes pour le service & la garde des deux pieces. Ceux qui étoient allés visiter le côté méridional de la Ville, ayant rapporté que le terrein étoit encore plus bourbeux que de l'autre, on revint à l'idée de faire la descente du côté du Nord (17). Cependant lorsque tout y fut préparé, on remit en délibération au Conseil si c'étoit le meilleur parti qu'on pût embrasser. Ceux qui ne l'approuvoient pas representoient » que l'armade de Goa étoit at-

C. Matelief. 1606.

Ilha das Naos.

Conseil Hollandois.

(17) *Ibidem.*

C. MATELIEF. 1606.

» tendue; qu'elle feroit affez nombreu-
» fe pour obliger les Hollandois de
» lui oppofer toutes leurs forces; que
» s'ils pouvoient la battre, Malaca,
» qui demeureroit fans fecours, ne fe-
» roit plus qu'une foible réfiftance :
» qu'au contraire, fi l'armade paroif-
» foit tandis qu'on feroit à terre, il
» faudroit néceffairement fe retirer,
» & laiffer la Ville pour retourner à
» bord; qu'il n'y avoit pas d'apparen-
» ce que la place fe rendît, auffi long-
» tems qu'elle attendroit du fecours;
» qu'en fuppofant même qu'on en de-
» vînt maître avant l'arrivée de l'ar-
» made, ce ne pouvoit être fans s'affoi-
» blir; & qu'on s'expoferoit par con-
» féquent au rifque de perdre & la
» Ville & les Vaiffeaux, puifqu'il ne
» refteroit pas affez de monde pour
» garder la place, & pour fe mettre
» en état de réfifter en même-tems aux
» forces fupérieures qui viendroient
» attaquer la Flotte. Ils concluoient
qu'on devoit attendre la réponfe du
Roi de Johor, & s'affurer du fecours
qu'on pouvoit efperer de ce Prince,
parce qu'on en recevroit peut-être af-
fez pour furmonter les obftacles qui fe
prefentoient, & pour faire tête à l'ar-
made; après quoi l'on iroit à l'affaut,

C. MATELIEF. 1606.

avec plus de confiance au ſuccès (18).

Ceux qui ſe déclaroient pour la deſcente convenoient qu'il falloit s'attendre à l'arrivée de l'armade ; mais ils prétendoient que le tems en étoit incertain, & que peut-être n'arriveroit-elle que dans quatre ou cinq mois ; que la Ville étant encore peu fortifiée par l'un de ſes côtés, il ne falloit pas donner le tems au Gouverneur de la rendre plus capable de deffenſe ; que la plus grande partie de la garniſon n'étoit pas compoſée de Portugais, mais de Negres, c'eſt-à-dire, d'ennemis foibles & timides, qui ne feroient pas beaucoup de réſiſtance s'ils étoient pouſſés ſans avoir le tems de ſe reconnoître, au lieu que le délai pouvoit diſſiper leur frayeur & ranimer leur courage ; qu'au contraire les équipages Hollandois pouvoient ſe rebuter & changer de réſolution ; que loin de conſidérer la garde de la Ville comme un obſtacle à la deffenſe des Vaiſſeaux, ils ſoutenoient que la Ville ſerviroit elle-même à les deffendre lorſqu'on en ſeroit en poſſeſſion ; que les Vaiſſeaux Portugais tirant plus d'eau que ceux de Hollande ne pourroient s'approcher ſi près des murs, & que ſi l'armade étoit aſſez forte pour

(18) Pages 206 & 207.

MATELIEF. 1606. obliger les Hollandois de se tenir sur la deffensive, ils seroient toujours à couvert sous le canon de la place : que suivant les avis qu'on avoit déja reçus, le Roi de Johor n'étoit pas en état de donner de puissans secours; que si la descente ne se faisoit pas promptement, il ne falloit pas esperer qu'elle se pût jamais faire; enfin qu'il n'étoit pas certain non plus qu'après la défaite de l'armade, la Ville se crût perdue & cessât de résister, parce qu'il n'y avoit nulle apparence que si proche d'une côte favorable aux Portugais, la victoire pût être assez complete pour leur ôter les moyens de donner du secours à la Ville par leurs fustes & leurs galeres.

Résolution du Conseil. La pluralité des voix fut pour le premier de ces deux avis, & la descente fut differée jusqu'à l'arrivée des nouvelles qu'on attendoit du Roi de Johor (19).

Le jour suivant, qui étoit le 2 de Mai, on tira quelques volées de canon qui ne porterent point jusqu'à la Flotte; & pour chaque coup l'Amiral en renvoya deux, qui causerent beaucoup de desordre dans la Ville. Les habitans brûlerent leur Fauxbourg méridional, parce que la batterie qu'on avoit dres-

(19) Page 108.

ſée dans l'Iſle leur fit juger que l'attaque ſe feroit de ce côté-là. Matelief avoit fait poſter au Nord quatre chaloupes à voiles, ſur leſquelles ils tirerent avec peu de ſuccès. Cette garde lui avoit parue néceſſaire pour couper le paſſage à quelques pirogues, qui raſant la côte avoient trouvé le moyen d'entrer dans la Ville & d'en ſortir. Il y joignit enſuite une grande chaloupe à rames, qui prit une pirogue chargée d'Indiens, dans laquelle on ne trouva que deux pierriers de fonte & deux hallebardes. Mais les hommes qu'elle portoit s'étant jettés à la mer, on en retira un Negre bleſſé, qui ſe diſoit pêcheur & qui fut mené à bord de l'Amiral. Il raconta que le canon avoit tué dix hommes dans la Ville, & qu'il en avoit bleſſé d'autres; qu'on attendoit chaque jour l'armade de Goa, avec le Viceroi & l'Archevêque, pour ſe remettre en poſſeſſion des Moluques & combattre le Roi de Johor: que la place étoit mal pourvue de vivres, mais aſſez bien munie de canon & de poudre; qu'on n'y comptoit pas plus de quatre-vingt Portugais, & que le reſte de la garniſon, au nombre d'environ trois mille hommes, étoit composé d'Eſclaves & de Malais; qu'il ne reſtoit

C. MATELIEF. 1606.

Informations qu'on reçoit d'un Negre.

C. MATELIEF. 1606.

personne dans le Fauxbourg de *Compochin*, dont les habitans s'étoient retirés dans la Ville, & que de tous les lieux voisins on y avoit porté quantité de marchandises (20).

Le Roi de Johor députe à la Flotte.

Le lendemain, deux pirogues de Johor, qui en étoient parties depuis cinq jours, se presenterent à l'Amiral. Elles étoient commandées par le Sabandar de Sincapur, qui se nommoit *Seri Raja Nugara.* Dans l'entretien qu'il eut avec Matelief, il lui dit que le Roi son maître ayant appris qu'on avoit vû arriver devant Malaca une Flotte qu'on croyoit Hollandoise, l'envoyoit pour s'informer de la verité; qu'il avoit rencontré, dans sa route, la chaloupe que l'Amiral avoit dépêchée à Johor; qu'aussi-tôt que le Roi la verroit paroître, on pouvoit compter qu'il partiroit avec vingt fustes & trente galeres pour venir joindre la Flotte (21), & que pour hâter cette heureuse jonction par son rapport, il alloit retourner vers ce Prince avec ses deux pirogues. Il confirma aussi ce qu'on avoit appris de l'armade & des desseins du Viceroi, qui la commandoit en personne (22).

Renfort qui arrive aux assiégés.

Dans le même tems, deux barques,

(20) Page 209.
(21) Page 210.
(22) *Ibid.*

C. MATELIEF. 1606.

chargées d'Indiens, ayant passé au Sud des batteries entrerent dans la place à la vûe des Hollandois. Elles furent suivies le soir de deux autres, qui ne passerent pas moins heureusement. Les assiegés en firent éclater leur joie. Ces petits bâtimens revenoient de Pahan, où ils avoient été envoyés avec des Ambassadeurs, pour faire relâcher l'équipage d'un Vaisseau Portugais qui avoit peri sur cette côte. Les prisonniers revenoient libres, au nombre de quatre-vingt-dix Blancs & de cent Negres. Ainsi ce renfort, que les habitans regarderent comme envoyé du ciel, augmentoit du double les Portugais de la garnison (23).

Le Roi de Johor joint la Flotte Hollandoise.

La chaloupe que les Hollandois avoient envoyée à Johor revint le 13, avec l'agréable nouvelle du départ du Roi, qui devoit amener dans quatre jours toutes les forces qu'il avoit pû rassembler. On remit à l'Amiral une lettre de ce Prince, qui avoit été traduite par les Hollandois établis dans sa capitale (24). Elle confirmoit de si

(23) Page 211.

(24) L'Auteur du Journal la rapporte, comme un titre d'honneur pour les Hollandois : » Le Roi » de Johor salue l'Amiral & lui souhaite un » bon succès dans ses entreprises. Vous, Sieur » Amiral, qui avez été » envoyé par le Roi de » Hollande pour combat-

C. MATELIEF. 1606.

belles promesses. En effet, on vit paroître le 17, les galeres & les fustes de Johor, montées d'environ trois cens hommes, la plupart Esclaves, & commandées par *Raja Zabrang*, nom déja cher aux Hollandois par d'anciens services que ce Géneral avoit rendus à leur Nation. Le Roi étoit aussi sur sa Flotte. Mais l'Auteur du Journal s'arrête ici à quelques éclaircissemens, qu'il

» tre nos ennemis & les » vôtres ; puissiez vous, » ainsi qu'il arrivera infailliblement, faire voler votre réputation » dans tout l'Univers, » selon que vous le méritez, pour n'avoir pas » craint de venir de si loin » avec vos compatriotes » vous opposer à la tyrannie que les Portugais exercent dans ces » pays, de même que vous » vous y êtes opposés dans » le vôtre. Je me tiens » heureux d'avoir vû » Louis Isaacsz & Hans » van Hagen, que vous » m'avez envoyé pour me » donner avis de votre » arrivée devant Malaca ; » d'avoir vû ceux qui » sont venus pour nous » délivrer de l'esclavage » où les Portugais veulent nous réduire. Je » tâcherai de reconnoître » le service que votre Roi » veut bien me rendre, » sans que je l'aie mérité. » Il n'y a point de Roi sur » la terre qui pût me rendre les services que le » vôtre m'a déja rendus. » Je vous envoye *Yntse-amar* & *Yntse-camar* » pour vous avertir que » j'irai vous joindre. Je » fais rassembler mes rameurs ; dès qu'ils seront » venus, je ne differerai point à partir. Si j'avois deux galeres prêtes, je m'y embarquerois dès ce moment. Son Excellence m'a fait tant d'honneur, que je n'en puis jamais assez marquer ma reconnoissance. Enfin je vous suis tellement obligé & à tous ceux qui sont venus pour nous affranchir, que je crains de ne pouvoir vous récompenser d'un si grand service, n'étant Roi que d'un peuple qui est bien pauvre.

croit néceſſaires pour faire entendre la ſuite de ſon recit.

C. MATELIEF 1606.

Caractere de ce Monarque & des Princes ſes freres.

Le feu Roi de Johor étoit un Prince belliqueux, qui avoit fait ſouvent la guerre aux Portugais. Il avoit laiſſé quatre fils, dont l'aîné, qui ſe nommoit *Jan de Patuan* (25), occupoit le trône des Malais; homme de peu d'eſprit, dont les uniques occupations étoient de dormir juſqu'à midi, de manger en ſortant du lit, de ſe baigner, & de boire le reſte du jour juſqu'à s'enyvrer. Il ſe repoſoit de tous ſes devoirs ſur le Raja Zabrang, ſans vouloir prêter l'oreille à ce qu'il croyoit capable de lui cauſer de l'inquiétude. Lui propoſoit-on quelqu'affaire? il feignoit de ne pas entendre. On lui demandoit trois & quatre fois quelle étoit ſa volonté, ſans pouvoir vaincre l'obſtination qu'il avoit à ne rien répondre. Le Prince, ſecond fils du même pere, mais d'une autre femme, ſe nommoit *Raja Siacai*, c'eſt-à-dire, Prince de *Siacai*, qui eſt un fief relevant de la Couronne. Il avoit épouſé une fille de la Reine de Patane; mais ſes qualités naturelles répondant mal à ſa naiſſance, il réſidoit continuelle-

Second Prince.

(25) Il paroît que c'eſt un titre plutôt qu'un nom propre.

C. MATE-TIEF. 1606.

ment à Siacai, & ne venoit presque jamais à Johor.

Troisieme Prince.

Le troisieme Prince de la Maison royale de Johor étoit le *Raja Zabrang*, dont le nom signifie, *Roi de l'autre côté*, parce qu'il faisoit sa résidence & qu'il exerçoit l'administration du côté de la riviere qui est vis-à vis de *Batusabar* ou *Batusawar*, Ville considérable où il avoit une Forteresse & des Sujets, quoiqu'il relevât de *Jan de Patuan*. Il étoit âgé d'environ trente-cinq ans, d'une taille moyenne, le teint presque blanc. Ses qualités dominantes étoient la discretion, la douceur, la patience, l'activité, & surtout cette prévoyance qui fait pénetrer dans l'avenir & pourvoir à tous les évenemens. Il auroit été capable des plus grandes affaires si son pouvoir eût répondu à ses lumieres. En un mot, il méritoit de porter la Couronne. On lui auroit vû de l'attention pour récompenser les services, & de la reconnoissance pour les secours qu'il recevoit des Hollandois. Son respect ne s'étoit jamais relâché pour son frere, qui de son côté marquoit pour lui beaucoup d'égards, quoiqu'il ne pût voir sans jalousie l'estime dont il étoit en possession.

Quatrieme Prince de Johor.

Le quatrieme Prince, fils d'une

C. MATELIEF. 1606.

troisieme femme du feu Roi, se nommoit *Raja-Laud*, c'est-à-dire, Roi de la mer. Tout son mérite consistoit à prendre du tabac, à boire de l'arrack & à mâcher du betel. Il auroit mérité, suivant l'expression du Journal, d'être précipité dans la mer dont on le nommoit Roi. L'yvrognerie, les plaisirs des sens & le meurtre, faisoient tous ses plaisirs & son unique occupation. On auroit crû, dit encore l'Auteur, que c'étoient trois sciences qu'il avoit apprises pour les professer (26). Les courtisans se formant presque toujours sur leurs Princes, la Cour de Raja-Zabrang étoit fort différente de celle des trois autres.

L'Amiral se rend sur la Flotte du Roi de Johor.

Matelief se mit dans la chaloupe pour aller au-devant du Roi de Johor, & le fit saluer de plusieurs décharges de son artillerie. Raja-Zabrang, qui faisoit les honneurs au nom de son frere, reçut fort civilement les Hollandois & fit present à l'Amiral d'un poignard orné de quelques pierreries. On parla du siege. L'Amiral voulut sçavoir quel fond il pouvoit faire sur le secours du Roi. Mais au lieu d'une réponse positive, ce Prince répeta plusieurs fois qu'il étoit un Roi pauvre;

Leur conférence.

(26) Page 215 & précédentes.

C. MATELIEF. 1606.

qu'il feroit tout ce qui seroit en son pouvoir, & qu'il ne sçavoit pas précisément ce que son frere pourroit faire. Il ajouta qu'il n'avoit pas eu d'autre raison que sa pauvreté pour demander du secours au Roi de Hollande ; & que s'il eût été assez puissant pour combattre les Portugais, il n'auroit pas eu besoin d'implorer l'assistance d'autrui. L'Amiral cessa de le presser, & se réduisit à parler des conditions. Chacun se deffendit d'abord de faire les premieres ouvertures. Enfin Matelief, comme forcé de s'expliquer, demanda que la Ville demeurât aux Hollandois, pour y établir leur Commerce & la fortifier, sous l'autorité d'un Gouverneur & sous la garde d'une bonne garnison. Il offrit d'ailleurs de laisser au Roi tout le reste du pays, à condition qu'on se prêteroit des secours mutuels (27).

Le Roi répondit que s'il ne devoit pas demeurer maître de la Ville, il lui importoit peu qu'elle fût enlevée aux Portugais ; qu'à l'égard du pays voisin il en faisoit peu de cas, parce qu'il avoit vingt fois plus de terres que ses Sujets n'en pouvoient occuper : que

(27) Page 116. Ces secours devoient être deffensifs contre tous ennemis, & offensifs contre les Portugais & les Espagnols.

la propoſition qu'on lui faiſoit n'étoit pas digne d'une Nation qui étoit venue pour le ſecourir ; que l'unique avantage qu'il en pouvoit eſperer ſeroit peut-être d'avoir de bons voiſins, au lieu qu'il en avoit de mauvais ; expérience qui dépendoit de l'avenir, puiſque les Hollandois pouvoient n'être pas tels qu'ils paroiſſoient, & reſſembler même aux Portugais, à la parole deſquels on ne pouvoit prendre aucune confiance : qu'il s'étoit flatté mal-à-propos qu'on venoit à ſon ſecours, puiſqu'on exigeoit qu'il aſſiſtât lui même des Etrangers pour leur livrer ſon pays ; c'eſt-à-dire, pour lui donner des maîtres moins connus que ceux qu'il avoit déja ; ſans autre eſperance pour lui que le hazard de ſe procurer de meilleurs voiſins : qu'il laiſſoit à juger aux Hollandois mêmes ſi cette propoſition étoit juſte, lorſqu'ils faiſoient profeſſion de ne vouloir pas uſurper le bien d'autrui, & que ſe plaignant ſans ceſſe de l'injuſtice des Portugais, ils n'avoient pas d'autre raiſon pour leur faire la guerre. C. MATELIEF. 1606.

L'Amiral, ſurpris de trouver tant de ſubtilité dans un Prince ennemi de toute ſorte d'application, lui demanda quel ſeroit donc le fruit que les Hollandois pourroient tirer de cette guer-

C. MATELIEF. 1606.

re, après avoir fait tant de dépenſes pour le ſecourir. » Je vous donnerai, » repliqua le Roi, une place pour y » bâtir une maiſon. Le Commerce vous » ſera libre, & vous ſerez affranchis » des droits & des impôts «. Matelief s'efforça de lui prouver que cet affranchiſſement de droits étoit une faveur médiocre, parce qu'on apportoit très peu de marchandiſes dans ſon pays; qu'à l'égard d'une place pour bâtir une maiſon, c'étoit un preſent qu'il pouvoit faire à ſes ennemis mêmes, s'il en avoit de Marchands, parce qu'il en partageoit toujours les avantages : que les Rois de Bantam, d'Achin & de Ternate, dans les Etats deſquels il y avoit beaucoup plus de profit à tirer du Commerce, avoient accordé aux Hollandois des places & des maiſons ſans avoir reçu d'eux aucun ſervice; & qu'au reſte il ne demandoit rien qui appartînt aux Rois de Johor, puiſqu'ils n'avoient pas bâti la Ville de Malaca & qu'elle étoit l'ouvrage des Portugais : qu'on ne leur demandoit que le terrain, le reſte n'étant pas leur bien & ne leur ayant rien couté (28).

Demande puérile du Roi de Johor.

Cette conférence dura long-tems, avec la même chaleur. Enfin le Roi deſ-

(28) Pages 215 & ſuivantes.

C. MATELIEF. 1606.

esperant de se faire ceder la Ville, consentit à la laisser aux Hollandois; mais il ajouta qu'il y vouloit mettre une condition. L'Amiral promit sur le champ de l'accorder, pour peu qu'elle fût raisonnable & qu'elle dépendît de lui. Sur cette promesse, le Roi tira Matelief à part avec l'Interprete, & demanda que la Flotte Hollandoise accompagnât la sienne à Achin, pour en chasser le Roi. L'Amiral lui répondit que les Hollandois étant en paix avec le Roi d'Achin, cette demande blessoit la raison & l'équité; mais que si le Roi d'Achin lui déclaroit la guerre, les Hollandois s'engageroient volontiers à l'assister de tout leur pouvoir, après avoir fait néanmoins tous leurs efforts pour rétablir la paix entre les deux Etats. On s'en tint à ces termes, & l'on dressa un Traité qui fut signé le 17 de Mai à bord de l'Amiral (29). Après la con-

Conclusion du Traité.

(29) Quoiqu'il soit devenu inutile par l'évenement, on ne peut se dispenser de lui donner place ici, pour faire connoître quel étoit alors l'esprit des Hollandois. On y verra que leur établissement de Batavia n'a été que leur pis-aller, après avoir manqué un autre plan.

1. Promet le sieur Amiral, au nom de leurs Nobles Puissances les Seigneurs Etats Generaux des Provinces-Unies, *sur la Requête du Roi*, de lui aider à prendre la Ville de Malaca sur les Portugais leurs ennemis communs, chacun employant ses forces pour les en chasser; & lor que la Ville sera prise, elle sera & demeurera en proprieté

C. MATELIEF. 1606.

clusion, le Roi demanda que tout étant déja brûlé & desolé autour de la

aux Seigneurs Etats Géneraux, à perpétuité, dans l'état où elle se trouve, avec murs & remparts, libre & franche de toutes charges, sans reconnoître aucun autre Souverain, ledit Roi la cédant par ces Présentes pour récompense de services & de frais de guerre. Tout le pays qui l'environne & sera reconquis, sera & demeurera sous la domination dudit Roi, à condition que lesdits Seigneurs Etats, ou le Capitaine établi de leur part dans la Ville, voulant la faire fortifier plus qu'elle n'est, pourront prendre autant de terrain qu'il en faudra pour l'exécution de leur projet.

2. Lesdits Seigneurs Etats pourront prendre dans tout le pays de l'obéissance du Roi autant de bois qu'il en sera besoin pour l'entretien de la Ville & pour la construction des Vaisseaux.

3. Tous les vassaux desdits Seigneurs pourront décharger leurs effets dans la Ville, & y faire venir leurs Vaisseaux, de quelque part que ce soit, sans que le Roi ait rien à dire ou à prétendre, soit de droits d'entrée & de sortie ou autrement.

4. Le Roi ne pourra permettre qu'aucuns Hollandois ou Européens, maintenant vivans ou leur postérité, trafiquent dans ses Etats, s'ils n'en ont permission du Gouverneur de Malaca; & ceux qui oseroient s'y ingérer sans cette permission seront poursuivis & traités en ennemis.

5. Il sera permis au Roi de rebâtir & repeupler le fauxbourg de *Campochin*, qui vient d'être brûlé, en y demeurant le maître & gouvernant les habitans à son gré. Il y pourra faire sa résidence. Il le pourra fortifier, & lesdits Seigneurs de l'aider pour cela de leur conseil.

6. La Ville étant prise, tout le canon qui se trouvera dans les murs demeurera au Roi, qui à l'instant en pourra faire enlever la moitié; & l'autre moitié restera dans la Place pour sa deffense, jusqu'à ce qu'il y ait été pourvu par lesdits Seigneurs Etats.

7. Tout ce qui sera trouvé dans la Ville, soit marchandises, argent, denrées, &c. demeurera pour une moitié aux Sujets desdits Seigneurs, servant sur la Flotte, & l'autre moitié demeura au Roi.

8. Les marchandises qui n'appartiendront pas aux Sujets desdits Seigneurs seront déchargées dans le

C. MATELIEF. 1606.

Ville, on lui promît, aussi-tôt qu'elle seroit prise, un lieu dans l'enceinte des murailles pour s'y loger avec ses principaux Officiers. Il prétendoit aussi demeurer maître du Fort. L'Amiral lui dit que jamais il ne lui refuseroit rien qui pût être accordé; mais qu'il le prioit de considerer que ce qu'il desiroit à l'égard du Fort ne pouvoit manquer de devenir un sujet de trouble & de desordre, où il prévoyoit trop de desavantage pour les Hollandois. A l'égard du logement, il s'engagea sans difficulté à faire préparer une maison capable de loger seize ou dix-sept per-

fauxbourg, ou ailleurs dans les pays du Roi, & les vassaux desdits Seigneurs Etats auront la liberté d'aller les y acheter comme les autres & de les porter dans la Ville.

9. On s'assistera mutuellement dans toutes les entreprises que les uns ou les autres feront contre les Portugais & les Espagnols. Si l'une des deux parties veut faire la guerre à d'autres ennemis, l'autre partie ne sera tenue de l'assister que deffensivement.

10. Aucune des deux Parties ne fera la paix avec le Roi d'Espagne que du consentement de l'autre.

11. Si quelqu'un cause du scandale pour fait de Religion, il en sera fait plainte à son Souverain, qui l'en fera punir, tant d'un côté que de l'autre.

12. Si quelqu'un d'un côté a quelques prétentions contre ceux de l'autre, soit dettes exigibles ou autrement, le demandeur sera tenu de faire appeller le deffendeur devant son Juge naturel.

13. Si quelque Hollandois qui auroit commis un crime, ou autrement malversé, va se réfugier auprès du Roi de Johor ou de ses Sujets; & si quelqu'un des Sujets du Roi se réfugie chez les Hollandois, on sera tenu de part & d'autre de livrer les fugitifs.

C. MATELIEF. 1606.

ſonnes, où le Roi ſeroit reçu lorſqu'il lui plairoit d'y venir, juſqu'à ce que le fauxbourg de Campochin fût rebâti. Au reſte, les Hollandois conſentirent que le Roi levât des droits & des impôts ſur les perſonnes des autres Nations qui ſeroient habituées hors des murs. Ils jugerent que la franchiſe ne regardant que les habitans de la Ville, ce motif y attireroit quantité d'Etrangers, qui trouveroient un ſi grand avantage à s'y établir; & comptant d'ailleurs qu'on y ameneroit des colonies de Hollande, ils ſe flattoient non ſeulement d'y être bien-tôt en état de ſe deffendre ſans le ſecours du Roi de Johor (30), mais d'y avoir aſſez de matelots pour les employer de toutes parts au Commerce (31).

Deſcente des Hollandois devant Malaca.

On ne s'occupa plus que des préparatifs de la deſcente. Le ſoir du 18 Mai, l'Amiral fit mettre à terre ſept cens hommes, qui trouverent ſur le rivage un corps de quatre cens ſoldats, Negres & Portugais, aſſez bien armés, mais en ſi mauvais ordre qu'ils n'oſerent tenir ferme un moment. Les Hollandois les pouſſerent juſqu'au fauxbourg, où l'Amiral s'étoit perſuadé fauſſement qu'il n'y avoit qu'une pa-

(30) Pages 222 & 223. (31) Page 225.

liſſade,

C. MATELIEF. 1606.

lissade, quoiqu'il fût environné d'une muraille de *Taipa ;* c'est-à-dire, d'un mélange de terre & de petites pierres broyées ensemble, enduit de chaux par dehors, & d'une épaisseur que les boulets de demi-calibre ne pouvoient percer. L'Ennemi se retira derriere ce mur, & les Hollandois firent un retranchement à cent cinquante pas, où ils dresserent une batterie de deux pieces de campagne qui enfiloient la porte. Ils l'avancerent ensuite de quatre vingt pas. Mais, la nuit suivante, ils perdirent six hommes & n'eurent pas moins de trente trois blessés. S'ils eussent mieux connu les chemins, ils auroient pû enlever tout ce qu'il y avoit de gens armés dans le fauxbourg; car ils s'apperçurent le lendemain que dans quelques endroits les breches du mur n'étoient bouchées que de planches. Aussi les Portugais profiterent-ils des ténebres pour se retirer dans la Ville, après avoir brûlé le fauxbourg (32).

Difficultés qui diminuent les espérances de l'Amiral.

L'Amiral étant descendu le jour suivant, pour reconnoître la Place & visiter les travaux, fut surpris de trouver une grosse riviere, qu'il étoit impossible de passer. D'un autre côté la Ville lui parut si forte, les murailles en si

(32) Page 225.

C. MATELIEF. 1606.

bon état & si bien flanquées de tours, qu'il sembloit que sans faire d'autre résistance, les assiégés n'avoient qu'à tenir leurs portes fermées & tirer quelques coups de mousquet du rempart. Cette visite lui fit beaucoup rabattre du recit des Malais & de ses propres espérances. De sept cens hommes qu'il avoit débarqués, il en falloit renvoyer à bord cent cinquante, que leurs blessures ou d'autres incommodités avoient déja mis hors de service. La chaleur étoit extraordinaire. On ne pouvoit faire aucun fond sur le travail des Malais, qui se croyoient morts au bruit d'un coup de mousquet, & qu'il étoit ensuite impossible de faire marcher. L'attente de l'Armade, qui se joignoit à toutes ces difficultés, & le danger qu'il y auroit eu pour la Flotte à l'affoiblir davantage, firent regretter à Matelief d'avoir trop précipité son entreprise. Mais l'honneur du nom Hollandois y étant engagé, il fit dresser une batterie à la portée du mousquet de la Ville, moins pour battre en breche, que pour démonter les batteries ennemies & ruiner des maisons. Le mur paroissoit à l'épreuve de ses pieces; & quand elles auroient pû l'entamer, on auroit rencontré la riviere, qui est

Il démonte les batteries de la Ville.

fort rapide, & qui n'ayant pas moins de deux cens pieds de large formoit une barriere impénétrable depuis que les ennemis avoient rompu le pont (33). On ne laissa pas de pousser les travaux & d'avancer beaucoup pendant la nuit. Les Malais commencerent alors à rendre quelque service. Cependant ils prenoient la fuite à la vûe des armes à feu ; & l'on ne pouvoit pas même obtenir d'eux de les garder, tandis que les Hollandois s'employoient au travail.

Lâcheté des Malais.

On planta sur la batterie deux pieces de canon de demi calibre & deux autres pieces de dix-sept livres de balle, qui demonterent ceux de la Ville. Matelief, encouragé par ce succès, proposa au Raja-Zabrang, qui avoit pris poste près de lui hors de la porte du fauxbourg, de diviser ses Malais en trois troupes, pour les joindre à trois corps de Hollandois qui étoient commandés par trois différens Capitaines. Son esperance étoit de les animer, par l'exemple, à la garde & au travail, & de tenir les retranchemens & les redoutes continuellement garnis. Mais, à la moindre allarme, ces foibles Indiens s'enfuyoient dans le dernier desordre, en criant de toutes leurs for-

Les Hollandois en tirent peu de service.

(33) *Ibid.* & p. 226, 227.

C. MATELIEF. 1606.

ces, *les Portugais sont sortis.* On n'en auroit pas engagé vingt à se tenir dans un corps de garde, s'ils n'eussent eu avec eux quelques Hollandois pour les rassurer. Lorsqu'il étoit question de piller les fauxbourgs, de porter le butin dans leurs pirogues, de détruire & de brûler des maisons pour en prendre les cloux & le fer, il ne manquoit rien à leur ardeur. Elle alloit toujours au-delà des bornes, & l'Amiral, qui vouloit quelquefois l'arrêter, crioit en vain pour se faire obéir. Il en fit des plaintes à leur Roi, qui ne faisant pas mieux respecter ses ordres, permit enfin qu'on les battît. Mais cette méthode acheva de les rebuter. Tantôt on avoit frappé un *Orankaie*, tantôt un *Orambaie*, tantôt ceux qui n'avoient commis aucune faute. Les plus coupables avoient toujours été maltraités sans raison. D'ailleurs le Roi étoit logé à un quart de lieue de la Ville; & si l'on avoit besoin de lui parler, on le trouvoit toujours livré au sommeil ou à la débauche.

Reproche extravagant qu'ils en reçoivent.

Un jour que l'Amiral lui renouvelloit ses plaintes, le *Bendahara*, un des principaux Officiers de la Cour, eut la hardiesse de répondre que les Hollandois avoient bien pris Ternate & Amboine sans le secours des habitans; qu'ils pou-

C. MATELIEF. 1606.

voient prendre Malaca de même, & que pour lui il n'étoit pas venu pour se battre, mais pour être spectateur du combat (34).

L'Amiral entreprend d'affamer la Place.

Les travaux ne laissoient pas de continuer. Mais l'Amiral perdant l'espérance de réussir par la force, entreprit d'affamer la Ville. Il fit jetter, avec beaucoup de peine, un pont sur la riviere, par le moyen duquel il s'empara d'un bon poste, que l'Auteur nomme *Le-Cloître*, où il fit transporter quelques pieces d'artillerie. Il posa des corps-de-garde à toutes les avenues, pour empêcher que les habitans ne pussent tirer leur subsistance des dehors. Il entreprit même de faire jetter un autre pont, depuis Le-Cloître jusqu'au rivage, qui en étoit à la portée du mousquet. Cet espace étoit un marais bourbeux & rempli de pins, entre lesquels il y avoit peu de distance. L'ouvrage fut achevé heureusement. Il fit élever un Fort derriere les arbres, où il fit conduire aussi du canon, dans la vûe d'y tenir des munitions rassemblées, parce qu'il étoit trop pénible d'en faire venir chaque jour de l'autre côté de la riviere. Ce Fort n'étoit que de terre & de bois, mais il étoit bien flanqué. Le

(34) Page 331 & précédentes.

C. MATELIEF. 1606.

Roi de Johor y fit travailler ses Esclaves, & ne balança point à s'y loger, parce qu'il y étoit à couvert de toutes sortes de coups (35).

Les vivres deviennent cher à Malaca.

Lorsque les assiegés se trouverent si resserrés, on apprit bien-tôt que le riz étoit devenu beaucoup plus cher dans la Place. Cette nouvelle fit prendre la résolution, non seulement de ne plus faire de prisonniers, mais de repousser dans la Ville ceux qu'on en verroit sortir, ou de tuer ceux qui s'obstineroient à la vouloir quitter. Le Roi donna ordre aux Orankaies d'exécuter cette résolution. Raja-Zabrang, plus pénétrant que lui, conçut que les Malais, à qui l'on ne donnoit aucune solde & dont le butin ne consistoit qu'en Esclaves, exécuteroient mal des ordres si contraires à leurs intérêts.

A quoi la faim réduit les habitans.

En effet, ils continuerent de prendre ou de recevoir tous les habitans qui oserent se montrer. L'Amiral en fit inutilement des plaintes. Le Roi ne lui répondoit que par un profond silence. Cependant le Gouverneur Furtado faisoit ouvrir chaque jour une de ses portes, pour faire enterrer ses morts hors de la Place ; & pendant la basse marée, ses gens pêchoient le long des

(35) Page 334.

C. MATELIEF. 1606.

murailles, ſans que l'Amiral pût les empêcher. On ne manquoit pas de tirer ſur les pêcheurs & d'en tuer quelques-uns; mais la crainte de la mort n'étoit pas capable d'arrêter les autres. Ils ſe mettoient dans l'eau juſqu'à la ceinture, & la faim leur faiſoit oublier le danger (36). Les pirogues de Johor, qui auroient pû réprimer cette hardieſſe, s'écartoient lorſqu'elles étoient appellées, ou feignoient de ne pas appercevoir ceux qu'elles vouloient épargner. Matelief, pour remédier à ce deſordre, & pour ſatisfaire l'ardeur de ſes gens, que l'eau empêchoit de conduire les tranchées dans la terre, s'aviſa de faire la nuit ſes approches avec des tranchées de bois. Le Gouverneur, qui s'en apperçut, craignit qu'on ne prît enfin le parti de battre en breche & d'en venir à l'aſſaut. Il auroit eu beſoin de monde, & cette raiſon lui fit fermer ſes portes. Les approches ne ſe firent pas ſans peine (37). On travailloit toute la nuit; mais dès la pointe du jour les ennemis, qui avoient des batteries ſur les baſtions de *San-Domingo*, de *Madre-de-Dios*, de *San-Jago* & dans le Cimetiere du Cloître de Saint-Paul, tiroient dès la pointe

(36) Page 335.

(37) *Ibid.* & p. 236.

C. MATELIEF. 1606.

du jour ſur les travailleurs. Ainſi quand l'eſpace d'une nuit n'avoit pas ſuffi pour mettre les travaux à couvert du canon, il falloit les abandonner au jour. Le premier retranchement fut nommé le *Pot à feu*, parce que la nuit qu'on y travailloit, deux cens habitans firent une ſortie & jetterent des pots à feu ſur les ouvriers. Mais ils furent repouſſés avec perte; & les Hollandois, qui avoient été ſurpris, eurent l'obligation de ce ſuccès à leurs paliſſades garnies de pointes de cloux, qui empêcherent l'ennemi de ſe couler le long de l'eau. Un avantage qu'on avoit dans la Ville, c'eſt que du Cloître de Saint-Paul on pouvoit voir juſqu'au fond des tranchées. Les Hollandois étoient obligés de ſe couvrir par des blindes. Ils dreſſerent, ſur le bord de la mer, une batterie qui abbattit bien-tôt le baſtion des *onze mille Vierges*, & qui leur donna moyen de pouſſer la tranchée juſqu'au corps de la Place. Cependant ils demeurerent encore expoſés au canon du Cloître de Saint-Paul, qui leur tuoit toujours quelques hommes & qui favoriſoit les ſorties. L'Amiral fit faire d'autres batteries, & divers retranchemens pour la garde des munitions. Mais il étoit quelquefois arrêté par la

Sorties des aſſiegés.

crainte que l'Armade ne vînt le surprendre dans la basse marée, & que les chaloupes ne pussent s'approcher du rivage pour recevoir le canon (38). Les maladies devinrent un autre obstacle, qui augmenta son inquiétude. Ses troupes essuyoient une fatigue excessive. Elles passoient de deux nuits l'une à la tranchée, où l'eau les incommodoit beaucoup, parce qu'il pleuvoit continuellement. La plûpart couchoient à l'air, si tourmentés des moucherons qu'à peine conservoient-ils la figure humaine. Ils mangeoient beaucoup de fruits. Ils buvoient beaucoup d'arrack. L'yvrognerie fut poussée si loin, que l'Amiral ne visitoit jamais un poste, sans être obligé de relever quantité de gens yvres; & ceux qu'il mettoit à leur place tomboient bien-tôt dans le même état. En vain faisoit-il visiter les pirogues. Elles trouvoient le moyen d'apporter de l'arrack, qu'on se hâtoit de cacher dans les bois. Souvent il n'y avoit pas dix hommes qui eussent la raison libre; si les ennemis eussent été informés de ce désordre, ils auroient pu choisir des occasions certaines pour faire main-basse sur tous les assiégeans.

C. MATELIEF. 1606.

Fatigues & maladies des Hollandois.

Excès de leur yvrognerie.

(38) *Ibid.* & p. 237.

C. MATELIEF. 1606.

Mais le plus fâcheux effet de la fatigue & de l'intempérance fut la dyssenterie, qui devint un mal commun & difficile à guerir (39).

Cependant l'arrivée de l'*Erasme* & des *Provinces-Unies*, deux Vaisseaux qu'on attendoit depuis long-tems & qui joignirent la Flotte le 14 de Juin (40), ranima les esperances de Matelief. Cent quarante cinq hommes de ces deux bords prirent la place de ceux qui étoient trop affoiblis. On ne douta plus de l'heureux succès du siege, si l'Armade ne paroissoit avec assez de forces pour le faire lever. Le 18, les ennemis firent une sortie dans laquelle ils furent repoussés. Mais ils tuerent un Hollandois yvre. Dans leur fureur, ils le percerent de neuf coups mortels, & lui couperent la tête & les mains, qu'ils emporterent dans la Place.

Barbare action des assiegés.

Cette barbarie irrita d'autant plus les assiégeans, qu'un autre Hollandois ayant été tué proche des murs, les Portugais lui avoient coupé la tête & l'avoient portée au bout d'une lance dans toutes les rues; après quoi ils l'avoient plantée au lieu le plus éminent de la Ville. Le Conseil de guerre, pour ap-

Represailles des Hollandois.

(39) Pages 238 & 240.

(40) *Ibid.* C'étoient les mêmes que Matelief avoit attendus au Cap-Verd.

paiſer les troupes, qui demandoient hautement vengeance, ordonna qu'on pendît ſur le champ trois priſonniers Portugais qu'on avoit entre les mains. Mais cette exécution parut exceſſive à l'Amiral. Il prit le parti d'écrire à Furtado, qu'en faiſant des ſorties & ſe deffendant avec courage, il avoit agi juſqu'alors en brave guerrier; mais que de ſouffrir qu'on traitât brutalement des corps morts, c'étoit une licence odieuſe, qui bleſſoit l'humanité & la raiſon : que les aſſiégeans le ſommoient de leur livrer celui qui s'étoit rendu coupable de cet excès, ſans quoi ils étoient réſolus de faire pendre le lendemain un de leurs priſonniers Portugais; & qu'après cela, s'il perſiſtoit encore dans ſon refus, on en feroit pendre deux autres : qu'au reſte il pouvoit s'aſſurer qu'il ne lui en prendroit pas bien d'avoir mis les têtes des Hollandois à prix & d'avoir promis quarante livres pour chacune (41). Furtado répondit à un priſonnier Chinois, qui fut envoyé dans la Ville avec cette lettre, qu'il n'avoit pas mis les têtes des Hollandois à prix; qu'il s'embarraſſoit peu de leurs repreſailles, & que ſi l'Amiral vouloit faire pendre tous les priſon-

(41) Page 241 & 242.

C. MATELIEF. 1606.

niers Portugais, il en étoit le maître. Sur cette réponſe, on fit tirer tous les priſonniers au fort. Le malheur tomba ſur un nommé Dominique *Conſalvo*, qui fut pendu le même jour, à peu de diſtance de la Ville, après avoir obtenu quelques momens pour adreſſer ſes plaintes aux habitans & pour les exciter à la compaſſion. Mais il ne reçut d'eux que des injures pour réponſe (42).

La Ville ſouffre beaucoup de la faim.

Le reſte du mois & le commencement d'Août ſe paſſerent à faire jouer les batteries & à repouſſer les ſorties des aſſiégés. Quelquefois les Hollandois plongés dans l'yvreſſe auroient été fort maltraités, ſi l'Amiral s'avançant lui-même avec quelques gens d'élite n'eût ſuppléé à la foibleſſe de leur deffenſe. Il ſe perſuadoit de jour en jour que ſi l'Armade ne venoit point interrompre ſes progrès, la Ville ne pouvoit plus réſiſter long-tems. On apprit qu'un *ganton* de riz y valoit deux ducats, & qu'il y mouroit chaque jour trente cinq ou quarante hommes. En effet, ceux qui en ſortoient librement & qui préféroient l'eſclavage à leur miſere, étoient pâles & défigurés. L'ordure & l'infection qui regnoient dans les murs, ne contribuoient pas moins

(42) *Ibidem.*

à leur langueur que la faim. Furtado laiſſoit aux femmes la liberté de ſe retirer, pour ménager ſes vivres, & l'Amiral auroit ſouhaité de les faire rentrer dans la Place; mais priver les Malais du profit qu'ils eſperoient de leur vente, c'étoit les rebuter entiérement & renoncer à leur ſecours (43).

Délibération du Conſeil Hollandois.

Cependant, ſur le recit même des priſonniers, il falloit compter que la Place étoit encore en état de ſe ſoutenir près d'un mois, & le nombre des malades ou des bleſſés augmentoit tous les jours parmi les aſſiégeans. On aſſembla un Conſeil géneral, où Matelief propoſa de choiſir entre trois expédiens : l'un, de battre en breche pour donner l'aſſaut ; le ſecond, d'abattre les retranchemens pour en faire de plus éloignés, & pour donner du repos aux troupes en attendant l'arrivée de l'Armade ; le troiſiéme, de ſe rembarquer & d'aller au-devant de cette redoutable Flotte dont on étoit menacé depuis ſi long-tems, & dont l'attente cauſoit en effet plus d'embarras que toutes les réſiſtances des aſſiégés (44).

La plus grande partie du Conſeil marqua de l'éloignement pour l'aſſaut,

(43) Page 245. (44) Page 246.

C. MATELIEF. 1606.

parce qu'on avoit à peine quatre cens hommes en état d'y être employés, & qu'on étoit encore incertain de pouvoir faire breche. On consideroit aussi que la prudence ne permettoit pas de consumer la poudre & les boulets, dont le besoin pouvoit devenir plus important pour combattre l'Armade; sans compter qu'on n'avoit que trop éprouvé qu'il y avoit peu de fond à faire sur les Malais. On ne fut pas d'avis non plus de s'éloigner de la Ville, ni de se rembarquer sans aucune certitude du départ de l'Armade. Enfin l'on se réduisit à la résolution de faire expliquer nettement le Roi sur la quantité de troupes qu'il pouvoit fournir pour l'assaut (45).

Rapport d'un transfuge.

Le même jour, on vit arriver de la Ville un transfuge, sorti, disoit-il, pour éviter les horreurs de la faim. Il racontoit que sa femme avoit été tuée en chemin, d'un coup de mousquet des assiégeans; qu'un parti de Portugais s'étant rendu dans deux pirogues sur la côte de Pulo Sambilan, s'y étoient saisis d'une petite barque & de trois hommes que le Roi d'Achin envoyoit au Roi de Johor, pour lui donner avis que l'armade avoit fait descente dans

(45) *Ibidem.*

l'Isle de Sumatra & qu'elle y avoit pris un Fort; mais qu'elle en étoit partie depuis un mois sur la nouvelle qu'elle avoit reçue du siege de Malaca, & que sans cet incident il y avoit beaucoup d'apparence que les Portugais se seroient rendus maîtres d'Achin : que l'armade étoit composée de vingt voiles, & que les trois Messagers d'Achin étoient à Malaca dans la maison même de son Maître, où il leur avoit parlé. Ce recit parut suspect à l'Amiral. Le transfuge fut mis à la torture, avec promesse de lui accorder la vie s'il avouoit la verité. Il résista long-tems aux supplices; mais la douleur lui fit enfin confesser qu'il étoit venu pour observer l'état de la principale batterie des Hollandois; que les assiegés devoient se glisser à la faveur des brossailles, dans l'esperance de forcer ce retranchement, & de s'ouvrir un passage pour l'entrée des vivres; que tout ce qu'il avoit dit d'Achin & de l'armade étoit un artifice, pour causer de l'épouvante aux Malais & les forcer à la retraite : qu'il restoit peu de riz dans la place; & qu'on n'y esperoit pas de voir arriver l'armade avant la petite mousson, c'est-à-dire, avant le mois d'Octobre (46).

C. MATELIEF. 1606.

On emploie les supplices pour le faire parler.

(46) *Ibid.* & p. 247.

C. MATELIEF. 1606.

Embarras de l'Amiral de la part du Roi & des Malais.

Dans le doute de la verité, qui pouvoit encore être cachée par quelque ruſe, l'Amiral alla demander au Roi, ſuivant la réſolution du Conſeil, quel nombre de gens il pourroit fournir pour l'aſſaut. Ce Prince leur répondit qu'il donneroit juſqu'au dernier homme & qu'il marcheroit lui-même à leur tête. Cette vigueur auroit ſatisfait Matelief, s'il n'eût appris par une triſte experience à compter peu ſur les promeſſes des Indiens. En effet, s'étant expliqué avec les Orankaies, il ſçut bientôt que leur ſecours ne pouvoit être que de cent Malais & de ſix cens eſclaves, & que pour former ce corps il faudroit laiſſer vuides la plupart des poſtes. Ils ne firent pas même difficulté de lui déclarer, qu'il s'abuſoit s'il attendoit d'eux beaucoup de ſervice. Un Orankaie l'aſſura nettement que s'il les faiſoit marcher à la tête des Hollandois, ils n'étoient propres qu'à les mettre en deſordre; & que s'il les plaçoit à la queue, ils prendroient infailliblement la fuite. L'Amiral étoit perſuadé que s'il pouvoit ouvrir la breche, mener quatre cens Hollandois à l'aſſaut, & faire ſeulement montre de ſept ou huit cens Malais qui paruſſent bien diſpoſés à les ſoutenir, on ne manqueroit pas d'emporter la

Ville. Mais dans l'incertitude d'être soutenu, il n'auroit pas voulu employer inutilement trois ou quatre cens coups de canon à battre en breche. Il prit le parti de s'adresser encore au Roi, pour l'exciter par les plus puissans motifs de l'honneur & de l'intérêt. Il lui demanda s'il croyoit que ses gens voulussent aller à l'assaut. Je crois qu'ils iront, lui répondit ce Prince, pourvu que ce soit avec les Hollandois. Allons, lui dit Matelief, les Hollandois feront la premiere attaque. Mais s'ils étoient repoussés, peut-on compter que pendant qu'ils se remettront, les Malais veuillent se presenter un moment ? Le Roi ne fit aucune réponse & laissa juger par son silence qu'il n'étoit sûr de rien (47).

C. MATELIEF. 1606.

L'Auteur du Journal épargne ici au Conseil Hollandois la honte d'une cruelle irrésolution, en faisant passer tout d'un coup l'attention du lecteur sur l'armade, qui étoit beaucoup plus proche que les deux Partis ne se l'imaginoient (48). On étoit au 13 d'Août. Le soir du même jour, une pirogue dépêchée par le Capitaine du yacht Hollandois le *Petit-Soleil*, qui croisoit sous le Cap *Rachado*, vint donner avis à l'Amiral que les forces Portugai-

Arrivée de l'Armade.

(47) Pages 248 & 249. (48) Page 250.

C. MATELIEF. 1606.

ſes n'avoient plus beſoin que d'environ deux jours pour arriver devant Malaca. Cette nouvelle finit les incertitudes. Elle demandoit d'autres vues & d'autres ſoins. Mais dans le premier mouvement de la ſurpriſe, les dangers de la précipitation n'étoient pas moins redoutables que ceux de la lenteur.

Meſure des Hollandois pour ſe diſpoſer à la recevoir.

Matelief fit tranſporter auſſi-tôt, ſur la Flotte, le canon qui étoit à *Compochin ;* mais ne perdant pas de vue les aſſiégeans, qui pouvoient l'incommoder pendant le travail, il diſtribua les troupes de cette batterie dans d'autres poſtes, d'où elles pouvoient empêcher les ſorties. Dès le 15 tout le bagage fut embarqué, & le canon qui ne put l'être le même jour demeura ſur le rivage, à la portée de celui de la Ville, où il fut couvert de branches d'arbres & de feuillages, pour en dérober la vûe. Le 16, on découvrit de la Flotte les premiers Vaiſſeaux de l'armade. Le Conſeil Géneral deſira que tout ce qui reſtoit à terre fût abandonné, & que l'Amiral retournât promptement à ſon bord. Cinq ou ſix jours auparavant il avoit fait la revûe de ſes gens, qui ſe trouvoient encore au nombre de douze cens hommes, mais entre leſquels on comptoit trente deux bleſſés & cent

C. MATELIEF. 1606.

ſoixante deux malades. Il avoit fait conſtruire en même-tems, ſur le bord de la mer, un pont qu'il avoit fait avancer auſſi loin dans l'eau qu'on l'avoit pû. Cette précaution contribua beaucoup à la promptitude de l'embarquement (49).

Attaque du premier jour.

Tous les momens étoient d'une extrême importance; car à peine les équipages furent-ils à bord, que les ennemis comptant de les trouver encore en deſordre s'avancerent pour commencer l'attaque. Ils furent reçus avec une vigueur à laquelle ils ne s'étoient pas attendus. Leur Amiral eut ſix ou ſept hommes tués autour de lui, & l'on aſſura qu'il en avoit perdu cinquante deux ſur ſon bord. Cette diſgrace lui fit remettre la partie au lendemain. L'armade étoit compoſée de ſeize grands galions, quatre galeres, une caravelle, & treize ou quatorze fuſtes. Après avoir de grand matin mis à la voile, elle s'approcha, ſur le midi, de la Flotte Hollandoiſe, & l'on commença ſur la brune à ſe canoner (50).

(49) Page 251.

(50) *Ibid.* On trouve dans une autre Relation de ce combat, que les Portugais avoient dix huit galions depuis neuf cens juſqu'à ſix cens tonneaux; que leur Amiral ſe nommoit Dom Martin-Alfonſe De-Caſtro, le plus jeune des fils de Dom Antonio De-Caxcais; & qu'ils avoient

C. MATELIEF. 1606.

L'action s'engage le lendemain.

Le jour suivant, un des Vaisseaux Portugais aborda le *Nassau* avant qu'il eut achevé de lever l'ancre. L'*Orange* & le *Midelbourg*, s'étant avancés pour le dégager, s'aborderent eux-mêmes. Le Vice-amiral des Portugais, qui s'en apperçut, se hâta d'accrocher le *Midelbourg*. Le galion de *Dom Enrique De-Norinha* ayant abordé *L'Orange* en flanc, celui de *Dom Duarte De-Guerra*, qui étoit le plus fort en équipage, l'aborda aussi par l'avant, & le *Maurice* aborda ce dernier. On doit juger que dans cette situation le combat fut long

Combat terrible.

& opiniâtre. La principale manœuvre des Portugais étoit de jetter des pots à feu, & celle des Hollandois de faire de continuelles décharges de leurs armes. Enfin le *Maurice* ayant mis le feu dans le galion de *Guerra* trouva le moyen de se dérober. Le *Midelbourg* demeura malheureusement accroché avec ce galion & celui du Vice-amiral, qui se nommoit *Alvaro De-Carvalho*, & tous trois furent brûlés. Mais la plus grande partie de l'équipage du *Midelbourg* se sauva. Le Vice-amiral *Carvalho* s'étant jetté avec quarante ou cinquante hommes dans la chaloupe de

ordre de brûler deux de leurs Vaisseaux pour en faire perdre un aux Hollandois.

ce Vaiſſeau Hollandois, y fut tué avec tous ſes gens par les décharges de *L'Orange*, ſans que Matelief pût l'empêcher (51). 6. MATELIEF. 1606.

Dom Enrique De-Norinha qui étoit demeuré au flanc de *L'Orange*, perdit deux pavillons qu'on lui enleva. L'Amiral Hollandois lui commanda d'amener & de ſe rendre. Il fit une réponſe que le bruit ne permit pas d'entendre. Mais lorſque l'Amiral eut jetté l'ancre, & tandis que ſe croyant ſûr de ſa priſe il ne penſoit qu'à la faire amarrer derriere ſon mât d'artimon pour la remorquer, elle ſe laiſſa deriver ſi heureuſement, que malgré les bordées du *Maurice* elle ſe dégagea des Hollandois. La marée étoit ſi rapide qu'il fut impoſſible à l'Amiral de lever l'ancre pour la ſuivre. Ainſi Norinha, tout deſemparé qu'il étoit, eut le bonheur de rejoindre le gros de l'armade (52).

Perte des deux Partis.

Il ne paroît pas qu'elle eut engagé d'autre action, puiſque l'Auteur du Journal peſant la perte des Hollandois ne compte que deux Vaiſſeaux brûlés & vingt quatre hommes de morts, avec un fort grand nombre de bleſſés; & que du côté de l'ennemi, il compte auſſi deux Vaiſſeaux conſumés par les flam-

(51) Page 252. (52) Page 253.

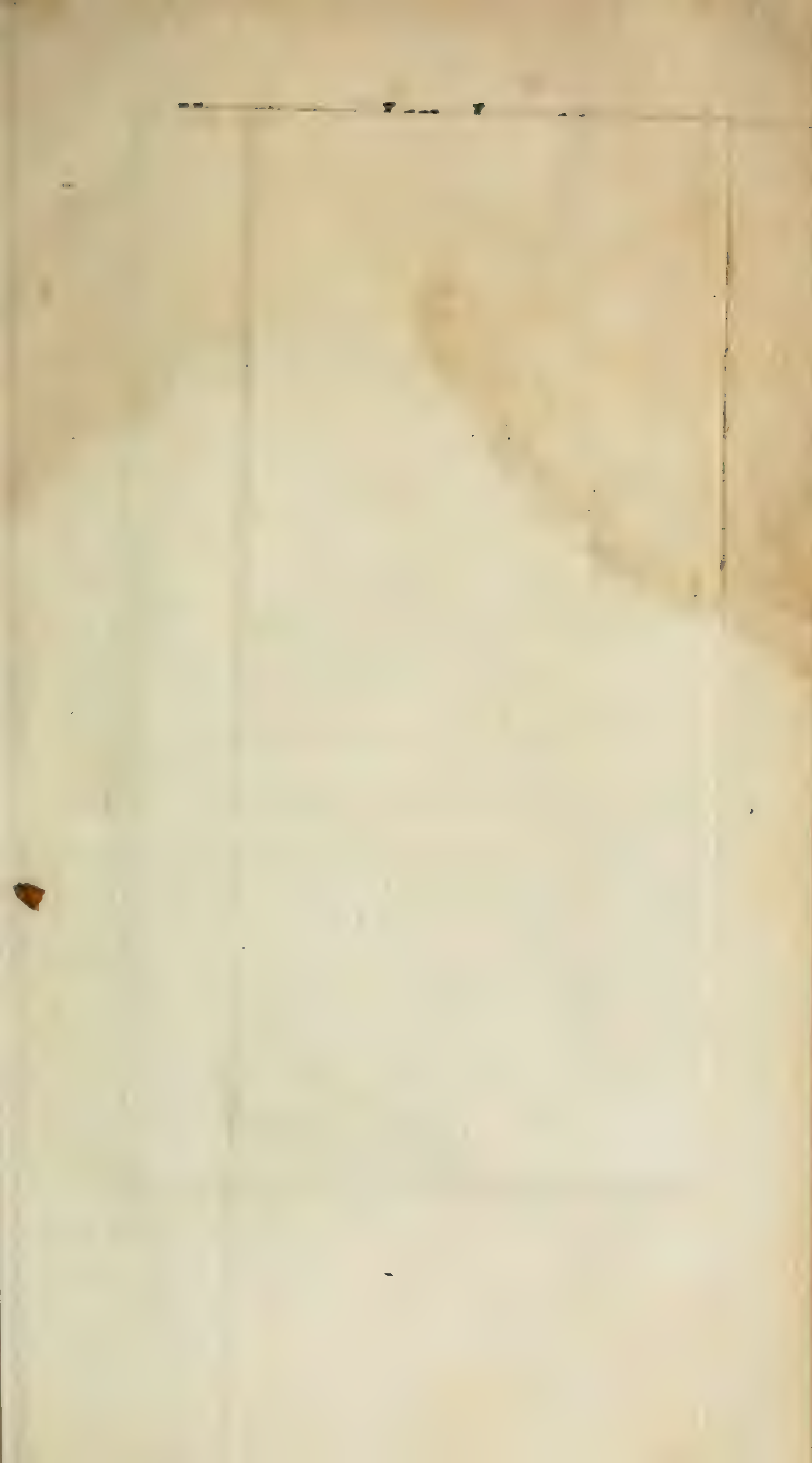
C. MATELIEF. 1606.

mes & quatre ou cinq cens hommes tués ou noyés, entre lesquels il nomme quantité d'Officiers & de Gentilshommes d'une haute distinction (53). Il ajoute que les Portugais avoient un grand avantage dans leurs galeres & leurs fustes, qui pouvoient être employés à toutes sortes d'usage pendant le calme & servir à dégager leurs autres Vaisseaux. Dans la derniere revûe, dit-il, que leur Amiral avoit faite de ses troupes, il avoit trouvé trois mille sept cens cinquante quatre Blancs, & le double de matelots Indiens. Son dessein étoit de se rendre maître d'Achin, du pays de Malaca, de Johor, de Pahan, de Patane, de Bantam & d'Amboine. Il y auroit trouvé peu d'obstacles, si la nécessité de se tenir en garde contre la Flotte Hollandoise n'eût d'abord arrêté ses progrès, & si toutes les pertes que Matelief lui fit essuyer dans la suite ne l'eussent affoibli jusqu'à le contraindre de rentrer dans ses Ports.

Suites du combat.

Les Hollandois se proposoient de retourner au combat le lendemain de cette premiere action, & de tout mettre au hazard pour terminer promptement leur querelle. Mais ils eurent pendant plusieurs jours le vent si contraire, que

(53) Page 253 & 254.



PLAN DE LA VILLE ET FORTERESSE DE MALACA

Pour Servir à l'Histoire Generale des Voyages.

1750

LA VILLE

Cabanes de Malayes

Tour

Jardin du Gouverneur

Ecluse

LA FORTERESSE

Montagne de Bouchin

Fauxbourg

Porte de la Campagne

Mouillage des Barques

Entrée du Port

Balises

Isle ou les Hollandois Firent une Batterie

Ilha das Naos *suivant les Portugais* ou I. de Java

Renvoi

A *Eglise S. Paul qui sert de Temple aux Hollandois*
B *Magasin autrefois Eglise de la Misericorde*
C *Maison du Gouverneur*
D *Bazar*
E *Maison du General des Chinois*
F *Bazar des Chinois*
G *Mosquée des Mores*
H *Pagode des Chinois*
J *Porte de la Ville du côté de l'Hopital*

Echelle de 200 Toises



C. MATELIEF. 1606.

leurs Vaiſſeaux s'étant écartés les uns des autres, & ne pouvant ſe rallier au vent des ennemis, ils firent route vers Johor. L'armade prit la ſienne vers Malaca, qui profita ſeule du combat (54), par le bonheur qu'elle eut de ſe voir délivrée d'un long ſiege.

Deſcription de Malaca.

Sa ſituation, ſa grandeur & ſa force.

Cette Ville eſt ſituée ſur la côte qui porte le même nom, dans le Détroit que forme l'Iſle de Sumatra avec cette côte, à deux degrés & demie de latitude du Nord, dans une campagne raſe où il n'y a qu'une ſeule hauteur, qui forme le milieu de la Ville, & dont la pente fait la Ville même, car il n'y a d'uni qu'un petit eſpace au Nord-Eſt (55). Une riviere, qui coule au Nord-Oueſt, baigne le pied de ſes murs. Sa largeur eſt d'environ cent pieds. L'eau y eſt douce en baſſe marée; mais le flux & le reflux y ſont rapides. Elle eſt traverſée par un pont de bois. Les terres ſont aſſez hautes au-delà. Du côté du Sud, elles ſont ſi marecageuſes, qu'un coup de bêche y fait rencontrer l'eau. Quelques endroits en ſont même couverts, ſur-tout dans les tems pluvieux, où preſque toute cette partie eſt inondée, à l'exception du rivage, qui de-

(54) Page 256.

(55) Cette deſcription eſt à la page 285 du même Journal.

C. MATELIEF. 1606. meure au-dessus de l'eau, de la hauteur du genou. On voit, hors de la Ville, une espece d'étang, où l'on fait écouler les eaux de la campagne, & qu'on passe sur un pont de pierre. Le circuit de Malaca est d'environ dix huit cens pas. Vers la mer, elle est enfermée d'une forte muraille, d'environ cent toises de long. Du côté de la riviere, sa longueur est à peu près la même; mais elle s'étend un peu plus du côté oriental, le long des terres. La muraille qui borde la riviere est aussi très forte. Le Nord-Est est flanqué d'un bastion de pierre, qui se nomme *San-Domingo*. De-là jusqu'à la mer, la muraille, qui est de Taipa, va jusqu'à une espece de bastion rond qui est au Sud-Est, au bord même de la mer, & qu'on nomme *San-Jago*. Du bastion de San-Domingo jusqu'à celui-ci, on rencontre deux boulevards; l'un de Taipa, nommé *San-Antonio*, ou *Madre-de-Dios*, qui est à moitié chemin; l'autre, qui est quarré, & qui avoit été construit depuis deux ou trois ans à chaux & à sable, nommé *As onze mil virgines*. Il est entre Madre-de-Dios & San-Jago. Dans le même intervalle est une estacade de pieux, haute de dix huit pieds, à deux toises du rempart en dehors; & depuis Madre

dre-de-Dios il y a un fossé de peu de largeur.

C. Matelief. 1606.

Au haut de la Ville, c'est-à-dire, presqu'au milieu, on decouvre le College des Jesuites, nommé *Saint-Paul*, d'où la vûe s'étend sur toute la Ville, qui l'environne; & d'où le canon peut battre toute la campagne autour de la Place. La montagne la plus voisine offre un Couvent de Cordeliers qui se nomme *Madre-de-Dios*, où les petits canons ont peine à porter. Les autres montagnes sont fort éloignées de la Ville. Du côté de la mer, le terrein est uni; & la basse marée laisse le rivage à sec, dans l'espace d'environ deux portées de fusil. Le fond y est de vase molle, qui ne permet pas d'y prendre terre, même en morte marée (56).

College des Jesuites.

Couvent des Cordeliers.

Assez près de la Ville, se presentent deux Isles, l'une au-Sud-Est, qui se nomme Ilha-das-Naos, à la portée du canon de la Ville, & l'autre au Sud-Ouest, nommée *Ilha-de-Pedra*, où le canon ne sçauroit porter. De la seconde, on tire de la pierre pour les bâtimens de la Ville. C'est entre ces deux Isles que mouillent les caraques, les galions & tous les grands Navires, sur quatre ou cinq brasses d'eau, hors de

Deux Isles voisines de la Ville.

(56) Page 287.

C. MATELIEF. 1606.

la portée du canon de la place, mais à celle de l'Isle de Naos. Les plus petits bâtimens mouillent dans la riviere; & ceux qui sont un peu plus grands, entre l'Isle de Naos & la côte de Malaca, ou proche du rivage, parce que le fond y est si mou qu'il ne peut les incommoder.

Pendant que l'Amiral Matelief étoit devant la Ville, on y comptoit environ douze mille ames, dont trois mille étoient capables de porter les armes; outre les Etrangers qui y abordoient incessamment. Les Hollandois en furent assurés par un Moine qu'ils firent prisonnier & qui avoit vû les Registres des Eglises. Il ajouta que dans la Ville & les Fauxbourgs on comptoit cinq Paroisses; que la premiere, nommée St-Thomas, à Campochin, au Nord-Ouest de la Ville, contenoit deux mille ames; que celle qui borde la riviere étoit composée de 1800; celle de Saint Lorenzo, au Sud, de 2000; celle de *Nossa-senhora-de-Peidade*, au Sust-Est, sur le rivage, de 200; celle de *Nossa-senhora-de-Guadalupe*, à cinq lieues en remontant la riviere, de 600; & celle qui est dans l'enceinte des murs, d'environ 3000. Mais, dans tout ce nombre, il y avoit à peine trois mille Blancs;

Nombre des Paroisses.

& le reste étoit composé de Metifs, d'habitans du pays, & de Negres, libres ou esclaves (57).

C. MATELIEF. 1606.

On avoit assuré l'Amiral que l'air étoit fort mal sain à Malaca. Mais son experience & d'exactes informations lui en firent prendre une autre idée. D'ailleurs on ne conçoit pas aisement d'où viendroit la mauvaise qualité de l'air. La Ville est située sur la côte & sur une petite montagne. Les eaux de la riviere qui l'arrose sont d'une clarté extraordinaire. Celles qu'on boit ne sont pas moins pures; & dans un puits, qui est au pied du Couvent de Madre-de-Dios, on trouve la meilleure du monde (58). La campagne est rafraîchie de toutes parts, & capable de toutes sortes de productions si elle étoit bien cultivée. On n'y avoit commencé que depuis trois ou quatre ans à semer du riz, qui y croissoit en abondance. Avec un peu plus de goût pour le travail, les Portugais en auroient pu faire un pays délicieux; d'autant plus qu'il étoit aisé de faire passer la riviere au-tour de la Ville (59).

Jugement de Mâtelief sur l'air de Malaca.

(57) *Ibidem.*

(58) Page 289.

(59) Voyez la Relation de Pyrard. Il étoit dans le préjugé commun sur le mauvais air de la Ville, qu'il croyoit capable de dégouter les Etrangers.

C. MATELIEF. 1606.

Pays voisins

L'endroit le plus éloigné où les Portugais se soient établis se nomme Nossa-senhora-de-*Guadalupe*, à cinq lieues de la Ville. On trouve ensuite des peuples nommés Bavancambos, qui relevent du Roi de Johor, & qui ne laissoient pas de vivre en paix avec Malaca, où ils alloient vendre du betel, de l'arrack & des fruits. Mais le siege interrompit ce commerce. A six lieues de la Ville, au Sud-Est, on trouve une autre riviere, nommée *Muar*, dont les habitans dépendent aussi du Roi de Johor. Matelief n'apprit pas que les Portugais eussent le moindre établissement au Sud-Ouest de Malaca.

Pourquoi Malaca ne s'agrandissoit pas.

En général, cette place est admirablement située pour le commerce de la Chine, des Moluques, & de tous les autres pays voisins. S'il y avoit été libre, il auroit augmenté sa grandeur & sa puissance. Mais la tyrannie des Gouverneurs, qui changeoient de trois en trois ans, & qui ne pensoient, dans cet intervalle, qu'à mettre deux cens mille écus à couvert, étoit un obstacle continuel à son accroissement.

Autres raisons qui menaçoient Malaca de sa ruine.

Une autre raison qui s'opposoit aux progrès de Malaca, étoit la prodigalité des habitans dans leur dépense ordinaire & dans l'entretien de leurs mai-

C. MATELIEF. 1606.

ſons. Elle n'étoit fondée que ſur les profits qu'ils faiſoient journellement, & qui ſortoient par conſequent de leurs mains auſſi facilement qu'ils y entroient. A la verité, on pouvoit les regarder comme un revenu certain avant que les Hollandois euſſent paru dans les parties meridionales des Indes. Mais depuis l'arrivée de ces Etrangers, la proſperité des Portugais avoit ſouffert tant de diminution, que ſi Malaca n'étoit pas ruinée par un ſiege elle n'étoit pas moins menacée de ſa chute par le cours naturel des évenemens. Ses habitans mêmes ne comptoient pas de la pouvoir conſerver, ſi le déclin du commerce continuoit long-tems; parce que la cherté des vivres augmentant de jour en jour, ils prévoioient qu'il leur deviendroit impoſſible d'y (60) ſubſiſter.

Suivant les Regiſtres des Egliſes, le ſiege de Matelief avoit couté à cette Ville environ ſix mille hommes; & les arbres, qui ne ſervoient pas moins à la ſubſiſtance qu'à l'ornement du pays, tels que les palmiers & les cocotiers, avoient été ſi maltraités par les ravages de la guerre, qu'il falloit ſeize ans pour les retablir (61).

(60) Page 290. (61) *Ibidem.*

C. MATELIEF. 1606.

Cependant la flotte Hollandoise étoit entré le 13 de Septembre dans la riviere de Johor, & le Roi, plein de reconnoissance pour les services de l'Amiral, étoit venu au-devant de lui jusqu'à la mer. L'obstacle du vent n'avoit pas plus contribué à la retraite des Hollandois que le besoin de poudre. Tout le pouvoir du Roi ne put leur en faire trouver que pour dix *Taels* ; encore n'étoit-ce que de la poudre de farine, d'une bonté médiocre. Il auroit été facile neanmoins de faire un moulin à poudre, puisque le pays a du bois en abondance, qu'il s'y trouve des courans d'eau avec des chutes, & qu'on n'y manque pas de souffre & de salpêtre. L'Amiral ayant visité la Ville de *Batusawer*, jugea qu'elle pouvoit être aisément fortifiée. Mais quelle esperance de reduire les Malais au travail? Il ne laissa pas de leur faire un plan de fortifications, qu'ils promirent de suivre, & dont ils commencerent même l'éxecution en sa presence. Ensuite étant retourné à bord, il ne put reflechir sur sa situation sans beaucoup d'inquiétude. S'il prenoit le parti de se rendre à Amboine, il avoit lieu de craindre que les Portugais ne vinssent assieger Batusawer & ne s'en

Matelief manque de poudre.

Embarras de sa situation.

missent en possession. Il y auroit eu de l'imprudence à retourner contre l'armade, avec aussi peu de poudre qu'il lui en restoit. Mais aussi pouvoit-il la laisser dans toute sa force ? N'étoit-ce pas abandonner les Rois voisins, & les livrer à des vainqueurs furieux qui les menaçoient de toutes sortes de violences ? N'étoit-ce pas exposer les Hollandois au peril inevitable d'être chassés de cette côte, où les vûes qu'ils avoient pour le commerce de la Chine leur faisoient une nécessité de s'établir ? Après de longues déliberations, il résolut de ne pas quitter la riviere de Johor sans avoir fait travailler aux fortifications dont il avoit donné le plan (62).

Fortifications qu'il fait commencer sur la riviere de Johor.

La Ville de *Batusawer* ou *Batusabar*, est située sur cette riviere, à cinq ou six lieues de la mer. Le pays est bas, & n'est gueres peuplé que sur ses bords. Il étoit deffendu par deux Forteresses ; l'une du nom de la Ville ; l'autre nommée *Cotta Zabrang*, & située au-de-là de la riviere. La premiere avoit environ 1300 pas de circuit. Elle étoit entourée de palissades, d'environ quarante pieds de haut, dont les pieux se touchoient. Il n'auroit pas été difficile

(62) Pages 257 & 258.

C. MATELIEF. 1606.

de lui faire un fossé de la riviere, qui est belle & profonde, & qui auroit suffi pour sa deffense, parce que les montagnes les plus voisines en sont éloignées d'un quart de lieue. On ne comptoit pas à Batusawer moins de trois ou quatre mille habitans capables de porter les armes, nombre assez considerable, dans un pays où la plus grande partie du peuple demeure hors des Villes avec ses Esclaves & ses bestiaux (63).

La forteresse de Cotta Zabrang n'avoit qu'environ cinq cens pas de circonference. Elle étoit moins peuplée que l'autre, mais elle étoit entourée aussi de palissades. Le terrain y étant si bas qu'il demeure inondé pendant les grandes eaux, l'Amiral conseilla d'y élever trois bastions, & les habitans goûterent cette idée. Raja-Zabrang, Prince de ce lieu, sa femme legitime, qui étoit fille du Roi son frere, quelques unes de ses concubines & son fils rendirent visite à l'Amiral dans son Navire; honneur qu'ils n'avoient jamais fait aux Portugais, & que le Roi fit valoir comme le plus grand temoignage de reconnoissance & d'amitié qu'il pût donner aux Hollandois (64).

Visite honorable pour Matelief.

(63) Pages 258 & 259. (64) Page 260.

Le traité, qui s'étoit conclu devant Malaca, ne pouvant être executé dans quelques-uns des principaux points, puisqu'on n'avoit pas pris la place, Matelief demanda que les autres articles demeurassent dans toute leur force jusqu'à la réduction de cette Ville, & qu'en attendant on lui donnât du terrain pour bâtir des maisons, des magasins, des forts, des atteliers de construction, &c. soit sur les bords de la riviere, soit dans l'Isle de *Linga*, ou dans celles de *Bintam* ou de *Caryman*. Il promettoit qu'on feroit venir de Hollande des Ouvriers & des familles entieres, qui établiroient le commerce & des manufactures dans le pays, avec un égal avantage pour le Roi & pour ses sujets, qui se trouveroient dans l'abondance de mille biens dont ils avoient manqué jusqu'alors (65).

C. MATELIEF. 1606.

Demandes des Hollandois.

Les Officiers du Roi firent aussi leurs demandes. On ne les rapporte que pour donner quelque idée de la politique Indienne, & pour faire connoître dans quels principes les Hollandois faisoient leurs alliances. Le Roi de Johor demandoit premiérement qu'ils s'engageassent à lui prêter, lorsqu'il en auroit besoin, jusqu'à mille réales de

Demandes du Roi de Johor.

(65) Page 261.

C. MATELIEF. 1606.

huit, qui seroient restituées en marchandises, telles que le Facteur les desireroit, à condition que ce Prince ne pourroit faire d'autre emprunt avant que le premier fût remboursé : 2°, que les Etats Généraux l'assistassent de toutes leurs forces & contre tous ses ennemis sans exception, dans ses guerres offensives & deffensives : 3°, qu'ils fussent obligés, sur sa demande, de l'assister des équipages de leurs Vaisseaux, de leur canon, de leurs munitions & de tout ce qui seroit nécessaire à ses besoins ; que les Vaisseaux qui se trouveroient dans les parages de Johor fussent toujours prêts à reconnoître ses ordres, & que l'Amiral demeurât dans la riviere avec sa flotte, jusqu'à l'arrivée d'une autre flotte Hollandoise qui vînt le relever. A ces deux conditions le Roi leur promettoit trente toises de terrein, pour bâtir une maison & des magasins. Raja Zabrang ajouta, comme en secret, que si la flotte ne demeuroit pas pour la garde du pays, les habitans paroissoient résolus d'abandonner la Ville & de se retirer vers le haut de la riviere (66).

Réponse de Matelief.

Matelief repondit qu'on ne faisoit pas des propositions de cette nature aux

(66) Pages 262 & suivantes.

Seigneurs des Etats Généraux, & qu'ils ne trouveroient pas bon qu'on les engageât dans un Traité pour mille réales; que si le commerce des Hollandois s'établissoit dans le pays de Johor, comme ils en avoient l'esperance, un seul jour produiroit souvent au Roi plus de mille réales de profit, & par consequent, que de pareilles clauses étoient indignes d'entrer dans un traité; que lui-même, qui n'étoit qu'un simple sujet des Etats Généraux, il offroit au Roi de lui faire présent de mille réales de sa propre caisse, & de les employer, dans les Provinces-Unies, en fusils, en sabres ou en autres marchandises; en un mot, que si le Roi ne se proposoit pas d'autre avantage dans son alliance avec les Hollandois, ce n'étoit pas la peine de s'unir avec eux contre la nation Portugaise. Cette réponse déconcerta les Indiens & les fit renoncer à leur premier article. Sur le second, l'Amiral déclara que l'intention de ses Maîtres n'étoit pas de faire des guerres injustes, ni de hasarder mal-à-propos la vie de leurs sujets; qu'ils entreroient volontiers dans une ligue deffensive, mais qu'ils ne la vouloient offensive que contre les Portugais, qui s'étoient déja déclarés leurs

C. MATELIEF. 1606.

C. MATELIEF. 1606.

ennemis. Sur le troisieme, il témoigna qu'il n'étoit pas besoin d'une longue explication, parce que les Hollandois ne pouvoient s'établir dans le pays sans être obligés pour leur propre interêt de se tenir en état de deffense; ce qui ne regarderoit pas moins les Malais qu'eux-mêmes. Mais à l'égard des trente toises qu'on leur offroit pour leur établissement, il en marqua tout l'étonnement que cette proposition lui parut meriter. Pour le simple étallage de leurs marchandises, les Hollandois avoient besoin de six fois plus d'espace. Qu'étoit-ce que de bâtir un fort & des magasins ? Il demanda donc, non trente toises de terrain, mais autant qu'on en auroit besoin sans aucune restriction, parce que plus on en occuperoit, plus il s'ensuivroit que le Commerce seroit étendu, & par consequent avantageux au pays. D'ailleurs, ajouta-t-il, l'espace devoit-il être consideré, dans un Etat où les terres étoient si desertes & de si peu de prix ? Comme il y avoit beaucoup d'apparence que cette réserve venoit de l'opinion que les Indiens s'étoient formée des Portugais (67), l'Amiral, offensé de

(67) Les Portugais, disoit-on dans les Indes, demandent une place pour bâtir une maison. Ensuite

C. MATELIEF. 1606.

ce ſoupçon, dit à Raja-Zabrang, que le Roi, lorſqu'il avoit envoyé des Ambaſſadeurs en Hollande, avoit dû leur donner ordre de s'informer du Gouvernement des Provinces-Unies ; qu'ils auroient appris que l'eſprit des Etats Généraux n'étoit pas de s'emparer du bien d'autrui, mais d'y établir le Commerce. Il proteſta même que ſi le Roi ſouhaitoit de devenir Maître de l'Iſle d'Amboine, que les Hollandois avoient enlevée aux Portugais, les Etats étoient prêts à lui en ceder l'empire, lorſqu'il leur auroit fait voir ſeulement qu'il pouvoit la conſerver & qu'il ſe ſeroit engagé à n'y permettre le Commerce qu'à leur Nation ; parce qu'ils ne ſe propoſoient que les avantages du Commerce, & qu'ils n'attachoient aucun prix à la propriété du fonds (68).

Enfin ſur la demande qui regardoit le ſejour de la flotte Hollandoiſe, dans la riviere ou ſur les côtes de Johor, juſqu'à l'arrivée d'une autre flotte, il fit connoître que l'éxecution en étoit impoſſible, parce qu'il ſeroit obligé de renvoyer au mois de Décembre quelques-uns de ſes Vaiſſeaux en Hollande ; mais il promit de s'éloigner le moins

ils s'emparent du pays & réduiſent les habitans à l'eſclavage. *Ibid.* p. 264.

(68) Page 265.

C. MATELIEF. 1606. qu'il pourroit de Malaca jusqu'au mois de Décembre, & il représenta au Roi que tandis qu'il y avoit des Vaisseaux Hollandois dans cette mer, il n'y avoit pas d'apparence que les Portugais osassent rien entreprendre. On conclut un nouveau Traité sur toutes ces (69) explications.

On conclut un nouveau traité.

Matelief quitte Johor pour aller combattre les Portugais.

L'Amiral y avoit employé près d'un mois, lorsqu'il reçut avis que deux navires Portugais, trois galeres & quelques fustes croisoient proche de *Pulocaryman*, pour escorter un grand nombre de Jonques qui étoient attendues de Macassar & de Java, chargées de marchandises & de vivres pour Malaca. Il apprit en même tems que sept autres Vaisseaux de la même Nation avoient pris leur route vers le Nord, soit pour retourner à Achin, ou pour escorter un bâtiment qu'ils attendoient de Saint-Thomé. De si belles offres de la fortune lui firent prendre la résolution de mettre à la voile. Il se trouva le 18 d'Octobre à la hauteur de Malaca. Le 20 s'étant approché de la rade, il fut surpris d'y trouver encore sept Vaisseaux de l'armade, entre lesquels étoit celui du Viceroi, qui se nommoit *la Conception*. Le second ga-

Il trouve une partie de l'armade à Malaca.

(69) Page 267.

C. MATELIEF. 1606.

lion étoit le *Nicolas*, qui portoit dix-neuf pieces de fonte, monté par *Dom Fernand De-Mascarenhas*; le troisieme, le *Saint-Simon*, commandé par *Dom Francisco De-Sotomaior*; le quatrieme, nommé *Todos-los-Santos*, étoit celui de *Dom Francisco De-Norinhar*. Sebastien *Soarez*, Vice-Amiral, montoit le cinquieme, qui se nommoit le *Santa-Cruz*. *Dom Paulo De-Portugal* commandoit le sixieme; & le dernier, qui portoit le nom de *Saint-Antoine*, étoit monté par le Capitaine *Antonio De-Souza Falcaon* (70).

Les Hollandois l'attaquent.

L'ardeur de la gloire & du butin ne permit pas aux Hollandois de considerer les difficultés de l'attaque. On résolut que trois Vaisseaux de la Flotte, l'*Orange*, le *Grand-Soleil*, & les *Provinces-Unies* commenceroient par jetter le grapin sur un des galions ennemis, tandis que les six autres feroient tête au reste de l'armade. Cependant on fut retardé, par le vent, jusqu'au soir du 21, que l'Amiral ayant fait appeller sur son bord les Capitaines de ses deux Vaisseaux, Matelief leur donna ordre de tomber, à la fin du flot, sur le Vice-Amiral, qui étoit le plus au Sud; & cette résolution fut encore

(70) Page 272.

L. MATELIEF. 1606.

changée, parce qu'il n'y eut point alors assez de mer & qu'on couroit risque de deriver trop sous le vent. Ce ne fut donc que le 22 au matin, après des prieres solemnelles (71), que l'Amiral fit lever l'ancre & mit le cap sur l'Isle *das-Naos*, dans le dessein d'aborder le *Santa-Cruz*, qui étoit alors sous le vent de tous les autres. Mais ayant vû le banc qui s'étend de cette Isle vers la mer, il se crut obligé de revirer, & sa seule esperance fut de pouvoir aborder le *Saint-Nicolas*, qui étoit au Nord. Dès qu'il lui eut présenté le flanc, la barre fut poussée sous le vent & les grapins furent jettés aux écubiers; mais ce ne fut qu'après avoir fait une décharge de ses pieces de chasse de l'avant, qui étoient de vint quatre livres de balle; de ses pieces de l'embelle, qui étoient de dix huit livres, & de celles du château - d'avant, dont tous les coups porterent. Aussi-tôt qu'il eut acroché l'ennemi, il fit faire des décharges de mousqueterie par quarante hommes qui tiroient sans cesse, & jetter, de la grande hune, des grenades & d'autres feux d'artifice. Le *Grand-Soleil* & les *Provinces-Unies* ayant abordé aussi chacun de son côté, Matelief

(71) *Ibid.*

fit couper alors les ancres du galion ; & les trois Hollandois dérivant au large, à la faveur du vent de terre, entraînerent avec eux le Vaisseau ennemi. C'étoit la disette de poudre qui leur avoit fait prendre le parti d'aller tout-d'un-coup à l'abordage. L'Amiral ne pouvant esperer de grands avantages par le canon, aimoit mieux hasarder sa vie & celle de ses gens, que de manquer cette occasion de ruiner ou de dissiper les forces Portugaises. Cependant ses autres Vaisseaux n'épargnoient rien de leur côté, pour incommoder l'ennemi par leur artillerie. Il avoit ordonné aux canoniers de tirer horisontalement, & plutôt un peu plus haut que plus bas, parce que dans la difficulté de couler bas d'aussi gros bâtimens que les galions, il falloit leur tuer des hommes. Cet expedient lui réussit. Son experience lui en avoit fait naître l'idée dans le combat précédent, par l'exemple du galion de *Norenha*, qui avoit reçu tant de coups dans les flancs sans en avoir été moins heureux à se dégager (72).

C. MATELIEF. 1606.

Raisonnemens de l'Amiral Hollandois.

Lorsque les trois Vaisseaux Hollandois furent au large avec le *Saint-Nicolas*, les gens de l'Amiral voyant que

Combat terrible.

(72) *Ibid.*

E. MATELIEF. 1606. les grenades & les mousquets ne permettoient plus aux Portugais de se montrer sur le pont, voulurent sauter sur son bord. L'Amiral voulut les arrêter ; mais il fut mal obéi. On y passa avec une espece de fureur. Les gens des *Provinces-Unies* s'y jetterent par le beaupré ; ceux de l'*Orange* & du *Grand-Soleil*, s'y précipiterent de toutes parts. Il se fit alors un combat furieux. Quantité de Hollandois furent blessés, mais ils n'eurent pas un seul homme de tué, & le carnage des ennemis fut épouvantable. Il n'en échappa qu'un petit nombre, que l'Amiral fit sauver sur son bord. Enfin de deux cens soixante cinq hommes dont le galion étoit monté, il n'en resta que sept en vie, qui s'étoient cachés au fond de cale dans le lest (73).

D'un autre côté le Vice-Amiral Hollandois fut abordé par le *Saint-Simon*, & presqu'aussi-tôt par un autre ; de sorte qu'il en avoit un de chaque côté. Mais le *Lion-noir* s'étant avancé vers lui tomba sur le second Portugais, & le *Maurice* l'ayant abordé dans le même-tems, ils y mirent le feu & le brûlerent avec tout son équipage. L'*Erasme* aborda le *Santa-Cruz*. Ils se cano-

(73) *Ibid.*

herent ; mais s'étant ſeparés auſſi-tôt, l'Amiral cria vîte à l'Eraſme de recommencer l'abordage à ſtribord, tandis qu'il aborderoit auſſi à baſbord. Mais le Portugais ſe déborda pour la ſeconde fois, aprés avoir perdu cent hommes. Alors le *Maurice*, l'aborda encore, & l'Amiral ſe diſpoſant à recommencer auſſi, le Capitaine qui avoit été dangereuſement bleſſé prit le parti de ſe rendre. Le Viceroi deriva par le calme. Enſuite, à la faveur d'un vent de mer, il s'éloigna beaucoup des Hollandois. La nuit étant ſurvenue, ils ne le revirent que le lendemain, ſans pouvoir le joindre. Mais ils apperçurent ſous le vent un autre grand gallion, ſur lequel Matelief alloit tomber, lorſque les Portugais offrirent de ſe rendre. C'étoit le *Saint-Simon*, qui avoit déja perdu quarante cinq hommes, & ſur lequel on trouva trois milliers de poudre. Ainſi les Hollandois enleverent ou firent perir dans ce combat quatre galions, ſans avoir fait preſqu'aucune perte. Cependant leur joie fut troublée par le malheur de ſoixante quinze de leurs gens, que le Vice-Amiral avoit envoyés dans quatre chaloupes pour piller les Portugais qui ſortoient du *Santa - Cruz*. Ce galion étant en feu, ils ſauterent

C. MATELIEF. 1606.

Autre gallion pris.

Malheur qui arrive aux Hollandois.

C. MATELIEF. 1606.

avec lui & perirent tous (74) miserablement.

Ils brûlent trois autres Vaisseaux Portugais.

Il restoit, dans la rade de Malaca, trois Vaisseaux, qui avoient été halés sur le sec & que l'Amiral vouloit aussi detruire. La crainte des feux d'artifice qui pouvoient y être cachés, lui fit donner ordre de ne pas s'en approcher sans précaution, & l'on remit cette entreprise au lendemain. Mais, vers la fin du jour, les feux, qui y étoient effectivement, s'étant enflammés lorsqu'on s'y attendoit le moins, épargnerent aux Hollandois la peine de l'éxecution. Un incident si extraordinaire fit connoître l'excès de terreur qui s'étoit répandu parmi les Portugais. Quelques lettres, qui furent interceptées devant *Queda*, apprirent à Matelief qu'ils avoient perdu dans l'action six des principaux Officiers de l'armade & cinq cens vingt & un soldats (75). Après avoir enlevé, des galions qui étoient échappés au feu, tout le canon & toutes les munitions de guerre & de bouche, les Hollandois brûlerent ces masses inutiles & ne chercherent qu'à se débarrasser de leurs prisonniers. L'Amiral fit offrir au Viceroi de lui ren-

Perte de l'armade.

(74) Page 278. (75) Page 277.

C. MATELIEF. 1606.

Difficultés singulieres pour la rançon des prisonniers.

dre tous les soldats Portugais, tant sains que blessés, à condition qu'on lui renvoyât les Hollandois qui se trouvoient sur l'armade, à Malaca ou dans d'autres endroits des Indes. Mais il exigeoit une rançon pour les Officiers & les personnes riches. Le Viceroi répondit qu'il étoit disposé à renvoyer les Hollandois, mais qu'il s'étonnoit d'entendre parler de rançon, parce que cet usage ne se pratiquoit pas dans les Indes, & qu'il demandoit par consequent qu'on lui rendît aussi les Capitaines & les marchands.

Matelief lui écrivit alors qu'il y avoit trop d'inegalité dans une telle proposition; que c'étoit l'insulter que de lui demander environ deux cens hommes pour quatre ou cinq Hollandois que les Portugais avoient entre leurs mains; & que pour leur faire connoître qu'on ne le jouoit pas impunément, il leur déclaroit que si tous ses gens ne lui étoient pas renvoyés la nuit suivante, qui étoit celle du 28 d'Octobre, il feroit jetter le lendemain tous ses prisonniers à la mer (76). En attendant la réponse du Viceroi, on resolut au Conseil, qu'André *Pesoa*, Sébastien *Soarez* & Jean *Brazvo*, Capitaines de deux

(76) Page 292.

3. MATELIEF. 1606.

galions, deux jeunes neveux de Soarez, un riche Marchand nommé *Fernando Del-Mercado*, & un Prêtre, payeroient chacun ſix mille ducats Malais, qui ſeroient diſtribués aux Matelots. Quoique cette réſolution parût neceſſaire, l'Amiral ne pouvoit penſer ſans chagrin qu'il ſeroit regardé comme le premier qui auroit introduit dans les Indes la rançon des priſonniers (77). La ſomme fut payée, & chaque homme des équipages eut pour ſa part cinq réales de huit. La nuit du 28 s'étant paſſée ſans aucune réponſe du Viceroi, l'Amiral ſe détermina, malgré ſon inclination, à faire jetter dans les flots tous les autres priſonniers Portugais. Déja le Conſeil s'étoit aſſemblé pour ſigner cette réſolution, lorſqu'on vit paroître deux pirogues qui amenoient trois Hollandois, & qui déclarerent qu'il n'en reſtoit pas d'autres à Malaca; mais qu'il y en avoit encore quatre ou cinq avec l'Armade, proche des Iſles de *Nicobar*. Matelief en rendant quelques Portugais pour ces trois hommes, les chargea d'un Mémoire par lequel il demandoit le reſte de ſes gens avec beaucoup de hauteur. Enſuite il fit embarquer, ſur un Vaiſſeau que les

Deux cens Portugais menaçés d'être jettés à la mer.

(77) Page 295.

C. MATELIEF. 1606.

Hollandois avoient pris à son retour de Negapatan, de la poudre & quatre vingt hommes pour le fort d'Amboine, où il étoit résolu de se rendre lui-même à la fin de Décembre.

Proposition de massacrer tous les Portugais de Queda.

L'unique soin qu'il se proposoit dans l'intervalle, étoit de chercher les restes de l'armade. Cependant il fut retenu sur la côte de Queda par une negociation avec le Roi du pays, qui lui proposoit une alliance constante, à condition qu'on le mît à couvert de tout ce qu'il avoit à craindre du ressentiment des Portugais, & qui offroit même de faire massacrer (78) tout ce qu'il y avoit de Marchands de cette Nation dans ses Etats. Il ne paroît pas que Matelief approuvât cette barbare idée; mais il saisit l'occasion qui lui fut offerte par le Roi, de brûler plusieurs bâtimens Portugais qui étoient dans le Port de Queda; après quoi, l'impatience qu'il avoit de combattre le reste de l'armade lui fit précipiter son départ. Le premier jour de Décembre il se trouva sur les côtes de *Pulo-boton*, où il la découvrit au Nord, entre deux Isles, sans pouvoir compter de combien de Vaisseaux elle étoit composée. Il n'en résolut pas moins de l'attaquer. Le 7,

Matelief cherche le reste l'armade.

Il la découvre.

(78) Page 298.

E. MATELIEF. 1606.

ayant paſſé les Iſles de Boton, il compta ſept navires Portugais & trois galiotes, mouillés ſur une ligne, avec vent & marée pour eux, ſous un cap dont il étoit difficile d'approcher. Ils étoient rangés en croupiere, ſur deux ancres, l'une par proue & l'autre par pouppe, avec tous leurs canons paſſés de bas-bord. Un front ſi redoutable arrêta les Hollandois ſans les effrayer. Ils reſolurent de faire un brûlot, d'une galiote qu'ils avoient priſe à Queda, & d'y mettre ſix volontaires, à chacun deſquels on promit vingt cinq reales de huit s'ils adreſſoient le brûlot à l'avant des Vaiſſeaux Portugais. Ce projet fut éxecuté la nuit ſuivante, mais avec peu d'effet, parce que les ennemis employerent heureuſement des gaffes & des pointilles pour detourner le brûlot. On fut obligé d'envoyer deux chaloupes, pour le remorquer au large. Le feu même y prit trop promptement, & ceux qui le conduiſoient ſe virent forcés de l'abandonner trop tôt. Ils eurent neanmoins toute la récompenſe qui leur avoit été promiſe (79); car dans la paſſion dont Matelief étoit animé pour ruiner juſqu'au dernier Vaiſſeau de l'armade, il rapportoit toutes ſes vûes à

Brulot ſans effet.

(79) Pages 301 & ſuiv.

ſoutenir

C. MATELIEF. 1606.

soutenir le courage & les esperances de ses soldats.

Fierté Portugaise.

Le 9 il envoya aux ennemis, dans une pirogue, Abraham *Vander Beets*, chargé d'une lettre de créance, pour demander les prisonniers Hollandois qui lui avoient été promis devant Malaca. Le principal but de cette députation étoit de reconnoître & de penetrer la disposition des Portugais par leurs discours. En approchant, Vander Beets fit arborer une baniere blanche. Les ennemis envoyerent au-devant de lui une de leurs pirogues, qui ne voulut pas recevoir la lettre de créance sans le consentement de son Général. Elle retourna vers l'Armade, d'où elle revint bien-tôt avec cette fiere réponse; que le Capitaine-major ne vouloit recevoir aucune lettre des Hollandois; & que si leur Amiral desiroit de lui quelque chose, c'étoit les armes à la main qu'il falloit l'obtenir (80).

Matelief ne crut pas devoir précipiter l'attaque, dans un poste dont il voyoit que l'ennemi pouvoit tirer beaucoup d'avantage (81). Il y avoit long-

(80) Page 304.

(81) Pulo Boton contient plusieurs Iles, particuliérement deux grandes, dont le canal s'étend Sud & Nord. L'Isle qui est à l'Est de ce canal a une baie de sable qui for-

C. MATELIEF. 1606.

tems que les Portugais avoient jetté les yeux sur un lieu si favorable ; & s'y étant retirés à l'approche des Hollandois, ils s'étoient mis en état de ne pas redouter leurs insultes. Outre la disposition qu'on a représentée, ils avoient eu la précaution de faire dans leurs Vaisseaux des retranchemens d'arbres, & d'y mettre des pipes remplies de sable, qui étoient à l'épreuve du canon. Matelief apprit d'un déserteur Flamand, qui se rendit sur la flotte Hollandoise, qu'ils avoient préparé aussi des feux d'artifice, par lesquels ils esperoient de faire sauter leurs ennemis dans l'abordage, au risque de sauter avec eux ; & qu'à l'extremité, tous leurs

Comment les Portugais s'étoient fortifiés dans leurs Vaisseaux.

me un grand enfoncement, plus grand neanmoins du côté septentrional de la baie que du côté méridional. Un haut-cap, formé par des rochers, la met à l'abri des vents de Nord & de Nord-Est, qui soufflent continuellement dans ces parages, & des courans, qui sont extraordinaires & fort variables entre ces Isles. De plus, il n'y a dans cette baie qu'une espece de raz de marée ; & lorsque par un vent frais ou forcé du Nord on y vient du lieu où les Hollandois étoient à l'ancre, on se trouve pris de calme en approchant du cap des rochers, ce qui est causé par une hauteur, & l'on derive malgré soi du côté où l'on est porté par le raz de marée, sans pouvoir gouverner. Mais lorsqu'on passe plus avant dans l'enfoncement de la baie ; on y trouve un vent de terre qui vient d'une vallée ; de sorte que ceux qui sont avantageusement postés vers les terres y sont toujours au lof, & que le danger seroit grand pour ceux qui voudroient les aborder.

Capitaines avoient ordre de mettre le feu à leurs Navires, & d'en faire hardiment perir deux pour détruire un seul Hollandois. Ils regardoient les Vaisseaux de la Compagnie Hollandoise comme des Vaisseaux marchands, dont la ruine entraînoit celle de leur commerce; au lieu que l'Armade étant composée de ceux de leur Roi, ils comptoient pour rien de les perdre, si ce sacrifice pouvoit les conduire à leur (82) but.

C. MATELIEF. 1606.

Ruse des Hollandois.

Toutes ces difficultés paroissant invincibles, on se réduisit à tenter la ruse, pour attirer l'ennemi hors de son avantage. La flotte se mit au large vers le soir, & feignit de prendre la route d'Achin. Ensuite, revirant au clair de la Lune, elle s'approcha de l'Isle de *Lanchevy*. Les Portugais ne changerent point de situation; mais on étoit si proche d'eux, qu'on chercha du moins l'occasion de les insulter. Le yacht du Vice-amiral fut mis en brûlot. On donna des ordres pour le canonement, & l'attaque fut plusieurs fois prête à commencer. Cependant la disposition des lieux, les vents & les courans retarderent ce dessein jusqu'au 13, qu'ayant levé l'ancre d'un vent assez

Les deux flottes se canonent.

(82) Page 307.

C. MATELIEF. 1606.

favorable, on porta droit sur les ennemis. Le *Lion-Blanc* & le *petit-Soleil* allerent mouiller fort près d'eux. Ils furent suivis de tous les autres Vaisseaux, & la Flotte entiere forma une demi-lune. Mais les Portugais avoient l'avantage de prêter le flanc dans toute sa longueur, & de pouvoir envoyer toutes leurs bordées. D'ailleurs l'ombre des terres, qui étoient derriere eux, empêchoit de voir aussi-bien leurs Vaisseaux qu'ils voyoient ceux des Hollandois. Le brûlot ne put être adressé, faute de vent. On tira, dans l'espace de quatre ou cinq heures, plus de sept cens cinquante coups de canon, dont cinq Navires Hollandois tirerent seuls plus de quatre cens. Mais ils souffrirent beaucoup de ceux de l'ennemi; & désesperant de recueillir d'autre fruit de tous leurs efforts, ils se retirerent avec perte de quelques hommes.

Retraite des Hollandois, & nouvelles vûes de Matelief.

1607.

La saison s'ouvroit pour d'autres desseins. Matelief se proposoit de faire trouver à trois de ses plus grands Vaisseaux leur cargaison de poivre, pour retourner en Hollande, & de se rendre aux Moluques avec le reste de sa flotte (83). Dans cette séparation, qui pou-

(83) La flotte demeura neanmoins sur la côte de

voit engager les Portugais à le ſuivre, il entreprit de leur donner le change, par des meſures qui les rendiſſent incertains de ce qu'il étoit devenu. Il aborda, le premier Janvier, ſur la côte de *Pulo-Pinaon*, où tout fut diſpoſé pour le voyage qu'il méditoit. Il y fit la revue de ſes neuf Vaiſſeaux, dont les équipages montoient encore à huit cens cinquante ſept hommes. De ce nombre il en mit cinq cens quatre vingt neuf ſur les ſix Vaiſſeaux qu'il devoit conſerver, & le reſte demeura ſur ceux qu'il renvoyoit en Europe. Il publia que toute la Flotte retournoit devant Malaca; mais étant parti la nuit, ſans avoir expliqué ſes véritables vues, il ſe rendit lui-même, pendant les ténebres, à bord des trois Vaiſſeaux qu'il deſtinoit à le quitter, & leur ordonna de faire route vers Achin. Ils furent dès le matin hors de la vûe des autres. Pour lui s'étant avancé vers Malaca, juſqu'au Cap *Rachado*, il prit de-là vers Bantam, où il vouloit ſe procurer quelques rafraîchiſſemens avant que de faire voile aux Moluques (84).

C. Matelief. 1607.

Il apprit que le *Delfi*, Navire Hol-

Lanchevy juſqu'au 30 de Décembre, pour continuer d'obſerver & de défier l'Armade Portugaiſe.

(84) Page 311.

C. MATELIEF. 1607.

Il passe à Bantam.

Embarras où le jette l'yvrognerie de ses équipages.

landois, arrivé de Masulipatan, étoit parti depuis trois jours pour Amboine, avec des Envoyés du Roi de Ternate, venus à Bantam pour demander du secours contre les Espagnols, qui se promettoient de reprendre facilement les Moluques. Cette nouvelle le fit travailler ardemment à se pourvoir de vivres & de munitions. Mais elle le rendit plus sensible, qu'il ne l'auroit été dans d'autres circonstances, au désordre de ses matelots, qui joignant l'insolence à l'yvrognerie respectoient aussi peu ses ordres que les loix de l'Isle, & le mettoient dans la nécessité d'aller lui-même de cabaret en cabaret, pour les ramener par la confusion plutôt que par la crainte; car dans le besoin qu'il avoit d'eux il n'osoit employer les châtimens, de peur qu'ils ne fissent valoir leur ancien prétexte pour se dispenser de combattre. Ils n'étoient pas engagés pour le service de terre. C'étoit une faute que les Directeurs de la Compagnie reconnurent trop tard. D'un autre côté, l'Amiral ayant permis aux Prisonniers Portugais de descendre à terre pour donner ordre au payement de leur rançon, il falloit qu'il obtînt le consentement de l'équipage, à qui elle appartenoit par ses promesses.

Personne ne s'opposoit directement à ses volontés; mais en s'y soumettant, on demandoit qu'il avançât l'argent de la rançon. Cette difficulté ne lui causant pas moins d'embarras que l'autre, non seulement il n'osoit entreprendre de se faire obéir par la force, mais il se voyoit obligé de fermer les yeux sur une licence insupportable. A l'égard de la rançon, il répondit qu'il n'étoit pas encore tems d'en parler; que dans le peu de séjour qu'on devoit faire à Bantam, personne ne pouvoit avoir besoin d'argent, & que lorsqu'on seroit aux Moluques, il seroit le premier à parler d'une obligation si juste. Cette réponse les satisfit, comme s'ils n'eussent formé leur demande que pour le rendre plus indulgent par l'embarras qu'elle devoit lui causer. Cependant il avoit crut avoir gagné beaucoup en renvoyant cette affaire aux Moluques. Il espéroit de la faire servir alors à les tenir en bride; soit par de nouvelles promesses s'ils demeuroient dans le devoir; soit par le refus du payement, s'ils marquoient trop de résistance à ses ordres pour le service de terre (85).

C. MATELIEF. 1607.

Dissimulation de la Cour de Bantam.

Dès les premiers jours de son arrivée à Bantam, il étoit allé saluer le

(85) Page 313.

C. MATELIEF. 1607.

Roi, qui n'avoit alors que douze ans. Ce jeune Prince reçut ſes préſens & l'offre de ſes ſervices avec de grands témoignages d'eſtime & de reconnoiſſance. Le Gouverneur, le Tomongon, & le Sabandar (86), plus accoutumés à la diſſimulation, y joignirent l'éloge de ſes victoires, & des félicitations ſur le ſuccès de toutes ſes entrepriſes. Ils ajouterent que l'intention de leur Cour étoit d'entretenir une amitié conſtante avec le Roi de Hollande, & de ne jamais renouer avec les Portugais. Cependant Matelief n'ignoroit pas qu'avant l'arrivée de la Flotte Hollandoiſe, & ſur le ſeul bruit des préparatifs de l'Armade, ils avoient enlevé une flute de la Compagnie. A la vérité ils s'étoient hâtés de la relâcher, à la premiere nouvelle du combat de *Rachado*. Mais le Directeur du Comptoir de Bantam aſſura l'Amiral que ſi l'Armade n'eût pas été battue, ils ſe ſeroient déclarés preſque tous contre les Hollandois, & que ne les croyant pas capables de réſiſter à la puiſſance Portugaiſe, ils avoient déja commencé à les traiter avec beaucoup de froideur. Le ſuccès ſembloit avoir changé leur diſ-

(86) Voyez l'explication de ces noms & de l'état de Bantam dans la Relation de Houtman.

C. MATELIEF. 1607.

position; mais l'Auteur du Journal ne leur en donne pas moins le nom de traîtres (87), qui avoient besoin d'être retenus par des chaînes plus fortes que les engagemens ordinaires des Traités.

Matelief passe à Jacatra & répare une negligence de la Compagnie.

L'Amiral partit le 7 de Février; & n'ayant pû trouver à Bantam la provision d'arrack qui lui étoit nécessaire, il mouilla le 11 à Jacatra, pour en acheter dans ce Port. Le Roi, qu'il eut l'honneur de saluer, parut surpris de ne pas recevoir de reponse du Prince Maurice, à qui il avoit écrit & envoyé des présens par l'Amiral Wolphart *Harmansen*. Matelief persuadé qu'il regretoit moins la réponse, que les présens auxquels il s'étoit attendu, lui donna deux pierriers de fonte, de la dépouille des Portugais, six balles de dattes & quelques pieces de toile de coton. Ainsi les fautes de négligence ou d'oubli n'avoient jamais de suites fâcheuses, parce qu'avec des Princes moins sensibles à l'honneur qu'à l'intérêt elles étoient toujours faciles à réparer. Ce Monarque paroissoit d'ailleurs homme de courage & d'intelligence. Il s'informa soigneusement de tout ce qui appartenoit à la Hollande & aux desseins des Hol-

(87) Pages 312 & 313.

C. MATELIEF. 1607.

landois, comme s'il eût prévu qu'un jour le pays de sa domination devoit passer entre leurs mains. La Ville de Jacatra, qui a reçu depuis le nom de Batavia, étoit alors bâtie comme les autres Villes de l'Isle, c'est-à-dire, que les maisons étant de paille, environnées d'une cloture de bois, on ne l'auroit prise que pour un Village. Le Roi se proposoit de la faire entourer de murailles (88), dépense qui fut épargnée à ses peuples par de nouveaux Maîtres.

Il relâche dans l'Isle de Celebes.

La flotte ayant remis à la voile le 13, mouilla le 2 de Mars devant le Village de *Rakeka* dans l'Isle *Celebes*, où l'Amiral fut charmé de la perspective du pays de Macassar, le plus agréable & le plus peuplé qu'il eût encore vû dans son voyage (89). Mais n'y ayant reçu aucun éclaircissement sur l'Armade, il reprit la route d'Amboine, où il arriva le 28. Frederic Houtman, Gouverneur du Fort, vint le saluer aussi-tôt, & lui rendre témoignage que depuis l'établissement des Hollandois tout avoit été paisible dans l'Isle. Il s'y trouvoit alors un Vaisseau de la Flotte de *Verhagen*, nommé l'*Enchuise*; qui après

Il Arrive à Amboine.

(88) Page 314.

(89) Page 315. Les Hollandois y avoient déja un Comptoir à *Tello*, qui est dans l'interieur de l'Isle.

avoir chargé environ deux cens barres de cloux de girofle étoit prêt à partir pour Bantam. Le *Delft* avoit fait voile pour Banda, le jour précédent, parce que la saison étant avancée, on avoit perdu l'espérance de voir arriver l'Amiral. Mais l'objet le plus intéressant pour lui fut de trouver au Port d'Amboine les Envoyés de Ternate, qui avoient été demander du secours à Bantam contre les Espagnols. Ils lui apprirent que leur Isle étoit déja dans l'oppression. Les Espagnols, au nombre de trois cens, s'étoient rétablis dans leur ancien Fort & travailloient ardemment à le fortifier. Le Roi supplioit l'Amiral de ne pas l'abandonner, & promettoit de répondre à l'amitié des Hollandois par un immortel attachement. Matelief assembla le Conseil. On y résolut de donner au Roi de Ternate, tout le secours dont on étoit capable dans les circonstances, mais à condition qu'il fourniroit deux mille hommes effectifs, & que s'il en manquoit un seul on l'abandonneroit à sa mauvaise fortune. Cette menace étoit nécessaire, après avoir éprouvé tant de fois qu'avec la meilleure intention, les effets, de la part de ce Prince, répondoient mal aux promesses. Les Envoyés

Engagement qu'il prend de secourir Ternate.

C. MATELIEF. 1607.

s'étant soumis, en son nom, à tout ce qu'on exigeoit d'eux, on remit à regler le reste avec leur Maître. Houtman insistoit beaucoup sur la nécessité de secourir Ternate. Aussi-tôt que l'entreprise fut décidée, l'Amiral mit quelques changemens dans la disposition de ses Vaisseaux & rapporta tous ses soins à cette nouvelle expédition (90).

Déreglement des Hollandois d'Amboine.

Cependant il ne put se dispenser d'en donner quelques-uns aux désordres qui regnoient dans la garnison Hollandoise d'Amboine. Les Soldats étoient plongés dans l'yvrognerie & dans l'incontinence. Chacun avoit sa concubine, & les Insulaires offensés de cette conduite se refroidissoient beaucoup pour la Nation. » Ils avoient vû, di» soient-ils (91), les Portugais mener » une vie reglée, se marier, & pren» dre des femmes parmi eux ; ce qui » servoit à lier les deux Nations. Les » Hollandois ne faisant point de ma» riage, quel moyen de s'affectionner » à leur société ? On n'avoit pas le tems » de concevoir de l'amitié pour des » gens qui partoient de l'Isle avec les » premiers Vaisseaux qui paroissoient, » ni avec de nouveaux venus, qui ne

(90) Pages 317 & précédentes.

(91) Pages 318.

» succedoient aux premiers que pour » se retirer à leur tour lorsqu'on com- » mençoit à les connoître. « Ces plaintes, & l'intention où étoit la Compagnie d'envoyer des familles Hollandoises dans ces Isles, engagerent l'Amiral & le Conseil à permettre aux soldats de s'y marier. » On voyoit bien, » observe l'Auteur du Journal, qu'a- » vant que d'en venir là, il eût été à » propos qu'on se fût tout-à-fait assuré » la possession d'Amboine; mais il fal- » loit ceder à la nécessité : & d'ailleurs » il étoit à propos de ne pas regarder » les droits comme douteux; sans quoi » il auroit mieux valu y renoncer (92). » Un an ou deux, ajoute l'Auteur, suf- » fisoient desormais pour mettre le Fort » en état de soutenir un siege. La pru- » dence obligeoit d'y envoyer des » Blancs, afin que la familiarité s'é- » tablissant avec les Noirs, ils pussent » porter le commerce de la Compagnie » dans les Isles voisines. Quoiqu'il » ne soit pas d'une extrême étendue, » il y est néanmoins avantageux, & l'on » y gagne cent pour cent (93).

C. MATELIEF. 1607.

Observation de l'Auteur sur l'établissement des Hollandois à Amboine.

L'Amiral, avant son départ, fit assembler les principaux Insulaires. Il leur souhaita toutes sortes de prospérités

Matelief tâche de se concilier les habitans.

(92) *Ibid.*

(93) Page 319.

G. MATELIEF. 1607.

ſous la regence des Etats Généraux ; & le remerciant de leur zele, qui alloit juſqu'à travailler volontairement aux fortifications du Château, il leur en fit eſperer les plus heureux fruits pour le bonheur & la tranquillité de l'Iſle. La permiſſion de ſe marier, qu'il accordoit à la garniſon, leur cauſa beaucoup de joie, & devint un lien très puiſſant pour les attacher aux Hollandois. Ils reconnurent que le Gouvernement de la Compagnie étoit plus ſupportable que celui des Portugais. Mais ils ſe plaignirent d'être abandonnés, comme les bêtes de leur bois, ſans diſcipline & ſans inſtruction. Matelief, touché de leur voir des inclinations ſi raiſonnables, leur promit de faire donner les ordres neceſſaires pour les faire inſtruire, & chargea le Miniſtre du Fort de tenir école deux fois le jour, en attendant que la Compagnie y pourvût autrement. Dans la même vûe, il prit ſur ſon bord trois jeunes garçons des principales familles ; l'un, fils du Capitaine *Hitto*, qui avoit toujours marqué de l'affection pour les Hollandois ; & les deux autres, fils au contraire de leurs plus mortels ennemis, dont l'un ſe nommoit *Marcos*, Chef de la race des *Alteyves* ; & l'autre *An-*

Pourquoi il prend quelques jeunes Inſulaires ſur ſon bord.

tonio, Chef de celle des Tavires. Ces deux races, qui étoient Chrétiennes, étoient toujours demeurées dans les interêts des Portugais & n'avoient jamais entretenu de Commerce avec les Mores (94). Cependant cette ancienne aversion commençoit à s'affoiblir par l'entremise des Hollandois. Le dessein de l'Amiral, en prenant le premier de ces trois jeunes Insulaires, étoit de lui faire voir la Hollande, & de lui faire prendre les manieres du pays, dans l'esperance que parvenant un jour aux premiers emplois de l'Isle, son exemple pourroit servir à la propagation du Christianisme. Il prenoit les deux autres, pour ôtages de la fidelité de leurs parens, & pour leur faire connoître que la Hollande n'étoit pas un pays aussi barbare que les Portugais l'avoient représenté. Dom *Marcos*, pere de l'un, avoit fait le voyage de Goa, où le Viceroi l'avoit comblé d'honneurs, jusqu'à le faire marcher à son côté. L'Auteur observe que cette méthode est familiaire aux Portugais pour gagner les Chefs d'une Nation, & conseille aux Hollandois de ne pas la négliger (95).

C. MATELIEF. 1607.

(94) Voyez ci dessous la description de l'Isle d'Amboine.

(95) Page 325.

C. MATELIEF. 1607.

Avec quelles forces & dans quelle vûe il part pour Ternate.

Matelief partit d'Amboine le 5 de Mai, pour se rendre à Ternate. Sa Flotte étoit composée de huit Vaisseaux, l'*Orange*, qu'il montoit, le *Maurice*, l'*Erasme*, l'*Enchuise*, qu'il avoit trouvé dans la rade d'Amboine, le *Delft*, qu'il avoit fait venir de Banda, le *Petit-Soleil*, le *Pigeonneau*, & le Yacht. Les équipages étoient au nombre de cinq cens trente un hommes, entre lesquels on ne comptoit que cinquante Indiens (96). Il se proposoit de secourir l'Isle de Ternate, & de s'emparer du fort où les Portugais étoient rentrés dans celle de Tidor.

Mais la fortune ne reservoit pas plus de succès à cette expédition qu'au siege de Malaca. Les mesures que les Espagnols avoient eu le temps de prendre pour leur deffense, la lenteur du Roi de Ternate à rassembler ses forces, les mutineries des soldats Hollandois & leur petit nombre, qui ne suffisoit pas pour le service de terre & pour la garde de la flotte, réduisirent l'Amiral à quelques foibles tentatives dont il recueillit peu de fruit. Il eut même le chagrin de ne pouvoir faire la descente à Tidor; & lorsqu'étant descen-

(96) Matelief avoit laissé quelques Hollandois au fort d'Amboine.

C. MATELIEF. 1607.

du à Ternate, il eut obſervé la forteresse Eſpagnole, il deſeſpera de l'emporter par la force. Ses ennemis étoient au nombre de trois cens dans les deux Iſles ; deux cens Eſpagnols à Ternate, & cent à Tidor, avec vingt Portugais, cinquante Chinois & quelques Eſclaves (97).

Fort Hollandois bâti à Ternate.

Il réſolut du moins de bâtir un fort à Ternate, où les Facteurs Hollandois fuſſent à couvert de toutes ſortes d'inſultes, ſous la protection du Roi & ſous celle de leurs remparts. Après avoir viſité un endroit nommé *Mankonora*, qui pouvoit être fortifié avec peu de travail & rendu même impenetrable, quoiqu'il ne fût qu'à une demi-lieue de la forterefſe Eſpagnole, il prit du dégoût pour ce lieu, parce qu'il auroit été difficile d'y conduire des vivres. La Ville de *Malaye* (98), qui eſt au Nord-Eſt de l'Iſle, dans une plaine qui n'eſt commandée par aucune hauteur, lui parut plus convenable à ſon deſſein. Elle étoit entourée d'une muraille ſeche d'environ deux toiſes de hauteur & de huit ou dix pieds de large, qui pouvoit être reparée en peu de tems, & devenir capable d'une

Sa ſituation.

(97) Page 345.

(98) Voyez ci-deſſous la deſcription des Moluques.

C. MATELIEF. 1607.

bonne deffenſe avec le ſecours de quelques autres ouvrages. Un banc long & étroit, qui la couvre du côté de la mer, ſert en même-tems à tenir les pirogues en ſureté, ſans empêcher qu'au dehors le mouillage ne ſoit ſûr, à la portée du canon de la côte. L'ouvrage fut commencé auſſi-tôt, & fini dans l'eſpace de cinq ſemaines, malgré tous les obſtacles que Matelief trouva dans la mauvaiſe humeur de ſes troupes & dans la pareſſe des Inſulaires. Il y mit une forte garniſon, dont il donna le commandement à *Gerritz* avec ordre de ſe conformer aux inſtructions qu'il lui laiſſa. Tout le tems qu'il eut de reſte fut employé à faire ſes dépêches pour la Compagnie. Il la preſſoit d'envoyer de puiſſans ſecours à Ternate, & ſes ſollicitations furent accompagnées d'un Mémoire important (99) ſur l'état & le Commerce des Indes.

Dépêches de l'Amiral à la Compagnie.

(99) Ce Mémoire eſt en effet d'autant plus important, qu'on y trouve toutes les vûes que les Hollandois ont executées depuis. Celui de Varwick ne regardoit que le fond & l'ordre du Commerce ; au lieu que celui-ci en traite la partie politique, & paroît avoir ſervi de regle à la Compagnie Hollandoiſe dans toutes les entrepriſes qui l'ont ſuivi. Cette raiſon en rendra la lecture intereſſante.

» Quand je conſidere » l'état de notre Patrie & » les guerres dont elle eſt » affligée par un auſſi puiſſant ennemi qu'*Albert* » *d'Autriche*, ſoutenu des » forces de la Maiſon d'Eſ» pagne & de ſa propre

Ce sage & vaillant Amiral étoit arrivé à la derniere partie de sa commission, qui n'étoit pas la moins impor-

C. MATELIEF. 1607.

» maison, il me semble » qu'on ne peut pas se pro» mettre que les affaires » des Indes puissent pros» perer si elles demeurent » entre les seules mains » des Directeurs : car je ne » vois pas que leur seule » autorité puisse être assez » grande & assez respectée » dans les Indes pour en » attendre un grand effet. » On y a pour adversai» res les Espagnols & les » Portugais, qui ont com» mencé à s'y établir de» puis plus d'un siecle & » qui ont penetré dans » plusieurs pays, où ils » ont des Forteresses, beau» coup de monde & un » gouvernement reglé. Ils » peuvent faire leurs af» faires par des voies plus » commodes que nous, » qui sommes obligés d'a» mener de Hollande des » gens attenués par la fa» tigue du voyage. Si les » Portugais n'y ont pas » toujours assez de mon» de, il leur est beaucoup » plus aisé d'y en envoyer » qu'à nous. Les Vais» seaux qui viennent de » Portugal ne sont pas » obligés d'aller plus loin » que Goa. Ils y font dé» barquer & rafraîchir » leurs gens, dont ils for» ment ensuite leurs ar» mades ainsi que des Es» pagnols qui leur vien» nent des Manilles.

» Si nous voulons nous » établir aussi avantageu» sement & aussi solide» ment qu'eux dans les » Indes, il faut nous as» surer quelqu'endroit où » nous puissions être li» brement reçus en venant » de Hollande. Non seu» lement nous y trouve» rions des rafraîchisse» mens prêts pour les » équipages & les vais» seaux, mais notre ré» putation augmenteroit » chez les Princes Indiens, » qui jusqu'à present n'ont » osé prendre une entiere » confiance en nous. Ils » demeurent assez d'ac» cord que les Hollandois » sont de bonnes gens » & qu'ils sont plus doux » & plus traitables que » les Espagnols. » Mais, » disent-ils, que nous sert » leur bonté ? Ils ne vien» nent ici qu'en passant. » Ils s'en retournent aussi» tôt que leurs Vaisseaux » sont chargés. Nous de» meurons alors abandon» nés aux Espagnols & aux » Portugais, qui viennent » fondre sur nous parce » que nous avons trafiqué » avec leurs ennemis. Au » contraire, en nous re-

C. MATELIEF. 1607.

tante dans les idées de la Compagnie Hollandoise & dans ses propres vûes. Il étoit question de chercher des ouver-

» nant attachés aux Espagnols, du moins il nous » protegent au besoin. » D'un autre côté, quand » les Hollandois autoient » des forces suffisantes » pour nous proteger, » nous n'avons rien à » craindre de leur part. Ils » ne nous traitent point en » ennemis quoique nous » trafiquions avec les Portugais. Nous n'avons à » menager veritablement » que ceux qui troublent » notre repos. Ainsi le » meilleur parti que nous » ayons à prendre est de » favoriser les Portugais, » dans la crainte qu'ils ne » nous exterminent.

» Telles sont les reflexions de tous les Indiens. Avec cela les Portugais tâchent de leur » persuader que nous sommes sans forces, & nous » representent comme une » poignée de gens ramassés, qui bien loin de » pouvoir faire des établissemens solides aux » Indes, avons à peine des demeures fixes » dans notre propre pays. » Il faut donc que nous » cherchions des voies » pour gagner les Indiens » & pour leur faire connoître que nous sommes » capables de nous établir » parmi eux & de résister » à nos ennemis.

» Le Commerce des Indes consiste principalement, 1°, en poivre, » qui se charge à *Bantam*, » à *Johor*, à *Patane*, à » *Queda*, & à *Achin*: 2°, » en cloux de girofle, » qui se chargent à *Amboine* & aux *Moluques*: » 3°, en noix-muscades » & en macis, ou fleur » de muscade, qui se chargent à *Banda*: 4, dans » le Commerce de *Cambaie*: 5°, dans celui de » la Côte de *Coromandel*: » 6°, dans celui de la » *Chine* & du *Japon*.

» Si chacun de ces Commerces ne demeure pas » dans une seule main, » soit celles des Portugais » ou la nôtre, il arrivera » infailliblement qu'on se » détruira les uns les autres, qu'on fera hausser le prix des marchandises dans les Indes & » qu'elles se donneront à » vil prix en Europe. Cependant à l'égard du » poivre, il n'est pas possible que nous puissions » en attirer le Commerce » à nous seuls; car, outre les Portugais, les » Anglois ont entrepris » aussi la navigation de » Bantam. Ils y ont leurs

tures favorables pour le commerce de la Chine. Un si grand projet, qui avoit été tenté plusieurs fois sans succès, de- C. MATELIEF. 1607.

» Comptoirs & des maisons. Ils y trafiquent paisiblement, tandis que nous avons la guerre contre les Portugais. Nous deffendons tout à la fois & Bantam & eux, pendant qu'ils y font des profits qui ne leur coutent ni dépenses, ni sang, ni inquiétudes. Il ne faut pas se promettre d'agir auprès du Roi de Bantam, qui n'est encore qu'un enfant, pour l'engager à ne trafiquer qu'avec nous. Ajoutez qu'il faudroit lui donner de très grosses sommes d'argent, qu'on seroit en danger de perdre sans aucun fruit; car je tiens pour certain que quand ce Prince & tous les autres Princes Indiens auroient fait avec nous ou avec toute autre Nation les alliances les plus étroites & les plus saintement jurées, la premiere apparence de quelque peril ou l'espoir d'un plus grand profit ne manquera pas de les rendre infideles. D'ailleurs nous sommes en paix & en bonne intelligence avec les Anglois. Il ne feroit pas honnête de chercher à les exclure d'un Commerce qu'ils ont deja commencé. Mais on peut bien prendre des mesures pour empêcher qu'ils n'entrent dans le Commerce des autres épiceries. A l'égard du poivre, il faudroit le faire servir de lest. On se trouveroit en état, par ce moyen, de le donner à si bon marché, que les autres Nations n'y trouvant presque plus de profit, seroient obligées d'abandonner volontairement ce negoce; & de notre part nous ne compterions que sur le profit qu'il y auroit à tirer des autres marchandises.

» Nous pouvons nous attirer facilement tout le Commerce des noix-muscades & du macis. Au lieu de nous emparer de Banda & d'y bâtir un Fort, ce qui couteroit beaucoup & nuiroit à notre réputation parmi les Princes Indiens, voici ce que je propose: Comme le Roi de Macassar est un Prince puissant, dont le pays est fort peuplé, abondant en riz & en toutes sortes de denrées, & que c'est lui qui en fournit à Malaca & à Banda, il faudroit faire un trai-

C. MATELIEF. 1607.

mandoit moins de la valeur & des forces, que de l'adresse & de la prudence. Aussi Matelief ne prit-il que quatre

» té avec lui & lui envoyer trois Vaisseaux, avec deux cens hommes de débarquement. Ce nombre suffiroit, avec les Insulaires de Macassar, pour attaquer Banda, qu'on promettroit au Roi de lui remettre entre les mains, en stipulant pour unique condition, que nulle autre Nation que la nôtre n'y pourroit charger des marchandises, & que tous les ans nous prendrions les noix & le macis à un prix qui seroit fixé. Je ne doute pas que le Roi de Macassar ne prêtât l'oreille à cette proposition, à laquelle on pourroit ajouter qu'il nous feroit bâtir à Banda une maison aussi grande & aussi forte que nous le souhaiterions, dans un lieu commode & sûr pour la garde de nos marchandises. Comme le Roi ne feroit pas son séjour dans cette Isle & qu'il la feroit gouverner par un Orankaie, il ne faut pas douter qu'en faisant des présens au Gouverneur nous n'en fussions les maîtres. Ce seroit susciter un ennemi dangereux aux Portugais, & nous acquerir un puissant ami.

» Pour le negoce des cloux de girofle, il est bien difficile de nous en rendre les seuls maîtres. Nous avons le produit d'*Amboine*, de *Luho*, & de *Cambelo*; mais il nous manque celui des Moluques. Le seul moyen d'y parvenir est de chasser les Espagnols de Ternate; entreprise difficile, sur laquelle je ne laisserai pas d'expliquer ici mes vûes. Elle n'est pas impossible si l'on veut bâtir sur un bon fondement qui est de reprendre l'affaire de Malaca. Si les Portugais avoient perdu cette Ville, il ne leur seroit pas aisé d'aller de Goa secourir les Moluques, & je crois qu'on empêcheroit sans beaucoup de peine, qu'il ne passât des vivres des Manilles à Ternate. Il faudroit premierement mener deux ou trois Navires au Roi de Mindanao, dont le pays est bien peuplé, & qui peut mettre, dit-on, cinquante caracores en mer. Toute cette armée iroit à *Pavama* ou *Panati*, qui est proche des Manilles, & où il y a un lieu nommé *Otting*, qui

Vaisseaux, l'*Orange*, le *Maurice*, l'*Erasme* & le *Yacht*, avec environ trois cens hommes d'équipage, & vingt-cinq

C. MATELIEF. 1607.

Matelief part pour la Chine.

» n'est gardé que par dix » huit soldats Espagnols, » avec à-peu-près le même » nombre d'habitans. On » détruiroit cette place ; » ou si le Roi de Mindanao » vouloit la garder, » on la lui livreroit ; car » c'est un pays abondant » en riz & en plusieurs » autres denrées qui se » transportent à Ternate. » Ensuite on renverroit à » Mindanao, un Vaisseau » qui croiseroit avec les » caracores du Roi dans » le détroit de *Tagima*, » pour prendre les bâtimens » qui voudroient encore » aller à Ternate, » parce qu'il n'y a point » d'autre route ; & si l'on » en avoit pris un ou deux, » il n'y en auroit plus qui » osassent s'y hasarder : » d'où il arriveroit qu'on » periroit de faim dans » cette Isle. Il ne faut pas » penser à s'en rendre maître » à présent par la force, » car les Espagnols » s'y fortifieront tellement » & y tiendront tant de » monde, qu'il faudroit » de grosses armées pour » les en chasser. Si l'on » pouvoit mener aussi une » galere sous notre fort » de Ternate, elle les incommoderoit » beaucoup.

» Le Commerce de la » Chine dépend encore de » Malaca. Si l'on pouvoit » chasser les Portugais de » cette place, il faudroit » qu'ils renonçassent à ce » trafic.

» Le Commerce des toiles » de coton qu'on fait » à Coromandel est d'une » grande importance, parce » que tout les peuples » des Indes s'habillent de » ces toiles. Il y en a differentes » sortes pour chaque » Nation, suivant les » goûts qui dominent, & » elles se fabriquent en » differens lieux. Celles de » Negapatan n'ont aucune » ressemblance avec celles » de Masulipatan. Si Malaca » étoit enlevée aux » Portugais, ils n'auroient » plus d'occasion favorable » pour le trafic des toiles, » quand on supposeroit » qu'ils pussent conserver » Negapatan. Au » contraire, s'ils conservent » Malaca, ils pourroient » se servir de leurs » fustes pour s'opposer à » notre Commerce de Coromandel. » Cette côte » étant basse & sans profondeur, » ils peuvent se » poster entre le rivage & » nos Vaisseaux. Avec un » peu de diligence ils envoient » de leurs nouvelles » à Goa, d'où il est

C. MATELIEF. 1607.

Chinois qu'il avoit enlevés dans une Jonque, & dont il esperoit de se faire des guides & des médiateurs pour ob-

» toujours facile de faire » partir des armades.

» Il est constant que si » l'on pouvoit chasser les » Portugais de Malaca, » ils seroient obligés de re- » noncer au Commerce de » la côte de Coromandel, » parce qu'il n'y auroit » aucun chemin sûr pour » eux, & que leurs pro- » fits ne seroient jamais » égaux aux frais. Ainsi » tout leur Commerce aux » Indes Orientales roule » sur Malaca, & c'est-là » qu'il faut porter le coup » si l'on pense à le rui- » ner. Il ne faut pas dou- » ter que les habitans de » Bantam ne se missent à » la raison, lorsqu'ils nous » verroient des établisse- » mens fixes, & qu'ils » comprendroient que les » Anglois n'ayant aucun » autre Commerce dans les » Indes que celui du poi- » vre, n'y voudroient pas » faire de fréquens voya- » ges ni de grosses dépen- » ses. Le poivre de *Jamb-* » *beo*, d'*Adrogyri*, & » d'autres endroits, qui » se porte à Bantam, se- » roit porté à Malaca, » où l'on trouveroit des » toiles pour le retour » comme à Bantam.

» Je n'ai pas appris que » les Portugais soient puis- » sans à Bengale. Ceux qui » parlent de ce pays assu- » rent qu'on y pourroit » faire un bon Commer- » ce. Il y a deux Ports; » l'un nommé *Porto-Pique-* » *no*; l'autre, *Porto Gran-* » *de*. Le second, qui est » le plus à l'Ouest, dé- » pend du Roi de Cam- » baie. On n'y trouve que » du riz, mais il y est en » abondance & le princi- » pal transport s'en fait » à Cochin. Le commerce » des toiles est florisant » à Porto-Piqueno. Il se- » roit bon d'envoyer deux » Vaisseaux à Arrakan » pour l'entretien du Com- » merce, d'autant plus » que le Roi nous en sol- » licite instamment. Un » Portugais, nommé Phi- » lippe *De-Britto*, y pos- » sede un fort à cinquan- » te lieues dans les terres, » avec une garnison de » quatre vingt hom- » mes, qui tient tout le » pays en bride. Le Roi, » quoique puissant, n'a » pû jusqu'à présent chas- » ser ce Portugais, dont » la réputation jette aussi « l'allarme dans le Royau- » me de Pegu. On lui at- » tribue d'immenses ri- » chesses, sur-tout en » pierreries.

» Il ne faut rien esperer

tenir

C. MATELIEF. 1607.

Ses motifs.

Il relâche à Mindanao.

tenir la liberté de négocier dans leur pays (1). Ayant levé l'ancre le 12 de Juin, il s'engagea le 29 dans le Détroit de *Tagima*, & vers midi du même jour, il se trouva dans le Cap de Mindanao. Trois ou quatre jours se passèrent à chercher un des golfes de cette Isle; & lorsqu'on l'eut trouvé, il fallut encore aller dix ou douze lieues plus loin, parce qu'il n'étoit pas marqué dans les cartes. C'est le troisieme à compter de la Ville de Mindanao; & les cartes n'en marquent que deux (2).

» à Cambaie, pendant que » les Portugais auront » quelques forces sur la » côte de Malabar, & que » le Roi ne sera pas dans » de meilleurs sentimens » pour nous. Attendons » qu'il nous connoisse » mieux, & qu'il soit dé- » sabusé sur les Espagnols. » D'ailleurs les grands » Vaisseaux ne peuvent en- » trer dans ses Ports; & » son pays est si proche de » Goa, que les Portugais, » avertis de notre arrivée, » viendront fondre sur » nous.

» Toutes ces observa- » tions font connoître de » quelle importance est » Malaca pour l'établisse- » ment que la Compagnie » veut former aux Indes. » On ne sçauroit y faire » trop de reflexion; car » enfin il est tems de nous » assurer un lieu fixe & » une retraite sûre. Ce » lieu, quel qu'il soit, » coutera des sommes im- » menses avant qu'il soit » dans l'état où Malaca est » à présent, sans compter » qu'il sera fort difficile de » trouver une situation si » avantageuse.

(1) Pages 360 & 370.

(2) P. 371. Le Cap de Mindanao est à six dégrés trois quarts de latitude du Nord, & cent quarante quatre dégrés de longitude. Le Détroit s'étend à l'Ouest-quart-de-Nord-Ouest. Les

C. MATELIEF. 1607.

Quelques Pêcheurs, qui vinrent à bord, présenterent du poisson, de la canelle sauvage & de la cire. On apprit d'eux que le Roi, qui est Mahométan comme tous ses sujets, ne cessoit pas de faire la guerre aux Espagnols & qu'il exerçoit ses pirateries jusqu'aux Manilles. Un de ces Insulaires fit voir à Matelief un billet, de la main de Dom *Pedro d'Acunha*, datté le 6 de Fevrier 1606, par lequel ce Général Portugais recommandoit à tous ceux qui connoîtroient son nom, de ne faire aucun tort au porteur & à tout ce qui lui appartenoit, parce qu'il avoit reçu & bien traité les sujets du Roi d'Espagne. Cette recommandation fit rire les Hollandois, & n'auroit pas attiré beaucoup de faveur à l'Indien, s'il n'en avoit eu une plus puissante dans leurs sentimens d'humanité.

Recommandation plaisante.

Ils rentrerent le premier de Juillet, dans le Détroit de Tagima, & passant entre les Isles, dont ils compterent quarante cinq dans un seul jour, ils se trouverent le 22 assez proche de terre. Une Jonque de seize ou dix sept qu'ils

Hollandois s'étoient approchés de cette Isle pour y débarquer deux Ambassadeurs que le Roi de Ternate envoyoit à celui de Mindanao, dans les vûes apparemment qui sont expliquées par les Mémoires.

découvrirent, vint à bord de l'Amiral, & le Patron lui dit qu'il falloit encore deux jours à la Flotte pour arriver à Macao. On lui proposa une grosse récompense, s'il vouloit servir de Pilote aux Hollandois jusqu'à Macao. Il y consentit, & s'étant fait apporter ses hardes de la Jonque, il lui laissa continuer sa route. Le 23 au soir, on se trouva près de *Lamao* (3), Isle de trois ou quatre lieuës de long, qui n'est qu'à une demi-lieuë de la côte. On découvre à l'Est ou à l'Ouest plusieurs autres Isles, dont elle est la plus grande. Vis-à-vis sa côte occidentale, le continent s'ouvre par un grand golfe, au-delà on trouve d'abord deux collines, puis une troisieme. Une lieuë plus loin, en remontant la riviere, on arrive à la Ville de *Fien-cheu*, où se fabriquent la plupart des armoisins de la Chine, à deux journées de celle de Chin-cheu.

C. MATELIEF. 1607.

La flotte arrive à une lieue de la Chine.

Aussi-tôt que les Vaisseaux Hollandois eurent jetté l'ancre, six Officiers de l'Isle, dans l'absence du Mandarin, qui étoit allé au continent avec une Flotte d'environ vingt Jonques, vinrent demander à bord de quel pays ils

Officiers Chinois qui viennent à bord.

(3) C'est sans doute l'Isle d'*Emoy*, car on ne connoît pas d'Isle de *Lamao*.

C. MATELIEF. 1607.

étoient, quelles étoient leurs intentions, & s'ils apportoient la paix ou la guerre. Ils étoient vêtus d'un long habit de toile noire, qui augmentoit la gravité naturelle de leur physionomie. L'Amiral répondit qu'ignorant où étoit le Mandarin, il lui avoit dépêché un homme au Continent, pour lui déclarer de quel nation étoient les Vaisseaux; mais qu'il vouloit bien donner les mêmes éclaircissemens à ceux qui se présentoient de sa part: que lui & ses gens étoient Hollandois; que leur Roi les avoit envoyés pour trafiquer à la Chine; qu'ils étoient pourvus de marchandises & d'argent, & qu'ils ne vouloient faire la guerre à personne (4).

Leur avidité pour les présens.

Ils retournerent au rivage; mais avant que de partir, ils demanderent qu'on leur fît quelque présent. Matelief consulta l'Interprete, qui lui conseilla de donner à chacun une demi-reale de huit. Il jugea que c'étoit trop peu & leur fit donner une reale entiere. Mais il fallut y joindre diverses cérémonies. Les reales furent enveloppées dans un papier & présentées dans un plat. En les recevant, un des Officiers Chinois fit connoître qu'il y avoit encore trois de leurs Compagnons dans

(4) Pages 374 & précédentes.

C. MATELIEF. 1607.

leur barque, pour chacun desquels on mit autant. Enfin l'on en mit une aussi pour les soldats de leur escorte.

Réponses vagues du Mandarin.

Un Chinois de la Flotte Hollandoise, que l'Amiral avoit envoyé à terre, revint le 26. Il avoit reçu ordre de demander qu'un Hollandois pût descendre, pour s'expliquer avec le Mandarin. On lui avoit répondu que le Mandarin y penseroit, & qu'à l'égard des rafraîchissemens il falloit que les Vaisseaux doublassent le Cap, où l'on prendroit soin de leur en porter. Mais ce Mandarin, qui étoit de l'ordre inférieur, dépendoit de celui de Chin-cheu. Comme il étoit nommé pour commander à Canton, où il devoit aller prendre possession de son emploi, il avoit promis d'y être favorable aux Hollandois. Il leur fit même sçavoir, avant la fin du jour, que le vent étoit favorable pour aller à Canton. Dans cet intervalle, on vit passer plus de soixante-dix Jonques entre l'Isle & les terres. On en avoit rencontré soixante le jour précédent; ce qui fit connoître que ces parages étoient très fréquentés (5).

Cependant l'Amiral ne recevant point d'autre réponse à sa demande, prit le parti de se rendre à Canton.

(5) Page 375.

C. MATELIEF. 1607.

Mais il avoit beſoin d'eau, & le Mandarin ne lui avoit pas fait dire s'il lui permettroit d'en prendre. D'un autre côté, il apprit qu'on ſe défioit de ſes intentions dans l'Iſle, & que les habitans d'une petite Ville voiſine avoient déja tranſporté tous leurs effets dans le Fort. Quelques ménagemens qu'il fût réſolu d'obſerver, ayant ſçu de ſon Pilote Chinois qu'il y avoit de l'eau vers l'extrémité occidentale de l'iſle, il y fit avancer ſa Flotte, avec la ſeule précaution de lever l'ancre ſur la brune. Un canot bien armé, qu'il envoya au rivage, lui rapporta qu'il étoit aiſé d'y faire de l'eau, près d'un Temple, qui étoit accompagné de quelques cabanes.

Matelief deſcend dans l'Iſle de Lamao. Ce qu'il y voit.

Il y deſcendit lui-même. Vingt Inſulaires fort pauvres, qui faiſoient leur demeure proche du Temple, prirent la fuite à la vûe des Hollandois. Mais ils furent raſſurés par les Chinois qu'on avoit amenés de Ternate. L'Amiral entra dans le Temple (6), où il vit trois Idoles, avec une table devant la principale, ſur laquelle étoient quelques petites coupes de Porcelaine, remplies d'eau & de riz. Il y avoit auſſi une lampe, & un petit Autel pour les parfums. La table offroit encore deux pe-

Curioſité badine des Hollandois dans un Temple.

(6) Page 377.

C. MATELIEF. 1607.

Ils consultent une Idole.

tits morceaux de bois, qu'on auroit pris pour les deux parties d'une boule coupée par le milieu, creux par dedans & chacun de la grosseur du poing. On demanda aux Insulaires quel usage ils en faisoient. Ils répondirent qu'à l'arrivée des Etrangers, ils s'en servoient pour connoître si c'étoient des gens doux & traitables. L'Amiral voulut sçavoir quelle idée ces sorts leur avoient fait prendre de lui. Ils lui dirent qu'ils le croyoient honnête homme. Sa curiosité alla plus loin. Il leur demanda s'ils pouvoient connoître quelle seroit la destinée de sa Flotte, & si elle seroit bien reçue à Canton. Alors un d'entr'eux ayant pris les deux morceaux de bois dans sa main & les ayant jettés à terre, la partie creuse des deux morceaux se trouva dessus. Elle se trouva, la seconde fois, dans la même situation; mais la troisieme fois, le creux des deux demi-boules se trouva dessous. Chaque fois que l'Insulaire les jettoit, il adressoit quelques mots à son Idole. Ensuite ayant consulté un écrit, qui étoit attaché au mur du Temple, il assura l'Amiral que sa Flotte seroit bien reçue à Canton. On lui fit d'autres demandes, auxquelles il répondit avec les mêmes cérémonies. Mate-

C. MATELIEF. 1607.

lief leur fit dire que toutes leurs pratiques n'étoient que de misérables superstitions; que les Hollandois croient au seul Dieu qui gouverne le ciel & la terre, & qui réserve des punitions au crime & des récompenses à la vertu; que des Idoles sans mouvement & sans connoissance n'étoient propres à rien. Ils répondirent que ce qu'il disoit leur paroissoit fort raisonnable, mais qu'ils étoient obigés de suivre les coutumes de leur pays (7).

Ils s'efforcent inutilement de se concilier les Chinois.

Pendant quelques jours que les Hollandois passerent devant Lamao, ils reçurent peu de secours de cette Isle, où les habitans mêmes se plaignoient de manquer de vivres, & rejettoient leur embarras sur la diminution du Commerce. Mais quelques Pêcheurs du Continent apporterent du poisson & d'autres rafraîchissemens sur la Flotte. Matelief fit observer une rigoureuse discipline à ses équipages. Un Chinois de son Vaisseau ayant perdu pendant la nuit cent cinquante reales qu'il avoit cachées dans l'oreiller de son lit, toutes les hardes furent fouillées, & l'on trouva que le voleur étoit un autre Chinois. L'Amiral le fit mettre aux fers; & dès le même jour il écrivit au Man-

(7) Page 378.

darin, que si le coupable eût été Hollandois, il l'auroit fait pendre sur le champ, mais que respectant la Justice Chinoise dans un détroit de sa Jurisdiction, il étoit disposé à lui abandonner la connoissance & le jugement de cette affaire. Le Mandarin répondit que les Hollandois pouvoient juger le coupable, puisqu'il étoit à leur service. Cependant Matelief persista dans la résolution de le rendre à ses Juges naturels. L'ayant fait conduire à la Ville, il marqua au Mandarin, par une seconde lettre, que puisqu'il le laissoit maître du prisonnier, il se déterminoit à le lui envoyer, & qu'il le prioit seulement de reconnoître par écrit qu'il l'avoit reçu (8). Cette attention continuelle à se concilier l'estime des Chinois, leur fit dire que les Hollandois paroissoient de fort honnêtes gens; mais elle ne procura point à l'Amiral plus d'accès sur la côte, ni plus de faveur pour les rafraîchissemens & pour le Commerce. Le 12 d'Août, on entendit des décharges d'armes à feu dans la Ville & sur les Jonques. Un Chinois de la Flotte jugea que c'étoit une salve à l'honneur du Mandarin qui devoit se rendre à Canton, & qui étoit peut-être

C. MATELIEF. 1607.

La flotte se rend à Canton.

(8) Pages 382 & 383.

C. MATELIEF. 1607.

au moment de ſon départ. Matelief rebuté de fatigue & d'ennui crut s'imaginer, avec plus de vraiſemblance, que ce bruit d'armes ſe faiſoit pour lui déclarer que la côte étoit pourvue de munitions & de troupes; & dans l'une ou l'autre de ces deux ſuppoſitions, il ne vit pas d'autre parti que de lever l'ancre pour s'avancer à Canton. Un *Champan* (9), qu'il rencontra, s'offrit pour dix réales à le conduire. Il en prit le Patron ſur ſon bord; & ſe croyant aſſuré, par cette précaution, de la fidélité des autres, il fit deſcendre dans le Champan un Caporal Hollandois, nommé *Roelofzs*, pour aller reconnoître l'Iſle de Macao (10).

La Flotte entra le 28, dans la riviere de Canton, & mouilla fort près de la terre, dans un lieu d'où elle pouvoit voir l'Iſle de Macao, qui eſt au côté occidental de la riviere. Le premier de Septembre, s'étant avancé vers une pointe de terre, où elle devoit être à l'abri des vents de Sud-Eſt, d'Eſt & de Nord-Eſt, elle rencontra quelques pirogues, dont l'une vint à bord avec une hardieſſe qui n'eſt pas ordinaire aux

(9) Barque de Pêcheurs.

(10) Il s'étoit déja informé ſi les Portugais y avoient quelques Vaiſſeaux, ſans en avoir pû rien apprendre.

C. MATELIEF. 1607.

Elle apprend des nouvelles de Macao.

Les Portugais y armoient en secret.

Chinois. Le Patron étoit un vieillard, de qui l'on apprit qu'il y avoit à Macao six Vaisseaux Portugais, arrivés de Malaca depuis dix jours; que la vûe de la Flotte Hollandoise avoit jetté l'allarme dans cette Isle; qu'on embarquoit, sur les six Vaisseaux, tout ce qu'il y avoit de gens propres à la guerre, & qu'on retenoit même toutes les pirogues Chinoises, afin que la nouvelle de cet armement ne parvînt pas jusqu'à la Flotte (11). Il conseilla au Général Hollandois d'aller relâcher à l'Isle de *Lentengwan*, qu'on voyoit du bord, & d'envoyer de-là un ou deux hommes au Mandarin de Canton, pour l'avertir de son arrivée & lui faire demander en quel endroit il vouloit que ses Vaisseaux jettassent l'ancre. Ce Patron étoit de Lamthau, & voisin du Pêcheur Chinois que l'Amiral avoit à bord; mais il n'avoit pas entendu parler, à Macao, du Champan qu'on y avoit envoyé.

Ce recit causa tant de surprise à l'Amiral, qu'il douta si celui qui l'avoit fait n'étoit pas un homme aposté. Cependant il gouverna, suivant son conseil, vers l'Isle de Lentengwan. A peine y eut-il laissé tomber l'ancre, qu'il vit re-

(11) Page 387.

C. MATELIEF. 1607.

venir le Champan avec Roelofzs & les Pècheurs. Ils avoient séjourné vingt quatre heures dans le Port de Macao, retenus par une tempête sur le grapin, & fort proche d'une pirogue de Portugais, qui s'étoient tenus cachés dans leur chambre de pouppe. Roelofzs assura qu'il avoit quatre grandes caraques & deux autres Vaisseaux de moindre grandeur; mais c'étoit tout ce qu'il avoit pû découvrir. Matelief prenant plus de confiance aux conseils du Patron Chinois, écrivit la lettre suivante au Mandarin de Canton.

Lettre que Matelief écrit au Mandarin de Canton.

» Nous sommes envoyés de Hollande par notre Prince, pour trafiquer ici. Nous avons apporté de l'argent & des marchandises, dans la vûe de payer fidelement ce que nous acheterons & les droits du Roi. Ainsi nous vous supplions de nous envoyer quelqu'un de vos gens, à qui nous donnerons de plus amples informations, & de nous permettre de vous envoyer un des nôtres. Notre désir auroit été d'aller jusqu'à Canton. Mais comme on nous a conseillé de ne pas aller plus loin sans votre consentement, nous n'avons pas voulu passer l'Isle de Lentengwan, où nous sommes actuellement. Nous vous

C. MATETIEF. 1607.

» prions de nous marquer un lieu où
» nous puissions être à couvert. Le por-
» teur de cette lettre se nomme Lipku.
» Il est de Chin-cheu. Nous l'avons pris
» aux Moluques (12).

Civilités Chinoises qui se démentent.

La simplicité de ce style déplut si peu aux Chinois, que dès le lendemain on vit arriver à bord quatre Jonques de guerre, qui inviterent l'Amiral à s'avancer jusqu'à Lamthau. On ne lui permit pas d'entrer dans le Port, mais il eut la liberté de mouiller dans la baie, jusqu'à ce qu'on eût reçu les ordres du grand Mandarin de Canton. Dans cet intervalle, les rafraîchissemens ne manquerent pas sur la Flotte. Cependant la joie des Hollandois reçut quelque alteration le 6, par une lettre du Mandarin de Lamthau, qui leur fut apportée par deux Officiers, collée sur une planche. Les caracteres en étoient presqu'aussi longs que la main ; & la planche avoit un manche, ou une queue, qui servoit aux Officiers à la porter comme une baniere (13). Le Mandarin marquoit une vive colere de la hardiesse qu'on avoit eue de venir si loin sans son consentement. On avoit dû s'arrêter à Macao, qui étoit le lieu,

Reproches faits à l'Amiral.

(12) Page 389.

(13) Voyez les usages Chinois au septième Tome de ce Recueil.

C. MATELIEF. 1607.

disoit-il, où les Vaisseaux étrangers avoient la liberté de se mettre à couvert. Matelief, après s'être fait expliquer ces reproches, répondit aux Officiers que Macao étoit entre les mains des Portugais, ennemis de sa Nation, qui y avoient fait pendre depuis quelques années plusieurs Hollandois. Il ne crut pas devoir s'excuser sur l'invitation qu'il avoit reçue des quatre Jonques de guerre; mais il fit observer que la saison étoit mauvaise, & que par les droits de l'humanité, il avoit pû se promettre qu'on accorderoit une retraite à sa Flotte. Le ton des Officiers Chinois parut changer si sensiblement, que Matelief comprit bientôt qu'on n'en vouloit qu'à sa bourse. A la fin s'étant expliqués nettement, ils firent offre de la faveur de leur Maître, & de tous ses efforts pour faire obtenir la liberté du Commerce aux Hollandois, s'ils vouloient lui donner deux cens réales de huit pour chaque Vaisseau, & lui faire porter cette somme à Lamthau. L'Amiral prit le parti de sacrifier quelque chose à de si importantes esperances. Non seulement il promit d'envoyer le lendemain son Secretaire à Lamthau, mais il fit donner sur le champ trois réales à chacun des Envoyés du

Il gagne les Chinois avec de l'argent.

Mandarin, & trois autres à leur escorte (14).

C. MATELIEF. 1607.

Il envoie son Sécretaire au Mandarin de Lamthau.

Cependant la nuit lui donna le tems de faire reflexion qu'il suffisoit de hazarder la moitié de la somme, & que le payement du reste pouvoit être remis après le service qu'on lui faisoit esperer. Il envoya, le jour suivant à Lamthau, *Vander Broeck*, son Secretaire, avec ordre d'expliquer ses vûes & de promettre au Mandarin des présens beaucoup plus considerables, c'est-à-dire, proportionnés à ses bienfaits. Vander Broeck fut présenté d'abord à un Mandarin inferieur, qui lui demanda rudement pourquoi il avoit osé pénetrer si loin dans le pays, & qui ayant écouté néanmoins ses excuses le conduisit à l'Audience du premier Mandarin. Les choses y furent traitées, suivant l'expression du Journal, avec beaucoup de magnificence & de hauteur (15). On obligea le Secretaire Hollandois de se mettre à genoux pour parler à cet Officier. Les questions qu'on lui fit furent les mêmes auxquelles il avoit déja repondu. Le Mandarin lui dit que tout le pays étoit en allarme; & que le bruit couroit qu'il y avoit sur

Explications du Sécretaire & du Mandarin.

(14) Page 392. (15) Page 394.

C. MATELIEF. 1607. chaque Vaisseau quatre cens Européens, & deux cens Japonois, Nation ennemie de la Chine. Vander Broeck ayant détruit cette fausse idée, il reprit avec plus de douceur, que pour lui, il étoit porté à croire que les Hollandois étoient de *bonnes gens*, mais que devant quelques égards au bruit public, il enverroit le lendemain sur la Flotte un homme qu'il chargeroit de la visiter, afin de pouvoir rendre un témoignage certain au grand Mandarin de Canton: qu'ensuite il permettroit volontiers aux habitans de porter des rafraîchissemens aux Vaisseaux; qu'il donneroit la liberté de prendre de l'eau, & qu'il marqueroit plus haut dans la riviere, à une journée de Canton, quelque place où les Vaisseaux pourroient mouiller à l'abri. Dans une audience, où les Spectateurs étoient en grand nombre, Vander-Broeck ne trouva point le moyen de lui remettre la somme dont il étoit chargé; mais ne l'ayant pas quitté sans lui avoir fait connoître les intentions de l'Amiral, il retourna à terre pour achever sa commission; tandis qu'un Officier Chinois fit la visite des Vaisseaux, où il parut ne rien trouver qui lui déplût (16).

(16) Page 395.

C. MATELIEF. 1607.

Il sembloit qu'après des conventions si solemnelles, & ratifiées secretement par une somme acceptée, Matelief dût voir croître l'abondance sur sa Flotte, & ne recevoir des habitans que des témoignages de confiance & d'amitié. Cependant, sous pretexte que la réponse de Canton n'étoit pas encore arrivée, on refusa de laisser prendre terre à ses chaloupes; & les Chinois mêmes n'eurent plus la liberté de lui porter des rafraîchissemens à bord. Le Mandarin, pressé de s'expliquer sur cette conduite, répondit que ses engagemens supposoient la participation de ses Maîtres, & qu'il n'avoit pas moins d'impatience que les Hollandois de recevoir des nouvelles de Canton (17). Il n'approuvoit pas même qu'ils appellassent, par des signaux, les Jonques qui passoient sous leurs yeux, & qu'ils s'entretinssent avec les Pêcheurs ou les Matelots. Tandis que cette contrainte tenoit Matelief dans l'inquietude, on découvrit six Vaisseaux Portugais, qui, à la faveur d'un vent frais qu'ils avoient en poupe, portoient droit sur la Flotte Hollandoise. Le vent souffloit directement dans la baie; & la marée, qui achevoit de se retirer, laissoit la Flotte avec si

Six Vaisseaux Portugais menacent la flotte Hollandoise.

(17) Pages 396 & 397.

C. MATELIEF. 1607.

peu d'eau, que ne pouvant mettre à la voile, elle eût été dans un grand embarras si ses ennemis l'eussent attaquée (18). L'Amiral fit donner avis au Mandarin de leur approche. Il lui fit dire que cette bravade des plus cruels ennemis de sa Nation étoit contraire aux promesses des Chinois; que si elle se faisoit de leur consentement, ils ne devoient pas trouver mauvais qu'il n'épargnât rien pour sa deffense; que si c'étoit sans leur participation ils devoient deffendre aux Portugais d'approcher, & que dans cette supposition les Hollandois demeureroient à l'ancre. Le Mandarin répondit que l'Amiral n'avoit rien à redouter, & que les Portugais n'auroient pas la hardiesse d'entrer dans la riviere sans la permission du Gouvernement. Le lendemain, Matelief voyant qu'ils ne cessoient pas de se tenir sous les voiles, ne balança plus à s'y mettre aussi, & se rapprocha de l'Isle de *Lentengwan*, où il laissa tomber l'ancre. Dans la résolution où il étoit de tout mettre au hazard pour soutenir l'honneur de sa Nation, il prit le parti de faire separer le yacht, que sa saleté obligeoit de demeurer en arriere, & dont il ne pouvoit attendre

Matelief se dispose à les combattre

(18) Page 397.

C. MATELIEF. 1607.

que du trouble & de l'incommodité (19). Ensuite, tournant tous ses soins à relever le courage de ses gens, il proposa au Conseil de déclarer, que ceux qui manqueroient à leur devoir seroient regardés comme *traîtres & meurtriers*, punis à ce titre par les Etats-Généraux, & leurs biens confisqués au profit de ceux qui auroient été fideles. Tous les Officiers se soumirent à cette loi & s'y engagerent par un serment (20). Alors, sortant de sa chambre à leur tête, il fit assembler ses équipages, & leur tint un discours qu'on ne doit pas soupçonner de fiction, puisqu'il avoit été préparé, & qui merite autant d'être conservé par cette raison, que pour faire connoître l'implacable animosité qui étoit mutuellement entre les deux Nations (21).

Discours de Matelief à ses équipages.

» Chers & génereux Compagnons,
» si je n'avois pas eu jusqu'à présent
» des preuves de votre génerosité & de
» votre courage, je pourrois concevoir
» de la frayeur dans le peril qui nous
» environne. Mais deux choses exci-

(19) Page 400.
(20) *Ibidem*.
(21) Ajoutons un autre merite, qui est d'avoir été facilement entendu de toute l'assemblée ; ce qu'il n'est pas si aisé de s'imaginer des discours que les Historiens prêtent aux Généraux qui sont à la tête d'une armée.

C. MATELIEF. 1607.

» tent mes esperances ; premierement,
» la connoissance que j'ai de vous, &
» en second lieu, celle que j'ai de nos
» ennemis, dont nous avons déja deux
» fois soutenu les efforts. Une troisie-
» me raison me rassure encore : c'est
» que notre salut ne peut se trouver
» que dans nos propres mains, & que
» nous sommes dans la necessité abso-
» lue d'y travailler ou de perir ; car
» malgré l'humanité avec laquelle nous
» avons traité cette indigne Nation,
» lorsqu'il en est tombé quelques-uns
» dans notre pouvoir, elle est si bru-
» tale, si cruelle, & si acharnée contre
» nous, que si nous avons le malheur
» d'être vaincus, personne ne doit espe-
» rer que la vie lui soit conservée. Ces
» lâches ennemis n'étant pas accoutu-
» més à combattre & à vaincre des
» Blancs, il ne faut pas compter qu'ils
» sçachent user de la victoire avec mo-
» deration. Vous devez donc fonder
» votre salut sur le secours & la grace
» de Dieu, qui vous a si sensiblement
» protegés dans tout le cours d'un long
» voyage, & sur vos propres efforts,
» seule ressource qui vous reste pour
» vous ouvrir le chemin de votre Pa-
» trie. Au reste ce ne sont pas des gens
» fort aguerris que vous avez à com-

» battre. Ils ont été obligés de laisser malades à terre une partie de ceux qu'ils avoient amenés, & de prendre à leur place quelques Bourgeois de Macao & quelques Chinois, en leur mettant trois taels à la main. Voila quels sont la plûpart de vos ennemis. Ils ne comptent que sur la force de leurs six grands Navires, & sur le nombre, moins utile qu'embarrassant, de leurs équipages. Je puis le dire, par la certitude que m'en donne l'experience; Je suis sûr que la confusion & le desordre regnent parmi eux.

C. Matelief. 1607.

» Si les forces étoient égales, ou si nos Vaisseaux n'étoient pas embarrassés de leurs cargaisons, vous êtes bien persuadés sans doute que je n'attendrois pas un moment pour commencer l'attaque. Nous ne sommes que trois contre six, & nos bâtimens ne sont pas libres. Je me dispenserai de combattre, autant que je pourrai, pour ne pas exposer, sans une necessité absolue, vos vies & les biens de nos Maîtres. Mais s'il en faut venir à l'action, faisons, mes chers Compagnons, faisons connoître à ces lâches qu'ils ont (22) à

(22) Page 401.

C. MATELIEF. 1607.

» faire à des Hollandois.

Après avoir écouté ce discours avec un profond silence, tous les matelots Hollandois s'écrierent d'une seule voix; » Oui, brave Amiral, nous voulons » combattre, vivre & mourir avec » vous.

On croit le combat inevitable.

Pendant qu'il parloit, on vit les ennemis s'approcher par l'Est de l'Isle avec la marée, & l'engagement paroissoit inevitable. Mais craignant peut-être que la rapidité du courant ne les fît deriver au-dessous des Hollandois, ils serrerent leurs voiles & jetterent l'ancre. Le *Yacht*, qu'on n'avoit pas encore eu le tems de mettre en pieces, étoit demeuré beaucoup à l'arriere. Trois fustes se detacherent de la Flotte Portugaise & porterent sur lui. Mais l'*Erasme*, qui étoit heureusement sous voiles, s'avança promptement pour le degager. Les fustes n'ayant osé l'attendre, Matelief donna ordre qu'on tirât du *Yacht*, le canon & l'argent, qu'on y fît des ouvertures & qu'il fût coulé à fond. On y fit un trou; & dans cet état il fut abandonné aux flots & au vent, qui le pousserent vers Canton avec ses voiles & tous ses agrets (23).

Matelief abandonne son yacht.

Cependant le combat ne pouvoit plus

(23) Page 403.

être differé, lorſque l'ennemi, qui vouloit ſe tenir proche des terres, ſe trouva ſur des bas fonds, où il parut embarraſſé dans ſa manœuvre. Matelief, auſſi éloigné de la temerité que de la crainte, prit ce tems pour s'avancer à l'Oueſt de la riviere; & la nuit favoriſant bientôt ſa retraite, il alla mouiller vers les dernieres Iſles qui ſont à l'embouchure. Le lendemain, ayant aſſemblé le Conſeil, il propoſa ſi avec l'avantage du vent, qu'on avoit gagné ſur les Portugais, il n'étoit pas à propos de les attaquer. Mais il ne trouva que de l'oppoſition à cet avis. L'inegalité du nombre, la difficulté de reparer les moindres pertes, dans un pays où non ſeulement on n'avoit aucun azyle certain, mais où la conduite des Mandarins devoit paroître ſuſpecte; enfin la crainte de commettre l'honneur de la Nation, à la vûe d'un grand Empire où l'on étoit intereſſé à le conſerver, firent prendre la reſolution de remettre la vengeance & le commerce à des tems plus favorables. En s'éloignant des Iſles, on vit paroître les ennemis, avec le vent arriere, & quelques-uns les crurent prêts à fondre ſur la Flotte. Mais l'Amiral ne douta point qu'ils ne retournaſſent à Macao, aſſez ſatisfaits de

C. MATELIEF. 1606.

Les Hollandois s'éloignent.

C. MATELIEF. 1607.

pouvoir se vanter que leurs menaces avoient chassé les Hollandois. L'Auteur observe qu'ils ne devoient pas avoir eu beaucoup d'empressement pour le combat, puisqu'il avoit dependu d'eux de l'engager avec beaucoup d'avantages (24). Il ajoute que s'il falloit s'en rapporter au recit d'un Mandarin, l'Empereur de la Chine ignoroit qu'ils fussent encore établis à Macao; qu'ils en avoient été chassés depuis plusieurs années, & qu'ils y étoient revenus sous le nom de Castillans; qu'il y avoit deux ans qu'on n'avoit vû à Macao aucun Vaisseau de leur Nation; que ce retardement avoit reduit les habitans au dernier excès de la misere, & que se trouvant sans argent & sans secours, ils étoient menacés de mourir de faim sans l'arrivée de leurs derniers Navires (25).

Triste état des Portugais à Macao.

Regrets de Matelief.

Matelief alla relâcher à l'Isle de *Sanchoam* (26), pour y prendre de l'eau & du bois. Il emportoit un chagrin si vif d'avoir manqué l'occasion d'ouvrir l'entrée de la Chine à la Compagnie Hollandoise, qu'en reconnoissant la nécessité de se retirer, il voulut néanmoins

(24) Page 405.
(25) *Ibid.* & p. suiv.
(26) Apparemment celle que nous nommons *Sanciam*, où mourut l'illustre Saint François-Xavier.

C. Matelief. 1607.

moins que le ſentiment où il avoit été de combattre fut couché ſur le Regiſtre de la Flotte. Mais à meſure que la triſteſſe fit place à ſes réflexions, il conçut que pour obtenir ce qu'il déſiroit, il auroit fallu attendre fort longtems la permiſſion de la Cour; que les Portugais n'auroient épargné ni ſollicitations ni préſens pour l'empêcher; que ſi la réponſe de Canton eût été favorable, elle pouvoit être frauduleuſe, & concertée même avec les ennemis des Hollandois, pour trouver le moyen de ſe ſaiſir des Vaiſſeaux & partager avec eux le butin; qu'en ſuppoſant le Mandarin ſincere, il n'auroit pas garanti les Vaiſſeaux des inſultes des Portugais, qui avoient alors des forces conſidérables, & qui étoient d'autant plus intéreſſés à s'en ſervir, qu'outre le motif de la haine, ils devoient ſentir que c'étoit fait de leur Commerce à la Chine ſi l'accès du pays étoit une fois libre aux Hollandois: qu'il ne falloit pas douter par conſéquent qu'ils ne s'y oppoſaſſent de toute leur force, & contre le gré même des Chinois, qu'ils trouveroient le moyen d'appaiſer par des préſens, & s'il le falloit aux dépens de tous leurs biens, parce que les plus grands ſacrifices leur ſeroient

Reflexions qui le conſolent.

MATELIEF. 1607.

moins désavantageux que la perte de leur Commerce. Toutes ces raisons lui firent conclure, que sans avoir rien à se reprocher, il avoit à se plaindre de la fortune, qui l'avoit amené à Canton lorsque les Portugais étoient en état de l'en chasser; & que ce qui lui restoit à faire pour la Chine, étoit de donner avis de ce qui s'étoit passé aux Directeurs de la Compagnie, afin qu'à l'avenir ils y envoyassent de plus grandes forces (27). Après s'être confirmé dans cette résolution, il fit des présens à divers Chinois qui étoient encore sur la Flotte, & les renvoyant libres il leur donna une lettre dans ces termes (28) pour le Mandarin de Canton.

Lettre qu'il écrit au grand Mandarin de Canton.

» Je suis venu devant Lamthau, dans
» la riviere de Canton, par l'ordre du
» Roi de Hollande, pour exercer le
» Commerce; & dans cette vûe j'ai ap-
» porté beaucoup d'argent & de mar-
» chandises. Les Portugais se sont op-
» posés à mon dessein & m'ont inter-
» dit l'accès du pays. J'ignore si c'est
» par votre ordre. Quoiqu'il en soit,
» je n'ai pas jugé à propos de me battre
» contre ces ennemis, qui avoient six
» Vaisseaux libres, tandis que je n'en

(27) Pages 467, & 468 & suivantes.
(28) Page 468.

» ai que trois, chargés de marchandises & d'argent. J'ai pris le parti de » me retirer. Si vous désirez que les » Hollandois viennent trafiquer à » Canton, qu'il vous plaise d'envoyer » une lettre à Patane, à Johor ou à » Bantam, & nous reviendrons avec » des forces qui ôteront aux Portugais l'envie de nous attaquer. Je » vous renvoye dix Chinois, que j'ai » délivrés des fers des Japonois. C'est » le seul service que je puisse vous » rendre. Cependant soyez persuadé » que les Hollandois seront toujours » amis des Chinois.

Il part & donne ses soins au Commerce.

La Flotte, ayant mis à la voile le 15 de Septembre, mouilla successivement à Champa, à Paham, & dans quelques autres rades, où Matelief laissa des Facteurs. Deux mois se passerent ainsi à regler les affaires du Commerce, jusqu'au 27 de Décembre qu'il aborda au Port de Bantam. De-là, ses soins s'étendirent dans tous les lieux où les Hollandois avoient des Comptoirs, & sa principale attention tomba sur Amboine & Ternate. Il fit partir des Vaisseaux pour l'Europe. Il reçut de la Compagnie des instructions secretes, qui lui recommandoient les affaires de la guerre, & qui lui ordon-

C. MATELIEF. 1607.

noient même de les préferer à celles du Commerce (29). Il termina plusieurs difficultés importantes, qui s'étoient élevées, pour les droits, entre le Sabandar de Bantam & le Comptoir Hollandois. Le détail de ces grandes occupations ne feroit ici qu'un médiocre ornement; mais on ne doit pas supprimer une déclaration fort singuliere que l'Auteur du Journal lui fait faire à Bantam, sans nous apprendre quel en étoit le fondement, ou si c'étoit un artifice dont on doive faire honneur à sa politique (30).

Etrange déclaration qu'il fait à Bantam.

Le 30 de Décembre, dit-il, Matelief ayant mandé le Tomongon & le Sabandar, leur déclara que le Roi de Hollande avoit envoyé un Vaisseau exprès pour avertir tous les Rois des Indes, que les Portugais viendroient dans leurs Ports avec des pavillons Hollandois & des Vaisseaux de fabrique Hollandoise, pour tromper également les Hollandois & les Indiens; qu'on ne pouvoit être trop sur ses gardes; que ces ennemis communs devoient assembler encore une puissante armade, dans la résolution de ne pas même épargner les Rois; que leur prin-

(29) Page 492.

(30) Page 493.

cipale vûe étoit d'exterminer ceux de Johor & de Bantam ; qu'il falloit se hâter d'en avertir le Roi de Johor & de le soutenir par l'espoir d'un prompt secours, s'il ne l'avoit déja reçu, parce que la Compagnie avoit fait partir sous le commandement de l'Amiral *Van Caerden*, huit Vaisseaux qui étoient peut-être déja dans la mer des Indes, ou qui y seroient bien-tôt ; que l'année suivante on veroit encore arriver une grosse Flotte de Hollande, & qu'on laisseroit des troupes à Johor, pour y résider constamment.

C. MATELIEF. 1607.

Cette confidence, feinte ou réelle, produisit un effet qui surpassa les espérances de Matelief. Les Officiers de Bantam ayant demandé le tems de faire leur rapport au Roi, ou plutôt, celui de délibérer entr'eux dans leur Conseil, revinrent chargés des plus vifs remercimens. Ils assurerent, de la part du Roi, qu'ils espéroient pourvoir à tout ; qu'ils étoient résolus de ne souffrir dans leur Port aucun Vaisseau, de quelque nature qu'il pût être, sans en avoir donné avis au Directeur du Comptoir Hollandois ; que ceux qui paroîtroient suspects n'obtiendroient pas la liberté du Commerce, & que s'ils n'étoient reconnus & protégés par le

Elle produit d'excellens effets.

C. MATELIEF. 1607.

Directeur, ils seroient traités en ennemis, fussent-ils partis des Ports de Hollande (31).

1608. Flotte du second voyage de Van Caerden.

L'arrivée de Paul Van Caerden, qui entra dans la rade de Bantam avec sept Vaisseaux, le 5 de Janvier 1608, vint confirmer ces dispositions. Cet Amiral avoit perdu, près de Mozambique, un de ses bâtimens par le naufrage; mais on avoit sauvé la cargaison. Matelief lui raconta une partie de ses expéditions, & lui conseilla de se hâter s'il vouloit rencontrer les Vaisseaux Portugais qui venoient de la Chine. A l'égard des affaires des Indes, il lui offrit les informations qu'il jugeoit nécessaires pour la facilité de ses entreprises; mais il le pria de faire descendre son Conseil, avec lequel il étoit important d'entrer en délibération. Caerden répondit qu'on délibereroit à bord, & que ses Vaisseaux ne pouvoient demeurer dépourvûs de leurs principaux Officiers. Matelief, qui pénétra ses dispositions, lui dit qu'il feroit ce qu'il jugeoit à propos (32). S'il étoit question de bagatelles ou de choses indifferen-

Cet Amiral s'accordent peu avec Matelief.

(31) Page 494.

(32) *Ibid.* & p. 495. Le jour qu'une Relation jette sur l'autre est un fruit très utile de l'ordre où l'on prend soin de placer chaque Voyage.

tes, Caerden ne s'ennuioit point. Mais s'agissoit-il des affaires? il affectoit de ne pas prêter l'oreille à la conversation, il ne s'informoit de rien ; & si l'on commençoit à l'en entretenir, il détournoit le discours. Matelief fut surpris de cette conduite. Il lui auroit donné volontiers son Pilote, qui auroit été reconnu dans tous les lieux qu'il avoit déja visités ; mais Caerden ne parut pas le desirer. L'Auteur du Journal reconnoît qu'il ne manquoit pas de courage ; mais sa négligence, dit-il, pouvoit être dangereuse, & Matelief n'en avoit pas bonne opinion (33).

C. MATELIEF. 1608.

Il revient à ses conseils.

Cependant il sentit à la fin le besoin qu'il avoit de ses conseils ; & les lui ayant demandés sur quelques incidens qu'il voyoit tourner autrement qu'il ne s'y étoit attendu, Matelief, sans se faire trop valoir, offrit de les donner par écrit, sous prétexte que les paroles peuvent quelquefois recevoir un sens équivoque. Non seulement il satisfit à ses demandes, mais il lui fit un plan d'opérations pour sa Flotte, auquel Van Caerden n'eut pas toujours la docilité de se conformer. Ce plan rouloit sur

(33) Page 495. On verra dans la Relation du second Voyage de Van Caerden, quelle opinion il avoit de Matelief à son tour.

C. MATELIEF. 1608.

les principes qu'on a lus dans ſon Mémoire ; & la ſuite des événemens fera juger, ſur-tout dans la Relation ſuivante, de quel côté étoient les lumieres & le veritable zele.

Retour de Matelief en Hollande.

Matelief, ne penſant plus qu'à retourner en Europe, mit à la voile le 28 de Janvier (34). Il avoit pris à bord, des Ambaſſadeurs que le Roi de Siam envoyoit au Prince Maurice, ſous la conduite de ce même *Corneille Spex*, qu'on a vû deſtiné par l'Amiral Warwick à faire le voyage de la Chine avec d'autres Ambaſſadeurs du même Monarque. Sa navigation fut tranquille juſqu'au 12 d'Avril, qu'il mouilla dans la baie de la Table, où il eut la curioſité de viſiter l'Iſle qui eſt à l'entrée de cette baie, & dont le circuit eſt d'environ une lieue & demie. On ne s'arrête à ce leger incident que pour faire remarquer l'influence du climat ſur les brebis qu'on tranſporte d'Europe en Afrique. Les Anglois en avoient laiſſé huit dans cette Iſle, dont ſept avoient tenu lieu à l'Amiral Spilberg, des rafraîchiſſemens qu'il n'avoit pu obtenir des Sauvages. Il y en reſtoit une, que Matelief rencontra & qu'il fit tuer. Elle étoit ſi prodigieuſement engraiſſée, que

Combien les animaux de l'Europe s'engraiſſent en Afrique.

(34) Page 503. & ſuiv.

ſa queue avoit vingt cinq pouces d'épaiſſeur, & peſoit dix neuf livres. La graiſſe des boyaux & du rognon peſoit trente quatre livres, & l'on fut obligé d'en ôter dix ou douze livres de deſſus la chair pour en pouvoir manger. Matelief jugea qu'il ſeroit utile pour ſa Nation de pouvoir trouver quelquefois une ſi bonne reſſource, dans un lieu où les autres proviſions n'étoient pas toujours abondantes. Il y fit mettre dix ſept brebis, trois beliers, & quatre chevres; avec une inſcription gravée ſur une plaque d'étain, pour rendre témoignage du nombre de ces animaux, du tems, & de ſes intentions (35).

Infidelité d'un Ambaſſadeur Siamois.

Il continua ſa route avec le même bonheur, juſqu'au 7 de Juillet, que le ſcorbut commença ſes ravages vers les vingt ſept degrés & demie de latitude du Nord. Corneille *Spex* en fut une des premieres victimes. Comme il avoit eu l'occaſion d'amaſſer beaucoup de pierreries, on fut ſurpris de n'en trouver aucune dans ſon bagage. Un autre paſſager avertit Matelief que *Spex* l'avoit chargé, en mourant, de retirer certaines pierreries qu'il avoit données en garde aux Ambaſſadeurs Siamois &

(35) Pages 512 & 513.

C. MATELIEF. 1608.

de les rendre à sa famille ; mais, après sa mort, ces perfides Indiens n'ayant contr'eux qu'un seul témoin, nioient de les avoir reçues (36). Matelief fit appeller le premier Ambassadeur, qui se nommoit *Conchi*, & lui demanda pourquoi il faisoit difficulté de rendre ce qui lui avoit été confié. Sa réponse fut un desaveu formel. L'Amiral irrité lui dit qu'il ne lui demandoit pas s'il étoit chargé des pierreries, parce qu'il en sçavoit la verité, mais qu'il lui ordonnoit de les rendre. Il ajouta que c'étoit une action infâme, pour l'Ambassadeur d'un grand Roi, de nier un dépôt & d'oser soutenir un si odieux mensonge. Ce reproche n'ayant pas eu plus de force pour émouvoir Conchi, Matelief le traita de *méchant coquin*, de *perfide noir*, & jura qu'il alloit lui *faire couper les oreilles*. A cette menace, l'Ambassadeur envoya sur le champ un petit sac de damas gris cendré, qui contenoit les pierreries enveloppées dans de petis papiers.

Mort de Sapoti, & triste état du Vaisseau de Matelief.

Entre ceux qui moururent du scorbut, on compta *Sapoti*, frere de Fer-

(36) Page 516. L'Auteur du Journal croit ce détail necessaire, pour faire connoître combien de précautions il faut apporter aux moindres affaires avec les Indiens.

nando, chef des Raſſanives d'Amboine (37), qui alloit en Hollande pour y apprendre la langue. L'Amiral même fut attaqué du mal commun & ne dut la vie qu'à la force de ſon temperament. Dans tout l'équipage, à peine reſtoit-il un ſeul homme qui jouît d'une parfaite ſanté ; & de plus de deux cens, il n'y en avoit que quarante qui ne fuſſent pas retenus au lit. On arriva le 26 d'Août à *Portland*, & l'on fut obligé d'y louer quarante Matelots pour conduire le Vaiſſeau juſqu'en *Zelande*, où Matelief mouilla devant Rammekens, le 2 de Septembre, après un voyage de trois ans, trois mois & vingt un (38) jours.

C. MATELIEF. 1608.

Il arrive en Zelande.

Il ſe rendit à la Haie, le 11, avec les Ambaſſadeurs de Siam, qu'il préſenta au Prince Maurice. Leurs préſens conſiſtoient dans une boëte d'or ciſelé, qui contenoit leurs lettres de créance ; deux autres petites boëtes d'or, dans l'une deſquelles il y avoit un diamant, & dans l'autre un rubis ; deux fuſils d'ouvrage en relief ; deux demi-piques garnies d'or, & deux autres, dont l'une étoit auſſi garnie d'or, mais d'un ouvrage moins rare. Le mo-

Préſens des Ambaſſadeurs de Siam.

(37) Page 517.

(38) Page 518.

C. MATELIEF. 1608.

tif de cette Ambassade n'étoit en apparence que de visiter les Provinces-Unies, & de rendre au Prince les civilités que le Roi de Siam en avoient reçues. Mais *Spex* avoit mieux informé l'Amiral. Ce Monarque étoit frappé des horribles imputations dont les Portugais ne cessoient pas de charger la Nation Hollandoise. Ils en parloient avec le dernier mépris & comme du rebut de tous les hommes (39). Cependant n'ayant pû ignorer ce qui s'étoit passé entre l'Armade & la Flotte de Matelief, il avoit peine à comprendre qu'une Nation qui envoyoit tant de Navires aux Indes & qui s'y distinguoit par de telles actions, fut en effet si méprisable (40). C'étoit pour l'éclaircissement de cet important mystere, qu'il avoit fait entreprendre un si long voyage à ses Ambassadeurs.

Motifs secrets de cette Ambassade.

Dans l'audience que Matelief eut des Etats de Hollande, il fut remercié, par la bouche du Grand-Pensionnaire, avec des éloges extraordinaires de son courage & de sa conduite. Les Etats Généraux lui firent les mêmes remercimens, & le

Eloges que reçoit Matelief.

(39) Page 519. (40) *Ibidem.*

Prince Maurice y ajouta des (41)

C. MATELIEF. 1608.

(41) Cette Relation est confirmée par diverses Lettres qui se trouvent à la fin du Journal, & qui contiennent plusieurs autres circonstances de guerres & de Commerce. Elles sont de Jâques l'Hermite le jeune (42) à son pere. Il étoit persuadé, comme Matelief, que la ruine de Malaca étoit nécessaire au Commerce des Hollandois, parce que cette Place traverseroit toujours leur navigation à la Chine & aux Moluques, qui étoient leurs principaux objets. Il ne croyoit pas que la liberté du Commerce à la Chine pût être obtenue par la douceur, & il conseilloit d'employer d'autres moyens. Il donnoit un avis pour la construction des Vaisseaux, qui mérite de terminer cet article.

» Les Directeurs, dit-il, » on fait construire cette » fois leurs Vaisseaux sans » châteaux d'avant, & sans » demi-pont derriere le » mât; mais nous avons » éprouvé que cette sorte » de construction est fort » desavantageuse pour le » combat. Si le Midelbourg avoit eu un châ» teau-d'avant, il y a » bien de l'apparence qu'il » n'auroit pas été brûlé; » parce qu'on auroit eu » plus de facilité à se dé» border; au lieu que per» sonne n'osoit paroître „ sur le bord, pour faire „ cesser cette manœuvre, „ qu'il n'eût aussi-tôt la tê„ te cassée. La force de pa„ reils bâtimens doit parti„ culiérement consister à ê„ tre capables de se deffen„ dre de l'abordage; & „ pour cela ils doivent „ avoir de bons châteaux„ d'avant & d'arriere, ou „ un haut-pont courant „ devant arriere, qui soit „ fort & sur lequel il y „ ait du canon; car ce „ sont ces pieces-là qui „ font le plus d'effet lors„ qu'on est à l'abordage. „ Celles qui sont sur le „ bas-pont tirent trop „ haut pour faire des ou„ vertures à l'eau & cou„ ler à fond, & trop bas „ pour porter sur les gens „ du pont ennemi. Les „ Vaisseaux qu'on envoie „ aux Indes peuvent bien „ supporter cette charge, „ parce qu'il n'est pas ne-

(42) Il étoit employé sur la flotte de Matelief, & dans la suite on lui verra faire un voyage aux Indes Orientales par le détroit de Magellan, en qualité d'Amiral d'une flotte d'onze Vaisseaux.

C. MATELIEF. 1608.

témoignages particuliers de la plus haute eſtime.

„ ceſſaire que les pieces „ qui ſont ſur le haut-pont ſoient du plus gros „ calibre. Quand on a eu „ l'occaſion de faire des „ experiences, on ſçait „ quelle eſt l'utilité de „ chaque choſe & l'on en „ connoît les deffauts.

Enfin l'Hermite conſeille de faire inceſſamment des moulins à poudre, ſoit à Johor ou à Achin; non ſeulement, dit-il, parce qu'il ſera très avantageux aux Vaiſſeaux de la Compagnie d'y en trouver toujours, mais encore parce qu'on en pourra vendre aux Indiens, & que le profit en ſeroit conſiderable (43).

(43) Copies de diverſes Lettres, à la fin du Journal de Matelief, p. 371 & ſuiv.







CARTE PARTICULIERE DES ISLES MOLUQUES
Echelle de Lieues Marines de 20 au Degré
Herij
I. TERNATE
Taluco
Gammalame
Miterra
I. TIDOR
POTTEBACKERS
Fort Nassau
I. TIMOR ou MOTHIR
Fort Maurice
I. MACHIAN
Tabillola
Equateur
Longitude de l'Isle de Fer
Manen
I. BACHIAN
Labora
PARTIE DE L'ISLE DE GILOLO

DESCRIPTION
DES ISLES MOLUQUES.

L'Archipelague oriental comprend un si grand nombre d'Isles, qu'on entreprendroit inutilement de les compter; mais les Géographes modernes le divisent en cinq autres, entre lesquels ils donnent le premier rang à celui des Isles Moluques. Ce nom, qui se prononce *Moloc* dans la langue du pays, signifie *Tête* ou *Chef*. D'autres néanmoins le font venir de *Maluco*, mot Arabe, qui signifie le *Royaume*: mais dans l'un & l'autre sens, il paroît que le nom de Moluques emporte une idée d'excellence & de distinction. On en compte cinq principales, qui n'occupent gueres plus de vingt cinq lieues d'étendue, toutes à la vûe les unes des autres. Leur situation est presqu'entierement sous la Ligne; car la plus septentrionale n'en est qu'à un demi degré du côté du Nord, & la plus meridionale à un degré du côté du Sud. Vers le Couchant, elles sont près de l'Isle de *Gilolo*, nommée par les Portugais *Batochina-de-Moro*. Plusieurs autres

Idée générale des Moluques.

Origine du nom.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

Isles, qui sont situées à peu de distance, sont aussi comprises sous le nom de Moluques. Mais les plus célebres, par les épiceries qu'elles produisent & par les Relations des Voyageurs, portent les noms de *Ternate*, *Tydor*, *Motier*, *Machien* ou *Maquien*, & *Bachian*. Anciennement elles ont été connues sous ceux de *Cape*, *Duco*, *Montil*, *Mara* & *Seque* (44).

Propriétés des cinq Isles

La forme de ces cinq Isles est ronde, & presque la même. On ne donne pas plus de huit lieues de tour à la plus grande. Elles sont separées les unes des autres par des bras de mer, & par quelques autres Isles beaucoup plus petites & la plûpart desertes. L'accès en est dangereux, par la multitude de bancs de sable & d'écueils dont elles sont environnées. Cependant on y trouve quelques rades où les Vaisseaux peuvent mouiller. En géneral le terroir est si sec & si spongieux, que malgré l'abondance des pluies, les ruisseaux & les torrens qui tombent des montagnes ne parviennent pas jusqu'à la mer. Quelques-uns n'en trouvent pas la perspective agréable (45), parce qu'elles

(44) Argensola, T. I, p. 16 & 17.

(45) On cite le celebre Barros, qui est peut-être seul de cette opinion. P. 19.

ſont trop couvertes d'herbes & de broſſailles, qui s'y entretiennent dans une verdure perpetuelle. Au contraire, d'autres ſont charmés de cette vue, & ſe plaignent ſeulement que l'air n'y eſt pas ſain, ſur-tout pour les Etrangers. On fait une triſte deſcription du *Berber*, maladie fort commune dans les cinq Iſles. Elle fait enfler tout le corps. Elle affoiblit les membres & les rend preſqu'inutiles. Cependant les habitans ont decouvert un preſervatif, dont l'effet paſſe pour certain lorſqu'il n'eſt pas employé trop tard. C'eſt du vin des Philippines, pris avec du clou de girofle & du gingembre. Les Hollandois attribuent la même vertu au ſuc de limons.

Les Moluques produiſent une varieté ſurprenante d'épiceries & de plantes aromatiques ; ſur-tout quantité de cloux de girofle, de canelle, de noix & de fleurs de muſcade, de ſandal, d'aloës, d'oranges, de limons & de cocos. Elles n'ont ni bled ni riz ; mais la nature & l'induſtrie ſuppléent à ce defaut. Les habitans pilent le bois d'un arbre qui reſſemble beaucoup au palmier ſauvage, & qui rend une ſorte de farine très blanche, dont ils font de petits pains, de la forme des pains

Alimens que la nature fournit aux habitans.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

de ſavon d'Eſpagne. Cet arbre ou cette plante, qu'ils nomment *Sagu*, s'éleve de quinze ou vingt pieds, & pouſſe des branches qui approchent de celles du palmier. Son fruit, qui eſt rond & fort ſemblable à celui du cyprès, contient une ſorte de fils ou de petits poils deliés, qui cauſent de l'inflammation lorſqu'ils touchent à la chair. En coupant les branches tendres de la plante, on en fait ſortir une liqueur qui ſert de breuvage aux Indiens. Pour la recevoir, ils mettent le bout de la branche qui reſte à l'arbre, dans l'ouverture de quelque vaiſſeau, & l'eſpace d'une nuit ſuffit pour le remplir. Cette liqueur, qu'ils nomment *Tual*, a la blancheur du lait. Elle eſt douce dans ſa fraîcheur.. Si on la fait bouillir, elle fermente à peu près comme le grain germé dont on fait la biere, & on lui fait prendre le goût du vin ou du vinaigre, ſuivant le beſoin qu'on en a. Le Nipa & le Cocotier ſont deux autres arbres, dont les habitans tirent auſſi beaucoup d'utilité; ſur-tout le ſecond, qui leur fournit tout à la fois du vin, de l'huile, des cordages, & des ſolives pour leurs édifices. Ils trouvent encore une liqueur plus douce dans l'eſpece de roſeau qu'ils nomment *Bam-*

fous. Quelques Relations Hollandoises ne leur accordent ni viande ni poisson : ce qui ne doit être entendu que de la quantité necessaire pour en fournir aux Vaisseaux ; car tous les autres Voyageurs assurent qu'ils en ont assez pour leur provision. Le Ciel, soit dans sa colere ou dans sa bonté, ne leur a donné aucune mine d'or ni d'argent, ni même d'autres metaux inferieurs ; mais ils ne sont pas éloignés de *Lambaco*, Isle abondante en fer & en acier. Ils en tirent la matiere de leurs sabres, qu'ils nomment *Campillanes*, & celle de leurs poignards, auxquels ils donnent le nom de *Cris*, comme dans plusieurs autres parties des Indes. D'ailleurs les Portugais & les Hollandois leur ont fourni des mousquets, des canons, & toutes les armes qui sont connues en (46) Europe.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

On pretend que les Chinois occuperent autrefois les Moluques, lorsqu'ils subjuguerent la plus grande partie des pays orientaux, & qu'après eux, elles eurent successivement pour maîtres, les Javanois, les Malais, les Persans & les Arabes (48). C'est aux derniers qu'on y

Anciens Maîtres & Religion des Isles Moluques.

(46) Argensola, T. I, p. 19.

(47) On parle plusieurs langues differentes dans ces Isles, ce qui doit faire juger qu'elles ont été peu-

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

attribue l'introduction du Mahométisme, dont les superstitions s'y mêlerent avec celles de l'idolatrie. Il s'y trouve d'anciennes familles, qui se font honneur de tirer leur origine des premieres Divinités du pays, sans en être moins attachées à l'Alcoran. Les Loix y sont grossieres & barbares. Elles permettent la pluralité des femmes, sans en fixer le nombre & sans aucune regle pour le bon ordre des mariages. Cependant la premiere femme du Roi est distinguée par le nom de *Putriz*, & ses enfans sont estimés plus nobles que ceux des autres femmes. Leur droit à la succession n'est jamais contesté par les enfans d'une autre mere. Les Loix pardonnent fort difficilement le larcin, & font grace à l'adultere. Dans l'opinion de ces Insulaires, la propagation du genre humain doit être le premier objet de la politique. Ils ont des Ministres publics, qui sont obligés de se promener dès la pointe du jour dans toutes les rues des Villes & des Bourgs, en battant la caisse, pour éveiller les personnes (48) ma-

Loix grossieres du pays

plées par diverses peuples. Le Malais y est la langue la plus commune. Quelques-uns ont écrit que les habitans des Moluques sont descendus des peuples de Java, qui furent attirés dans ces Isles par l'odeur du girofle & des autres aromates.

(48) *Ibid.* p. 23., & second voyage des Hollandois, p. 519.

riées & les exciter à remplir le devoir conjugal.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES. Habillement & caractere des habitans.

Les hommes portent des turbans de diverses couleurs, ornés de plumes & quelquefois de pierres precieuses. Celui du Roi est distingué des autres. C'est une espece de mître, qui lui tient lieu de couronne. L'habit commun est un pourpoint ou une veste, qu'ils appellent *Chenines*, avec des haut-de-chausses de damas bleu, rouge, verd ou violet. Ils portent aussi des manteaux courts de la même étoffe, quelquefois étendus, & quelquefois racourcis & noués sur l'épaule. Les femmes entretiennent soigneusement leur chevelure, qu'elles laissent flotter de toute leur longueur, ou qu'elles relevent en nœuds, entremêlés de fleurs, de plumes & d'aigrettes (49). Leurs robbes sont à la Turque ou à la Persane. Elles portent des brasselets, des pendans-d'oreilles, des colliers de diamans & de rubis, & de grands tours de perles. Ces ornemens sont communs à tous les états. Les étoffes de soie & d'écorce d'arbre sont en usage aussi, sans aucune distinction pour les deux sexes, & leur

(49) Argensola, *ibid.* p. 24. La-Relation des Hollandois dit au contraire qu'elles n'y portent aucun ornement. P. 522.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

viennent de toutes les parties de l'Inde, qui s'empressent de les apporter en échange pour du girofle & du poivre. On doit juger que ce n'est pas pour se garantir du froid, qu'ils apportent tant de soins à leur parure. Ce goût de propreté leur est venu sans doute avec le Mahométisme. Les hommes le portent jusqu'à parfumer leurs habits (50).

Figures des hommes & des femmes.

En géneral les femmes sont d'une taille mediocre, blanches, assez jolies & d'une humeur vive. Avec quelque soin qu'elles soient gardées, on ne peut les empêcher de tromper leurs maris. Elles s'occupent ordinairement à filer du coton, qui croît en abondance dans toutes leurs Isles. Celles qui sont pauvres vendent du poisson sec ou frais dans les marchés, des poules, des bananes, des cannes de sucre, du gingembre verd & d'autres denrées. Mais les plus riches ne possedent point d'argent. La principale richesse de ces Insulaires consiste en cloux de girofle. Il est vrai qu'avec cette precieuse marchandise il n'y a rien qu'ils ne puissent se procurer (51). Les hommes sont un peu basanés, ou plutôt d'une couleur jaunâtre, plus obscure que celle du coing.

(50) Second voyage des Hollandois, p. 521.

(51) P. 522, & Argensola, T. II, p 23.

Ils ont les cheveux plats, & plusieurs se les parfument d'huiles odoriferantes. La plûpart ont les yeux grands & le poil des sourcils fort long. Ils le colorent d'une sorte de peinture, aussi-bien que celui des paupieres. Ils sont robustes, infatigables à la guerre & sur mer, mais paresseux pour tout autre exercice. Ils vivent long-tems, quoiqu'ils blanchissent de bonne-heure. Ils sont doux & officieux à l'égard des Etrangers, se familiarisant aisement; mais importuns par leurs demandes continuelles, interessés dans le Commerce, soupçonneux, trompeurs; & pour joindre plusieurs vices en un seul, ils sont ingrats (52).

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

Les Isles de Ternate, de Tydor & de Bachian, ont chacune leur Roi particulier; mais le plus puissant de ces trois Princes est celui de Ternate, qui compte dans ses Etats la plûpart des Isles voisines. On a déja remarqué que l'Isle de Ternate n'a pas plus de huit lieues de tour. Le terrain en est haut, & l'eau des puits y est fort douce. Elle a deux ports qui regardent l'Orient; l'un qui se nomme *Telingamma*, & l'autre à une lieue de-là, qui se nomme *To-*

Trois Rois des Moluques

Isle de Ternate & son Roi.

(52) Argensola, Tome I, page 22.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

loco (53). Leurs quais sont revêtus de pierre & commodes pour les Vaisseaux. Le Roi tient sa Cour à *Gammalamma*, Ville située sur le rivage, mais sans rade, parce que la mer y a trop peu de profondeur & que le fond en est pierreux. Les habitans y ont fait une jettée de pierre, pour se mettre à couvert des surprises ; de sorte que les Vaisseaux étrangers vont mouiller ordinairement devant Telingamma, où la rade est fort bonne entre cette Place & l'Isle de Tydor. A une demi-lieue de Telingamma, dans les terres, est une petite Ville nommée *Maleia*, qui est revêtue d'un mur de pierres (54) seches.

Gammalamma, qui peut passer pour la capitale de Ternate, quoique d'autres donnent ce titre à *Maleia*, ne contient qu'une rue, de l'ancienne longueur d'Amsterdam, mais sans pavé. La plupart des édifices sont de roseaux. Le reste est de bois ; & les deux rangs qui forment la rue s'étendent le long du rivage (55). On découvre, au milieu de l'Isle, une montagne qui n'a

(53) *Ibid.* p. 113.
(54) Second voyage des Hollandois, pages 513 & 514.
(55) *Ibid.* p. 512.

pas moins de deux lieues de hauteur, couverte de palmiers & d'autres arbres, au ſommet de laquelle on trouve une profonde caverne, qui ſemble pénétrer juſqu'au fond de la montagne, & dont l'ouverture eſt ſi large, qu'à peine reconnoîtroit-on quelqu'un d'un côté à l'autre (56).

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

Volcan de Ternate.

Elle contient un eſpace en forme d'aire, composé de pierre & de terre mouvante. C'eſt un volcan d'une nature extraordinaire. On en voit ſortir une fontaine, mais on ne ſçait ſi l'eau en eſt douce, aigre, ou amere, car perſonne n'a la hardieſſe d'en gouter. Un Eſpagnol, nommé Gabriel Rebelo, ayant eu la curioſité de meſurer avec des cordes la profondeur de la caverne, la trouva de cinq cens braſſes. Mais Antoine Galva, qui commandoit les Portugais dans ces Iſles en 1538, en a donné la deſcription ſuivante.

Sa deſcription par Antoine Galva.

Il prit un tems calme pour ſes obſervations. Celui des équinoxes, & les mois d'Avril & de Septembre ne lui auroient pas été favorables, parce que les vents qui ſoufflent alors embraſent la matiere combuſtible, & lui font jetter de grandes flammes. Ce volcan

(56) Argenſola, Tome I, page 113.

ſent beaucoup le ſouffre. Auſſi en jette-t-il une grande quantité, qui ſe mêle avec de la terre & des pierres rouges, qui en ſortent impétueuſement, comme de la bouche d'un canon. Il y a beaucoup d'apparence que le bas de la montagne contient de grandes concavités, où la rarefaction de l'air, cauſée par le feu, produit des tremblemens de terre avec un bruit furieux. Les flammes & les pierres embraſées, qui s'élevent dans l'air, vont juſqu'à la Ville de Gammalamma, & quelquefois juſqu'aux Iſles de Meao & de Caſure, qui ſont à vingt lieues de Ternate. La fumée eſt de diverſes couleurs, ſuivant la nature de l'humeur ou de la terre qui pouſſe quantité d'exhalaiſons différentes. L'air, qui en eſt rempli, peut contribuer auſſi à cette variété. L'infection eſt ſi forte, qu'elle corrompt les eaux & qu'elle les rend mêmes dangereuſes. Cependant la montagne ne laiſſe pas d'être fertile & couverte de verdure, juſqu'aux deux tiers de ſa hauteur. De-là juſqu'au ſommet, on ſent beaucoup de froid, & l'on n'y trouve aucune eſpece d'oiſeaux; mais on y voit quantité de mouches. Lorſqu'on eſt arrivé au ſommet, on découvre une vaſte mer & une infinité d'Iſles, parce

que l'air y eſt toujours pur, & ſans mêlange d'aucunes vapeurs qui puiſſent arrêter la vûe. A l'endroit de la hauteur où finit la verdure, on trouve une fontaine d'eau douce, mais extrêmement froide. Au ſommet, dans un lieu éloigné de l'ouverture d'où ſortent les flammes, il ſe détacha dans le même tems une grande piece de terre, & l'on vit couler pendant deux jours de l'eau en abondance. Enſuite de grandes maſſes de roche, qui roulerent en bas & qui entraînerent des arbres & des terres juſqu'au bord de la mer, formerent au pied de la montagne diverſes concavités en forme de voutes. Antoine Galva raconte auſſi qu'on trouve ſur la montagne un grand lac d'eau douce, entouré d'arbres, dans lequel on voit des crocodiles azurés & dorés, qui ont plus d'une braſſe de longueur, & qui ſe plongent dans l'eau lorſqu'ils apperçoivent ou qu'ils entendent des hommes (57).

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

Témoignage des Relations Hollandoiſes

Les Relations Hollandoiſes rapportent plus ſimplement, que près de la Ville où le Roi tient ſa Cour, il y a un volcan qui paroît terrible, ſur-tout

(57) Hiſtoire de la conquête des Moluques, Tome I, page 114 & ſuivantes.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

dans le tems des équinoxes, parce qu'alors on voit toujours regner certains vents, dont le souffle embrase la matiere qui nourrit ce feu. Elles ajoutent qu'il fait toujours froid sur le haut de la montagne, & qu'elle ne jette point de cendre, mais seulement une matiere legere qui ressemble à la pierre de ponce, qu'elle s'éleve en pyramide, & que depuis le bas jusqu'au sommet elle est couverte d'arbrisseaux & de brossailles qui conservent toujours leur verdure, sans que le feu qui brûle dans ses entrailles paroisse jamais les altérer; qu'au contraire il semble contribuer à les arroser & à les rafraîchir par des ruisseaux qui se forment des vapeurs qu'il exhale.

Témoignage d'un voyageur plus moderne.

Un Hollandois, de la suite du Gouverneur *Timb*, qui alloit commander aux Moluques en 1626, dans les établissemens de la Compagnie de Hollande, déclare dans la Relation de son voyage, que malgré le témoignage de plusieurs personnes, qui se sont vantées d'avoir visité le sommet de la montagne de Ternate, il ne peut se persuader que cette entreprise eût jamais été véritablement exécutée. » Ce n'est » pas seulement, dit-il, par les roseaux » pointus dont presque tout le bas de

» cette montagne est environné, & qui » se nomment *Cannacannas*, ni par la » multitude des rochers escarpés, qu'un » curieux seroit arrêté. Il y trouveroit » un obstacle invincible dans la quan- » tité de cendres & de pierres brûlées, » qui sont entre ces roseaux & qui » remplissent tous les endroits par les- » quels on pourroit espérer de s'ouvrir » un passage. Toutes les séparations » qu'on croit voir entre les cannes & » les brossailles sont bouchées de ces » cendres, dont les monceaux ont plus » de hauteur que les pointes mêmes » des buissons, & qui sont comme au- » tant de petites montagnes taillées à » pied droit, car la hauteur du vol- » can n'est pas si extraordinaire. Ceux » qui l'ont mesurée le plus exactement » ne la font aller qu'à trois cens soi- » xante sept brasses & deux pieds (58).

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

Etat de Ternate en 1686

Vers le même tems, l'Isle de Ternate étoit fort peuplée. La Ville de *Maleye* se trouvoit environnée de bonnes palissades. Elle étoit habitée par des Bourgeois libres & par des Mardicres. Les Hollandois y avoient élevé au côté du Nord une Forteresse, sous le nom d'*Orange*, à quatre bastions, revêtus

Fort d'Orange.

(58) Histoire de la conquête des Moluques, Tome III, p. 378 & 379. Graaf, p. 225.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

de pierre. Les murailles des courtines étoient épaisses, & les fossés profonds. On y voyoit des appartemens commodes pour les Officiers & les Subalternes, de grands magasins, un Hôpital, un grand attelier pour les ouvriers & quantité de canon. En sortant de la Ville, on découvroit le grand jardin de la Compagnie, & une nouvelle *Négrerie*, avec une petite redoute de pierre du côté de l'eau.

Negrerie.

La Négrerie, ou la petite Ville, qui étoit au côté septentrional de la Forteresse, consistoit en une grande & large rue, qui avoit plus de mille pas de long. On y voyoit la mosquée royale & la sepulture des Rois. Le Prince frere du Roi y faisoit sa demeure, avec sa sœur, qu'on nommoit la Princesse de *Gammalamma.* Au bout de la rue étoient les Palais du Roi & ses jardins. Les édifices étoient dans le goût du pays, c'est-à-dire, fort mal entendus. Encore avoient-ils été ruinés par les dernieres guerres. Un peu plus loin, en tirant au Nord le long du rivage, on trouvoit un Bourg, de la dépendance d'un Seigneur du pays nommé *Magade*, qui avoit été Sécretaire du cabinet du Roi, & qui étoit alors Conseiller d'Etat. Sa maison étoit assez belle, & ce Bourg

avoit une mosquée, qui en faisoit le second ornement. Au de-là, sur le bord de la mer, se présente une éminence sur laquelle les Hollandois avoient un Fort nommé Terbeke.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

Ville de Gammalamma.

En allant du Fort d'Orange au Sud-Est, à trois lieues ou trois lieues & demie, on rencontre la Ville de Gammalamma, dont les Espagnols ont été si long-tems les maîtres & où ils s'étoient bien fortifiés. Les ruines & les fondemens du Château rendent encore témoignage que c'étoit une excellente place; mais on n'y voit plus qu'un lieu désert & rempli de brossailles.

Port creusé par les Espagnols.

Entre Gammalamma & le Fort d'Orange, on trouve, dans une vallée, une eau interne nommée *Sasse*, qui a près d'une lieue de tour, & qui n'est séparée de la mer que par une digue assez étroite. Sa profondeur est de soixante à soixante dix pieds. On prétend que les Espagnols prirent la peine de creuser ce grand espace, pour en faire un petit port qui pût suppléer aux incommodités du rivage; mais que leur travail devint inutile, parce que (59)

(59) Relation d'un voyage aux Moluques en 1686. Il faut remarquer ici que les Portugais & les Espagnols ont possédé successivement les Moluques, & qu'ensuite ils en ont été les maîtres ensemble pendant qu'ils ont été réunis sous le même Roi.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES. Isle de Tidor.

le fond se trouva de roche.

L'Isle de Tidor est plus grande que celle de Ternate, au Sud de laquelle elle est située (60). Son nom signifie fertilité & beauté dans l'ancien langage du pays; mais il paroît qu'il s'écrivoit *Tidura*, du moins en caracteres Arabes & Persans (61). Elle n'est pas moins fertile ni moins agréable que celle de Ternate, & elle a aussi son Roi particulier. Sa côte orientale est couverte de bois. Du Nord au Sud, le rivage est deffendu par un retranchement de cailloux, de la longueur de deux ou trois portées de mousquet. A l'extrémité méridionale est une montagne ronde & assez haute, au pied de laquelle est la Ville capitale qui porte aussi le nom de Tidor. Le Fort des Portugais étoit à une portée de canon de cette montagne, si couvert de brossailles qu'on ne l'appercevoit pas des Vaisseaux, & deffendu d'ailleurs, du côté de la mer, par une chaîne étroite de rochers qui ne sont qu'à un jet de pierre du rivage. On les apperçoit dans la basse marée; mais, en pleine eau, ils sont couverts à la hauteur de trois pieds, & plus ou

(60) Latitude, trente minutes; longitude, cent quarante quatre dégrés.

(61) Histoire de la conquête des Moluques.

moins dans quelques endroits. Entre les terres & cette chaîne, qui court au Sud depuis la montagne jusqu'au de-là du Fort, il n'y a que quatre ou cinq pieds d'eau. Le reste de l'Isle est rempli, comme Ternate, de Bourgs & de Villages, & n'est pas moins fertile.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

Isle de Bachian.

Bachian est aussi un Royaume particulier, mais tombé en décadence par la mollesse de ses habitans. L'Historien des Moluques traite cette Isle de grand pays désert, quoiqu'abondant en *Sagu*, en fruits, en poisson, & en diverses sortes de vivres; mais il ne fait pas connoître autrement son étendue. Il ajoute seulement qu'on y recueilloit peu de cloux, & que les girofles s'y étoient insensiblement détruits, quoiqu'ils y crussent mieux qu'en aucun autre endroit (62). Les Portugais y avoient un Fort nommé *Labocca*; les Hollandois y en ont un qui se nomme *Gammacanor* ou Gammadour, & qui s'est peuplé des habitans d'une Ville voisine, nommée *Sabongo*.

Machian est sous la domination du Roi de Ternate. Son circuit est d'environ sept lieues. C'est, après Bachian, la plus fertile des Moluques en sagu, dont elle a non seulement

(62) *Ibid.* Liv. XI, page 23.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

sa provision, mais assez pour en faire part aux Isles voisines (63).

Motir ou *Motier* est une grande Isle, qui dépend aussi de Ternate. Elle est située entre Tidor & Machian. Mais on n'en trouve aucune description qui fasse mieux connoître son étendue & ses propriétés (64).

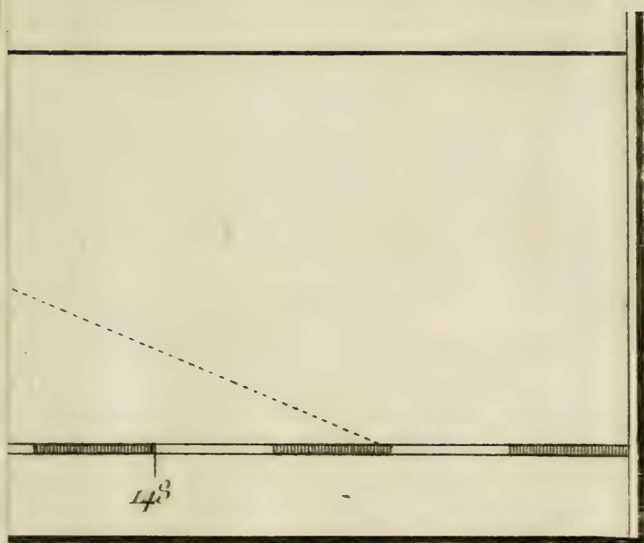
On ne prendroit pas une haute idée de la puissance des Moluques, si on la croyoit bornée à ces cinq Isles. Mais elles en ont un si grand nombre dans leur dépendance, que le seul Roi de Ternate en a possédé jusqu'à soixante douze. Les principales, que quelques-uns rangent aussi sous le nom de Moluques, sont celles de *Meao*, de *Macigoran*, Cinome Cabel, Amboine & Gilolo. D'autres y joignent même celle de Celebes. Aux environs d'Amboine sont celles d'Omo, d'Anemo, *Nasselan*, *Bouro*, *Manipe*, *Soule Bessié*, *Amblau*, *Kielang*, *Bono* & quantité d'autres.

Isle d'Amboine, comptée au rang des Moluques

Amboine, qui fut découverte par les Portugais en 1515, c'est-à-dire, en

(63) Longitude, cent quarante quatre dégrés cinquante minutes; Latitude, dix minutes. Les Hollandois y ont eu trois Forts; *Tafaso*, *Noffagina* & *Tabillela*. En 1609 il y avoit neuf mille habitans.

(64) Longitude, cent quarante quatre dégrés quarante minutes; Latitude, vingt minutes.



Tome VIII. N° 6.


Carte des Isles voisines des Moluques
Ceram, Bouro Amboine, Banda, Neyra &ca
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages 1750
Echelle de Vingt Lieues Marines
5
10
15
20
Pulo Vage
Pulo Mato
Isle de Ceram
dont l'Interieur n'est pas connu
Isle Bona
Isle de Kelang
I Manipa
Isle de Bouro
très peu connue
Isle d'Amboine
I d'Uleaster
Fort Hollandois
I de Noesse Laut
Pulo Sanguy
I Neyra
Pulo Capal
Pulo Pisang
Isle de Banda
Pulo Ay
Pulo Ron
C'est dans ces Isles que croit la Muscade
I de Rossingen
Latitude Meridionale
3
4
5
Le mot Pulo veut dire Isle
Longitude du Meridien de l'Isle de Fer
144
145
146
147
148

Tome VIII. N° 6

même tems que Ternate, & que les Hollandois leur enleverent le 23 de Février en 1603, est située à 4 degrés de latitude du Sud. Dès l'an 1607, la Compagnie de Hollande y avoit un Gouverneur, qui se nommoit Frederic *Houtman*. L'Amiral Matelief, qui y passa dans le même tems, en fait la description suivante : Cette Isle, dit-il, est divisée en deux parties, & presqu'en deux Isles, par deux golfes qui s'enfoncent dans les terres. On y comptoit aussi vingt habitations d'Insulaires, qui pouvoient mettre deux mille hommes sous les armes, tous convertis au Christianisme par les Portugais. La grande partie de l'Isle, nommée *Hito*, avoit quatre Villes ou quatre habitations principales, dont chacune en avoit sept autres sous sa Jurisdiction. Elles pouvoient fournir quinze cens hommes pour la guerre, la plupart Maures, c'est-à-dire, Mahometans, & qui relevant du Fort, étoient sous la domination des Hollandois.

Sa description.

Ce Fort tenoit en bride non seulement toute l'Isle, mais encore les Isles voisines, jusqu'à celle de Banda. Mais il avoit proprement dans sa dépendance, quatre autres Isles qui se nommoient en général Isles *d'Ulitasse*, & qui abon-

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

doient en *Sagu*. Leurs habitans s'attribuoient la qualité de Chrétiens ; mais l'Auteur Hollandois remarque qu'on auroit pu les nommer *Chrétiens* ſauvages, puiſqu'ils mangeoient encore la chair de leurs ennemis lorſqu'ils les pouvoient prendre.

Deux factions des Oliſivas & des Olilimas.

Les Inſulaires d'Amboine étoient diviſés en deux factions, qui ſe nommoient *Oliſivas* & *Olilimas*. La plupart des Maures étoient de la ſeconde. Oliſivas ſignifioit dans leur langue neuf pays, & Olilimas ſept pays. Ces deux races, anciennement habituées dans l'Iſle, y étoient venues de différens pays, & chacune avoit conſervé ſon langage particulier, qui n'étoit pas entendu de l'autre. Preſque tous les Oliſivas étoient Mahométans, & les autres étoient un mêlange de Chrétiens, de Mahometans & d'Idolâtres. Les mêmes factions regnoient dans les Iſles voiſines.

Dans la petite partie de celle d'Amboine, on comptoit douze races d'Oliſivas, toutes Chrétiennes, qui pouvoient mettre ſur pied douze cens trente cinq hommes, de l'âge militaire ; & onze races d'Olilimas, qui en pouvoient armer onze cens. A *Hito*, ou dans la grande partie de l'Iſle, il y avoit ſept

races d'Olisivas, dont trois étoient Chrétiennes, deux Mahométanes, & deux Idolâtres. Elles pouvoient fournir mille hommes de guerre. Les Olilimas, au nombre de trente races, toutes Mahométanes, pouvoient mettre en campagne deux mille cinq cens hommes.

Descript. des Isles Moluques.

Isles d'Uliasser, dépendantes d'Amboine.

Les noms particuliers des quatre Isles d'*Uliasser*, sont *Hatuaha*, *Tuaha*, *Jhemaho* & *Neuselaho*. Dans la premiere, on comptoit quatre races d'Olilimas, qui pouvoient fournir neuf cens cinquante hommes, tous Mahométans; & quatre races d'Olisivas, deux Chrétiennes & deux Idolâtres, qui en pouvoient lever cinq cens; dans la seconde Isle, deux races d'Olisivas, Idolâtres, qui avoient deux cens vingt hommes de milice; dans la troisieme, quatre races d'Olilimas, Mahométans, qui avoient quatorze cens hommes, & trois d'Olisivas, Idolâtres, qui en avoient deux cens quatre-vingt. A Neusalaho, il y avoit quatre races d'Olisivas, Idolâtres, qui pouvoient fournir six cens hommes. Ainsi dans l'Isle d'Amboine & celles d'Uliasser, on pouvoit trouver alors près de neuf mille neuf cens cinquante hommes capables de porter les armes, & tous sujets de la Hollande. Celle de Ciram, qui n'est qu'à deux

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

lieues d'Amboine au Nord, étoit alors ſous l'obeiſſance du Roi de Ternate. On y connoiſſoit du côté d'Amboine, quarante races d'Olilimas, Mahométans & Idolâtres, qui pouvoient mettre ſous les armes mille deux cens hommes, & ſix races d'Oliſivas, qui en pouvoient fournir deux cens ſoixante. Mais l'intérieur & les autres côtes de l'Iſle, contenoient d'autres races qui n'étoient pas connues (65).

Témoignage des anciennes Relations.

Toutes les Relations Hollandoiſes du même tems donnent vingt deux ou vingt quatre lieues de circuit à l'Iſle d'Amboine, & s'expliquent dans les mêmes termes (66) ſur les deux parties dont elle eſt composée. Au côté occidental, ſuivant la Relation du premier voyage, on trouve un grand Port, qui s'enfonce l'eſpace de ſix lieues dans les terres, & qui peut contenir un nombre infini de Vaiſſeaux. Il eſt preſque partout ſans fond, excepté vers le Fort, où le fond eſt de bonne tenue : ſa largeur, qui eſt d'abord de deux lieues, ſe reſſerre enſuite de la moitié. Au côté oriental eſt un grand golfe qui répond à ce Port. Le terrein qui les ſépare n'eſt

(65) Premier Voyage de Matelief, au Recueil de la Compagnie de Hollande.

(66) Premier voyage des Hollandois aux Indes Orientales.

INSULAIRE D'AMBOINE
Armé pour la Guerre



T. VIII. N.° X.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

que d'environ quatre vingt perches. Il eſt ſi bas qu'en le creuſant de la hauteur d'un homme, on auroit joint facilement les deux golfes. Déja même les pirogues & les caracores qui venoient de l'Eſt au golfe occidental, aimoient mieux ſe faire tirer par deſſus cette eſpece d'iſthme que de faire le tour de l'Iſle, & ce travail ne demandoit pas plus de deux heures.

L'air du pays eſt ſain, quoique la chaleur y ſoit exceſſive; l'eau eſt excellente; le riz, le ſagu, & les fruits en abondance. Le bois de conſtruction n'y manque pas, & le brou de cocos y fournit des cordages. La plus grande partie de l'Iſle étoit alors inculte, par l'indolence des habitans, qui ne ſe donnoient pas la peine de planter des girofles. Mais la nature leur en fourniſſoit aſſez pour en faire un continuel commerce. Leurs mœurs, leurs uſages & leurs armes étoient à peu près les mêmes qu'à Ternate (67).

Derniers éclairciſſemens ſur l'Iſle d'Amboine.

Une Relation de 1606 place l'Iſle d'Amboine à quatre degrés de latitude méridionale, & à 170 degrés de longitude; mais elle ne lui donne que

(67) Relation du ſecond voyage des Hollandois aux Indes Orientales, au T. II du Recueil de la Compagnie.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

quinze ou ſeize lieues de tour. Il eſt naturel de s'arrêter aux derniers éclairciſſemens, ſur-tout ſi l'on conſidere qu'une longue poſſeſſion des Iſles Moluques doit avoir apporté beaucoup de lumieres aux Hollandois. L'Auteur fait une peinture curieuſe de l'état préſent d'Amboine. Il donne un quart de lieue de large à la langue de terre qui ſepare les deux golfes. On la nomme, dit-il, *le pas de Baguewal*. Si elle étoit emportée par l'eau, ou creuſée par l'induſtrie des hommes, une même Iſle en compoſeroit deux. L'un des deux côtés ſe nomme *Roſſanive*, & l'autre *Hito*. Le Chef de Roſſanive, en 1606, ſe nommoit *Fernando*. Il permit à ſon frere, nommé *Sapoti*, de faire le voyage de Hollande pour y apprendre la langue & les manieres du pays. Sapoti étoit un homme fort bienfait; mais il mourut pendant la navigation, au mois d'Août 1608.

Roſſanive & Hito.

Le côté de Roſſanive contient la Ville d'Amboine & un Fort Hollandois, qui ſe nomme *La-Victoire*. Celui de *Hito* eſt auſſi bridé par un Fort, mais peu comparable à l'autre par la grandeur & la force. *La-Victoire* paſſeroit pour une bonne place en Europe. Sa forme eſt en loſange. Elle eſt entourée de hautes & épaiſſes murailles & de profonds foſſés;

Forts Hollandois.

flanquée de quatre gros bastions revêtus de pierre, bien pourvûe d'artillerie, & munie d'une grosse garnison. On y voit de grands bâtimens, des magasins, des atteliers, & des appartemens commodes. Cependant le Gouverneur Hollandois & les principaux Officiers refusent d'y loger, parce que l'Isle est sujette à de fréquens tremblemens de terre, qui ébranlent les grands édifices, & qui fendent quelquefois les rochers mêmes. Ils habitent, hors l'enceinte du Fort, dans des maisons de bois & de bambou. En 1672, plusieurs montagnes demeurerent entr'ouvertes par un de ces terribles accidens. Des Villages entiers furent engloutis dans les entrailles de la terre; & les lieux où ils existoient offrent encore des creux qui ont vingt & trente brasses de profondeur. Tous les gros bâtimens se ressentirent d'une si violente secousse, & la plupart furent entierement renversés.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

Ville d'Amboine.

La Ville d'Amboine s'étend derriere le Fort de La-Victoire. Les rues en sont belles & regulieres. Elle est traversée de quelques canaux, sur lesquels on a bâti des ponts. On y compte deux Eglises, plusieurs Hôpitaux, & des maisons d'orphelins & de discipline. L'Ec-

cléſiaſtique s'y fait en langue Hollandoiſe & en Malais. Dans l'une des deux Egliſes, on voit les armes de tous les Gouverneurs Hollandois, depuis Frederic Houtman, qui fut le premier. Le dernier Gouverneur Portugais avoit été Antoine *De-Mello* (68).

Robert *Patbrug*, qui y commandoit 1686, lorſque Jean Timb y fut envoyé de Batavia pour lui ſucceder, avoit fait faire quantité d'ouvrages, tels que des bâtiments, des digues, des canaux & des paliſſades. Il avoit détourné le cours d'une riviere, qui ſe nomme l'Elephant, & lui avoit fait creuſer un nouveau lit, dans la ſeule vûe d'augmenter les fortifications de la Place. On y travailloit encore à l'arrivée de l'Auteur. Mais la plupart deſeſperoient du ſuccès de ces entrepriſes. Elles avoient été tentées pluſieurs fois inutilement. Les grandes pluies détruiſent tout, parce que le fond du terrain manque de ſolidité. Dans la ſai-

(68) Graaf en marque la ſucceſſion juſqu'en 1676. Après Houtman ſuivent, Gaſpard *Janſz*; Jean-Adrien *Broekom*, Adrien *Blok-Martens*, Herman *Spelt*, Philippe *Lucas*, Hartſen *Gyſel*, Joachim *Roelof-Duetecom*, Jean *Ottens*, Antoine *Kaan*, Gerhar *Gemmer*, Arnold *De-Ulaming-d'Outshoorn*, Willem *Verbeck*, Jacob *Huiſert*, Simon *Kos*, Jean *Van-Dam*, Philippe *Marvelte*, Jacob *Kobs*, Antoine *Hurt*, Robert *De-Vicq*, & Robert *Patbrug*.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

ſon de ces pluies, on voit couler des torrens. Les rivietes s'enflent & ſe débordent. L'eau pénétrant au travers des ſables les détrempe juſqu'aux fondemens des édifices. Les terres s'éboulent. Le pied des paliſſades ſe découvre & tout eſt entraîné dans la même ruine. Dans d'autres endroits, il s'aſſemble des monceaux de ſable, dont la hauteur ſurpaſſe celle des fortifications. L'experience apprend aux plus ſages à faire des Forts de médiocre grandeur, pour ſe conſerver le moyen de les réparer continuellement ; ſans quoi ils ne peuvent long-tems ſubſiſter.

Le Fort d'Hito eſt à quatre baſtions. Dans les autres quartiers de l'Iſle, on voit quelques redoutes, telles que *Norigke Noorſtel*, Lima Negerys Hieta, *Lamme*, & celle du pas de Baguewal. Les quartiers d'Ouri & de Wai ont des loges un peu fortifiées.

Autres Forts des Iſles voiſines d'Amboine.

Les Hollandois ont auſſi de petits Forts dans la plupart des Iſles qui ſont aux environs d'Amboine. Celle d'*Omo*, qui eſt vis-à-vis du pas de Baguewal, a deux redoutes, nommées *Arouke* & *Hoorta*. Celles d'Anemo & de Naſſelau ont, l'une un petit Fort avec une redoute, & la ſeconde une redoute ſeulement. Ces deux Iſles &

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

celle d'Omo sont entre Amboine & *Ceran*, qui a près de cinquante six lieues de longueur & quinze ou seize de large. Il y a par-tout des garnisons Hollandoises. *Bouro* a sa redoute, nommée Oostbrug ; *Manipe* a la sienne, qui se nomme *Wantra*. Celle de Soule Bassié porte le nom de Klaverblad. *Amblau* n'a qu'une loge de bois, parce qu'on n'en tire que du bois de charpente & de chaufage. Quoique Kielang & Bono soient aussi de la dépendance d'Amboine, aucun Hollandois n'y reside. Mais d'un si grand nombre d'Isles, qui environnent celle d'Amboine, & de quantité d'autres plus petites, qui sont sans noms, il n'y a qu'Amboine même, *Omo*, *Anemo* & *Nasselau*, qui fournissent du girofle. Toutes les autres ne rapportent presqu'aucun profit à la (69) Compagnie.

Témoignage de Gilles Seist sur l'Isle d'Amboine.

En 1677, Gilles *Seist*, Commissaire envoyé de Batavia, avec les Vaisseaux l'*Orange* & la *Brille*, trouva l'établissement d'Amboine dans un état beaucoup plus florissant. Les marchandises étoient bien conditionnées dans les magasins, les vivres en abondance & le grand Fort bien pourvû. Ce Fort, dit-il dans sa Relation (70), est au

(69) Relation de 1686.

(70) Quatrieme Tome du Recueil de la Compagnie, p. 212 & suiv.

bord du rivage. Les Vaiſſeaux peuvent mouiller à une demi-portée de mouſquet, ſur un fond de bonne tenue. Ils ſont à l'abri de la plupart des vents dans l'enfoncement du golfe. Seiſt amenoit une recrue de cent ſoixante Soldats, pour renforcer la garniſon du Fort, qui étoit encore compoſée de 450 hommes, mais dont une partie avoit été diſtribuée dans d'autres retranchemens pour la ſûreté de l'Iſle. Il admira, dans le Fort, un grand bâtiment qui eſt fait pour loger le Gouverneur & les Officiers. Sous les appartemens, ſont les magaſins des vivres & des autres proviſions. Au deſſus regne un ſecond étage, qui contient les toiles. L'arſenal eſt un autre édifice, qui n'a pas moins de beauté, & qui eſt couvert de thuiles. Les toiles ſe vendent dans une grande boutique du Fort, à côté de la porte qui regarde les terres, où les Etrangers, comme les Inſulaires, ont la liberté d'aller choiſir ce qui leur convient.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

Les ſujets Negres qui habitoient près du Fort étoient au nombre de 1620, dont plus des deux tiers étoient capables de porter les armes; & dans toute l'Iſle on en comptoit trois mille ſoixante, que la Compagnie pouvoit employer en qualité de ſoldats. Quatre

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

habitations Mahométanes qui lui étoient ſoumiſes; une à la pointe Sud-Eſt, une à la pointe Sud-Oueſt de l'Iſle, qui ſe nomment *Larique* & *Wacqueſie*, & deux autres au bout occidental, nommées *Ourie* & *Aſſelouti*, n'étoient pas moins fideles à l'obeiſſance que les Inſulaires Chrétiens. *Hatua*, *Caglola* & *Cabeau*, trois habitations de l'Iſle d'Omo, avoient pris ſujet de quelques mécontentemens pour ſecouer le joug; mais il y en avoit trois autres, nommées *Oma*, *Abora* & *Cricu*, qui étoient demeurées ſoumiſes & qui contenoient les rebelles dans leurs bornes. L'Iſle d'Uliaſſer avoit neuf Bourgs, dont ſept, compoſés de quinze cens habitans, reconnoiſſoient l'autorité de la Compagnie. Les deux autres lui étoient moins attachés, mais ils ne contenoient qu'environ ſix cens hommes. L'Iſle de Naſſelau avoit dans ſes trois bourgs 1500 hommes, qui relevoient auſſi du Fort d'Amboine. Enfin tous les Inſulaires de la dépendance de la Compagnie, ſoit dans Amboine ou dans les Iſles voiſines, montoient à 7470 hommes.

Sujets des Hollandois dans l'Iſle ne Ceram.

Elle avoit quantité de Sujets dans l'Iſle de Ceram, quoique la grandeur de cette Iſle, qui a cinquante ſix lieues

de long ſur ſeize de largeur, y rendît ſes progrès plus difficiles. On y comptoit néanmoins dans ſes intérêts ou dans ſa dépendance, l'habitation de Canarie, qui eſt au Nord de l'Iſle d'Omo; celle de *Lomma Caia*, à quatre lieues Eſt de Canarie; Lattoi & Hollai , à lieues Eſt de *Louma Caia; Quelqueponti* ou *Hatouſieli*, qui eſt deux lieues plus loin, & *Coacq*, qui en eſt à quatre, & où les Hollandois ont eu un Fort nommé Hardewyk. Dans toutes ces habitations, qui prenoient la loi du Fort d'Amboine, on comptoit ſix cens hommes capables de porter les armes. Mais plus loin, dans l'intérieur de l'Iſle, il y avoit ſix habitations Idolâtres, qui rendoient obéiſſance à la Compagnie & qui pouvoient nommer trois mille hommes; gens braves & induſtrieux, que le Gouverneur d'Amboine s'efforçoit de retenir dans ſes intérêts. Lorſqu'il avoit beſoin de leur ſecours, il les envoyoit prendre dans des caracores, parce qu'habitant des lieux montueux, ils ſont ſans barques & ſans aucune connoiſſance de la navigation. A l'Eſt de Coacq, la côte offre trois autres habitations, qui ont entr'elles ſix mille ſix cens hommes capables de porter les armes, & qui avoient prêté ſerment de

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

fidélité au Fort d'Amboine, mais moins par affection que par crainte. Aussi le Gouverneur Hollandois y prenoit-il peu de confiance. Plus loin dans les terres, il y en a quatre autres, qui obeissoient mal à ses ordres, quoiqu'elles fissent profession de relever aussi du Fort. La difficulté de réduire l'Isle entiere, ou d'assujettir à des loix plus étroites la plupart des habitations soumises, venoit du Roi de Ternate; qui étoit mal alors avec les Hollandois, qui ayant toujours compté l'Isle de Ceram dans son domaine, en possedoit encore une partie considérable. Il y entretenoit des Gouverneurs & des troupes. Lucielle, principal poste des Ternatois, est située sur une montagne, qui n'a d'accès que par un chemin détourné où six hommes peuvent monter de front, mais qui n'étoit pas bien connu des Hollandois. Cette place étoit deffendue par deux ou trois pieces de canon, & par une garnison de quatre-vingt dix hommes. De *Lucielle* relevoient les Bourgs d'*Aujen* & de *Lock*; où l'on recueilloit tant de cloux de girofle, que la derniere moisson en avoit produit 400 barres. Il y croît aussi assez de sagu pour la subsistance des habitans. *Cambelle* & *Lissidi*, qui n'en sont pas éloignés, fournissent,

Forces du Roi de Ternate dans la même Isle.

nissent, dans les bonnes années, trois ou quatre cens barres de girofle. Par le travers de *Cambelle*, au Nord, on trouve une Isle nommée *Kelang*, qui dépend des habitations de Cambelle & de Lissidi. Elle ne produit point de cloux; mais les habitans, qui peuvent armer quatre cens hommes, vivent de rapines & de piraterie. C'étoit particulierement de ces six habitations, que les Hollandois avoient à redouter des obstacles. Elles étoient liées secretement avec le Chef d'Hito, dont la Jurisdiction s'étend dans l'Isle d'Amboine, depuis l'habitation qui se nomme *Les-trois-Freres* à l'Ouest, jusqu'à celle de *Thiel* à l'Est, c'est-à-dire, dans une grande partie de l'Isle. Ce Chef, ou ce Capitaine, qui avoit trois mille hommes de guerre sous ses ordres, plus adroit & plus dissimulé qu'aucun de ses prédécesseurs, ne laissoit pas de vivre en bonne intelligence avec les Hollandois; mais quoique leur sujet, comme tous les autres habitans de l'Isle, il prenoit la qualité de leur allié; & les Hollandois étoient informés que depuis deux ans il attendoit des secours, que le Roi de Ternate lui faisoit esperer pour se déclarer contr'eux. Seist ne déguise pas les raisons qui avoient irrité

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

Mécontentement mutuels entre les Insulaires & les Hollandois.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

ce Prince. 1°. Jean (71) *Speult*, Gouverneur d'Amboine avant *Gorcum* qui l'étoit alors, avoit employé toutes ses forces pour ruiner le girofle dans tous les lieux qui dépendoient de Ternate. 2°. Les Hollandois vouloient introduire leur monnoie pour payer les cloux. 3°. Ils violoient les privileges de ses rades, en y enlevant les Jonques de Macassar. 4°. Ils s'efforçoient d'appesantir les chaînes des habitans, pour les tenir plus facilement en bride dans tous les lieux où la Compagnie avoit porté ses conquêtes; ce que le Roi de Ternate ne prétendoit pas souffrir à l'égard des habitans de la côte de *Ceram*, qu'il regardoit toujours comme ses sujets. D'un autre côté le Gouverneur d'Amboine étant convenu avec les Insulaires, de leur payer régulierement le girofle à soixante réales de huit la barre Portugaise, s'opposoit au commerce étranger, quoiqu'ils eussent souvent l'occasion de tirer cent & jusqu'à cent vingt réales de la barre. Ces divers sujets de plainte avoient produit des mécontentemens qui s'étoient déclarés, & dont on ne devoit attendre à l'avenir que des violences & des hostilités ouvertes.

(71) Graaf l'appelle *Herman-Spelt*.

Conseils de Seist pour assurer l'Isle d'Amboine aux Hollandois.

Seist, pour remedier à tant de maux, jugea d'abord à propos de bâtir de nouvelles Forteresses dans tous les lieux où l'autorité du Gouverneur avoit besoin de ce soutien, sur-tout à Larique & à Ourie, & d'y mettre des garnisons proportionnées. Il conseilla non seulement de chasser tous les Negocians étrangers, Malais, Javanois, & Macassars, mais encore d'enlever leurs Jonques ou de les brûler dans les Ports. Son principe étant que les affaires de la Compagnie ne seroient jamais bien établies dans l'Isle d'Amboine, si tous les habitans n'étoient parfaitement soumis, il proposa d'extirper ou de chasser toutes les races Mahométanes, pour introduire des Chrétiens à leur place. C'étoit en même tems le seul moyen de tenir en bride les Mahométans de Ceram. Mille Hollandois lui paroissoient suffire, avec les Insulaires qui étoient affectionnés à la Compagnie, pour chasser dans l'espace de cinq ou six mois le Capitaine d'Hitto & toute sa faction. Il comprenoit qu'après cette expedition, on auroit besoin de cinq ou six ans pour repeupler l'Isle; mais avant que de commencer l'entreprise, il vouloit qu'on s'assurât du nombre de Chrétiens necessaire, & qu'on les

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

tînt prêts pour l'ufage auquel on devoit les employer. Il recommanda auffi qu'on tînt la main à l'éxecution d'un Reglement fort utile au Gouverneur Gorcum, qui obligeoit chaque fujet de la Compagnie de planter & de cultiver chaque année dix girofles. On ne fçauroit douter que tous fes projets n'aient été remplis dans le tems, puifque la puiffance des Hollandois s'eft bien foutenue dans l'Ifle, & qu'ils ne font parvenus fans doute à ce point, que par les voies dont la politique de Seift leur avoit tracé le plan. Cependant, il paroît par le traîté de 1638 entre le Roi de Ternate & la Compagnie, que les races Mahometanes d'Hito fubfiftoient encore. C'eft dans ce traité célebre que moyennant la fomme annuelle de 4000 reales de huit, le Roi de Ternate s'engagea pour lui & pour fes fucceffeurs à livrer aux feuls Hollandois tous les cloux de girofle qui font fous fa dépendance (73).

Trois Confeils à Amboine.

Il y a trois Confeils établis à Amboine ; le Confeil d'Etat, le Confeil de Juftice, & le Confeil Journalier. Le premier, qui eft compofé de quinze membres, juge fouverainement tou-

(73) Recueil de la Compagnie, T. IV, page 288.

tes les affaires civiles & criminelles. Le Conseil de Justice est composé de six personnes. Le troisieme, qui n'est pas plus nombreux, connoît, en premiere instance, des affaires communes, qu'il rapporte au Conseil de Justice (73).

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

Frais de la Compagnie pour cet établissement.

Pendant l'année où Seist exerça sa commission, les frais des garnisons d'Amboine & des comptoirs de sa dépendance monterent à 438394 livres. On y comptoit plus de six cens personnes aux gages de la Compagnie. En général, les principaux frais sont pour l'entretien des garnisons, pour les présens, pour les écoles & les étudians, pour les hôpitaux, pour les fortifications, pour l'Eglise, & pour l'entretien d'un Vaisseau, de deux Yachts, & d'une Fregate ; sans y comprendre ceux qui se font pour deux Vaisseaux qu'on y envoie tous les ans de Batavia, chargés de vivres & de munitions de guerre, & qui remportent dans cette Capitale les cloux de girofle qu'on a recueillis. Les droits qu'on leve sur le vin, sur l'entrée & la sortie des marchandises, sur les bestiaux ; la capitation sur les Chinois ; les droits sur les Cabaretiers, sur les Distillateurs d'arrak, sur les maisons qui se vendent,

(74) Mémoire de Seist.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

sur les cocos, &c. monterent la même année à 13947 livres (75).

Etat du Christianisme dans l'Isle

» Le Christianisme, suivant la re-
» marque de l'Auteur, ne fait pas dans
» l'Isle d'Amboine des progrès qui ré-
» pondent au zele de la Compagnie,
» ni à la dépense qu'elle fait dans cet-
» te vûe. Il lui en coute chaque mois
» plus de cinq cens livres pour les Ec-
» clesiastiques & pour les Maîtres d'é-
» cole. Le Service divin se fait le Di-
» manche; mais il ne paroît pas qu'on
» marque beaucoup d'empressement
» pour y assister. Le sermon & le ser-
» vice en Hollandois commencent à
» huit heures & durent jusqu'à dix.
» Le sermon en langue Malaie succe-
» de & finit à onze heures & demie.
» Il s'y trouve environ trois cens Insu-
» laires, mais on y voit très peu de
» Hollandois. Le Ministre cathechise
» le même jour cinq ou six enfans, &
» le reste de la semaine se passe sans
» aucune devotion publique «. Seist ajoute qu'il ne comprend pas pourquoi l'on n'apporte pas plus de soins à la conversion des Maures. » Ils ne seroient
» pas tout-à-fait inutiles. On satisfe-
» roit au devoir de la conscience &
» & l'on y trouveroit assurement des

(75) *Ibidem.*

» avantages temporels. J'ai même oui
» dire qu'il s'en trouve beaucoup qui
» ſont dans diſpoſitions favorables,
» & qui prêteroient volontiers l'oreil-
» le aux inſtructions. Le Conſiſtoire
» avoit *une fois pris la réſolution* de
» leur envoyer un Eccléſiaſtique, pour
» demeurer parmi eux & les exhorter
» ſans ceſſe ; mais elle eſt demeurée
» ſans effet.

Ecoles publiques.

Les Ecoles ſont aſſez bien ſervies. On en compte ſeize à Amboine & dans les Iſles de ſa dépendance ; mais on y manque de papier & de plumes ; ce qui fait que les enfans n'y peuvent apprendre qu'à lire. D'ailleurs les Maîtres ſe laſſent du travail, après y avoir employé quelque tems ; & ceux qui leur ſuccedent ayant beſoin de paſſer de années entieres à étudier la langue, les progrès ſont malheureuſement retardés. Mais l'Auteur obſerve que tout imparfaits que ſont ces nouveaux Chrétiens, & quoique la plûpart n'aient rien de plus que la profeſſion exterieure du Chriſtianiſme, ces foibles rayons de lumiere ſervent du moins à leur donner quelques idées de vertu. Ils ont plus de douceur & de bonne foi que les Maures, & le Goûverneur Hollandois prend plus de confiance à leurs engagemens.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

Seiſt viſite l'Iſle de Ternate.

Forts de cette Iſle.

Les ſujets de plainte qui avoient aliéné le Roi de Ternate & qui l'avoient porté même à faire la paix avec les Espagnols, n'empêcherent pas Seiſt de ſuivre le cours de ſa commiſſion. Il alla mouiller avec ſes deux Vaiſſeaux dans la rade de Ternate, ſans aucune marque d'attention pour les reſſentimens de ce Prince. La preſence de ſon Eſcadre & le renfort d'hommes qu'il menoit aux établiſſemens de la Compagnie, furent une nouvelle mortification pour les Ternatois. Il fait la deſcription des Forts. Celui d'Orange ou de Maleie, avoit quatre bons baſtions de maçonnerie à chaux & à ſable, deffendus par trente trois pieces de canon; quatre groſſes de fonte, ſix petites, & vingt trois de fer. La garniſon étoit de deux cens cinquante hommes. Au Nord de Maleie, ſur la croupe d'une montagne, étoit un autre petit Fort nommé *Tolucco*, gardé par un caporal & vingt deux ſoldats, avec ſix pieces de canon & pluſieurs pierriers. Mais l'établiſſement Hollandois conſiſtant proprement dans le Fort d'Orange, c'étoit là que la Compagnie tournoit ſes ſoins & ſa dépenſe. Du côté de la mer, proche du gros baſtion, s'éleve un grand édifice où le

Gouverneur & les autres Officiers font leur résidence. Aux deux bouts de cet édifice sont les magasins. Dans l'enceinte de la place, on comptoit alors cinquante familles ; vingt six de Hollandois mariés, cinq de Japonois, quatre de Pampangres, dix de Bourgeois libres, & quelques transfuges Negres & Espagnols. Tous les Mardicres Chrétiens qui étoient sous l'obéissance de la Compagnie habitoient au côté méridional du Fort, dans un espace renfermé de palissades & divisé en deux belles rues. De cent vingt familles dont cette habitation étoit composée, quatre vingt dix étoient aux gages de la Compagnie, & les autres s'entretenoient de leur travail. On donnoit à chaque famille gagée, cinq réales par mois ; & cette paye les assujettissant aux moindres ordres du Gouverneur, la Compagnie en tiroit de si grands services, que suivant l'aveu de Seist elle auroit eu peine à se soutenir sans eux. Ils travailloient aux fortifications. Ils abbattoient du bois pour le chauffage pour toutes sortes de constructions. On leur donnoit dans ces occasions une escorte de quarante ou cinquante soldats, sans laquelle ils auroient été exposés aux insultes des ennemis, qui

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

étoient fort proches ; car le Roi de Ternate & la plus grande partie de ses Sujets faisoient leur résidence entre Maleie & Tolucco, le long de la côte, vis-à-vis la chaîne de rochers qui la deffend. Il y a des armes de reserve dans le Fort pour deux compagnies ; de sorte qu'au besoin on peut armer les Mardicres.

Les frais de l'entretien de Maleie & de Tolucco monterent cette année à 96117 livres (76).

Fort de Bachian.

Le Roi de Bachian vivoit fort bien avec la Compagnie ; mais il lui fournissoit peu de girofle, parce que ses sujets sont trop indolens pour le cultiver. Seist y visita le Fort de *Barnevelt*, qui avoit été bâti depuis quelques années par le Vice-Amiral *Hoen*. Il en trouva les fortifications en bon état & la garnison de quarante six hommes, outre quelques Esclaves mariés, quelques Mardicres libres, & vingt cinq pauvres Chinois, qui s'entretenoient de leur pêche & du travail de leurs mains.

Forts de Machian.

Dans l'Isle de Machian, qui appartient au Roi de Ternate, mais où l'Amiral Paul Van Caerden avoit établi les Hollandois, Seist trouva trois Forts ;

(76) Mémoire de Seist, *ubi sup.* p. 237 & suivantes.

l'un au Nord, l'autre à l'Oueſt & le troiſieme à l'Eſt. Leurs noms, dans cet ordre, ſont *Gnoſſiquia*, *Taſſaſo* & *Tabillola*.

Le premier eſt ſur une éminence qui a trois cens pas de hauteur, loin du rivage, & de difficile accès. Il n'eſt pas d'une grande étendue, mais il eſt environné d'une muraille de maçonnerie à chaux & à ſable. Sa garniſon eſt de cinquante cinq hommes. Il commande une habitation de Maures, qui eſt à la portée du canon. Comme il n'eſt pas aiſé d'y tranſporter les marchandiſes, on a bâti ſur le rivage une maiſon forte, qui eſt munie de quatre pieces de canon, & dans laquelle le Gouverneur des trois Forts fait ſa reſidence avec les Facteurs. Elle eſt environnée d'une paliſſade, & de logemens pour vingt ſoldats qui y font la garde ; ſans compter trente trois familles de Mardicres, qu'on emploie, comme ceux de Maleie, à toutes ſortes de travaux. Il y a toujours des vivres à Gnoſſiquia, pour plus d'un an, & du riz pour trois. Auſſi les deux autres Forts en tirent-ils leur ſubſiſtance. Cette Place eſt capable de réſiſter à tous les aſſauts paſſagers ; mais elle ne ſoutiendroit pas un ſiege de quelque du-

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

rée, parce qu'on peut lui couper l'eau, qu'il faut aller prendre à une portée de mousquet, vers la maison qui est sur le rivage. Seist conseilla d'y faire une citerne, capable de contenir de l'eau pour deux ou trois mois; ce qui l'auroit mise à couvert de toutes sortes de crainte.

Le Fort de *Taffaso*, est plus grand que celui de Gnoffiquia. Sa situation est au sommet d'une petite montagne, à cent soixante pas du rivage. Il manque aussi d'eau; mais on a fait, dans la descente, un retranchement qui assure la communication avec le puits. Il est muni de quatre pieces de canon, & sa garnison consiste en soixante hommes, quatorze Mardicres & trois Esclaves. Les campagnes qui l'environnent sont habitées par un grand nombre d'Insulaires dispersés, qui ne composent pas de Villages reguliers.

Tabillola est aussi sur une hauteur, à une grande portée de mousquet du rivage. Non seulement il est sans eau; mais pour aller au puits il faut passer par des brossailles, qui rendent les habitans maîtres des passages. La garnison est de dix neuf soldats, sous les ordres d'un Sergent (77).

(77) Memoire de Seist, *ibid.* p. 255 & suiv.

Seiſt s'aſſura, par une exacte recherche, que l'Iſle de Machian eſt fort peuplée, quoiqu'elle n'ait pas plus de ſept lieues de tour. Elle avoit alors environ deux mille deux cens hommes, capables de porter les armes. Cette multitude d'hommes venoit de la jonction des Inſulaires de *Caio*, qui y furent tranſportés en 1609, par le Capitaine *Schot*, & de celle de quelques habitans de *Motir*, qui y étoient paſſés volontairement. C'eſt, après Bachian, la plus fertile de toutes les Moluques. Sous le Fort de Gnoffiquia eſt une petite Ville du même nom, qui a ſous ſa juriſdiction cinq Bourgs, dans leſquels on compte environ ſix cens hommes de milice. Entre ce Fort & celui de Taffaſo, on trouve cinq autres Bourgs, où l'on en compte environ quatre cens quatre vingt. Entre Taffaſo & Tabillola, on en compte ſix cens dans ſept Bourgs, & trois dans quatre Bourgs entre Tabillola & Gnoffiquia (78).

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

Combien cette Iſle eſt peuplée.

Enfin Seiſt nous donne, à la fin de ſon récit, les noms des Forts que les Eſpagnols conſervoient encore aux Moluques; ce qui ne ſe trouve juſqu'ici dans aucun autre Voyageur. » Ils en » ont, dit-il (79), trois à Ternate qui

Forts Eſpagnols aux Moluques.

(78) *Ibid.* p. 259. (79) *Ibid.* p. 269.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

» ſe nomment *Gammalamma*, *Dongiel*
» & *Callematte* ; & deux à Tidor,
» nommés *Taboula* & *Romi*. Pour la
» garde de ces Forts, ils entretiennent
» deux galeres, dont chacune eſt ar-
» mée de ſept pieces de canon & de
» vingt trois hommes. Ils ſe fortifient
» de toutes parts, ils augmentent leurs
» garniſons, ils forment de grands
» projets pour nous chaſſer. C'eſt à
» nous d'y prendre garde & de ren-
» forcer les nôtres.

Obſervations ſur les progrès de la Compagnie Hollandoiſe.

Ce conſeil d'un habile Obſervateur n'eſt pas demeuré ſans effet. Les forces de la Compagnie Hollandoiſe n'ayant fait qu'augmenter par les progrès continuels de ſon Commerce, ſur-tout lorſqu'elle eut chaſſé les Eſpagnols des Moluques, & que s'étant fortifiée dans ſon celebre établiſſement de Batavia elle en eut fait comme un arſenal d'où elle pouvoit fournir des ſecours à toutes ſes autres poſſeſſions, on trouve d'année en année, dans les Mémoires de ſes Agens, une ſuite de proſperités qui cauſent de l'admiration quand on les compare à leur origine. On y voit des Provinces qui ſe forment regulièrement, avec un rapport fidele & bien ordonné à leur centre, d'où elles reçoivent leurs Gouverneurs & leurs mu-

nitions. On voit les Rois de Ternate consentir à brûler tous les girofles de leur Isle, pour rendre ce commerce plus avantageux aux Hollandois dans celle d'Amboine. Enfin l'on y voit leur puissance établie sur des fondemens si solides, que de leur propre aveu elle ne peut être ébranlée, par les peuples du pays, & qu'ils ne la croient pas plus en danger du côté de l'Europe. L'Histoire de leur succès n'appartient à cet ouvrage qu'autant qu'elle se trouve mêlée avec les récits des Voyageurs; mais on lira volontiers ce que Daniel *Braems* disoit d'Amboine & de Ternate aux Etats Généraux, dans le compte qu'il leur rendit des établissemens de la Compagnie en 1697, c'est-à-dire, environ cent ans après sa formation.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

» Nous possedons Amboine en pro- » pre (80); ce qui fait que la Compa- » gnie est seule maîtresse des cloux de » girofle qui se recueillent tous les ans » dans cette Isle. Les habitans nous le » livrent à un certain prix reglé; mais » la Compagnie est obligée de prendre » toute la moisson au même prix, quel-

Témoignage de Daniel Braems sur l'état présent d'Amboine.

(80) Rapport fait aux Etats Généraux par Daniel *Braems*, Facteur général de Livres à Batavia & commandant la derniere flotte arrivée, &c. au Recueil de la Compagnie, Tome I, p. 132.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

» que grande qu'elle puiſſe être ; d'où
» il arrive que la quantité va ſouvent
» au-de-là du débit qu'on en peut fai-
» re. Ainſi cette Iſle produit plus de
» clou de girofle qu'il n'en peut être
» débité & conſommé dans tout le reſ-
» te du Monde. Par cette raiſon, il
» n'eſt plus néceſſaire, comme autre-
» fois, d'obliger les Inſulaires d'Am-
» boine à planter tous les ans un cer-
» tain nombre de jeunes arbres. Auſſi
» n'y prend-on plus garde depuis quel-
» ques années.

» Cette Iſle & ſa Forterefſe ſont
» beaucoup plus expoſées aux entre-
» priſes étrangeres que Banda, non
» ſeulement à cauſe de leur grandeur,
» mais encore parce qu'il y a plus de
» ſoixante mille habitans ; ſans comp-
» ter les pirateries auſquelles Amboi-
» ne a toujours été expoſée de la part
» des Inſulaires voiſins. On n'y ſçau-
» roit pourvoir avec trop de précau-
» tion ; car c'eſt une des plus impor-
» tantes poſſeſſions de la Compagnie
» dans les Indes. Batavia fournit à cet-
» te Iſle, comme à Banda, toute la
» ſubſiſtance néceſſaire, parce que les
» habitans ſont ſi pareſſeux qu'il n'eſt
» preſque pas poſſible de leur faire cul-
» tiver la terre. Et comme le trafic qui

» s'y fait en toiles & en habillements » n'est pas considerable, les charges » de la Compagnie monteroient au-» de-là des profits, si le grand débit » des cloux de girofle ne la dédom-» mageoit amplement. Ce profit ex-» cede six fois au moins les dépenses » ausquelles ce pays donne occasion.

DESCRIPT. DES ISLES MOLUQUES.

Histoire naturelle des Moluques.

Ancienne connoissance du girofle.

IL reste à joindre ici quelques propriétés des Isles Moluques, qui regardent l'Histoire Naturelle. On a déja remarqué que le clou de girofle qui fait leur principale richesse ne croît dans aucun autre lieu du monde, à l'exception de trois ou quatre Isles voisines (81), que cette propriété commune fait quelquefois ranger sous le même nom. Argensola remontant aux anciennes traces du girofle, prétend que les Chinois ont été les premiers qui en ont connu le prix. Ces peuples, dit-il, attirés par l'excellence de son odeur en chargerent leurs Jonques, pour le porter dans les golfes (82)

(81) L'Isle de Meao, qui est à onze lieues de Ternate; l'Isle d'Amboine & celles de Gilolo, de Cinomo, de Cabel & de Marigoran.

(82) Histoire des Moluques, Tome premier, page 107 & suiv.

HISTOIRE NATURELLE DES MOLUQUES.

de Perse & d'Arabie. Mais il n'ajoute rien qui puisse fixer le tems de cette découverte. Pline a connu le girofle, & le décrit comme une espece de poivre long, qu'il appelle *Cariophyllum*. Les Perses l'ont nommé *Calafu*. Il n'est pas question d'examiner ici lequel de ces deux noms a pris naissance de l'autre. Les Espagnols le nommoient anciennement *Girofa* ou girofle, & depuis ils l'ont appellé *Clavo*, ou clou, à cause de sa figure. Les habitans des Moluques nomment l'arbre *Siger*, la feuille *Varaqua*, & le fruit *Chimque* ou *Chamque*.

Forme de la plante.

L'arbre du girofle ressemble beaucoup au laurier par la grandeur & par la forme des feuilles ; mais la tête est plus épaisse, & les feuilles un peu plus étroites. Le goût du clou se trouve dans les feuilles, & jusques dans le bois. Les branches, qui sont en grand nombre, jettent une quantité prodigieuse de fleurs, dont chacune produit son clou. Ces fleurs sont d'abord blanches. Ensuite elles deviennent vertes ; puis rouges & assez dures. C'est alors qu'elles sont proprement cloux. En sechant, les cloux prennent une autre couleur, qui est un brun jaunâtre. Lorsqu'ils sont cueillis, ils deviennent d'un noir

de fumée. Ils ne ſe cueillent pas avec la main, comme les autres fruits. On attache une corde à la branche, qu'on ſecoue avec force ; ce qui ne ſe fait pas ſans incommoder les arbres ; mais ils en deviennent plus fertiles l'année d'après. Cependant quelques-uns les battent avec des gaules, comme on abbat les noix, après avoir ſoigneuſement nettoyé l'eſpace qui eſt deſſous.

HISTOIRE NATURELLE DES MOLUQUES.

Comment on cueille le fruit.

Obſervations.

Les cloux pendent aux arbres par de petites queues, auxquelles la plupart tiennent encore lorſqu'ils ſont tombés. On les vend même avec ces queues, car les Inſulaires ramaſſant tout enſemble ne ſe donnent pas la peine de les trier. Mais ceux qui les achetent prennent celle de les nettoier pour les tranſporter en Europe. Les cloux, qui reſtant aux arbres portent le nom de *Meres*, y demeurent juſqu'à l'année ſuivante, & paſſent pour les meilleurs, parce qu'ils ſont plus forts & mieux nourris. Les Javanois du moins les préferent aux autres ; mais les Hollandois prennent par choix les plus petits. On ne plante point le girofle. Les cloux qui tombent & qui ſe répandent en divers endroits le reproduiſent aſſez ; & les pluies frequentes hâtent ſi fort leur accroiſſement qu'ils

HISTOIRE NATURELLE DES MOLUQUES.

donnent du fruit dès la huitieme année. Ils durent cent ans. Quelques-uns ont pretendu qu'ils ne croissent pas bien lorsqu'ils sont trop près de la mer, ni quand ils en sont plus loin que de la portée d'un pierrier. Mais les Hollandois rendent temoignage qu'il s'en trouve de fort éloignés de la mer, & qu'ils viennent également dans toutes ces Isles, sur les montagnes comme dans les vallées. Ils meurissent depuis la fin du mois d'Août jusqu'au commencement de Janvier.

Propriété singuliere du girofle.

Il ne croît point d'herbe, ni aucune sorte de verdure autour des girofles, parce qu'ils attirent tous les sucs nourriciers de la terre. Les cloux sont d'une nature extrêmement chaude. Si l'on en met un sac sur un Vaisseau plein d'eau, on trouvera dans peu de tems que l'eau sera considerablement diminuée, sans que la qualité des cloux y perde rien. S'il se trouve une cruche d'eau dans le lieu qu'un Marchand choisit pour les nettoier, quelque éloignée qu'elle soit des cloux, elle sera vuide en deux jours, par la chaleur extraordinaire qu'ils repandent autour d'eux. Les Hollandois qui ont fait cette experience ajoutent que la soie grege de la Chine à la même vertu. Qu'on la mette dans quelque

lieu, un pied ou deux au-dessus de la terre, & qu'on arrose d'eau le pavé, on trouvera le lendemain le pavé sec & la soie toute imbibée d'eau. Les Indiens employent cette ruse, pour donner plus de poids à la soie qu'ils livrent dans le commerce (83).

HISTOIRE NATURELLE DES MOLUQUES.

Ce qui sert à sa multiplication.

L'Historien des Moluques raconte, sur les Mémoires des Portugais, que les pigeons ramiers, qui sont en grand nombre dans l'Isle de *Gilolo*, mangent le reste des cloux qui vieillissent sur les arbres, & que les rendant avec leur fiente il en renaît d'autres girofles. C'est la raison, dit-il, qui les fait multiplier par-tout (84), & qui s'opposera toujours aux efforts qu'on pourroit faire pour les detruire. Il rapporte aussi qu'après la conquête des Portugais, les Rois des Moluques, indignés de l'insolence & de la cruauté de leurs vainqueurs, ne trouverent pas d'autre moyen, pour s'en delivrer, que de detruire les funestes richesses qui les exposoient à cette tyrannie. Le desespoir leur mit le feu à la main pour brûler tous les girofles; mais cet incendie repondit si mal à leurs vûes, qu'au lieu de repandre une éternelle sterilité dans leurs

(83) Second voyage des Hollandois, p. 507.

(84) Argensola, T. I, p. 114.

HISTOIRE NATURELLE DES MOLUQUES.

Isles, il en augmenta beaucoup la fertilité. En effet, remarque le même Auteur, l'experience a fait connoître que la cendre mêlée à la terre est capable de l'engraisser. Dans plusieurs endroits de l'Europe, on brûle le chaume sur les terres steriles, & l'on embrase de grandes campagnes pour les rendre plus fecondes (85).

Usages qu'en font les Indiens.

On confit, aux Indes, le clou de girofle dans le sucre, ou dans le sel & le vinaigre. Quantité de femmes Indiennes ont l'habitude de mâcher du clou, pour donner plus de douceur à leur haleine. Mais les excellentes qualités du girofle sont d'ailleurs assez connues.

Sagu, pain des Moluques.

Le sagu, qui supplée, dans les Isles Moluques, au défaut du riz & d'autres grains, que la nature leur a refusés, est un arbre de grandeur médiocre, dont on fend le tronc pour en tirer la moelle. Un maillet de bois sert à l'écraser; & de cette substance, qui se reduit à peu près en forme de scieure de bois, on fait une sorte de pain que les Insulaires nomment sagu. Ce pain est fort blanc. La grandeur qu'on lui donne est celle de la paume de la main. Tout ce que les Insulaires vendent ou

(85) *Ibid.* p. 106.



T. VIII. N°. XII.

1. Poivre Chien. 5. Blimbing



T. VIII. N.° XII.

1 Poivre 2 Durions 3 Sagu 4 Hontz Tonge ou langue de Chien. 5. Blimbing

achetent entr'eux, se paye avec du sagu. Des branches du même arbre, en les coupant avec adresse, il coule un jus nommé *Tuacan*, qui est la liqueur ordinaire des Moluques, & dont l'usage est également agréable & sain. Les Insulaires ne vendent le vin de palmier qu'en secret, parce que leur loi interdit toutes sortes de vins (86).

HISTOIRE NATURELLE DES MOLUQUES.

Amandiers.

Ils ont quantité d'amandiers, dont le fruit est plus gros que les amandes de l'Europe. Les coques en sont si dures qu'on a de la peine à les casser avec un marteau; mais l'usage en est excellent pour les forges, parce que le feu en est extrêmement âpre. Chaque coque renferme deux ou trois amandes, de forme longue. Le tabac croît en abondance aux Moluques; mais il n'égale pas en bonté celui des Indes Orientales, quoique les fruits communs y soient les mêmes, & qu'ils n'ayent rien d'inferieur.

Couleuvres extraordinaires.

On y trouve de grandes couleuvres, qui ont plus de trente pieds de long & qui sont d'une grosseur proportionnée. Elles rampent pesamment. On n'a jamais reconnu qu'elles soient venimeuses. Ceux qui les ont vûes assurent que lorsqu'elles manquent de nourritu-

(86) Second voyage, page 508.

HISTOIRE NATURELLE DES MOLUQUES.

re, elles mâchent d'une certaine herbe dont elle doivent la connoiſſance à l'inſtinct de la nature ; après quoi elles montent ſur les arbres au bord de la mer, où elles dégorgent ce qu'elles ont mâché. Auſſi-tôt divers poiſſons l'avallent ; & tombant dans une ſorte d'yvreſſe qui les fait demeurer ſans mouvement ſur la ſurface de l'eau, ils deviennent la proie des couleuvres (87).

Crocodiles differens des autres.

On remarque ici que les crocodiles, fort differens de ceux des autres lieux pour la voracité, ne ſont dangereux que ſur terre ; & que dans la mer au contraire ils ſont ſi lâches & ſi engourdis qu'ils ſe laiſſent prendre (88) aiſement. Un jour on en prit un qui avoit quatre yeux & le cœur fort petit (89).

Les *Cuzos*, petits animaux qui ſe trouvent dans ces Iſles, ſont une eſpece de lapins qui ſe tiennent ſur les arbres & qui ſe nourriſſent de leurs fruits. Ils ont le poil épais, crêpu & rude, de couleur entre gris & roux, les yeux ronds & vifs, les pieds petits, la queue longue & belle, qui leur ſert à ſe prendre aux branches, pour atteindre plus facilement juſqu'aux fruits. Leur

(87) Hiſtoire des Moluques, Liv. II, page 116.
(88) *Ibid.*
(89) *Ibidem.*

odeur

odeur eſt mauvaiſe & tire ſur celle du renard (90).

HISTOIRE NATURELLE DES MOLUQUES.

Perroquets.

Tous les Voyageurs parlent avec admiration de la facilité que les perroquets des Moluques ont à répeter tout ce qu'ils entendent. Leurs couleurs ſont variées & forment un mêlange agréable. Ils crient beaucoup & fort haut. On aſſure que dans le tems qu'on y formoit la ligue qui en chaſſa les Portugais, un perroquet, volant dans l'air, cria d'une voix très-forte, *Je meurs, je meurs*, & que battant au même tems des aîles il tomba mort (91). Les Hollandois du ſecond voyage en avoient un qui contrefaiſoit ſur le champ tous les cris des autres animaux qu'il entendoit. Ils ſont un peu plus petits que ceux des Indes Occidentales (92).

Oiſeaux de Paradis.

L'Iſle de Ternate a quantité d'oiſeaux de Paradis, que les Portugais nomment *Paxaros del ſol*, ou oiſeaux du ſoleil. Les habitans leur donnent le nom de *Manucodiata*, qui ſignifie oiſeaux des Dieux. Les Hollandois en achetent quelquefois de morts à fort vil prix; mais comme ils les tiennent des habitans, on ne lit dans aucune de

(90) Page 117.
(91) *Ibid.* & ſecond Voyage des Hollandois, p. 509.
(92) Second voyage des Hollandois. *ubi ſup.*

HISTOIGE NATURELLE DES MOLUQUES.

leurs Relations qu'ils ayent jamais eu l'occaſion de reconnoître s'il eſt vrai que ces oiſeaux vivent de l'air, qu'ils ne viennent jamais à terre, qu'ils n'ont pas de pieds, & qu'ils tombent morts en traverſant ces Iſles. Telle eſt l'idée ſous laquelle pluſieurs Naturaliſtes les repréſentent. Mais quelques Voyageurs aſſurent avec plus de vraiſemblance, ſur le témoignage des Marchands Indiens, qu'ils ont deux pieds comme les autres oiſeaux, & que l'opinion contraire vient de l'uſage établi parmi ceux qui les prennent, de leur ôter les pieds, & de ne leur laiſſer que la tête, le corps & la queue, qui eſt compoſée de plumes admirables. Ils les font ſécher enſuite au Soleil, ce qui fait diſparoître toutes les traces des pieds (93).

Oies noires.

On voit aux Moluques de grandes troupes d'oies noires, dont les pieds reſſemblent à ceux des perroquets. Les cannes & les grives y ſont en abondance; mais le climat, ou la nourriture, n'eſt pas favorable aux poules, & à tout ce qui eſt compris ordinairement ſous le nom de volaille. Ces Iſles ne ſont pas renommées non plus pour la pêche, quoique la mer y offre diverſes eſpeces de poiſſon. Les manatées ou

Volaille.

(93) *Ibidem.*

les vaches marines y reſſemblent à celles du Breſil. On y trouve une ſorte d'écreviſſe de mer, qui cauſe la mort dans vingt quatre heures, pour peu qu'on en mange. Les côtes en offrent une autre eſpece, ſous certains arbres dont l'ombre ne ſouffre aucune herbe, & cauſe même des maladies à ceux qui s'y endorment. Ces écreviſſes terreſtres reſſemblent aux langouſtes. Elles ont les jambes courtes, & des dents blanches & fermes, qui leur ſervent à caſſer les fruits à coquille pour s'en nourrir. Elles naiſſent entre les rochers, où on les va prendre la nuit à la lumiere du feu. Le corps, les jambes & la chair en ſont les mêmes qu'aux langouſtes. Elles ont près de la queue, une eſpece de ſachet ou de bourſe, remplie d'une certaine pâte dont le goût eſt fort agréable (94).

HISTOIRE NATURELLE DES MOLUQUES.

Deux ſortes d'écreviſſes.

Dans toutes les Moluques, il croît une eſpece de bois rougeâtre, qui brûle & fait de la flamme & de la braiſe ſans ſe conſumer. Il ſemble tenir de la nature de la pierre. On le met aiſément en pieces avec les doigts, & on peut le briſer entre les dents (95).

Bois qui brûle ſans ſe conſumer.

Aſſez près de l'ancien Fort Portugais

(94) Hiſtoire des Moluques, *ubi ſup.*
(95) *Ibidem.*

HISTOIRE NATURELLE DES MOLUQUES.

Catopa, plante qui produit des papillons.

de Ternate, on trouve une plante nommée *Catopa*, d'où tombent de petites feuilles, moindres que sa feuille commune, qui ne sont pas plûtôt tombées qu'on voit la tête d'un ver ou d'un papillon se former de la queue de la feuille, dont les filamens sont les pieds de l'insecte, & les plus minces se changent en aîles; de sorte qu'elle paroît presqu'en même-tems feuille & papillon. Cet arbrisseau se renouvelle tous les ans, & pousse des sions comme ceux du chateigner, d'où naissent ces vers, qui rampent ensuite le long des filamens des grandes feuilles, comme s'ils y étoient attachés (96).

(96) *Ibidem.*



SECOND VOYAGE DE PAUL VAN CAERDEN aux Indes Orientales (97).

N'ABANDONNONS pas les Heros Hollandois dans le cours de leurs principaux Exploits, jusqu'au terme du moins que la Compagnie s'étoit proposé par le Conseil de Warwick & de Matelief, pour l'établissement de ses forces & pour le succès perpétuel de son commerce. C'est une justice qu'on leur doit dans cet ouvrage après l'avoir rendu à leurs ennemis. Paul *Van Caerden*, qui avoit déja fait le voyage des Indes, fut choisi en 1606 pour y executer de nouvelles entreprises, avec son ancienne qualité d'Amiral; préjugé favorable pour son mérite, mais que d'autres raisons néanmoins paroissent capables d'affoiblir. Introduction.

Il partit du Texel le 20 d'Avril 1606, avec huit Navires, dont la plupart étoient d'environ sept cens tonneaux, & dont l'armement revenoit à plus de Départ du Texel.

(97) Journal du second voyage de Paul Van Caerden, *ubi sup.* T. III, page 574.

VAN CAERDEN. II Voyage. 1606.

Nouvelles sanglantes.

dix huit cens vingt cinq mille livres. Les équipages étoient composés de mille soixante hommes. Toutes les informations qu'il se procura jusqu'au 29 de Juin, par la rencontre de plusieurs Navires Anglois ou Hollandois, lui présenterent les images d'une guerre sanglante. Il étoit sorti de la riviere de Lisbonne environ vingt huit Vaisseaux, pour croiser sur les bâtimens de ces deux Nations. Quatre galions & sept Vaisseaux Hollandois s'étoient déja livré un furieux combat, après lequel, deux des Vaisseaux Hollandois s'étant écartés des autres joignirent la Flotte de Caerden. Les Espagnols avoient pris deux Navires Anglois qui venoient des Indes Orientales, & un Capre Hollandois, dont on racontoit qu'ils avoient fait pendre tout l'équipage. Quelques-uns disoient néanmoins qu'ils s'étoient bornés à leur faire couper le nez & les oreilles (98).

Route jusqu'à Mosambique.

Caerden, fortifié par la jonction de deux Vaisseaux, redouta si peu la rencontre de l'ennemi, qu'il employa au contraire quelque tems à chercher les galions. Mais ayant abandonné cette entreprise pour continuer sa route, il passa le reste de l'année & les deux pre-

(98) *Ibid.* p 575.

VAN CAERDEN. II Voyage. 1607.

miers mois de l'année suivante à surmonter les obstacles que les vents & les calmes opposerent successivement à sa navigation. Il étoit le 13 de Septembre au cap Lopez, sur la côte de Guinée (99); le 6 de Novembre à la rade d'Annobon, où il fut bien reçu des habitans; le premier de Janvier à la hauteur du Cap de Bonne-Espérance, & le 12 de Mars à la vûe des Ilhas Primeras, dont la rapidité des courans rend l'approche dangereuse.

Ce n'étoit pas sans raison qu'il avoit

(99) N'omettons pas des observations utiles. Ce Cap, qui est à un grand dégré de latitude, a ses dangers. On trouve bon fond au dedans; mais il n'en a pas par son travers. Ceux qui sont déchus sous le Cap, à son côté orientale, doivent ranger la côte pour le doubler, parce que les courans portent ordinairement au Nord & qu'on a beaucoup de peine à les surmonter. Le long du Cap, au Sud de Rio de Gabon, gît, à deux lieues de terre, un banc qui est fort uni & qu'il faut bien prendre garde à parer. Lorsqu'on traverse à l'Isle des chevaux, on va contre le Banc François, auquel il faut aussi faire honneur; car de haute eau, il n'y a que trois brasses de profondeur en certains endroits. Il y a encore un troisieme Banc qui commence proche des terres & qui court en mer, qu'il ne faut pas moins soigneusement éviter; ce qui peut se faire assez facilement, à cause de la blancheur du sable qu'on découvre. Pour ancrer dans la veritable rade, il faut que ce soit proche de l'arbre sec, où il y a dix à douze brasses d'eau & où le mouillage est bon. Mais quand on veut jetter l'ancre à la pointe du Cap, il faut que ce soit sur trente brasses, & l'on est tout à terre. Proche de la riviere tortueuse & au-de-là de l'arbrè sec, on trouve de bonne eau douce. P. 577.

VAN CAERDEN. II Voyage. 1607.

Caerden est chargé d'insulter cette Forteresse Portugaise.

renoncé si tôt à chercher les Portugais sur leurs propres côtes. Ses instructions portoient l'ordre de leur causer de l'inquiétude à Mozambique, & de tenter encore l'attaque du Fort. Cette Place, une des meilleurs que les Portugais eussent dans les Indes, étoit deffendue par une grosse garnison, & parfaitement munie de vivres. L'Isle qui la contient est petite, & située à une grande demi-lieue du Continent, dans un golfe où les terres du Continent s'avancent plus en mer que l'Isle même. Mais au devant de cette Isle, il y en a deux autres, nommées Saint-Jacques & Saint-Georges, qui faisant une ligne droite avec la ligne avancée du Continent, rendent le passage suspect à ceux qui l'ignorent (1).

Instructions qu'il donne à ses troupes.

La Flotte Hollandoise avoit des Pilotes exercés dans ces mers. Mais avant que de les employer à ses vûes, Caerden lut aux équipages l'article de ses

(1) C'est entre ces deux dernieres, qui sont désertes, & le Continent, qu'il faut passer, en les laissant à main droite du côté du Sud, & le Continent à main gauche du côté du Nord. On va jusqu'au Fort sans avoir besoin de Pilote-côtier, parce qu'il y a une profondeur suffisante, & qu'on voit distinctement les bancs & les bas-fonds qui sont du côté du Continent. Le mouillage est entre le Fort & le Continent, à un jet de pierre de l'Isle, & les Vaisseaux y sont comme dans un port à l'abri de toutes sortes de vents. Page 589.

VAN CAERDEN. II Voyage. 1607.

instructions, qui regardoit la conduite qu'ils devoient tenir à terre & les armes qu'ils y devoient porter. Un autre article leur deffendoit, sous peine de punition corporelle, de faire aucun tort aux Indiens de l'Isle de Mozambique, d'insulter les femmes, de mettre le feu aux édifices & aux grains, de manger à terre d'aucune chose cuite, dans la crainte du poison, parce que les Portugais avoient la réputation d'employer souvent cette voie pour se défaire de leurs ennemis (2). Après cette explication, la Flotte s'avança vers le Fort, à la vûe duquel le Vaisseau de Caerden arriva le 29 de Mars. La garnison ne l'eut pas plûtôt découvert, qu'elle tira sur lui. Mais aucun coup ne porta. Il y avoit dans la rade, deux caraques & un autre Vaisseau de moindre grandeur. Le reste de la Flotte, ayant suivi son Chef, jetta l'ancre avec lui vers le soir, hors de la portée du canon.

Il s'empare de trois bâtimens Portugais.

Le lendemain, à la pointe du jour, on porta au *Beaupré* les grapins d'abordage, on se pavoisa, & tout fut disposé pour tomber sur les caraques. Mais lorsqu'on s'en fut approché, malgré le feu continuel du Fort, on reconnut

(2) Page 578.

VAN CAERDEN. II Voyage. 1607.

qu'il n'y avoit personne dans les trois bâtimens. Ils furent emmenés par les canots & les chaloupes, tandis que la garnison faisoit des décharges de mousqueterie, parce qu'on étoit si proche que le canon ne pouvoit nuire. Le Capitaine d'un Vaisseau Hollandois, nommé le *Ceylan*, fut percé d'un coup de balle. Mais tout le canon de la Flotte joua long-tems avec beaucoup de vigueur.

La nuit ayant donné le tems d'assembler le Conseil, on résolut que la descente se feroit le lendemain, & qu'en même tems deux Vaisseaux s'approcheroient du Fort, autant pour le canoner sans relâche que pour empêcher les habitans d'entrer dans les belles maisons qui l'environnoient, & qui occupant un grand espace, faisoient juger que l'Isle étoit fort peuplée. Mais le jour fut employé aux préparatifs. La garnison voyant qu'on n'avoit pas débarqué, sortit du Fort sur le soir, enseignes déployées, dans la crainte que la descente n'eût été remise à la nuit suivante, & demeura jusqu'au jour dans le Village, pour s'y opposer vigoureusement (3).

Les Hollandois font leur descente.

Caerden avoit ordonné qu'elle se feroit le matin du premier d'Avril. La

(3) Page 580 & suiv.

plus grande partie de ſes gens fut tranſportée à terre, au travers de mille coups de mouſquets, dont il n'y eut perſonne de tué. Loin de trouver de la réſiſtance ſur le rivage, ils y furent reçus par quelques Noirs, qui jetterent leurs armes aux pieds de l'Amiral, en demandant grace & ſe qualifiant de miſérables Eſclaves. Caerden, leur ayant donné ordre de retourner dans leurs demeures, fit paſſer ſes gens en ordre de bataille par le Village, qu'il trouva bien bâti & partagé en rues qui lui donnoient l'apparence d'une Ville, pour aller camper au Couvent de Saint-Dominique, qui eſt à la portée du canon de la Forterеſſe. On ceſſa de tirer ſur eux; mais, ſans chercher d'où venoit ce changement, ils ſerrerent de ſi près la Place qu'on n'y pouvoit entrer ni en ſortir. Le même jour on commanda un détachement pour aller déſarmer les Negres du Village, & rompre leurs armes, qui n'étoient que des zagaies, des fleches & d'autres armes. Tous les habitans qu'on y trouva furent enfermés dans l'Egliſe, qui avoit autrefois ſervi de Forteresse, & l'on y mit une bonne garde (4).

VAN CAERDEN. II Voyage. 1607.

(4) On ſupprime un détail dont il n'y a rien d'utile à recueillir.

VAN CAERDEN. II Voyage. 1607.

Siege d'un mois.

Les Hollandois sont obligés de se retirer.

Le siége prit alors une forme réguliere & fut continué l'espace d'un mois avec une ardeur égale dans l'attaque & dans la deffense. Mais les maladies, qui commencerent à devenir si fréquentes, dans le camp Hollandois, que chaque jour on renvoyoit à bord trente ou quarante malades, forcerent l'Amiral de penser à sa propre conservation. Il fit rembarquer son artillerie au commencement de Mai; & se disposant à la retraite, il écrivit au Commandant du Fort, pour lui demander s'il vouloit sauver par une rançon les maisons Portugaises du pays. La réponse fut si peu civile, que dès le même jour les Hollandois brûlerent les trois Vaisseaux qu'ils avoient pris & toutes les barques qu'ils purent trouver. Ils abbatirent tous les cocotiers, & pendant les jours suivans ils s'employerent à brûler les édifices, sans en excepter les Eglises de Saint-Gabriel & de Saint-Dominique (5). Mais s'ils causerent à leurs ennemis tout le mal qu'ils purent s'imaginer, ils en reçurent aussi du canon de la Forteresse, sous lequel il falloit passer pour sortir de la rade (6). Le *Zi-*

(5) Pages 588 & précédentes.

(6) Pour tirer de la rade à la mer par le travers du Fort, sous lequel il faut passer, on porte le Cap au.

riczée, un de leurs Vaisseaux, ayant touché & demeurant immobile pendant la basse marée, on tira sur lui plus de soixante-dix coups, qui le désemparerent jusqu'à mettre l'Amiral dans la nécessité de le décharger & de le brûler. La plupart des autres Vaisseaux étoient percés aussi de tant de coups, qu'ils furent obligés de mouiller hors de la portée du canon, pour se mettre en état d'aller prendre des rafraîchissemens aux Isles de Comore (7).

VAN CAERDEN. II Voyage. 1607.

Ravages qu'ils commettent.

Ils perdent un Vaisseau.

Mais l'animosité des Hollandois s'étant ranimée avec leurs forces, pendant un séjour de six semaines qu'ils firent dans l'Isle Mayotte, ils retournerent sur la côte de Mozambique vers la fin de Juillet. Leur esperance étoit d'y rencontrer les caraques, qui y étoient attendues dans cette saison. Ils se rapprocherent du Fort, sous lequel ils en virent effectivement trois à l'ancre. Mais, après quantité d'efforts, il leur fut impossible de prendre assez d'avantage

Sud-Est, un peu plus vers l'Est; car proche de-là il y a une roche à laquelle il faut faire honneur. Il ne faut pas non plus s'approcher des bancs qui sont du côté du Continent, à moins de quatre ou cinq brasses d'eau; mais il faut courir autant qu'on le peut sur huit ou neuf brasses, jusqu'à ce qu'on ait dépassé le Fort. Alors on peut fort bien aller mouiller sous les petites Isles, à l'abri de tous les vents, sur huit ou neuf brasses.

(7) Page 596.

VAN CAERDEN. II Voyage. 1607.

pour les attaquer. Quantité de prisonniers, qu'ils firent dans des canots, leur apprirent que les Portugais en attendoient trois autres, qui s'étoient écartées de leur Flotte vers le Cap de Bonne-Espérance. Caerden se promettant qu'il en tomberoit du moins une entre ses mains, croisa plus de trois semaines entre le Continent & les Isles. Enfin les vents & les courans devinrent si contraires, qu'on prit au Conseil la résolution de continuer le voyage. On découvrit la côte des Indes à la fin de Septembre. Le 2 d'Octobre, ayant gouverné sur les terres, on entra dans la riviere de *Sifarnon*, à quatre lieues au Sud de *Danda*, & à sept ou huit lieues au Nord de Dabul (8). Après y avoir pris des rafraîchissemens, on remit à la voile le 6 d'Octobre, sans autre vûe que de s'avancer vers les lieux du commerce, lorsque le 10 on découvrit une voile qui rasoit la côte pour se retirer à Goa, dont elle n'étoit plus qu'à deux lieues. On la reconnut bientôt pour une caraque. Elle fut serrée de si près, qu'avant le coucher du Soleil, elle s'échoua contre les terres où elle fut forcée de se rendre. C'étoit l'Amiral des trois qui s'étoient écartées proche

Caraque qu'ils prennent & qu'ils brûlent sur la côte des Indes.

(8) Page 601.

du Cap de Bonne-Espérance. Elle avoit eu trois cens hommes d'équipage, qui se trouvoient réduits à cent, la plupart malades, parce qu'elle étoit en mer depuis huit mois sans avoir pû se procurer les moindres rafraîchissemens. Elle étoit du port de sept cent tonneaux; chargée d'huile, de vin & d'argent. L'équipage fut enlevé & mis à terre, à la réserve de l'Amiral qu'on retint prisonnier. On donna deux pieces de huit à chaque homme pour se conduire jusqu'à Goa; & les effets ayant été transportés sur la Flotte, tout le reste fut livré aux flammes (9).

VAN CAERDEN. II Voyage. 1607.

Ainsi les Hollandois dûrent au hazard un riche butin, qu'ils avoient cherché inutilement au travers de mille dangers. Le 17 ils mouillerent à l'embouchure de la riviere de Goa, où ils trouverent les trois caraques dont ils venoient de brûler l'Amiral. Mais leur avidité pour cette nouvelle proie fut refroidie par la difficulté d'en approcher. Elles étoient sous le Fort, avec d'autres bâtimens; sans compter que Caerden sçavoit déja qu'elles étoient déchargées (10). La Flotte alla mouiller le 20 d'Octobre, sous les petites

(9) Page 602.

(10) Page 603.

VAN CAERDEN. II Voyage. 1607.

Isles de Zuemadas.

Isles de *Zuemadas*, qui sont formées par huit ou neuf rochers à deux lieues du Continent (11). Les Hollandois ne pouvoient choisir un poste plus favorable, pour fondre sur tous les bâtimens Portugais qui s'approcheroient de Goa. Cependant, après y avoir employé inutilement dix jours, le Conseil ayant considéré que le tems où le reste des caraques auroit dû paroître étoit passé, fit lever l'ancre, pour croiser dans ces parages, jusqu'à *Pinanni*, où l'on mouilla le 15 de Novembre à six ou sept lieues de Calecut. C'est une Fortéresse du Samorin, bâtie de caillou. Quoique ce Prince fût alors à la tête de ses troupes, & qu'on eût fait entendre à Caerden qu'il étoit en guerre avec les Portugais, la difficulté qu'il fit d'accorder de l'eau & des vivres à la Flotte, la vûe de quelques fustes Portugaises qui cou-

Les Hollandois se defient du Samorin.

(11) Pour reconnoître *Bardes*, quand on est au Sud des Zuemadas, il faut se rallier à la terre & courir le long de la côte au Sud-quart-de-Sud-Est, ou au Sud-Sud-Est, selon qu'on est plus ou moins proche des terres. Quand on les a perdues de vûe, on découvre à l'Est une pointe de terre en *écore*, sur laquelle il y a une tour blanche; & au Sud un haut-cap, sur lequel on a bâti un Couvent qui est blanc aussi, la riviere étant entre ces deux Caps. Lorsqu'on en est proche, on a la vûe de deux ou trois petites Isles proche de la côte, à trois lieues du Cap, où est la tour blanche, qui se nomme le Cap de Bardes, & qui est la pointe septentrionale en entrant dans le port. P. 634.

VAN CAERDEN. II Voyage. 1607.

roient librement vers la côte, & d'autres raisons, firent juger aux Hollandois qu'ils avoient peu de fond à faire sur son amitié. Cependant ils déguiserent leurs soupçons; & rangeant la côte de Malabar, ils allerent passer devant Cochin, d'où ils s'avancerent jusqu'au cap de Comorin. Là, ils furent exposés le soir au peril de se briser contre un rocher à fleur d'eau, qui ressemble au dos d'une baleine (12). L'Isle de Ceylan, qu'ils visiterent ensuite, ne leur ayant offert aucune occasion de nuire aux Portugais, & le peu qui restoit de cette mousson ne leur permettant point d'aller répandre la terreur à Malaca, ils se déterminerent à gouverner vers Bantam.

Irrésolutions de Caerden, & jugement que Matelief porte de lui.

Ces courses incertaines, qui les auroient fait prendre moins pour des Marchands que pour des pirates ou des

(12) Le veritable Cap de Comorin est une petite pointe de terre, un peu élevée d'abord & fort montueuse plus avant. Il y a au bout trois ou quatre éminences, qui paroissent séparées les unes des autres lorsqu'on vient par le Nord & qu'on prend pour autant d'Isles, parce qu'on ne peut voir les basses terres qui sont au pied. Le rocher, où les Hollandois faillirent de perir, est à une petite lieue de terre. Il y en a une autre à la portée d'un petit canon de terre, qui est toujours audessus de l'eau; de sorte que de jour on n'y peut passer sans peril, & que de nuit il faut s'éloigner à deux ou trois lieues de la côte. P. 651.

VAN CAERDEN. II Voyage. 1607.

avanturiers, semblent répondre à certaines instructions de la Compagnie, qui ordonnoient à l'un de ses Amiraux d'apporter plus de soins à la guerre qu'au commerce (13). Mais ne justifient-elles pas aussi le jugement que Matelief porte de Caerden, dans la Relation précédente, & l'opinion peu avantageuse qu'il avoit de sa prudence ? Il ne paroît pas qu'il eut pris jusqu'alors la moindre information sur les nouveaux établissemens des Hollandois, ni qu'il eut compté parmi ses devoirs le soin de leur porter du secours. Ce fut le reproche qu'il reçut de Matelief à Bantam. On a vû dans le Journal de ce grand homme qu'il n'épargna rien pour engager Caerden à tourner du côté des Moluques, en s'efforçant de lui faire comprendre que le principal interêt de la Compagnie étoit alors de conserver Amboine & les Moluques.

La froideur avec laquelle il avoit reçu de si sages conseils ne l'empêcha pas de s'y conformer. De Bantam, qu'il quitta le 10 de Janvier 1608, il alla jetter l'ancre sur la côte de Pulo-Panian, d'où il arriva le 29 de Février à la pointe meridionale de Celebes,

(13) Voyez ci-dessus le Journal de Matelief.

VAN CAERDEN. II Voyage. 1605.

formée par une haute montagne, qui fait une basse pointe de terre du côté occidental. Le 3 de Mars, après avoir passé l'Isle *Cabone*, qui est un pays montueux à huit ou neuf lieues au Nord-Nord-Est de Botton, il rencontra deux Vaisseaux Hollandois, l'un de sa propre Flotte, nommé le *Patane*, qu'il avoit envoyé à Celebes pour y prendre du riz; l'autre qui se se nommoit l'*Erasme*, de la Flotte de Matelief, & qui conduisoit une fregate Espagnole chargée de vivres pour Ternate, qu'il avoit prise sur la côte de Celebes. Les Espagnols, pressés à Ternate par les Hollandois, avoient envoyé cette fregate à Malaca pour y demander du secours (14).

Il rencontre deux Vaisseaux Hollandois.

Après avoir cotoyé l'Isle de Botton, & sur le soir une des petites Isles de *Cabincos*, entre lesquelles la Flotte passa pendant la nuit (15), on dé-

La flotte arrive à Amboine.

(14) Les gens du *Patane* avoient vû à Celebes un homme des Pays-Bas, qui étoit dans cette Isle depuis dix ans, & qui avoit tellement oublié sa langue maternelle qu'il avoit de la peine à se faire entendre & à répondre aux questions qu'on lui faisoit. Il étoit fort bien auprès du Roi, qui ne vouloit pas lui permettre de se retirer.

(15) Elles sont entr'elles à six lieues de distance. Lorsqu'on en approche, on peut voir les hautes & grandes Isles qui sont au Nord de Botton; car celle qui est le plus au Nord gît au Nord-quart-de-Nord-Ouest, à dix sept ou dix huit lieues du bout septentrional de Botton, & à

VAN CAERDEN. II Voyage. 1608.

couvrit, le 8, l'extrêmité orientale de l'Isle Burro; & le 10, on jetta l'ancre devant le Fort d'Amboine. Quoique la tranquillité des Hollandois n'eut pas été troublée dans cette Isle, Caerden y employa deux mois à regler les affaires du commerce & celles du nouvel établissement. Il y reçut un Envoyé de Ternate, de la part du jeune Roi, dont le pere avoit été enlevé par les Espagnols & conduit aux Manilles. Cette députation le fit partir d'Amboine le 10 de Mai, pour se rendre droit à Ternate. Trois Galeres & quelques Jonques Espagnoles qu'il y apperçut à l'ancre, en y arrivant le 18, ne l'empêcherent de mouiller devant le Fort Hollandois de *Maleye*, où il trouva le *Gueldres*, le *Petit-Soleil* & le *Pigeonneau*, trois Vaisseaux de la Flotte de Matelief, avec la Fregate Espagnole qui avoit été prise par l'*Erasme* (16).

Elle se rend à Ternate.

Tentatives impuissantes à Tidor & à Ternate.

Dans les projets que Caerden avoit formés sur les Forts ennemis de Ternate & de Tidor, il avoit esperé de pouvoir déguiser ses forces en affectant de l'incertitude & de la lenteur, pour surprendre les Espagnols par

l'Ouest-quart-de-Nord-Ouest des plus septentrionales Isles de *Cabincos*, à seize lieues de distance.

(16) Page 656.

VAN CAERDEN. II Voyage. 1608.

terre & les attaquer en même tems par mer. Mais il fut trahi par quelques deserteurs Indiens, qui éventerent ses préparatifs. L'ennemi fit un retranchement si profond, que les Hollandois trouverent leur marche coupée le long du rivage ; & du côté de la terre, ils ne furent pas moins arrêtés par l'épaisseur d'un bois impénetrable. Les galeres Espagnoles se mirent à couvert sous le canon de leur Forteresse de Tidor. Enfin la disposition des lieux fit avorter toutes les entreprises ; & les Espagnols, malgré toutes leurs rodomontades (17), ne s'empressant point d'aller au-devant de leurs ennemis, tous les mouvemens de vengeance & de haine se bornerent à quelques legers combats entre des chaloupes & des caracores. L'Amiral, rebuté des obstacles, prit la résolution d'aller chercher une meilleure fortune à *Machian*. Cette Isle est à huit ou neuf lieues de Ternate, & n'est gueres plus éloignée de Tidor. C'est la plus abondante de toutes les Moluques en cloux de girofle. Les Espagnols y avoient aussi un Fort, & Caerden avoit appris de Matelief que les habitans y étoient fort affectionnés aux Hollandois. Cinq bâtimens

Les Hollandois vont attaquer Machian.

(17) Page 658.

VAN CAERDEN. II Voyage. 1608.

furent détachés pour cette expedition, avec une grande partie de tous les équipages; & le reste de la Flotte consistant en cinq grands Vaisseaux, demeura devant Tidor (18).

Ce détachement ayant mouillé le 20 sur la côte de Machian, la descente se fit le lendemain avec beaucoup de peril, parce que le rivage est fort inegal. Le Fort qui se nommoit *Taffaso*, étoit situé sur un rocher, qui n'etoit accessible que par trois chemins escarpés, dont les avenues étoient bien munies de canons & de pierriers. On avoit garni tous les autres endroits, de chausses-trappes, qui rendoient le passage impossible (19).

Deffenses du Fort.

Les Hollandois n'ignoroient pas avec quelles précautions ils étoient attendus. Ils se diviserent en trois troupes, pour s'avancer à la fois vers les trois chemins. Le Gouverneur de Maleye commença l'attaque au premier, qui étoit le plus uni. Un Capitaine de la Flotte entreprit la seconde, & l'Amiral, qui étoit aussi descendu, se joignit à lui. Un autre Capitaine se chargea de la troisieme. Il parut que les assiegés avoient rassemblé leurs principales for-

Il est attaqué,

(18) Pages 659 & précédentes.
(19) Page 660.

ées au premier chemin. Neuf Hollandois y furent blessés. Un autre y fut tué d'un coup de canon, & le reste fut repoussé par vne vigoureuse sortie. Mais tandis que les Espagnols étoient occupés de ce côté-là, Caerden, avec sa troupe, marcha vers un autre passage, où malgré les coups redoublés d'une piece de canon, qui le firent reculer trois fois, il s'avança jusqu'à la porte & s'en rendit maître par la mort de vingt ou trente hommes qui étoient chargés de la deffendre. Le Gouverneur de Maleye, qui s'étoit retiré en bon ordre après avoir été répoussé, suivit de près l'Amiral par le passage qu'il s'étoit ouvert, & le seconda si vivement, qu'ils emporterent la place d'assaut. Ceux qui avoient fait une sortie par le premier chemin, trouvant les Hollandois dans la place lorsqu'ils y voulurent rentrer, ne penserent qu'à s'enfuir dans les bois; mais ils se précipiterent eux-mêmes sur les chausses-trapes qu'ils avoient tendues, & les Negres alliés des Hollandois firent main-basse sur tout ce qui eut le malheur de tomber sous leurs coups, à l'exception des jeunes femmes qu'ils reserverent pour l'esclavage. Le Fort fut pillé. Cependant l'Amiral racheta le clou de

Et pris d'assaut.

Sort de la garnison.

VAN CAERDEN. II Voyage. 1608.

girofle & le canon, pour mille pieces de huit qu'il promit aux équipages. On comptoit dans la place huit cens Insulaires de Tidor, deux Espagnols & deux Métifs. Les Hollandois ne perdirent que deux hommes; mais ils en eurent plusieurs de blessés, & cinq ou six qui tomberent malheureusement sur les chaussés-trapes (20).

Caerden trouva le Fort en assez bon état. L'artillerie consistoit en quarante pierriers, deux gros canons, & trois fauconneaux. Un grand nombre d'habitans obtint grace en prêtant serment de fidélité au Roi de Ternate, & la tranquillité fut rétablie, pour durer aussi long-tems du moins que la Flotte Hollandoise ne s'éloigneroit pas de ces Isles. Les Vaisseaux qui étoient demeurés devant Tidor vinrent mouiller avec les autres à la vûe du Fort. Ils ne se proposoient plus que de charger tout le girofle qui se trouvoit dans l'Isle. Mais, peu de jours après cette expédition, pendant qu'on jouissoit d'un calme extraordinaire, la mer commença tout d'un coup à s'agiter, & brisa bien-tôt avec tant d'impétuosité, que tous les bâtimens de la Flotte furent poussés sur le rivage, sans qu'il fût possible de met-

Orage qui fait perir deux Vaisseaux Hollandois.

(20) *Ibid.* & p. suiv.

tre

tre à la voile. L'orage continua si furieusement, qu'il en fit périr deux, dont on ne put sauver qu'une partie de la cargaison. Ensuite le volcan de Tidor s'étant ouvert avec un bruit épouvantable, on en vit sortir des flammes, qui furent suivies d'une épaisse fumée (21). Cet étrange accident reçut diverses interprétations des Espagnols & des Indiens. Les Hollandois, qui n'ont pas l'esprit tourné au merveilleux, n'y virent qu'un simple jeu de la nature, qui ne les empêcha pas de mettre l'ordre convenable à leurs affaires, & de partir un mois après (22) pour Bantam, où ils arriverent le 3 d'Octobre. Ils y employerent six semaines à finir leur cargaison, sans autre trouble qu'une allarme imprévue, qui leur fut causée par le malheur d'autrui. Un des principaux Seigneurs de la Cour s'étant marié le 22, les habitans, dans un tumulte dont l'Auteur nous laisse ignorer la cause, massacrerent leur Sabandar, & donnerent le lendemain son emploi à celui dont le mariage avoit été l'occasion de ce désordre. Les Hollandois,

Le Sabandar est massacré à Bantam.

(21) Voyez la description particuliere de l'Isle de Ternate. Quoique ce Volcan brûle toujours, il est rare qu'il jette des flammes & même de la fumée.

(22) Le 3 d'Août 1608.

VAN CAERDEN. II Voyage. 1608.

qui avoient aſſiſté à cette fête, ſe retirerent dans leur Comptoir, où ils demeurerent tout le jour ſous les armes.

Trois ſemaines après, c'eſt-à-dire le 15 de Novembre, les Hollandois mirent à la voile avec cinq Vaiſſeaux richement chargés. Ils relâcherent au mois de Janvier dans l'Iſle Maurice, le 15 de Mars au cap de Bonne-Eſpérance, & le 3 d'Avril dans la rade de Sainte-Helene; d'où ne trouvant plus que des vents favorables, ils arriverent le 7 d'Août au Port de Fleſſingue (23).

1609. Retour de cinq Vaiſſeaux de la flotte Hollandoiſe.

(23) Pages 663 & précédentes. Remarquez que Caerden ne revint point avec cette partie de ſa flotte. Le Journal n'en dit rien; mais on trouvera des explications là-deſſus dans la Relation ſuivante.



VERHOEVEN
1607.

VOYAGE
DE PIERRE WILLEMSZ VERHOEVEN
Aux Indes Orientales.

CHAQUE année faisoit naître de nouvelles vûes à la Compagnie Hollandoise ; & ses forces augmentant avec ses lumieres par le retour annuel de quelque Flotte, il sembloit qu'il n'y eût plus d'entreprises qu'elle n'osât tenter, ni d'ennemis qu'elle crût capables d'arrêter ses progrès (24).

Armement considerable.

Cet armement, qui lui coutoit deux millions sept cens quatre vingt seize mille livres, étoit composé de treize Navires, dont plusieurs étoient du port de mille tonneaux. Les équipages montoient à près de dix neuf cens hommes, & l'artillerie à trois cens soixante dix sept pieces de canon, avec des vivres pour trois ans. Le commandement

(24) Cette Relation fut écrite par Jean *De-Molre*, premier Commis du Vaisseau Amiral, & par Jâques *Le Fevre*, Fiscal de la Flotte. *Journal de Verhoeven, p.* 5.

VERHOEVEN 1607.

d'une Flotte si redoutable fut donné à Pierre Willemsz Verhoeven (22), natif d'Amsterdam. Il monta le premier Vaisseau de la Chambre de Hollande avec la qualité d'Amiral, & François *Witert*, nommé Vice-amiral, prit le commandement du premier Vaisseau de Zélande. Le jour du départ fut le 12 de Décembre 1607. Ils arriverent le 2 de Février à la vûe des Isles du Cap-verd, où ils obtinrent par la douceur, des rafraîchissemens dans l'Isle de Mai. Cependant ils résolurent d'avertir la Compagnie que pour la sûreté de ses Vaisseaux, il valoit mieux leur donner ordre de se rafraîchir dans les Ports du Continent, aux environs du Cap-verd, où le mouillage est fort bon, & où l'on trouve une grande abondance de limons & d'oranges. Si l'on continuoit de leur marquer l'Isle de Mai pour rendez-vous, le Roi d'Espagne y pouvoit employer ses galions, auxquels il seroit d'autant plus aisé de détruire les Flottes Hollandoises, qu'elles ne pouvoient entrer dans le Port que vaisseau à vaisseau; au lieu qu'en leur marquant tour à tour différens Ports du Continent, pour les mettre à couvert de toute surprise, elles ne s'éloigneroient presque pas de la

1608.

Avis donné à la Compagnie sur le rafraichissement de ses flottes.

(22) On prononce *Verhouven*.

route qui conduit ſous la Ligne, puiſque les vents aliſés d'Eſt-Nord y ſoufflent auſſi (26). VERHOEVEN 1608.

Instructions de Verhoeven

Les inſtructions portoient de paſſer promptement la Ligne, & marquoient pour lieu d'aſſemblée, aux Vaiſſeaux qui pourroient s'écarter, la baie de Verhagen ou celle de St-Auguſtin. Mais cet article, que l'Auteur nomme ſecret (27), devoit l'être moins que l'ordre de combattre la Flotte Portugaiſe, & de faire une nouvelle entrepriſe contre le Fort de Mozambique. C'eſt une obſervation propre à ce Journal, qu'entre les poiſſons qui ſe trouvent ordinairement aux environs de la Ligne, les Hollandois prirent quantité d'*Hydres*, ou de ſerpens d'eau, longs de quatre à cinq pieds. Verhoeven deffendit aux équipages de ſe baigner, parce qu'on eſt ſouvent ſurpris par ces animaux, qui ont tant de force dans les dents, que s'ils ſaiſiſſent un homme par le bras ou la jambe, ils l'entraînent au fond de l'eau. Ils ont la gueule grande & les dents aigues. On les prend avec un gros hameçon de l'épaiſſeur d'un doigt, où l'on attache un morceau de chair. Mais

Hydre ou Serpent-d'eau

(26) *Ubi ſup.* p. 6.
(27) Il a voulu dire apparemment que c'étoit un article peu ſecret de l'inſtruction ſecrette.

VERHOEVEN 1628.

c'est moins leur goût qu'il faut consulter, que celui de certains petits poissons qui les précedent toujours, & qui vont succer l'amorce avant que l'hydre y touche. S'il ne leur en arrive aucun mal, l'hydre s'en approche hardiment & s'accroche en voulant avaler le morceau qu'on lui présente. Quantité de Matelots refuserent d'en manger, d'autres en trouverent la chair fort bonne. On leur ouvroit le ventre pour en ôter les entrailles, qu'on jettoit à la mer, où elles étoient aussi-tôt devorées par d'autres hydres (28).

Déliberations de Verhoeven sur ses instructions.

Le grand nombre des malades ayant forcé l'Amiral de relâcher à l'Isle de Sainte-Helene, il ne doubla le cap de Bonne-Espérance que le 27 de Juin. Quelques jours après, il fut battu d'une furieuse tempête. Le 23 d'Août, il assembla le Conseil, pour déliberer sur l'instruction secrete, qui ordonnoit de chercher la Flotte Portugaise. La question se réduisoit à sçavoir s'il falloit l'attendre vers les dix sept degrés quatorze minutes, où l'on étoit alors, ou s'il n'étoit pas plus à propos d'aller se poster aux Isles de Comorre. Un article de l'instruction portoit deffense de

(28) Pages 10 & 11. Peut être étoit-ce des requins.

paroître à la vûe de Mozambique, dans la crainte que la Flotte ne fût découverte; mais on fit une réflexion qui étoit échappée à la prudence des Directeurs. Il falloit être assuré que les caraques n'étoient pas déja dans le Port de Mozambique; car supposé qu'elles y fussent, il n'étoit pas possible, avec des Vaisseaux aussi grands que ceux de la Flotte, & pendant une mousson où l'on avoit les vents & les courans contraires, d'approcher du Port & d'y entrer malgré elles. Au contraire, si elles n'y étoient pas, on ne pouvoit prendre de meilleur parti que de les y aller attendre, & d'attaquer le Fort pour ne pas demeurer dans l'inaction. Ce raisonnement ayant entraîné toutes les voix, on donna d'avance les ordres nécessaires pour la descente. Le 28, on eut la vûe du Fort. Il n'y avoit, dans la rade, qu'une caraque & deux autres petits bâtimens, qui furent enlevés dès le même jour. La caraque y avoit hyverné, & n'étoit armée que depuis peu pour se rendre à Goa. Son artillerie consistoit en trente quatre ou trente cinq canons de fer. Elle étoit chargée de draps d'Espagne, de ras, de serges, de dents d'éléphans & de chevaux marins, d'ébene, de vins, d'huiles, & de quel-

VERHOEVEN 1608.

Il entreprend le siege du fort de Mosambique.

VERHOEVEN 1608.

ques autres marchandiſes. Les priſonniers furent diſtribués ſur la Flotte. On ne trouva rien dans les deux autres bâtimens ; & l'on en vit quelques-uns de la même grandeur, qui avoient été halés preſqu'à ſec, dans un lieu d'où il étoit impoſſible de (29) s'approcher.

Après cette expédition, l'Amiral fit arborer le pavillon rouge, & le débarquement fut achevé ſans réſiſtance avant la fin du jour. Les troupes Hollandoiſes ayant paſſé au travers du bois & du Bourg (30), pour aller droit au Fort, s'arrêterent dans le jardin de Saint-Dominique, où elles camperent autour de l'Egliſe. La tranchée fut ouverte le lendemain & conduite juſqu'au pied du Fort. Ce travail s'étoit fait avec une tranquillité dont l'Amiral avoit été ſurpris. Mais les aſſiégés commencerent bientôt un grand feu de mouſqueterie, qui fut ſuivie d'une ſortie vigoureuſe, dans laquelle ils repouſſerent les Hollandois & leur tuerent quelques ſoldats. Il paroît que ſe fiant ſur la bonté de leurs murs (31), une attaque

(29) Pages 21 & précédentes.

(30) Il eſt nommé *Village* dans le ſecond voyage de Van Caerden, & *Ville* ci-deſſous.

(31) Le Fort avoit quatre baſtions & trois remparts,

dont ils prévoioient que la durée ne seroit pas longue leur causoit peu d'effroi. Cependant Verhoeven fit dresser deux batteries regulieres, & plaça quatre chaloupes armées devant le Fort, pour en fermer l'entrée du côté de l'eau. Le 4 d'Août, il y envoya un Trompette, avec une lettre pour le Gouverneur, qui se nommoit Dom Estevan d'*Ataïda*, par laquelle il le sommoit de se rendre. On répondit que le Gouverneur, à qui le Roi de Portugal son maître avoit confié cette Place, n'étoit pas disposé à la remettre si facilement; que ceux qui cherchoient à s'en saisir devoient employer d'autres moyens que ceux dont ils s'étoient déja servis, & que ce n'étoit pas *un chat à prendre sans mitaines.* Cette réponse n'étoit signée que d'un Capitaine, la fierté du Gouverneur ne lui ayant pas permis d'y mettre son nom (32); & quoique la place fût mal pourvûe de vivres, on avoit affecté, pour en ôter le soupçon aux Hollandois, de servir au Trompette quantité de biscuits & d'oranges. On avoit chassé aussi devant ses yeux, des chevres & des porcs sur le rempart, comme si les habitans eussent souffert quelque embarras du nom-

VERHOEVEN 1608.

Il somme le Gouverneur de se rendre.

Réponse qu'il reçoit.

(32) Page 24.

VERHOEVEN 1608.

bre. Ensuite ils firent une sortie, dans laquelle ayant chassé les assiégeans de leurs tranchées, ils leur enleverent deux Tambours & plusieurs mousquets; après quoi ils rentrerent en bon ordre dans leurs murs. Verhoeven fut si piqué de cette disgrace, qu'il fit élever une nouvelle batterie & qu'il attacha le mineur au pied du Fort. Mais les pots à feu des Portugais interrompirent le travail (33).

Les Hollandois se rebutent du siege

Si le recit de l'Auteur manque souvent d'ordre & de clarté, on est dédommagé par sa bonne foi. Il confesse que les Hollandois n'esperant rien du tems se rebuterent après douze ou quinze jours de siege, & prirent le parti de rembarquer leur canon. Il raconte, avec la même franchise, une action qui ne fait pas honneur à leur humanité. Un de leurs soldats ayant deserté le 15 d'Août & s'étant jetté dans la Place, l'Amiral envoya un Trompette avec une lettre pour le demander. Le Gouverneur fit répondre que cet homme étoit venu volontairement, qu'on lui avoit donné parole de le garder, & qu'on vouloit tenir ce qu'on lui avoit promis. Alors les Hollandois chargerent de chaînes tous leurs prisonniers,

Actions barbares.

(33) *Ibidem.*

les conduisirent à la tranchée, & crierent aux ennemis que si le deserteur n'étoit pas rendu à l'instant, ils alloient les massacrer à leur vûe. On leur répondit qu'ils en useroient à leur gré; que s'ils maltraitoient des prisonniers de guerre, le Gouverneur traiteroit de même les Hollandois qui tomberoient entre ses mains; qu'eussent-ils cent Portugais, au lieu de 34 qui étoient dans leurs fers, il les laisseroit perir plutôt que d'abandonner un homme qui étoit venu se livrer à lui, & à qui il avoit promis sa protection. Sur cette réponse, les prisonniers furent tués à coups d'arquebuse (34). Dans l'emportement de la même fureur, l'armée Hollandoise brula la Ville & marchant vers le bout occidental de l'Isle, elle y commit les plus cruels ravages. Ensuite elle rentra dans ses chaloupes, sans qu'il sortît un Portugais pour l'incommoder dans sa retraite. Verhoeven avoit eu trente hommes tués, pendant ce siege, & quatre vingt blessés. Des trois batteries & des Vaisseaux, on avoit tiré douze cens cinquante coups de canon sur la Place (35).

VERHOEVEN 1608.

Les Hollandois furent un peu con-

(34) Page 25. (35) Page 26.

VERHOEVEN 1608. Prise d'un galion de guerre

ſolés de cette humiliation par la priſe d'un galion de guerre de quatre cens cinquante tonneaux, nommé le *Bon-Jeſus*, qui étoit tombé entre trois de leurs Vaiſſeaux, à l'entrée de la rade. Il portoit dix canons de fonte, vingt barils de poudre, cent mouſquets, quantité de demi-piques & d'autres armes, & cent quatre vingt hommes, la plupart *Gallegas*, qui ſont de pauvres ſoldats. Le Capitaine nommé Franciſco *Sodropereera*, avoit fait peu de réſiſtance. Un de ſes gens ayant eu le bras emporté à la troiſieme décharge, les autres avoient perdu courage & s'étoient rendus (36). L'équipage fut diſtribué ſur la Flotte, & l'on mit ſoixante Hollandois ſur la priſe. Verhoeven apprit des priſonniers que la Flotte Portugaiſe, en partant de Liſbonne, étoit compoſée de huit grandes caraques & de ſix galions, qui devoient conduire un nouveau Viceroi des Indes à Goa. Ces quatorze Vaiſſeaux avoient été ſéparés, par la tempête, aux Iſles Canaries.

Fermeté du Gouverneur Portugais.

Avant que de lever l'ancre, les Hollandois mirent la plus grande partie de leurs priſonniers dans la petite Iſle de Saint-Jago, & leur donnerent des vi-

(36) Page 41.

vres pour deux jours. Mais ayant retenu dans leurs chaînes le Capitaine, le Maître, le Pilote, le Contre-Maître, & l'Ecrivain, avec un Flamand de Bruges, nommé *Paul Le-Comte*, & deux Prêtres, ils les forcerent d'écrire au Gouverneur de Mosambique, qu'ils étoient menacés de la mort s'il ne rendoit les déserteurs (37) Hollandois. Le Gouverneur répondit froidement qu'il avoit envoyé les déserteurs à Goa, & que les Hollandois étoient maîtres de la vie de leurs (38) prisonniers. L'Auteur du Journal ne nous apprend pas si cette cruelle menace fut executée.

Prise d'une caraque près de Goa.

Il ne restoit à Verhoeven que l'esperance de rencontrer successivement les caraques dans la route de Goa. Il remit à la voile le 23; & le 18 du mois suivant, étant arrivé à la vûe de cette Ville, il fut informé qu'une caraque avoit relâché à cinq ou six lieues au Nord, dans un lieu qui se nomme *Carli*. Il y envoya aussi-tôt trois bâtimens legers; mais à leur approche, les ennemis se firent échouer & brûlerent la caraque jusqu'à fleur (39) d'eau.

(37) Il en étoit passé deux ou trois au Fort depuis le premier.

(38) Page 42.

(39) Page 43.

Toute la Flotte s'étant rassemblée sous le pavillon de l'Amiral, quatre Vaisseaux furent detachés pour ranger la côte & croiser sur les Portugais, tandis que les autres demeureroient devant Goa. Mais après avoir donné plus de quinze jours à de vaines esperances, Verhoeven prit la résolution de faire route avec huit Vaisseaux vers Montedelli, pour se rendre ensuite à Calecut. Il se fit précéder, par deux autres bâtimens, qui devoient annoncer au Samorin l'arrivée de sa Flotte. Elle relâcha le 5 d'Octobre à Montedelli, où elle n'obtint qu'à prix d'argent la liberté de faire de l'eau. Les Marchands du pays apporterent à bord, de l'*Amsion*, quelques pierreries médiocres, pour lesquelles ils demandoient de l'or, de l'argent, du corail & de l'écarlate; marchandises dont les Vaisseaux Hollandois n'étoient pas trop bien pourvus. Ce pays est fertile. Il produit d'excellent poivre, mais en petite quantité. Ses habitans sont raisonnables, bien instruits dans l'exercice des armes & curieux d'en porter de belles. Leur vivacité, qui est extraordinaire, n'empêche pas qu'ils n'ayent beaucoup de soumission pour leurs Souverains (40).

Verhoeven se rend à Calecut.

(40) Page 45.

VERHOEVEN. 1608. Comment il y est reçu.

La Flotte ayant mouillé le 8 à Calecut, *Van Driel*, Commandant des deux Vaisseaux qui l'avoient précédée, rendit temoignage à l'Amiral qu'ils avoient été bien reçus, & que le Samorin paroissoit bien disposé pour les Hollandois (41). Bientôt un des Officiers de ce Prince, & deux Arabes, se rendirent à bord de la part de ce Prince. Cet Officier avoit pour unique habillement, une piece de toile de coton, blanche & très fine, tournée plusieurs fois autour du corps, & pendante au-dessus des genoux. Il avoit les cheveux longs, relevés & noués sur le haut de la tête, des pendans d'oreilles d'or & de pierreries, qui lui tomboient sur les épaules, & un cercle d'or d'un pouce d'épaisseur, au-dessus du coude. On lui voyoit, en plusieurs endroits du corps, des cicatrices de balles & d'autres armes, qui faisoient honneur à son courage.

Il salua l'Amiral, & le pria, au nom du Samorin, de descendre avec la suite qu'il lui plairoit d'amener. Ses Interpretes lui expliquerent les cérémo-

(41) On a vû dans la Relation précédente qu'il n'étoit pas bien disposé pour eux ; mais une flotte nombreuse se faisoit respecter. *Voyez le Mémoire de Matelief dans son Journal.*

VERHOEVEN 1608.

Présens pour le Samorin.

nies de l'audience, & les usages ausquels il falloit s'assujettir pour se rendre agréable à cette Cour. On leur fit voir les présens, qui consistoient dans une piece de drap écarlate, quelques petits paquets de corail fin, une demi-douzaine de grands miroirs, deux petites pieces de canon de fonte, deux beaux mousquets, un sabre à poignée d'argent, & deux cens nattes d'une fabrique particuliere. Ils demanderent qu'au moment que l'Amiral s'embarqueroit dans sa chaloupe, on fît une décharge de toute l'artillerie de la Flotte à l'honneur du Samorin; & l'Officier promit que ce Prince enverroit des Gentilshommes de sa maison, pour recevoir les Hollandois au rivage.

Le lendemain, quelques Conseillers de Calecut s'avancerent jusqu'au bord de l'eau, tandis que Verhoeven, accompagné de huit Commis, de cent cinquante Mousquetaires & de cinquante Piquiers, descendit au bruit du canon & au son des trompettes. Mille hommes l'attendoient sous les armes; & d'autres Envoyés, qui étoient demeurés à quelque distance du rivage, étant venus au-devant de lui avec leurs parasols, le firent mettre dessous avec eux & le conduisirent au Palais. Ils y

trouverent le Samorin, paré de ses plus riches ornemens. Il n'avoit au-tour du corps qu'une toile blanche très fine, mais ses colliers étoient garnis de diamans d'une beauté admirable. Un Seigneur lui soutenoit le bras droit, qui étoit chargé, comme ses doigts & ses oreilles, d'anneaux d'or, enrichis de pierreries. Son front, ses épaules & sa poitrine étoient teints en jaune, de bois de sandal, & ses cheveux étoient noués ensemble sur le haut de sa tête. Il mâchoit du betel. Le Prince héreditaire étoit à son côté, avec son bouclier, son sabre, & ses autres armes à la main. Au-tour d'eux étoient quelques Seigneurs, qui tenoient des vaisseaux dorés, remplis de betel (42).

VERHOEVEN 1603.

Habillement de ce Prince.

L'Amiral s'étant approché, salua l'Empereur à la maniere de Hollande. Ce Prince le reçut d'un air composé à la joie, & lui presenta sa main pour la baiser. Ensuite prenant la sienne, & passant ses doigts entre les siens, il lui dit (43) : De même que nos doigts sont joints, ainsi seront unies les deux Nations de Calecut & de Hollande. Après quelques momens d'entretien, il conduisit l'Amiral dans les appartemens de

Audience qu'il accorde à Verhoeven.

(42) Pages 46 & 47.

(43) L'Auteur du Journal fait observer que ce furent ses propres termes.

VERHOEVEN 1608.

son Palais où il fit servir une collation de confitures & de fruits. Il prit lui-mêmes quelques fruits, pour les lui présenter. On but dans des coupes d'argent & de cocos. Les présens Hollandois furent alors offerts, avec les deux pieces de canon, qu'on avoit chargées sur un élephant. Verhoeven étoit paré d'une chaîne d'or, à laquelle pendoit une grande médaille de même métal, où étoit la tête du Prince Maurice. Le Samorin l'ayant maniée & considerée plusieurs fois avec beaucoup d'attention, l'Amiral en prit occasion de la lui offrir. Elle fut acceptée, & payée aussi-tôt par une bague d'or, garnie de fort beaux diamans. Ce Prince fit voir ensuite à l'Amiral sa femme & ses concubines. C'étoit leur faire entendre qu'il falloit leur offrir aussi des présens. Cependant il ne paroît pas que l'Amiral l'eût compris, puisque le lendemain, un Interprete, qui se rendit à bord, lui parla de ce qu'il devoit à l'Imperatrice, au jeune Prince & aux autres enfans de l'Empereur (45). Les Hollandois ne se firent pas presser deux fois. Ils préparerent des draps écarlates, des nates & diverses galanteries, pour se mettre en état de satisfaire à

(45) Page 48.

tous leurs devoirs, ſans avoir droit de reprocher trop d'avidité aux Indiens; car le Samorin avoit donné des exemples de liberalité à l'Amiral, en faiſant des préſens de pierreries & de bijoux d'or aux moindres Commis.

Conſeil entre les Indiens & les Hollandois.

Les affaires ſuccederent aux complimens. Verhoeven fut conduit le 12 à la Chambre du Conſeil, où il trouva ſix Conſeillers aſſis en rond, dans la poſture de nos Tailleurs d'habits. Il s'aſſit de même, avec quelques-uns de ſes Commis, dont on lui avoit preſcrit le nombre. L'Interprete s'approcha d'eux & leur parla fort bas, comme s'il eût craint d'être entendu. Il leur dit (46) que le Roi de Cochin allié des Portugais, avoit ſollicité pluſieurs fois le Samorin d'entrer auſſi dans leur alliance; mais que ce Monarque ne leur ayant trouvé que de la diſſimulation & de l'infidelité, avoit refuſé leurs offres & s'étoit déterminé en faveur des Hollandois, par le traité qu'il avoit fait depuis quatre ans avec l'Amiral Vander Hagen; que cependant, malgré les promeſſes qu'il avoit reçues de cet Amiral, on ne lui avoit envoyé

Offres du Samorin.

(46) Ce détail paroîtra neceſſaire dans la ſuite, pour faire connoître de quelle nature étoient les engagemens entre le Samorin & les Hollandois.

VERHOEVEN 1608.

aucun ſecours d'hommes ni de Vaiſſeaux pour agir contre les ennemis communs ; qu'il en étoit fort étonné, mais qu'il eſperoit qu'au moins la Flotte qu'il avoit dans ſon Port ſeroit prête à lui rendre les ſervices dont il avoit beſoin ; qu'il demandoit qu'on emploïât deux Vaiſſeaux à croiſer devant la barre de Goa, deux devant Calecut & deux devant la barre de Cochin, auſquels il promettoit de joindre ſes Fregates, pour ôter aux Portugais l'envie de le braver, & les éloigner enfin de ſes côtes : que ſi l'Amiral conſentoit à lui donner deux Vaiſſeaux pour Cochin, il aſſiégeroit cette Place par terre avec une ſi groſſe armée, qu'il ne tarderoit pas à s'en rendre le maître ; & qu'avec le ſecours de l'Hidalcan ſon allié, il tenteroit enſuite la conquête de Goa (47).

Réponſe de l'Amiral.

L'Amiral répondit que ſes Maîtres lui avoient recommandé les interêts du Samorin, & l'avoient chargé de l'aider puiſſamment contre les Portugais, comme tous les Hollandois y devoient être portés par le reſpect qu'ils avoient pour ſes vertus & par la reconnoiſſance qu'ils devoient à ſon amitié ; mais que l'Empereur n'ignoroit pas l'état des

(47) Pages 49 & 50.

affaires aux Moluques, & de quelle nécessité il étoit d'y donner les premiers soins; que si l'on differoit à les rétablir, tout ce qu'on pourroit entreprendre pour lui deviendroit inutile, parce qu'il n'y avoit aucune apparence de réduire les Portugais aussi long-tems qu'ils seroient maîtres du Sud; qu'il supplioit donc le Samorin de recevoir encore une fois les excuses de ses Maîtres & de consentir qu'il menât sa Flotte aux Moluques, d'autant plus que le premier fruit de cette expédition seroit d'humilier les ennemis communs & de faciliter d'autres entreprises; que dans l'intervalle on en verroit volontiers, de Bantam à Calecut, deux Vaisseaux, pour y prendre le reste de leur cargaison en poivre & en indigo, & que pendant qu'on la rassembleroit, les Hollandois de ces deux bords lui rendroient tous les services qu'il exigeroit d'eux : mais qu'il demandoit aussi la permission d'envoyer, à Calecut, un ou plusieurs Commis, pour rassembler des marchandises, avec un logement sûr pour la conservation de ce dépôt. On fait observer ici que l'Amiral auroit pû traiter dans cette occasion, l'article des droits & des impôts, & demander que la Nation Hollandoise en

VERHOEVEN 1608.

Negligence reprochée à Verhoeven.

VERHOEVEN 1608. On le justifie.

fût affranchie. Mais il jugea cette demande hors de saison, parce qu'on n'étoit pas en état de rendre service au Samorin, & qu'il falloit attendre des conjonctures où cette faveur pût être exigée comme une récompense. D'ailleurs les Hollandois étoient obligés de reconnoître que ses plaintes n'étoient pas sans fondement. Il est vrai qu'on s'étoit engagé formellement à lui donner du secours, & que cette promesse avoit été négligée (48). Son Conseil repliqua que les Hollandois ne trouveroient pas de grands avantages dans le Royaume de Calecut avant que les côtes fussent nettoyées des Vaisseaux Portugais, parce que les Mores de la Mer-rouge, de Perse & de Cambaie n'y pouvant aborder, étoient obligés d'aller vendre leurs marchandises à Cochin & à Goa; & que pour rétablir le Commerce, il falloit nécessairement tenir au moins le Port de Cochin fermé. Cependant ils demanderent la ratification du Traité qui avoit été conclu avec l'Amiral Vander Hagen, & le renouvellement d'un Acte d'alliance par lequel les Portugais & le Roi de Cochin fussent déclarés ennemis communs des deux Nations, avec promes-

(48) Page 51.

VERHOEVEN 1608.

Traité juré entre le Samorin & les Hollandois.

se de la part des Hollandois de secourir le Samorin. L'Amiral ayant témoigné qu'il y consentoit, le Chef du Conseil étendit la main droite & lui fit signe de mettre la sienne dessus. Les autres Conseillers firent la même cérémonie avec les Commis Hollandois. C'est parmi eux la forme solemnelle du serment. Ensuite les conventions furent rédigées dans les langues des deux Nations, & les Conseillers Indiens sortirent pour aller faire leur rapport au Samorin. Pendant leur absence, les Hollandois dînerent de quelques viandes qu'ils avoient apportées de la Flotte (49), & de quelques fruits cuits que la Cour leur envoya.

Le Traité fut signé deux jours après, avec toutes les conditions que l'Amiral avoit proposées. Il étoit écrit sur une feuillle de cocotier, & le Samorin y fit joindre une instruction pour reconnoître son seing. Il prit l'Amiral à part; & se faisant un mérite de sa sincerité, il lui donna quelques avis sur sa conduite dans les Indes, qui se réduisoient » à se tenir sur ses gar- » des contre la tromperie, à ne hasar-

(49) Ce trait confirme ce qu'on lira dans le Journal de la Haie, sur la grandeur que les Hollandois attribuent faussement à ces Cours des Indes.

VERHOEVEN 1608.

» der que rarement de descendre à » terre, & à se défier de ceux qui lui » feroient bon visage (50).

L'Amiral, fort satisfait des apparences, mais faisant peut-être, au Samorin même, l'application du dernier de ses trois conseils, leva l'ancre le 16 d'Octobre, & se rendit devant Cochin, où il trouva le Vice-Amiral avec ses quatre Vaisseaux. Là, dans un Conseil général, on prit des résolutions qui marquoient l'ascendant que les Hollandois commençoient à prendre dans les Indes. Verhoeven envoya des Députés à Achin, à Bantam, à Johor, & dans tous les lieux où l'alliance des Hollandois étoit respectée. Il communiqua, par un grand nombre de dépêches, à la Compagnie, aux Directeurs des Comptoirs & à tous les amis de la Nation, le traité qu'il venoit de conclure avec le Samorin. Il fit offrir au Roi de Johor d'accomplir le Traité que Matelief avoit fait avec ce Prince, pour assieger par mer la Ville de Malaca, pendant qu'il l'assiegeroit par terre. D'un autre côté, quelques-uns de ses Vaisseaux ayant trouvé l'occasion d'enlever successivement divers bâtimens Portugais, il se trouva si chargé de

Ascendant que les Hollandois commençoient à prendre aux Indes.

(50) Page 53.

prisonniers,

prisonniers, que ne voulant, ni les garder toujours, parce que c'étoit un embarras considerable, ni les faire tuer de sang froid, il prit le parti de les rendre, pour trois ou quatre Hollandois qui étoient retenus à Malaca. Il les fit mettre à terre au côté occidental de la Ville où les prisonniers Hollandois furent amenés aussi; & cet échange se fit de bonne foi (51).

VERHOEVEN 1608.

Comment Verhoeven est informé de l'état de Malaca.

Il en tira l'avantage d'être parfaitement informé de l'état & des forces de Malaca, & de trouver dans les lumieres qu'il reçut, de justes raisons pour abandonner le dessein du siege. Il y avoit dans la place cinq cens hommes de troupes reglées, outre les habitans, les domestiques, les Malais, & d'autres gens de diverses Nations, capables de porter les armes. Elle étoit bien pourvûe d'artillerie, & de munitions de bouche & de guerre. D'ailleurs la Flotte n'avoit que neuf cens hommes de débarquement, & l'Amiral s'assura par ses yeux qu'il en auroit fallu le double pour enfermer la Ville. Il apprit aussi que le Roi de Johor n'avoit pas des troupes assez nombreuses ni assez aguerries, pour favoriser beaucoup l'en-

(51) Page 66.

VERHOEVEN 1608.

Il renonce à faire le siege de cette Ville.

treprise par terre. Enfin n'osant se promettre un succès que la fortune avoit refusé au brave Matelief, il remit à la voile pour s'avancer vers le Détroit de Sincapur (52).

Il arriva le 5 à l'entrée du Détroit, qui a si peu de largeur, que les Vaisseaux sont obligés d'y passer l'un après l'autre. Deux lieues par-de-là s'offre la riviere de Johor, à l'entrée de laquelle on trouve deux petites Isles en forme de pains de sucre, dont l'une est une fois plus grande que l'autre. L'Amiral s'embarqua dans les chaloupes, avec une partie de son Conseil, pour aller saluer le Roi de Johor à (53) *Batusabar*. Les éléphans de ce Prince furent envoyés au-devant de lui jusqu'au rivage. Il prit d'abord quelques jours pour se reposer; mais ayant été invité le 9 à une fête annuelle, où le Roi devoit assister en cérémonie, il s'y rendit volontiers avec son cortege. Le Roi étoit assis sur son éléphant, au milieu des deux Princes ses freres (54). Ils

Il se rend à Johor.

Procession à laquelle il assiste.

(52) Page 67.

(53) *Ibid.* Cette Ville est nommé *Batusover* dans une autre Relation.

(54) On a vû leur nom & leur caractere dans le Journal de Matelief. Celui qui se nommoit *Raja-Zabrang* étoit homme de merite & fort affectionné aux Hollandois. Le nom du Roi étoit *Jean De-Patan*. Voyez *le Journal de Matelief*.

étoient vêtus tous trois ſuperbement. La proceſſion ſe fit au Palais juſqu'au Temple, où le Roi fut reçu avec de grandes acclamations & s'arrêta quelque tems. On avoit dreſſé devant la porte un échaffaut, qui lui ſervit à deſcendre de ſon éléphant & à remonter. L'Amiral marcha devant lui à ſon retour, environné de ſes Officiers, & précédé de ſes trompettes. L'après-midi, il porta ſes préſens au Palais. Raja-Zabrang le prit par la main & le fit aſſeoir avec lui, à une table, qui fut ſervie à la maniere Hollandoiſe. Pendant le feſtin, on vit paroître deux jeunes filles, qui danſerent au ſon d'une eſpece de tambour de baſque, & des voix de quelques muſiciens. Cette danſe ne fut pas ſans agrément pour l'Amiral (55). Deux jours après, le Roi & Raja-Zabrand le prirent au Comptoir & le firent embarquer avec eux dans une fregate, pour remonter la riviere juſqu'à une nouvelle Ville que le Roi faiſoit bâtir. Le ſoir, au retour, ayant eu l'honneur de ſouper avec ces deux Princes, ils ne furent ſervis que par des femmes.

VERHOEVEN. 1608.

Nouvelle Ville que le Roi bâtit.

Les Hollandois avoient eu d'autres vûes que celles de ſaluer le Roi, dans

(55) Page 68.

VERHOEVEN 1608.

Propoſition de Verhoeven pour l'érection d'un Fort

la viſite qu'ils lui avoient rendue. L'Amiral ayant obtenu la liberté d'aſſiſter au Conſeil de Johor avec ſes propres Conſeillers, y demanda, au nom des Etats Généraux, du Prince Maurice & de la Compagnie, qu'il lui fût permis de bâtir une Forteresse dans le Pays, autant pour la deffenſe des habitans que pour celle des Hollandois, contre les Portugais, ennemis des deux Nations. Mais cette propoſition n'eut pas le ſuccès auquel il s'étoit attendu. Le Roi répondit que la diſpoſition des affaires ne lui permettoit pas encore d'y conſentir; qu'il offroit de continuer la guerre, & qu'il demandoit pour cela les ſecours de munitions de guerre & d'argent qu'on lui avoit promis; que l'amitié deviendroit ainſi plus étroite & plus ferme entre la Nation Hollandoiſe & ſes ſujets; & qu'on auroit le tems de ſe connoître aſſez pour ſe livrer mutuellement avec une confiance ſans réſerve (56).

Réponſe du

L'adreſſe des Indiens l'emporte ſur celle des Hollandois.

Cette politique déconcerta l'Amiral. Il ſe retira ſur ſa Flotte, où ſur les inſtances de ſon Conſeil, il réſolut de repréſenter plus fortement au Roi les avantages que la conſtruction d'un Fort apporteroit à ſon pays. Il y employa

(56) Page 69.

toutes les ressources de son adresse & de son habileté. Mais le Roi n'en eut pas moins pour se deffendre. Il repondit que tout informé qu'il étoit des efforts qui se faisoient à Goa pour équiper une nouvelle Armade, il craignoit moins les Portugais qu'on ne pouvoit se l'imaginer, parce qu'il avoit une ressource toujours présente, qui étoit de se retirer avec ses gens vers le haut de la riviere; que si les Hollandois étoient une fois établis dans ses Etats, il perdroit cette facilité, parce que l'honneur lui feroit une loi de demeurer près d'eux pour les aider à soutenir les efforts des Portugais, & d'exposer par conséquent ses peuples à leur perte entiere. Ensuite tournant ses reflexions avec la même adresse vers d'autres sujets de crainte, il representa doucement à l'Amiral, que les Hollandois étoient hommes aussi-bien que les Portugais; qu'il y avoit beaucoup d'apparence qu'après l'établissement qu'ils désiroient, ils deviendroient familiers avec les femmes du pays; que les Portugais en avoient usé de même & que cette liberté n'avoit pas moins servi que leur orgueil & leur mauvaise foi à leur attirer l'aversion de ses peuples: qu'en croyant accorder une faveur aux Hollandois, VERHO 1608.

VERHOEVEN 1608.

il s'exposeroit ainsi à la nécessité d'entrer en guerre avec eux ; & que deux Nations, qui étoient faites pour s'aimer, finiroient par une haine irreconciliable. Mais en refusant la permission de bâtir un Fort, il fit à l'Amiral une proposition, qu'il crut capable de lui plaire. Après lui avoir raconté que le Roi de Patane, un de ses freres, avoit été privé de la couronne & de la vie par la Reine sa femme, pour avoir été surpris en adultere, & que le Royaume de Patane appartenoit de droit à la maison royale de Johor, il lui dit que puisque les forces des Hollandois n'étoient pas suffisantes pour le rétablir dans son Royaume de Malaca, il le prioit de les employer à chasser du thrône la Reine de Patane, & qu'il partageroit volontiers ce Royaume avec les Hollandois (57)

Proposition que le Roi fait à l'Amiral.

Tous ces détours ayant fait juger à Verhoeven qu'il n'avoit rien à se promettre de ses instances, il prit le parti d'entrer au contraire dans les idées du

Raison qui fait entrer Verhoeven dans les idées du Roi de Johor.

(57) Page 71. Si l'on se souvient du caractere de ce Prince, tel qu'on l'a lû dans le Journal de Matelief, on sera surpris de lui trouver ici l'esprit si délié. Mais il faut se souvenir aussi que *Raja-Zabrang* lui tenoit lieu de Ministre, & que tout ce qu'on raconte ici du Roi doit être entendu apparemment de son Conseil.

VERHOEVEN 1608.

Roi, sur le principe que ce Prince faisant la guerre aux Portugais en faveur de la Nation Hollandoise, il étoit à craindre qu'après le départ de la Flotte, son mécontentement ne le portât à s'accommoder avec l'ennemi. On résolut donc, dans un Conseil général de la Flotte, premierement, de l'assister d'une somme de trois mille réales de huit, qui seroit levée sur les effets des deux bâtimens qu'on avoit pris au Cap de Rachado; en second lieu, de lui donner vingt barils de poudre, & une certaine quantité de tintinago pour en fondre des boulets; 3°, de lui laisser deux Vaisseaux, pour croiser devant la riviere de Johor, & veiller à la sureté des habitans, à condition que l'accès leur seroit ouvert dans tous les Ports de l'Etat, & qu'ils auroient la liberté de se conformer aux instructions de l'Amiral (58).

1609. Il se rend à Bantam. Nouvelle qu'il y reçoit de la tréve avec l'Espagne.

Après avoir affermi les dispositions du Roi par l'exécution de ces trois articles, & laissé des Facteurs à Johor, on leva l'ancre, le 8 de Fevrier 1609, pour se rendre à Bantam. Mais on reçut dans cette route, une nouvelle qu'on étoit fort éloigné de prévoir, & qui devoit faire prendre une autre face aux

(58) Page 71.

VERHOEVEN 1609.

affaires des Indes. Un yacht, qui venoit de Hollande & qui tomba dans la Flotte, apprit à Verhoeven que les Provinces Unies avoient conclu avec l'Espagne une treve de douze ans, & lui remit de nouvelles instructions pour le Commerce & pour la guerre (59). On n'en mouilla pas moins le 15 à Bantam; mais le changement général des circonstances, joint aux troubles particuliers qui regnoient dans cette Cour, fit tourner tous ses soins à l'Amiral vers des lieux plus éloignés. Les ordres qu'il recevoit de Hollande l'appelloient aux Moluques, pour en assurer la conservation; à Macassar, pour y faire alliance avec le Roi; à Banda, pour demander la liberté d'y bâtir un Fort; à Patane, pour y conclure, s'il étoit possible, un Traité avec la Reine; à *Lequevo Pequero*, pour y croiser, & pour se rendre de-là au Japon, où la Compagnie vouloit se lier par un Traité avec l'Empereur (60).

Ses nouvelles instructions.

Divisions à Bantam.

Cependant il ne put refuser son attention à ce qui se passoit sous ses yeux. Les *Ponganas* de Bantam, c'est-à-dire, les principaux Officiers de la Couronne, s'étoient soulevés contre le

(59) Page 73. (60) Page 74.

VERHOEVEN 1609.

Gouverneur du Roi, sous le prétexte ordinaire des mécontens, qui est l'interêt de l'Etat pendant une minorité, mais au fond pour s'emparer de l'administration des affaires, & se rendre maîtres des revenus de la Couronne. La division avoit été poussée si loin, que chaque parti s'étant retranché & fortifié dans la Ville, il s'y commettoit des hostilités comme en pleine guerre. L'Amiral se déclara neutre, fit des présens au Roi, & lui proposa de renouveller le Traité d'alliance avec la Compagnie. Mais ce Prince, mécontent peut-être de ne pas lui trouver plus de chaleur pour ses interêts, differa sa résolution jusqu'au rétablissement de la tranquillité publique. Le Roi de Jacatra, qui paroissoit avoir embrassé ceux des Ponganas, étoit alors à Bantam. Verhoeven crut devoir lui offrir ce que l'autre sembloit refuser, d'autant plus qu'après avoir pesé les avantages de la Compagnie, il jugea que la Ville de Jacatra eût été bien plus commode que Bantam au Commerce des Hollandois. C'est la premiere trace qu'on trouve de cette idée dans les Relations Hollandoises ; & les effets qu'elle produisit bientôt pour l'établissement de Batavia, méritent bien qu'on la fasse ici remar-

Premieres idées des Hollandois pour leur établissement de Batavia.

VERHOEVEN 1609.

quer. Cependant le Roi de Jacatra qui gardoit encore quelques mesures avec le Gouvernement de Bantam, remit sa réponse à son retour dans ses Etats; mais il promit d'écouter alors les propositions des Hollandois (61).

Cette esperance confirma l'Amiral dans la résolution de laisser vuider leurs différends aux Javanois. Il détacha plusieurs Vaisseaux vers les lieux où ses ordres étoient nécessaires pour l'execution de ceux qu'il avoit reçus de la Compagnie, & son plus grand empressement fut de se rendre à Banda. On croit démêler, entre plusieurs obscurités du Journal, qu'après s'être accommodés par la treve avec les Espagnols & les Portugais, la crainte des Hollandois commençoit à venir du côté de l'Angleterre. Outre d'anciens sujets de défiance (62), l'Amiral d'une Flotte Angloise, après avoir tâché inutilement de s'ouvrir l'entrée de Cambaie par un traité, pensoit à tourner son Commerce vers les Moluques. Verhoeven appréhendoit du-moins que s'il y

Les Hollandois se défient de l'Angleterre.

(61) *Ibidem.*

(62) On a vû ci-dessus que la Compagnie de Hollande accusoit les Anglois d'avoir fourni des munitions de guerre aux Portugais des Moluques. Il est à propos de consulter ici les Relations Angloises du même tems. Elles sont au premier Tome de ce Recueil.

arrivoit avant la Flotte Hollandoiſe, il n'enlevât le girofle, les noix muſcades & le macis (63). C'étoit un motif ſi preſſant pour hâter ſa navigation, qu'abandonnant tout autre ſoin, il ſe repoſa, ſur ſes Commis, du ménagement des alliances avec Patane, Macaſſar & les Princes de l'Iſle de Borneo. Le 22 de Mars il traverſa les vingt-une Iſles, qu'on a nommées *Paternoſters*, & qui ſont ſituées au de-là de Madure (64). Dans ſa route, ayant appris qu'on avoit vû à Banda un Vaiſ-

VERHOEVEN 1609.

Iſles nommées Paternoſters.

(63) Le Journal de Caerden n'a pas expliqué ce que cet Amiral eſt devenu. *Voyez la Note qui eſt à la fin.*

(64) Obſervez avec le Journal qu'entre Java & Madure, à l'Oueſt, il n'y a que quinze ou ſeize pieds d'eau. Tout proche giſſent les *Paternoſters*, Iſles fort dangereuſes à traverſer. Le paſſage entre Java & Baly eſt auſſi très étroit; & le moindre grain, comme l'éprouva Verhoeven, peut mettre un Vaiſſeau en danger; de ſorte qu'avec de gros Navires il vaut mieux aller chercher le paſſage *des Boucherons*. Ceux qui naviguent ſur la fin de la mouſſon d'Oueſt; c'eſt-à-dire, vers la fin de Mars ou au commencement d'Avril, feront bien de ranger la côte de Java juſqu'à ce que les Iſles de Banda ou d'Amboine, s'ils y veulent faire route, leur demeurent au Nord-quart-de-Nord Eſt; parce que les courans leur feront favorables le long de cette côte. La mouſſon d'Oueſt commence ici ordinairement dès les premiers jours de Novembre & finit à la fin de Mars. Mais on a des calmes tout le mois d'Avril, & enſuite des vents variables juſqu'à la mouſſon d'Eſt qu'on a les vents de Sud-Eſt, ou de Sud-Eſt tirant un peu plus à l'Eſt. Quand on navigue dans la ſaiſon des calmes, il eſt bon de raſer auſſi la côte, parce qu'on y trouve encore les courans de la précédente mouſſon. P. 77 & 78.

VERHOEVEN 1609.

ſeau Anglois de cinq cens tonneaux, il le regarda comme l'avant-coureur de la Flotte qu'il redoutoit, & ce ſoupçon lui fit porter le cap droit vers cette Iſle.

Verhoeven ſe rend à Banda, où il trouve des Anglois.

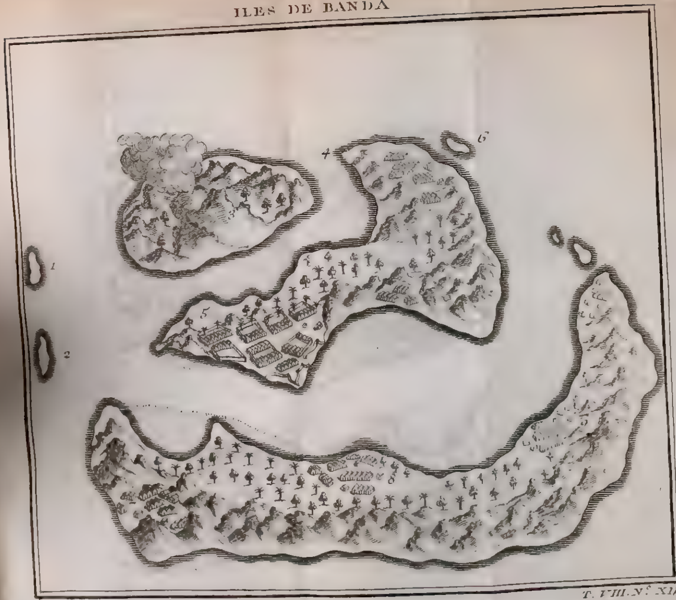
Il arriva le 8 d'Avril dans le Port de *Nera*, où il trouva trois Vaiſſeaux de la Flotte de Caerden, le *Banda*, le *Patane* & *la Concorde.* Il ne manqua pas d'y trouver auſſi le navire Anglois, qui ſe vantoit d'avoir un gros fonds d'argent, de toiles, d'armes, &c. & qui marquant beaucoup d'empreſſement pour trouver ſa cargaiſon, avoit fait hauſſer conſiderablement le prix des noix muſcades. Verhoeven, affligé du tort que cette méthode cauſoit aux Vaiſſeaux de ſa Nation, réſolut à ſon tour d'offrir au-deſſus de lui, dans la vûe de le fatiguer. Mais on crut s'appercevoir que les idées de ces Anglois ne ſe bornoient pas au Commerce. S'il avoit apporté des toiles, pour les vendre aux Moluques, il ne pouvoit s'être chargé de tant d'armes que pour en accommoder les Eſpagnols de Ternate, qui en avoient beſoin (65). Cependant le Capitaine de ce Vaiſſeau revint trouver l'Amiral, & le pria de lui déclarer s'il avoit quelque deſſein for-

(65) Page 78.



T. VIII. N.° XIV.

1. Pulorin. 8. Ortattam. 9. Combeer.



T. VIII. N.° XIV.

1 Pulo run 2 Pulowaÿ 3 Gunnanapi 4 Labetak 5 Nera 6 Wayer 7 Lantoor 8 Ortattam 9 Combeer.

mé sur l'Isle de Nera. Il ajouta que s'il lui faisoit cette question, c'étoit pour rappeller ses gens à bord ; & se défiant, disoit-il, des Bandanois, il le pria de lui accorder son secours s'ils entreprenoient quelque chose contre les Anglois.

VERHOEVEN 1609.

Defiance des Insulaires.

En effet ces Insulaires, après avoir envoyé dans la montagne leurs familles & leurs effets, s'étoient rassemblés au nombre d'environ deux mille hommes, & faisoient la garde chaque nuit autour de la Loge Hollandoise. Ils déclarerent à l'Amiral que leur intention n'étoit pas de le chagriner, & qu'ils ne pensoient qu'à tenir leurs Conseils, suivant les usages de leur pays. Mais ils avoient envoyé demander du secours aux habitans des autres Isles, & aux Javanois, qui y étoient avec quelques Jonques au nombre d'environ quinze cens. Ceux de Lantor & leurs confédérés repondirent qu'une Flotte si considérable ne pouvoit être venue que dans l'une de ces deux vûes ; ou de bâtir un Fort à Nera, ou de vanger le meurtre des Hollandois qui avoient été tués par les habitans de cette Ville *(66)*, & que ces deux affaires ne les touchoient pas ; qu'à l'égard du Fort, ils ne dou-

Leurs raisonnemens.

(66) Voyez ci-dessus la Relation de Vander Hagen.

VERHOEVEN 1609.

toient pas que l'Isle de Banda n'en fût menacée, soit de la part des Hollandois ou de celle des Espagnols ; que c'étoit à ses habitans de prendre leur parti & de voir avec laquelle de ces deux Nations ils aimoient mieux s'allier (67).

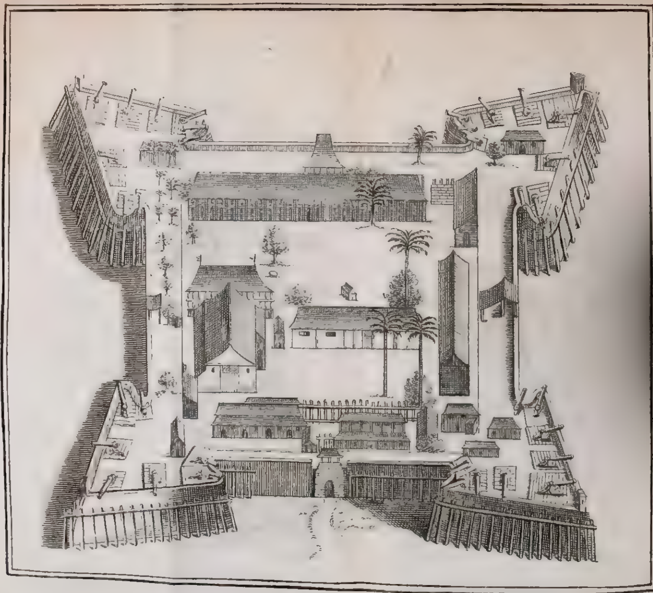
Ils se fortifient & trompent les Hollandois.

Cette réponse n'ayant fait qu'augmenter les défiances des Insulaires de Banda, ils se fortifierent secretement à la pointe Sud-Ouest de l'Isle, vis-à-vis l'Isle de *Goumeape*, où les Portugais avoient eu anciennement un Fort. Ils deputerent en même tems vers l'Amiral, pour s'excuser de la longueur de l'assemblée & pour l'assurer qu'elle finiroit dans peu de jours. C'étoit un artifice, pour gagner du tems & l'employer aux préparatifs de leur deffense. Un de leurs Saints, nommé *Daro*, avoit prédit qu'on verroit arriver des hommes blancs, avec plusieurs Vaisseaux, qui se rendroient maîtres de leur pays ; & le bruit s'étoit répandu, parmi eux, que cette prédiction alloit s'accomplir (68).

Les Hollandois se défioient si peu de cette fermentation, que Verhoeven ayant fait avertir les *Orankaies* du de-

(67) Page 79. (68) *Ibidem.*

FORT HOLLANDOIS DE L'ILE DE BANDA



T. VIII. N.° XV.

VERHOEVEN 1609.

Comment Verhoeven fait bâtir un Fort dans l'Isle de Banda.

ſir qu'il avoit de leur parler, ſe rendit avec ſon Conſeil au lieu qui fut aſſigné pour leur Conference. Il s'y fit eſcorter à la vérité par deux cens cinquante ſoldats. Les Orankaies n'avoient pas fait difficulté de s'y trouver. Il leur déclara l'ordre dont il étoit chargé de bâtir un Fort à Nera. Il leur préſenta les Lettres du Prince Maurice & des Directeurs de la Compagnie, qui étoient écrites en langue Portugaiſe & dont il leur fit lire la traduction en Malay. Cette propoſition parut les allarmer. Ils demanderent quelques jours pour déliberer entr'eux. Cependant, après avoir compris à quoi leur refus pouvoit les expoſer, ils feignirent de donner leur conſentement. Auſſi-tôt l'Amiral alla reconnoître la pointe de Nera, qui lui avoit paru convenable pour la conſtruction d'un Fort. Le lendemain, ayant fait deſcendre ſept cens hommes pour commencer l'ouvrage, il fut ſurpris de trouver la Ville abandonnée. Mais il compta pour rien ce premier effroi des habitans, qui s'étoient retirés à l'autre bout de l'Iſle. Les travailleurs en furent logés plus à l'aiſe. Il leur aſſigna leurs quartiers, avec une rigoureuſe deffenſe de nuire aux Inſulaires ou à leurs biens. On abbattit les

VERHOEVEN 1609. arbres néceſſaires, & l'on commençoit le travail, lorſqu'on s'apperçut que le terrain n'étant pas auſſi bon qu'on s'étoit imaginé, cette entrepriſe traîneroit trop en longueur. Le Conſeil fut d'avis de relever l'ancien Fort Portugais, dont la muraille ſubſiſtoit encore. On lui donna une forme quarrée, avec quatre angles bien flanqués, deux du côté de la mer & deux du côté de l'Iſle (69). L'ouvrage fut pouſſé avec tant d'ardeur, qu'il étoit en état de deffenſe avant le 15 de Mai.

Trahiſon des Inſulaires.

On n'avoit obſervé, dans cet intervalle, aucun mouvement extraordinaire parmi les habitans. Le 22, quelques Députés vinrent prier l'Amiral de marquer un lieu où l'on pût conferer ſur les interêts communs, & regler le prix du girofle & de la muſcade. Ils ajouterent que les Inſulaires avoient pris la réſolution de n'en vendre déſormais qu'à la Nation Hollandoiſe; mais qu'étant à peine revenus de leur frayeur, ils demandoient des ôtages. On leur envoya *Molre* & *Viſcher*, deux des principaux Commis, qui ayant fait quelque ſéjour à Nera ſçavoient un peu la langue du pays. Le rendez-vous fut donné ſous un grand arbre, à une por-

(69) Page 81. *Voyez la Figure.*

tée de mousquet du quartier. VERHOEVEN 1609.

L'Amiral Verhoeven est assassiné avec tout son Conseil.

Après midi l'Amiral & son Conseil s'y rendirent à l'heure assignée, suivis d'une compagnie de mousquetaires; & n'y trouvant personne, ils s'assirent tranquillement sous l'arbre, résolus d'attendre sans impatience. Cependant ils envoyerent à la fin, dans une habitation voisine, Adrien *Ilsevier*, qui sçavoit le Malay, pour les avertir qu'on les attendoit depuis long-tems. Ils sortirent en grand nombre au-devant de ce Député, & les principaux lui dirent qu'étant effrayés de la vûe des mousquetaires, ils supplioient l'Amiral & son Conseil de s'éloigner de cette milice & de s'avancer vers le bois. Verhoeven ayant eu la crédulité d'y consentir, fut aussi-tôt environné de toutes parts. Un Hollandois du Conseil s'écria : *Nous sommes trahis.* L'Amiral, trop certain du danger, demanda ses armes. A peine eut-il parlé, qu'il reçut deux ou trois blessures mortelles, & la plûpart de ses Conseillers furent massacrés avec lui (70). Les soldats, qui étoient à quelque distance, ne furent avertis de cet horrible évenement que par le bruit. Ils coururent au bois,

(70) Pages 82 & 83.

VERHOEVEN 1609.

firent feu & tuerent quelques Insulaires ; mais le reste de ces assassins passa au travers du bois & se retira dans l'habitation. On trouva l'Amiral sans tête & percé de vingt coups. *Bruin*, *Ilsevier*, *Groenewegen* & jusqu'à trente des principaux Officiers de la Flotte, étoient à-peu près dans le même état. Le lendemain, *Molre*, *Vischer* & plusieurs autres, furent trouvés morts & tout sanglans de leurs blessures, assez proche de la Ville. On ne put même enlever leurs corps, au travers d'une multitude de zagaies que les ennemis lançoient de leurs murs, & qui tuerent un soldat Hollandois (71).

Autres Hollandois massacrés.

Promotion d'Officiers sur la Flotte.

Un revers si funeste donna lieu sur la Flotte, à quantité de promotions pour remplacer les Officiers. *Jansz Hoon* exerça les fonctions d'Amiral, en attendant l'arrivée du Vice-Amiral *Witert*, qui devoit remplir cette dignité. L'infortuné Verhoeven, & les compagnons de son malheur, furent enterrés dans le Fort avec autant de tristesse que de solemnité (72).

Remarque sur le caractere des Hollandois.

Toute autre Nation, avec une Flotte aussi puissante & trois cens trente sept pieces d'artillerie, n'auroit peut-être

(71) *Ibid.* (72) *Ibidem.*

écouté que les premiers mouvemens d'une juste vengeance, & n'auroit pas mis le girofle & la muscade en balance avec les idées communes de l'honneur. Mais il faut reconnoître à l'avantage des Hollandois, que dans leurs Etablissemens des Indes ils ont sacrifié rarement à cette chimere (73). Leur Amiral s'étoit exposé volontairement à son infortune. Il ne devoit pas ignorer qu'il y a peu de confiance à prendre aux Indiens. Les conseils du Samorin étoient si recens, qu'il ne devoit pas les avoir oubliés. En un mot il étoit mort, & le desir de regner dans une Isle qui jouit des plus riches présens de la Nature étoit une passion toujours subsistante, que tout bon Hollandois devoit nourrir avec complaisance & transmettre à ses descendans. Les successeurs de Verhoeven entrerent si bien dans ces principes, qu'après avoir menacé les habitans avec un peu de bruit, qui ne les empêcha pas même de leur massacrer encore quelques Commis & quelques soldats, ils ne furent pas plus de six semaines sans conclure la paix. Elle se fit

VERHOEVEN 1609.

(73) Témoins leurs avantures de Bantam, d'Achin, de la Chine, &c. mais surtout celle de Ceylan, où après le plus odieux massacre de leur Amiral, avec un grand nombre de ses gens, ils rechercherent aussi-tôt l'amitié du Roi de Candy.

VERHOEVEN 1609.

A quelles conditions ils font la paix avec les Bandanois.

avec tant d'avantages pour leur Nation, que les Bandanois s'engagerent à ne vendre leur muſcade & leur macis qu'aux ſeuls Hollanddois. Ils conſentirent que toutes les Jonques étrangeres allaſſent mouiller ſous le Fort, & qu'il ne fût permis à perſonne de s'établir à Nera ſans la permiſſion du Gouverneur (74).

Ainſi dans la joie d'avoir obtenu ce qu'on avoit deſiré, les outrages & les pertes furent aiſément oubliés. On célébra le Traité par des réjouiſſances communes, & la Flotte partit, comme triomphante, après avoir mis dans le Fort tout ce qui étoit néceſſaire pour le conſerver. Elle mouilla le 26 de Septembre dans la rade de Machian, ſous *Noſſeckia*, où les Hollandois trouverent un nouveau ſujet de ſatisfaction, en apprenant que l'Amiral Wittert avoit bâti un Fort dans l'Iſle de Motier, & qu'il y avoit laiſſé ſoixante ſoldats bien pourvus de munitions de guerre, & qu'il s'étoit rendu aux Manilles pour y inſulter les Portugais. A la verité, ils entreprirent inutilement de chaſſer les Eſpagnols de leurs établiſſemens de Ternate & de Tidor. Les ſuccès furent partagés dans pluſieurs actions fort vi-

Divers Forts Hollandois bâtis aux Moluques.

(74) Pages 87 & précédentes.

ces, & chacun s'affermit dans ses possessions. Mais les Hollandois eurent l'avantage de s'attacher les Insulaires, jusqu'à les disposer par un Traité à refuser toute sorte de communication avec les ennemis de la Hollande. Ils profiterent de cette conjecture pour bâtir de nouveaux Forts; un à Ternate, sous le nom de *Willemstadt*; un à Machian; un à Labova, qui est dans la dépendance de Bachian; & pour s'y faire des établissemens inébranlables. Au commencement de l'année suivante, on vit arriver Paul *Van Caerden* (75), qui ayant été fait prisonnier par les Espagnols & conduit aux Manilles, venoit d'obtenir la liberté par un échange. Il choisit pour sa résidence le Fort de Barneveld, dans l'Isle de Labova, que les Hollandois commençoient à regarder comme un de leurs postes les plus importans. L'Auteur du Journal avoit vû Bachian & Labova.

VERHOEVEN 1610.

1610.

» Le 2 de Mai, dit-il, nous étant » avancés sur la riviere d'Ombachian, » nous remontames dans un canot jus- » qu'à un vieux Château ruiné, où » quelques années auparavant le Roi

Ce que l'Auteur rapporte de Bachian & de Labova.

(75) On a vû le Journal de son voyage, sans y avoir appris comment ce malheur lui étoit arrivé; on ne le trouve pas ici mieux expliqué.

VERHOEVEN 1610.

» de Bachian faisoit son séjour, pour
» tuer des bufles & des sangliers, dont
» le nombre y est incroyable. Mais ils
» sont si sauvages qu'on ne les tue pas
» pas sans peine. Les Insulaires de Ba-
» chian, qui connoissent leurs retrai-
» tes, s'y glissent adroitement & les
» surprennent pendant la nuit. *Omba-*
» *chian* est un lieu très agréable : c'est
» une plaine fertile, qui produit une
» singuliere abondance de sagu, de gi-
» rofle, de limons & d'autres fruits.
» L'Isle est élevée, fort poissonneuse,
» & passe avec raison pour la plus fer-
» tile des Moluques. Le Roi ayant été
» contraint de l'abandonner, parce
» que les Tidoriens l'infestoient con-
» tinuellement par leurs ravages, s'é-
» toit retiré à Labova, grande Isle à
» la portée du canon de Bachian. Le
» Roi de Labova s'étoit fait baptiser,
» avec tout son peuple, & reconnois-
» soit l'autorité des Portugais. Celui de
» Bachian imita son exemple; & ces
» deux Princes également foibles, s'u-
» nirent d'interêts pour résister aux Ti-
» doriens leurs ennemis communs.
» L'Isle de Labova, où les Hollandois
» s'applaudissoient d'avoir un Fort,
» produit beaucoup de girofle, qui ne
» peut être recueilli, parce que l'Isle

VERHOEVEN 1610.

» eſt grande & qu'elle a peu d'habi-
» tans. On y trouve quantité de li-
» mons, de *Cockaſi*, de poiſſons, de
» poules, de ſangliers, de ſagu, &
» diverſes ſortes de denrées. Elle reſ-
» ſemble beaucoup à celle d'Amboi-
» ne. Le bois qu'elle produit eſt pro-
» pre au doublage des Vaiſſeaux (76).

Ce fut dans cette Iſle que l'Auteur apprit une cruelle action du Roi de Ternate. Ce Prince ayant épouſé la niece du *Sugage* de *Sabgos*, eſpece de Souverain qui s'étoit acquis une grande réputation de courage, l'avoit poignardée pendant la nuit ſans expliquer ſes motifs, & l'avoit fait jetter dans la mer (77). Le Sugage ſe reſſentit ſi vivement de cette barbarie, qu'après avoir renoncé à toute alliance avec Ternate, il demanda hautement que le Roi fût puni de mort ou chaſſé du Trône, en déclarant que s'il n'obtenoit pas cette juſtice, il joindroit ſes forces à celles de la Compagnie Hollandoiſe pour exterminer les Ternatois. Tous les Sugages & les autres Seigneurs des Iſles employerent leur médiation, dans une affaire dont ils redouterent les ſuites. Enfin l'on regla dans une Aſſemblée gé-

Le Roi de Ternate poignarde ſa femme.

(76) Pages 98 & 99. (77) Pages 100 & 101.

VERHOEVEN 1610. Il est dépouillé de sa Couronne.

nérale, que le Roi seroit privé de sa couronne & de tous ses biens, à condition que le *Gongou*, son oncle, prendroit la qualité de Gouverneur, jusqu'à ce que ce Prince eût reconnu sa faute, & qu'il eût donné des marques de repentir par une conduite plus digne de son rang. Ce n'étoit pas le seul crime qu'on eût à lui reprocher. Cette sentence ayant été suivie de l'éxécution, il tomba dans le mépris (78).

Forces des Hollandois & des Espagnols aux Moluques.

Il ne paroît pas que les Hollandois eussent pris la moindre part à cet évenement, ni qu'ils fussent entrés jusqu'alors dans l'administration intérieure des Moluques : ils se renfermoient dans leurs Forts, uniquement occupés des affaires du Commerce, & de l'espérance de chasser les Espagnols. L'Auteur du Journal observe qu'en 1610, ils avoient sept établissemens, dont il fait l'énumeration. A Ternate le Fort de *Maleye*, dont la garnison étoit de quatre vingt soldats, avec environ trois mille habitans dans leur dépendance; & celui de *Willemstadt* ou *Tacomma*, qui avoit quatre vingt seize soldats de garnison & plus de deux mille habitans (79). A Machian, le Fort de *Taffa-*

(78) Page 101. (79) Page 102.

so,

ʃo, celui de *Maurice* ou *Noʃʃeckia*, & celui de *Tabillola*. On comptoit cent vingt huit ʃoldats dans ces trois Forts, & plus de huit mille habitans. A *Motir*, le Fort de *Naʃʃau*, avec quatre vingt ʃoldats de garniʃon & plus de deux mille habitans. A *Bachian*, ou plutôt à Labova qu'on comprend ʃous Bachian, le Fort de Barnevelt avec une garniʃon de quarante huit ʃoldats. Ainʃi la Compagnie n'avoit pas alors aux Moluques plus de quatre cens trente ʃoldats. C'étoit trop peu, ʃuivant l'opinion de l'Auteur, pour la garde de tant de Places; ʃur tout avec le deʃʃein, dont on faiʃoit profeʃʃion, de vouloir ʃe délivrer de la concurrence des Eʃpagnols, qui avoient dans leurs Forts de Ternate & de Tidor, huit cens ʃoldats de leur Nation & preʃqu'autant d'Indiens des Manilles (80). La Flotte Hollandoiʃe avoit été obligée de laiʃʃer une partie de ʃes forces à Banda. L'Auteur apprit le 20 de Juillet que la guerre s'y étoit renouvellée avec les Inʃulaires, & il ne fait pas difficulté de l'attribuer aux inʃtigations des Anglois (81). Il fut impoʃʃible d'y envoyer du ʃecours, parce que pluʃieurs Vaiʃʃeaux,

VERHOEVEN 1610.

La guerre ʃe renouvelle à Banda.

(80) Pages 103 & ʃuiv. (81) Page 105.

VERHOEVEN 1610.

qui avoient leur cargaison, devoient retourner en Europe. L'Amiral Wittert étoit encore aux Manilles avec son escadre. Il ne restoit de libre que les *Provinces-Unies*, à bord duquel étoit l'Auteur du Journal, & qui ne voyant pas arriver la nouvelle Flotte qu'on attendoit de Hollande, prit aussi le parti de lever l'ancre pour aller achever sa charge à Gressick, dans l'Isle de Madure.

Premieres femmes Hollandoises qu'on voit aux Indes.

L'Auteur rencontra dans sa route quelques Vaisseaux de la nouvelle Flotte, qui étoit partie de Hollande au mois de Janvier 1610, sous le commandement de l'Amiral *Both*. Elle apportoit aux Indes un spectacle qui n'y avoit point encore paru. La Compagnie y avoit fait embarquer trente six femmes Hollandoises, pour commencer à former de véritables colonies de sa Nation; & s'il en étoit mort quelques-unes sur la route, d'autres avoient reparé cette perte en donnant le jour à plusieurs enfans (82). Des lettres que l'Auteur reçut des Moluques, le 18 de Novembre, jetterent beaucoup d'amertume sur son retour, par les fâcheuses nouvelles dont elles étoient remplies.

(82) Page 106.

Elles portoient que peu de jours après son départ de Ternate, le Gouverneur Van Caerden avoit été enlevé par une galere Espagnole, en se rendant de Maleye à Bachian, & qu'il étoit prisonnier dans le Fort de *Gammalamma*. Un article encore plus triste lui apprenoit que l'Amiral Wittert avoit été surpris aux Manilles par les Espagnols & tué dans le combat : qu'ayant été attaqué par douze Vaisseaux à la fois, il s'étoit long-tems deffendu ; mais que sa mort & celle d'un grand nombre de ses gens avoit livré son Vaisseau à l'ennemi ; que deux autres Bâtimens de son escadre avoient eu le même sort ; qu'à l'égard du reste, le yacht l'*Aigle* avoit sauté en l'air, & que le *Paon* & la chaloupe du *Delft* s'étoient sauvés, sans qu'on sçût néanmoins ce qu'ils étoient devenus (83). Ainsi la Compagnie avoit perdu, dans ce voyage, presque la moitié d'une des plus puissantes Flottes qu'elle eût encore fait partir pour les Indes, avec deux de ses plus braves Officiers, *Verhoeven* & *Wittert*. Mais les succès qui étoient reservés à la Flotte de Both firent bientôt oublier cette disgrace.

VERHOEVEN 1610.

Caerden est pris pour la seconde fois par les Espagnols.

Defaite des Hollandois aux Manilles.

L'Auteur du Journal retourna heu-

(83) Page 107.

VERHOEVEN 1610. Retour de l'Auteur.

reuſement dans ſa patrie, avec trois autres Vaiſſeaux que le ſien rencontra dans le cours de ſa navigation, & qui arriverent, dit-il, très-richement chargés (84).

(84) Page 108.



VOYAGE AU JAPON. 1609.

VOYAGE DE DEUX VAISSEAUX au Japon, détachés de la Flotte de VERHOEVEN.

Introduction.

Premieres tentatives des Hollandois pour le Commerce du Japon.

ENTRE les Vaisseaux que l'infortuné Verhoeven avoit détachés de sa Flotte, devant la riviere de Johor, il en avoit destiné deux, suivant ses instructions, à tenter une entreprise que la Compagnie méditoit depuis long-tems, & qui avoit toujours été retardée par d'autres espérances. Le hazard, plutôt qu'aucune résolution concertée, avoit conduit divers Hollandois aux Isles du Japon. Ils y avoient pris une haute idée des richesses du pays; & le seul exemple des Portugais, qui y envoyoient régulierement des Vaisseaux de Macao, suffisoit pour exciter leur émulation. Mais tant de calomnies, par lesquelles on s'étoit efforcé de les noircir dans toutes les Indes, leur faisoient craindre les effets d'une injuste prévention. Ils se persuaderent du moins, que pour se présen-

VOYAGE AU JAPON 1609.

ter dans les lieux où ils étoient mal connus, avec la confiance qui est nécessaire pour le succès du Commerce, ils devoient avoir pressenti la disposition qu'on auroit à les recevoir, & s'ouvrir, s'il étoit possible, une voie honorable par quelque Traité. Telles furent les vûes de Verhoeven (85).

Deux Vaisseaux vont sonder les dispositions des Japonois.

Les deux Vaisseaux qu'il avoit choisis, pour les exécuter, se nommoient le *Lion* & le *Faisceau-de-Fleches.* Ils partirent de Johor, le 17 de Mars 1609; & n'ayant point d'autre vûe que celle d'abréger leur navigation par la diligence, ils arriverent, le premier de Juillet, à la vûe d'une terre qu'ils prirent pour l'Isle de Firando. Ils jetterent l'ancre dans un lieu où la sonde leur fit trouver cinquante brasses. Plusieurs champans, qui vinrent à bord, leur apprirent qu'ils étoient dérivés à *Nangazaqui*, & leur montrerent Firando à l'Ouest. On y mit le Cap, sous la conduite de deux Lamaneurs Japonois, qui piloterent les deux Vaisseaux par le Détroit de Firando jusqu'à la rade. Une multitude d'habitans de tous

(85) Leurs efforts jusqu'alors inutiles vers la Chine leur avoient fait négliger le Japon, quoiqu'ils eussent déja cherché l'occasion de faire prendre une bonne idée d'eux aux Japonois.

les ordres fut attirée à bord par la nouveauté de ce ſpectacle. Le nombre, qui montoit à plus de deux cens, obligea les Hollandois de ſe tenir ſur leurs gardes. Cependant, n'ayant reçu que des témoignages de civilité, ils députerent à la Cour deux Commis, avec un Interprete, pour faire la propoſition d'un Traité de Commerce. Elle fut reçue favorablement. Le Gouverneur de Firando eut la curioſité de viſiter le yacht. Celui de Nangazaqui fit le même honneur aux deux Vaiſſeaux. Enfin les Commis ayant obtenu ce qu'ils demandoient au nom du Prince Maurice & de la Compagnie s'établirent à Firando, tandis que les deux Vaiſſeaux ſe hâterent de remettre à la voile, & de porter cette heureuſe nouvelle en Hollande. Ils étoient partis de Firando le 3 d'Octobre. Cinq ſemaines qu'ils prirent, pour ſe repoſer à Bantam, ne les empêcherent pas d'arriver au Texel le 20 de Juillet ſuivant.

VOYAGE AU JAPON. 1609.

Succès de leur voyage.

Les Directeurs ſentirent de quelle importance il étoit de ne pas perdre un moment. Ils firent partir auſſi-tôt pluſieurs Vaiſſeaux, avec des inſtructions, qui contenoient les plus ſages meſures pour établir un Commerce ſolide au Japon. Un yacht, nommé le *Bra-*

La Compagnie de Hollande envoie pluſieurs Vaiſſeaux à Firando.

Voyage au Japon. 1611.

que, fut le plus prompt ou le plus heureux dans sa course. Il mouilla l'ancre à Firando le premier de Juillet 1611, proche de la loge qu'on y avoit accordée aux Hollandois. C'est son Journal qu'on présente ici, & qui ne doit pas être sans agrément pour ceux qui en ont trouvé aux avantures d'Adamsz, Hollandois naturalisé au Japon, dont on a lu la Relation dans le premier Tome de ce Recueil.

Un yacht y arrive le premier.

L'ancien & le nouveau Gouverneur de l'Isle s'étant rendus sur le bord des Hollandois, y témoignerent une satisfaction extrême de leur retour. On leur fit présent de deux petits vases de pierre, pour lesquels ils marquerent beaucoup de goût, & d'un demi-fromage dont ils ne firent pas moins de cas. Ce désinteressement & cette simplicité n'étoient pas d'un mauvais augure. Mais les Commis s'étonnerent de trouver la cargaison du yacht fort petite, après les avis qu'ils avoient donnés à Patane d'envoyer des marchandises plus considérables, sur-tout en soies crues, qui étoient devenues fort cheres au Japon. Ils ne pouvoient comprendre qu'on eût fait la dépense du voyage, & qu'on eût gardé à Patane ce qu'il falloit apporter. Un si fâcheux mal entendu leur fit rab-

battre quelque chose de leurs espérances, & les obligea même de préparer des excuses pour se justifier à la Cour (86). Elles furent prises de la grandeur des impôts, qui n'avoit pas permis à la Compagnie d'envoyer une plus grosse cargaison, avant que les conditions du Commerce fussent reglées.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

Les esperances sont mêlées de crainte.

Le 2 de Juillet un Capitaine Japonois, nommé *Loisane*, vint apprendre aux Hollandois qu'ayant rencontré, aux Manilles, le *Paon*, un des Vaisseaux de l'Escadre de *Wittert* (87), il lui avoit donné avis des faveurs qu'on avoit accordées à sa Nation dans le Port de Firando. Il n'ignoroit pas le combat des Manilles, dont il attribuoit le mauvais succès au mépris que Wittert avoit fait de ses ennemis, & à la négligence où cette disposition l'avoit fait tomber. Cet Amiral s'étoit signalé néanmoins par sa valeur; & la victoire avoit couté si cher aux Portugais, qu'ayant admiré la deffense de leurs ennemis, ils se croyoient obligés de traiter assez bien les prisonniers (88). Un témoignage si avantageux étoit une

Témoignage rendu à leur valeur.

(86) Suite du Journal de Verhoeven, *ubi sup.* page 110.

(87) Voyez la Rélation du Voyage de Verhoeven.

(88) Il y en avoit cent vingt huit.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

bonne recommandation parmi les Japonois, qui ſont naturellement braves & qui eſtiment cette qualité dans autrui.

Difficultés qu'ils ont à vaincre.

Le même jour, un Agent du Gouverneur vint demander, aux Commis Hollandois, la liſte des marchandiſes dont le yacht étoit chargé, pour l'envoyer à la Cour. Ils ſe deffendirent de la donner, ſous prétexte que n'ayant encore aucun traité avec l'Empereur, ils ne devoient pas être aſſujettis à des uſages qu'ils ignoroient; mais au fond pour cacher la petiteſſe de leur cargaiſon & pour ne ſe pas laiſſer traiter autrement que les Portugais, qui avoient été diſpenſés de cette ſervitude. Ils ſçavoient d'ailleurs qu'on ne leur faiſoit cette demande que pour ſe mettre en droit de regler le prix des marchandiſes; innovation tyrannique, qui n'étoit fondée ſur aucune loi, & dont il étoit d'autant plus important de ſe garantir, qu'après s'y être une fois ſoumis il auroit été trop tard enſuite pour s'y oppoſer. Cependant la crainte de déplaire leur fit répondre en général, qu'ils avoient apporté des draps, du poivre, des dents d'éléphans, quelques étoffes de ſoie & du plomb. Elle leur fit ajouter auſſi que dans un premier

voyage, ils étoient moins venus pour exercer le Commerce, que pour remercier l'Empereur de la permission qu'il leur avoit accordée, & pour annoncer l'arrivée des Vaisseaux que la Compagnie devoit envoyer régulierement. On ne laissa pas de renouveller plusieurs fois la même demande. Ils se retrancherent constamment dans leur premiere réponse; & ne parlant que du voyage qu'ils se proposoient de faire à la Cour, ils s'occuperent du soin de préparer leurs présens. C'étoit un autre sujet d'embarras. Quel moyen de faire des présens considérables avec une petite cargaison ? Cependant ils en comprenoient la nécessité, s'ils vouloient obtenir une pleine liberté pour le Commerce, sans aucune dépendance des Inspecteurs & des Gardes. Les Japonois mesurent leur estime pour les Etrangers sur la qualité des présens qu'ils leur voient faire à l'Empereur & aux Princes; d'où l'Auteur conclut qu'il ne faut envoyer au Japon que des Vaisseaux richement chargés, afin qu'ils puissent soutenir de grands frais. Cette dépense, ajoute-t-il, n'iroit pas trop loin si l'on avoit toujours quelque rareté à présenter, parce que l'Empereur fait moins d'attention à la valeur qu'à

Présens nécessaires au Japon.

Voyage au Japon. 1611.

l'agrément de ce qui lui est offert; mais les Commis du yacht n'avoient acquis toutes ces lumieres que depuis leur arrivée (89).

Les Hollandois écrivent à Guillaume Adamsz.

Ils prirent le parti d'écrire à Guillaume *Adamsz*, pour lui demander son conseil & son crédit. Cet Adamsz, qui avoit été Pilote d'un Vaisseau Hollandois jetté par divers hazards sur les côtes du Japon, s'étoit introduit à la Cour; où son esprit, son expérience & sa droiture l'avoient mis dans le plus haut degré de faveur. En attendant sa réponse, les Hollandois s'attacherent à gagner l'affection du Gouverneur de Firando & de son frere, auxquels ils avoient déja reconnu de la disposition à les obliger. Ce fut par leur conseil qu'ils résolurent de visiter aussi, dans leur voyage à la Cour, le Prince héréditaire, qui faisoit sa résidence à *Jedo*, & qu'on croyoit d'autant plus proche du thrône que l'Empereur, qui étoit âgé de soixante dix ans, pensoit à l'y placer par une résignation volontaire. Il lui avoit déja donné le Royaume de *Quando*, avec le titre de Roi. On leur conseilla de visiter encore *Federisamma*, fils du dernier Empereur, que di-

Conseils qu'on leur donne.

(89) Pages 112 & suivantes.

vers incidens avoient éloigné de la ſucceſſion & qui réſidoit au Château d'*Oſaka.* On jugeoit qu'après la mort de l'Empereur ce Prince pourroit s'aider des intrigues de ſa faction pour remonter ſur le Thrône. Les Eſpagnols ne l'avoient jamais oublié dans leurs viſites (90).

Ils partent pour la Cour. Détail de leur route.

Les Commis partirent de Firando le 17 de Juillet (91), avec un Interprete & un Gentilhomme Japonois que le Gouverneur leur donna pour guide. Ils ſe mirent dans la barque du Comptoir, qui étoit conduite par ſeize hommes, & accompagnée d'une autre barque que le Gouverneur envoyoit au Port de *Nangoia.* Le lendemain au ſoir, ils jetterent le grapin ſur la côte de l'Iſle d'*Ainoſſima*, à vingt & une lieues de Nangoia. Le vent avoit été contraire, & ne ceſſa pas de l'être le 19. Cependant ils s'avancerent le matin juſqu'à la Ville d'*Aſſiou*, qui eſt à douze lieues d'Ainoſſima, ſur un rivage de ſable blanc, dans un pays montueux. Sur le midi, ils ſe trouverent devant la Ville de *Coockors*, qui eſt deffendue par deux Châteaux. Le ſoir, ils s'arrêterent de-

(90) Page 115.

(91) Pages 124 & ſuiv. Le détail de cette route mérite ſans doute d'être conſervé, par les raiſons qu'on a ſouvent expliquées.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

vant *Ximontchogui*, Ville de grandeur mediocre, qui a pour deffenſe une petite Fortereſſe, & un Château ſitué ſur une montagne. Le 20, ils entrerent dans le Port d'*Iſacki*, qui offre deux Villages de trente ou quarante maiſons. Le ſoir du 26, ils jetterent le grapin devant *Mianos*. Le 27, ils paſſerent devant *Cadmenexegui*, où ils découvrirent un Village de chaque côté ; & la nuit ils ſe mirent ſur le grapin à *Tſuoua*. Ils paſſerent celle du 30 à *Veſimado*, qui eſt à ſoixante lieues de Tſuoua. Le tems, qui fut fort gros le 31, ne leur permit qu'avec beaucoup de peine de gagner le Port de *Mouro*.

Ils changent de barque.

Le 3 d'Août ils paſſerent devant *Firmenſi*, qui eſt à cinq lieues de Mouro. C'eſt une belle Ville, deffendue par un bon Château. Ils s'arrêterent la nuit à *Tackeſſima*, qui eſt à quatre lieues de Firmenſi, & le ſoir du 5 ils jetterent le grapin à *Fiongo*. Le 6, ils entrerent dans la riviere d'*Oſaka*, & s'étant mis ſur le grapin dans le fauxbourg qui ſe nomme *Auſſima*, ils y louerent une petite barque pour les mener à *Fuſſigny*, où les grandes ne peuvent pénétrer. Ils traverſerent Oſaka, pour remonter la riviere, où il y avoit ſi peu d'eau que

les rameurs étoient ſouvent obligés d'y deſcendre & d'aider de la main au mouvement de la barque. Oſaka eſt une des principales Villes du Japon. Elle eſt deffendue par un beau Château, où Federiſamma faiſoit ſon séjour. Ce Prince, alors âgé de dix huit ans, n'étoit encore ſorti qu'une fois de cette retraite. Les raiſons qui l'avoient fait exclure de l'Empire n'empêchoient pas qu'il ne jouît d'un revenu conſiderable & qu'il ne poſſédât de grands thréſors. Il avoit dans ſes interêts une faction puiſſante, qui nourriſſoit dans ſon cœur l'eſperance de remonter ſur le Thrône, où il étoit d'ailleurs appellé par l'affection du peuple (92).

VOYAGE AU JAPON. 1611.

Oſako, grande Ville & séjour de Federiſamma.

Le 7, les Hollandois paſſerent devant le Village de *Sergate*, & l'après midi ils aborderent à Fuſſigny. De-là, comme on va par eau à *Soringau*, il fallut prendre des chevaux pour ſe rendre à *Meaco*, qui en eſt à quatre lieues. Cette Ville eſt fort grande. Le Commerce y eſt floriſſant & ſoutenu par diverſes manufactures. Elle s'étend fort loin vers Fuſſigny, & Fuſſigny s'étendant auſſi vers elle, il s'en faut peu que ces deux Villes ne ſe touchent. Dans les guerres les plus animées, Meaco eſt reſpectée

Fuſſigny & Macao.

(92) Page 125.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

Privilege singulier de Meaco.

des deux Partis. Elle demeure comme neutre, en faveur de son commerce, qui se fait à peu près comme dans les Villes de l'Europe (93).

Arrivée & fatie d'une Ambassade Portugaise.

Les Commis Hollandois ayant appris dans cette Ville que les Lettres de Firando n'avoient pas été rendues à Guillaume Adamsz, lui dépêcherent un Exprès, dans la crainte de le trouver absent lorsqu'ils arriveroient à la Cour. Ils furent informés aussi qu'on avoit vû passer depuis quatre jours, à Meaco, des Ambassadeurs Portugais, qui avoient abordé à *Satsuma* dans un petit Vaisseau; qu'ils avoient apporté de précieuses marchandises & des présens considérables, dans la vûe d'obtenir le payement d'une caraque qu'on leur avoit brûlée à Nangazaqui; qu'ils étoient accompagnés d'un grand nombre de trompettes, de tambours & d'instrumens de musique, & qu'ils marchoient avec une pompe extraordinaire au son de leurs instrumens, & tant de magnificence dans leurs équipages, que leurs domestiques, jusqu'aux Negres, étoient vêtus de velours d'une même couleur. *Itakaria-Froimandonne*, Gouverneur de Meaco, à qui ils avoient fait de riches présens, leur

(93) *Ibid.* & p. 126.

avoit fait donner quarante huit chevaux, qu'ils avoient équipés à leurs propres frais (94).

Voyage au Japon. 1611.

Officiers Japonois fort desinteressés.

Le Gouverneur ne traita pas les Hollandois (95) avec moins de bonté. Non seulement il leur accorda des chevaux, un passeport muni du sceau impérial & des lettres de recommandation au Président du Conseil; mais il refusa leurs présens, parce qu'il n'étoit pas accoutumé, leur dit-il, à rien prendre des Etrangers; & lorsqu'ils le presserent avec beaucoup d'instances, il leur déclara qu'il étoit résolu de ne rien accepter pour cette fois; mais que s'il leur restoit quelque chose au retour, il leur permettroit de penser à lui. Ils partirent, charmés de ce désintéressement, pour se rendre à *Causate*, qui est à sept lieues de Meaco. Le lendemain ils dinerent à *Sutsisamme*, d'où ils allerent passer la nuit à *Sequinoso*. Le 12, ayant diné à *Jacats*, ils s'y mirent dans une barque pour traverser un petit golfe. Le soir, ils arriverent à *Narmi*, qui est à dix neuf lieues de Sequinoso.

Le 13 ils remonterent à cheval, pour

(94) Page 127.
(95) Les deux Commis se nommoient Jâques *Specx* & Pierre *Regertz*.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

aller diner à *Okosaki* & coucher à *Jussindai*, qui est à quatorze lieues de Narmi, par une si grande chaleur, qu'un homme de leur cortege en mourut subitement. Ils dinerent à *Ancrai*, d'où traversant un petit golfe ils allerent passer la nuit à *Fouqueres*, qui est à treize lieues & demie de Jussindai. Le 16 ils dinerent à *Futsigeda*, & delà s'étant rendu à *Merico*, ils y trouverent Guillaume Adamsz, qui venoit au-devant d'eux. Le soir ils se rendirent ensemble à *Soringau* (96), où Adamsz alla trouver le *Cosequidonne*, c'est-à-dire, le Président du Conseil, & l'*Ikoto-sionsabrondonne*, pour leur donner avis de l'arrivée de ses compatriotes & les prier de leur faire obtenir une prompte audience. Ils promirent de s'y employer avec zele ; & leur promesse fut confirmée par un Gentilhomme, qu'ils envoyerent aux Commis pour leur faire un compliment fort civile.

Les Hollandois rencontrent Adamsz & arrivent à Soringau.

Cependant, ils se presenterent plusieurs fois au Palais sans obtenir la faveur d'y être introduits. L'Empereur étoit occupé à faire examiner les comptes de son Thrésorier général, & ce

(96) Residence de la Cour Imperiale.

soin demandoit necessairement sa présence. Ils apprirent, dans l'intervalle, que l'Ambassadeur Portugais étoit peu satisfait de sa negociation. Les presens qu'il avoit offerts à l'Empereur consistoient en dix pieces de drap d'or, cent catis de la plus belle soie, une coupe d'or travaillée avec beaucoup d'art, une montre d'or & d'autres bijoux précieux. Ils avoient été acceptés, mais d'une maniere peu obligeante, quoique l'Ambassadeur n'eût rien épargné pour donner une haute idée de la puissance de ses Maîtres. Il avoit paru à la Cour, avec une grosse suite de Portugais, qui portoient au col des chaînes d'or, & tous ses Negres étoient richement vetus. Mais l'Empereur avoit mal reçu ses justifications (97). Il étoit arrivé vers le même tems un Ambassadeur du Viceroi Espagnol du Mexique, qui ne remporta pas plus de satisfaction de son audience. Il venoit remercier l'Empereur du secours qu'il avoit donné à Dom *Rodrigo De-Buera*, qui avoit été Gouverneur des Manilles, & qui avoit échoué sur la côte du Japon en allant à la nouvelle Espagne. Les présens de cet Ambassadeur étoient somptueux; mais ses démarches furent

VOYAGE AU JAPON. 1611.

Les Ambassadeurs Portugais & Castillans sont mal reçus.

Fierté des Castillans.

(97) Pages 129 & suivantes.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

si hautaines & si peu mesurées qu'elles déplurent à la Cour (98). Il étoit allé saluer le Prince de Jedo, avant que d'avoir vû l'Empereur. Ensuite, étant entré à Soringau avec quarante Mousquetaires, enseignes deployées, il avoit fait sonner ses trompettes dans toutes les rues de son passage, & cette vaine affectation avoit été accompagnée de plusieurs décharges de mousqueterie.

Leurs demandes.

Lorsqu'il fut introduit à l'Audience, il fit quatre demandes à l'Empereur; 1°, qu'il fût permis aux Castillans de construire, dans les Isles du Japon, autant de Vaisseaux qu'ils en souhaiteroient; 2°, qu'ils eussent la liberté de faire reconnoître, par leurs Pilotes, toutes les côtes & tous les ports du Japon; 3°, que l'Empereur deffendît le commerce aux Hollandois dans tous les pays de son obéissance, & qu'il trouvât bon que le Roi d'Espagne envoyât des Vaisseaux de guerre au Japon, pour détruire & brûler ceux de la Compagnie Hollandoise; 4°, que les Vaisseaux Espagnols ne fussent pas sujets aux visites des Inspecteurs, ni genés dans la vente de leur marchandises. Ces propositions avoient d'abord été

(98) Pages 132 & suiv.

données par écrit, & l'on avoit commencé par avertir l'Ambaſſadeur que l'uſage du pays ne permettoit pas de paroître devant l'Empereur avec des armes. Cet avis ne l'avoit pas empêché de ſe préſenter devant le Palais, avec l'enſeigne de ſon Maître & avec ſes ſoldats; mais il fut introduit ſeul au Palais. Les préſens du Viceroi du Mexique étoient une ſelle de cheval brodée en or, un beau harnois de guerre, quelques precieux medicamens & d'autres raretés. On lui répondit, qu'il lui étoit permis de bâtir des Vaiſſeaux & de choiſir le lieu qui lui paroîtroit le plus convenable à ce travail; qu'il lui étoit permis de reconnoître les côtes du Japon, & qu'on lui fourniroit même des barques s'il en avoit beſoin; que les pays de Sa Majeſté Imperiale étoient ouverts à tous les Etrangers; & que n'ayant aucune raiſon d'en exclure les Hollandois, il vouloit les laiſſer jouir d'un privilege qu'il accordoit à toutes les Nations; que ſi les Princes de l'Europe avoient la guerre enſemble, Sa Majeſté ne prenoit aucune part à leurs démêlés; enfin que tous les Marchands qui viendroient trafiquer au Japon, n'y avoient pas d'autre tribunal à redouter que celui de la raiſon & de l'é-

VOYAGE AU JAPON. 1611.

Reponſes de l'Empereur.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

Pourquoi les Hollandois se croient menacés de quelque danger.

quité (99). Adamsz étoit près de l'Empereur à cette audience. L'Ambassadeur raconta la mort tragique du Roi de France. Il parla aussi de la treve qui avoit été conclue entre le Roi d'Espagne & les Etats Généraux ; mais il assura qu'elle n'avoit pas encore été publiée en Espagne, & qu'il ignoroit si elle regardoit les Indes & l'Est du Cap de Bonne-Esperance. Adamsz trouva dans ce discours une affectation maligne, qui lui fit craindre quelque dessein caché contre les Hollandois. Il lui parut impossible que l'Ambassadeur ignorât ce qui étoit connu depuis longtems dans toute l'Europe ; & dans les soupçons, dont il ne put se deffendre, il soutint non seulement que la treve avoit été publiée en Espagne, mais que l'Ambassadeur en étoit informé. En effet la preuve en étoit claire, puisque les Portugais, dans leurs dernieres hostilités, avoient allegué, pour (1) excuse, que la treve n'ayant été publiée qu'en Europe, ne devoit rien changer aux affaires des Indes.

Le *Sionsabrondonne*, ou le Thrésorier général de l'Empire, ne déguisa point aux Hollandois les fâcheuses impres-

(99) Pages 132 & 133.

(1) Page 134.

ſions, que leurs ennemis avoient données de leur caractere & de leurs desſeins. Il leur dit qu'on ne les croyoit attirés au Japon, que par l'eſperance de faire des priſes ſur les Eſpagnols & ſur les Portugais; que cette opinion ſe trouvoit confirmée par le peu de marchandiſes qu'ils avoient apportées, & que le fond de leur commerce conſiſtoit apparemment dans les dépouilles de leurs ennemis. Adamſz prit ardemment leur deffenſe. Il aſſura le Thréſorier général qu'on reconnoîtroit bientôt au Japon la droiture & la probité des Hollandois; que c'étoit par ces deux qualités que leur réputation étoit établie dans tous les lieux où ils avoient étendu leur Commerce, & que loin de chercher l'occaſion d'enlever les Vaiſſeaux Caſtillans ou Portugais, ils étoient déſarmés par une treve de douze ans, qui leur interdiſoit toutes ſortes d'hoſtilités & d'inſultes. Il expliqua les raiſons qui les avoient fait arriver avec une cargaiſon ſi médiocre. C'étoit l'empreſſement de venir recueillir le précieux fruit des bontés de l'Empereur, & de lui voir confirmer ſes promeſſes pour un Traité. Le Vaiſſeau qui étoit au Port de Firando ne devoit paſſer que pour un ſimple avant-coureur, qui annonçoit

VOYAGE AU JAPON. 1611.

Adamſz les juſtifie.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

l'arrivée de quantité d'autres bâtimens & de toutes sortes de marchandises. Cette explication, dans la bouche d'un homme aussi consideré qu'Adamsz, produisit d'excellens effets (2). Le Cosequidonne, à qui les Hollandois rendirent une visite, les traita fort civilement. Ils lui présenterent huit aunes de drap rouge cramoisi, une piece de satin, semé de petites roses, une piece de damas, une piece de drap d'or, trois tapis de Nuremberg, une carabine & cent billes d'acier. Lorsqu'il eut jetté les yeux sur ce présent, il le fit éloigner aussi-tôt. Vous avez eu, leur dit-il, beaucoup de peine à transporter ces effets, & je vous assure qu'ils me sont inutiles (3). Ensuite, leur ayant appris que la nouvelle de leur arrivée avoit été fort agréable à l'Empereur, il leur demanda quelles propositions ils avoient à faire à la Cour. Un des Commis lui déclara naturellement qu'ils vouloient supplier Sa Majesté Imperiale, d'accorder aux Vaisseaux de leur Nation, des Patentes, à la faveur desquelles ils pussent négocier librement au Japon, décharger leurs marchandises, les mettre en dépôt dans des magasins,

Demandes que les Hollandois veulent faire à la Cour.

(2) Pages 136 & précédentes.
(3) Page 137.

magasins, les faire voir & les vendre, sans être troublés par des Inspecteurs & des Gardes; en réservant néanmoins pour Sa Majesté toutes les curiosités qui pourroient lui plaire, jusqu'à ce qu'elle eût daigné faire son choix (4). Le Cosequidonne approuva toutes ces demandes. Il promit de s'intéresser au succès, & de faire préparer les dépêches des Hollandois pour leur retour de Jedo, où Sa Majesté trouvoit bon qu'ils allassent visiter le Prince son fils, comme Adamsz lui en avoit fait l'ouverture. Il leur dit qu'on leur fourniroit pour ce voyage des chevaux, des barques & des guides. Ensuite, après les avoir entretenus quelque tems sur les affaires des Provinces Unies, il leur promit de les présenter le même jour à l'Empereur. Lorsqu'ils eurent pris congé de lui, il les reconduisit jusqu'au de-là de sa porte. Mais ayant retenu Adamsz, il ordonna d'envoier reprendre leurs présens. Vous auriez dû les avertir, lui dit-il, de ne me les pas offrir. Vous sçavez que mon usage n'est pas d'en recevoir. Je n'en serai pas moins disposé à leur accorder ma protection, quoique ce ne soit point par cette voie qu'on doive y prétendre. Adamsz lui

VOYAGE AU JAPON. 1611.

Grand Officier desinteressé.

(4) *Ibid.* & page 138.

Voyage au Japon. 1611.

repréſenta que ce qu'on lui avoit offert étoit de peu d'importance & ne meritoit pas le nom de préſent. Il le ſupplia de le garder, pour l'honneur de la Nation Hollandoiſe, & pour marquer du moins qu'il ne ſe tenoit pas offenſé de la hardieſſe qu'on avoit eue de l'offrir. Le Coſequidonne parut déliberer un moment. Enſuite, il déclara que pour donner aux Hollandois une veritable marque de ſon amitié, il vouloit bien renoncer une fois à ſes principes ; & les ayant fait rappeller, il leur repeta cette déclaration dans les mêmes termes (5). On ne s'eſt étendu ſur ces circonſtances que pour entrer dans l'idée de l'Auteur du Journal, qui les fait regarder comme une diſtinction extraordinaire en faveur de ſa Nation. Elle ſurprit autant les Japonois, dit-il, qu'elle chagrina les Caſtillans & les Portugais, de qui le Coſequidonne n'avoit jamais voulu rien accepter, quoique tous les ans ils lui apportaſſent des préſens conſiderables ; & les Commis en tirerent un augure favorable pour leur établiſſement au Japon (6).

Ce qu'il fait en faveur des Hollandois.

Vers midi, ils furent appellés à l'audience Imperiale, où ils porterent auſſi

(5) Page 139. (6) *Ibidem.*

leurs présens. Chaque espece fut placée, suivant l'usage de cette Cour, sur une table particuliere. C'étoit une demi-piece de drap rouge cramoisi, une demi-piece de drap écarlate, une demi-piece de karsaie cramoisi, trois de velours noir uni, trois de camelot lustré, deux de satin brodé d'or, trois de damas, cinq tapis de Nuremberg, dix flacons de verre, deux cens catis de plomb, deux fusils de huit pieds de long, deux carabines, cinq dents d'éléphant & deux cens billes (7) d'acier.

VOYAGE AU JAPON. 1611

Présens qu'ils offrent à l'Empereur.

Lorsque les Hollandois eurent salué l'Empereur, ce Monarque leur demanda combien ils avoient de soldats aux Moluques; s'ils trafiquoient à Borneo; s'il étoit vrai que le meilleur camphre vînt de cette Isle & comment il venoit; où croissent le meilleur *Aquila* & le meilleur *Calamba*; quels bois odoriferans les Hollandois avoient dans leurs pays & quels éoient ceux qu'ils estimoient le plus? Ils répondirent à toutes ces questions, par la bouche de leur Interprete. Aussi-tôt qu'ils eurent pris congé; le Cosequidonne & le Sionsabrondonne les reconduisirent hors de la salle, en les felicitant du bon-

Ce Prince leur fait diverses questions.

(7) *Ibid.*

VOYAGE AU JAPON. 1611.

heur qu'ils avoient eû de recevoir une audience si favorable. Ils leur dirent qu'eux-mêmes ils en étoient surpris ; que l'usage de sa Majesté n'étoit pas de se rendre si familiere ; qu'elle ne faisoit pas même cette grace aux plus grands Seigneurs de l'Empire, qui lui apportoient des présens de la valeur de dix, de vingt & de trente mille ducats, & qu'elle n'avoit pas dit un seul mot aux Ambassadeurs d'Espagne & de Portugal (8). Adamsz, qui fut rappellé dans l'appartement Imperial, leur raconta que l'Empereur ayant consideré curieusement les draps, les camelots, les velours & les fusils l'un après l'autre, lui avoit dit : » Lorsqu'il nous viendra » des Vaisseaux Hollandois apporteront-ils de belles marchandises & » beaucoup de curiosités « ? Adamsz avoit répondu, qu'il pouvoit assurer Sa Majesté qu'on lui apporteroit quantité de belles choses. » Oui, oui, répliqua ce Monarque, je vois bien » que les Hollandois sont passés maîtres dans les manufactures comme » dans le métier de la guerre (9).

Opinion qu'il a d'eux.

Les Commis, ayant fait écrire leurs propositions en Japonois, les remirent entre les mains du Cosequidonne, qui

(8) Page 140. (9) Ibid. & p. 141.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

Ils partent pour Jedo.

leur promit d'en tenir l'expedition prête pour leur retour. Le 18, on leur apporta un passeport pour dix chevaux, avec des lettres de récommandation pour le Prince hereditaire, auquel ils alloient faire leur Cour à Jedo. Ils partirent le lendemain de *Soringau*, d'où ils se rendirent le soir à *Tesseri*. Le 20, ils arriverent à *Missima*, qui est à 12 lieues de Tesseri. Le 21 ils dinerent à *Woudebro*; & traversant une montagne, nommée *Facu-tamme*, où l'on monte & l'on descend pendant 4 lieues, par des passages fort difficiles, ils allerent passer la nuit à *Futsisawa*, qui est à seize lieues de Missima. Le 22, ils dejeunerent à *Toska*, qui est à deux lieues de Futsisawa; & vers le soir ils arriverent à Jedo, qui est à dix lieues de Toska (10).

Comment ils y sont reçus du Sadadonne.

Adamsz, aussi favorisé dans cette Cour que dans celle de Soringau, leur donna pour logement une maison qui lui appartenoit, & se chargea de donner avis de leur arrivée au *Sadadonne*, President du Conseil du Prince & pere du Cosequidonne. Ce Seigneur lui répondit d'un accueil favorable pour ses compatriotes, parce que le Prince ayant été informé, deux ans auparavant, qu'on avoit vû au Japon quelques Vais-

(10) Pages 141 & 142.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

ſeaux Hollandois, n'avoit pas ceſſé de témoigner depuis, qu'il ſouhaitoit beaucoup de voir quelques gens de cette Nation. Un Officier Japonois du Preſident reçut ordre d'accompagner Adamiz à ſon retour, pour aller faire des complimens aux Commis, de la part de ſon Maître (11).

Préſens qu'ils lui font.

Le lendemain, ils allerent le remercier de cette faveur & lui préſenter cinq aunes de drap rouge-cramoiſi, deux pieces de camelot noir à gros grains, & une de camelot croiſé de la même couleur; une piece de damas noir; cinq pieces d'armoiſin blanc; trois flacons de verre & une carabine. Leur préſent fut accepté; mais le Sadadonne leur déclara, qu'en leur donnant ce témoignage d'amitié il s'écartoit de ſon uſage, pour leur inſpirer toute la confiance qu'il deſiroit d'eux. Il ajouta que tout incommodé qu'il étoit, il alloit monter au Château pour les faire expedier; & qu'ayant averti le Prince, dès le ſoir précedent, il les aſſuroit de l'impatience qu'on avoit de les voir. Cependant il leur fit paſſer plus d'une demi-heure à s'entretenir avec lui de l'état de l'Europe & des affaires de leur pays. Il s'informa de la cau-

(11) Page 142.

se de la guerre qui avoit duré si longtems entre l'Espagne & la Hollande, & des negociations par lesquelles on étoit parvenu à la conclusion d'une treve. Les Hollandois ne lui déguisant pas la petitesse de leur pays, il témoigna beaucoup d'étonnement, qu'un Etat si foible eût resisté avec tant de constance aux forces d'un si puissant Roi (12). Ensuite il leur fit servir une collation de fruits. Le grand âge de ce Seigneur & ses incommodités ne l'empêcherent pas de les reconduire jusques dans sa cour, en leur promettant de les faire avertir l'après-midi, pour se rendre avec eux au Palais.

Voyage au Japon. 1611.

Présens offerts au Prince.

Ils furent appellés vers les deux heures & conduits à l'audience du Prince. Les presens qu'ils lui offrirent étoient une demi-piece de drap rouge-cramoisi, une piece de karsaie de même couleur; quinze aunes de velours ciselé à fond verd & à fleurs noires; neuf aunes & demie du même velours, à fond rouge & à fleurs noires; une piece de damas; une piece de drap d'or; cinq tapis de Nuremberg; une piece de camelot croisé; trois dents d'élephant; cent billes d'acier; un fusil à meche; deux carabines & cinq cens catis (13)

(12) Page 143. (13) *Ibidem.*

VOYAGE AU JAPON. 1611.

de plomb. Ils reçurent du Prince un accueil gracieux, & des remercîmens du voyage qu'ils avoient entrepris pour le voir ; mais beaucoup moins d'explication que le Sadadonne ne leur en avoit fait esperer. Lorsqu'ils lui demanderent sa protection, suivant les ordres qu'ils feignirent d'avoir reçus de leurs Maîtres, il se contenta de répondre par un signe de tête, après lequel il les congedia. Mais l'Officier du Sadadonne les promena dans toutes les parties du Palais, & le Prince leur fit donner des chevaux & des barques pour retourner à Soringau (14). Adamsz en fit leurs remercîmens. Cette faveur étoit assez commune. Cependant l'Auteur du Journal, toujours sensible au moindres apparences de distinction, ne manque pas de faire observer que l'Ambassadeur Espagnol avoit passé trois jours à Jedo avant que d'obtenir audience, quoiqu'il fût arrivé dans un équipage magnifique & qu'il apportât de riches presens. Les Hollandois en firent à divers Seigneurs de cette Cour ; mais toujours en draps, & en bouteilles de verre. Le Prince leur envoya aussi les siens, qui n'étoient pas plus magnifiques. L'Auteur ajoute, pour

Ils en reçoivent de fort modiques.

(14) Page 144.

s'en consoler, qu'ils furent apportés par un des principaux Seigneurs de la Cour, & qu'on pria les Commis de s'arrêter moins à la valeur du présent, qu'à l'affection avec laquelle il étoit fait & au plaisir qu'on avoit reçu de leur visite. Ils eurent neanmoins l'honneur de diner chez un frere du jeune Gouverneur de Firando, un des premiers Gentilshommes de la chambre du Prince, à qui ils prodiguerent encore leur drap & leurs bouteilles (15).

VOYAGE AU JAPON. 1613.

Leur dessein étoit de retourner à la Cour Imperiale par le Port de *Wormgau*, qui est à dix huit lieues de Jedo. On ne leur refusa point une galere pour ce voyage. Ils partirent le 25 d'Août, & dès le soir ils arriverent à Wormgau, où Adamsz possedoit une maison, comme à Jedo. Ils trouverent, dans ce Port, le Vaisseau de la Nouvelle Espagne & l'Ambassadeur Espagnol, qui leur fit faire des complimens fort civils, ausquels ils s'efforcerent de repondre avec la même politesse. Deux Flamands, qui étoient à la suite de cette Ambassade, leur en apprirent le motif & le succès. Le veritable but des Espagnols étoit, premierement, de ramener quelques Japonois qui s'étoient

Ils retournent à la Cour par le Port de Wormgau.

Ce qu'ils y apprennent touchant les Espagnols.

(15) Page 145.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

rendus l'année d'auparavant dans la Nouvelle - Espagne, avec Dom *Rodrigo De-Buera*, & qui avoient été reçus avec tant de magnificence, qu'outre les frais de l'Ambassade, il en avoit couté plus de cinquante milles réales de huit au Roi d'Espagne. L'Ambassadeur n'étoit pas chargé par ses instructions, de s'expliquer sur les Hollandois, comme il avoit fait à la Cour (16). Ses Officiers lui avoient même reproché de s'être emporté au de-là des bornes, & l'avoient menacé de le contredire formellement par une protestation; mais il les avoit arrêtés, en leur déclarant qu'il prenoit sur lui tout le mal qui en pouvoit arriver. Sa commission se bornoit à remettre les Japonois dans leur patrie, & à obtenir deux permissions de la Cour; l'une, de visiter tous les Ports du Japon, parce que les Espagnols, qui les connoissoient fort mal, y avoient perdu plusieurs Vaisseaux richement chargés; l'autre, de construire des Vaisseaux, parce qu'avec beaucoup plus de peine & de dépense on les faisoit moins bons aux Manilles & dans la Nouvelle-Espagne que dans les chantiers du Japon, où le bois étoit

(16) Cet article fait honneur à la bonne foi de l'Auteur du Journal.

meilleur, les autres materiaux plus communs & les ouvriers en plus grand nombre (17). On a vû quelle avoit été la reponſe de la Cour à ces deux demandes.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

Fondement de la defiance qu'ils conçoivent d'eux

Les Hollandois apprirent encore, des deux Flamands, qu'on avoit découvert la Nouvelle-Guinée & la côte de la Nouvelle-Eſpagne. Mais ils aſſurerent, comme l'Ambaſſadeur, qu'à leur départ des Ports Eſpagnols on n'y avoit point encore reçu la nouvelle de la treve; ou que ſi elle y étoit arrivée, on la tenoit ſecrete. Ils s'étonnoient eux-mêmes que les Hollandois en fuſſent informés, parce que le même Vaiſſeau Eſpagnol qui étoit au Japon avoit amené pluſieurs perſonnes qui avoient appris la mort du Roi Henri, par des lettres de France écrites à San-Lucar & à Seville. Cependant la mort de ce Monarque étoit poſterieure à la publication de la treve en Europe, d'où les Hollandois conclurent hardiment qu'il y avoit quelque deſſein caché ſous la diſſimulation des Eſpagnols, & qu'apparemment ils avoient embarqué des troupes ſur les Vaiſſeaux qui alloient de la Nouvelle-Eſpagne aux Manilles, pour les faire paſſer de-là aux Moluques &

(17) Page 147.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

Leur fierté mutuelle.

tenter de s'y rétablir avant que la treve fût publiée aux Indes (18). Cette conjecture paroissant tirer une nouvelle force de son importance, les Hollandois y trouverent une raison de presser la conclusion de leurs affaires, pour hâter leur départ. L'Ambassadeur Espagnol les envoya prier plusieurs fois d'aller se réjouir chez lui, & de leur côté ils lui firent proposer de leur accorder chez eux le même honneur. Mais personne ne voulant hasarder la premiere visite, ces civilités demeurerent sans effet.

Le 27, jour auquel les Commis avoient reglé leur départ de Wormgau, ils allerent passer la nuit à *Oxjo*, après avoir diné à *Capacure*. Le 28, ils firent dix sept lieues, pour arriver le soir à *Insuwarra*. Le 29, étant montés à cheval avant le jour, il entrerent à Soringau.

Les Hollandois reçoivent les lettres patentes de l'Empereur

Deux jours après leur arrivée, Adamsz leur apporta les Patentes de l'Empereur, sur lesquelles la liberté du Commerce devoit être établie. Ils s'empresserent de les faire traduire; mais il n'y trouverent pas la clause qu'ils avoient particulierement desirée, c'est-à-dire, celle qui devoit les exempter

(18) Page 147.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

Ce qui manque à leurs desirs.

de la visite des Inspecteurs & des Gardes. C'étoit neanmoins le principal objet de leur voyage, & le but même auquel ils tendoient uniquement. Une omission de cette nature leur causa d'autant plus de chagrin qu'ils ne purent en pénétrer le motif, & qu'appréhendant d'ailleurs tout ce qui auroit été capable de les retarder, ils ne voyoient aucune apparence de pouvoir renouveller leurs demandes. Cependant, après quantité de réflexions, ils ne purent se déterminer à partir, sans avoir tout tenté pour le succès d'une affaire qui leur avoit fait entreprendre un voyage si penible, & dont la Compagnie s'étoit reposée sur leur prudence & sur leur capacité (20). La Patente Imperiale étoit conçue dans ces termes (21):
» Nous ordonnons & commandons, » par ces Présentes, très expressément » à tous & chacun de ceux qui sont » sous notre domination, de n'inquié- » ter en aucune maniere, ni donner » aucun empêchement aux Vaisseaux » Hollandois qui viendront dans nos » pays du Japon, en quelque lieu ou » quelque port que ce puisse être; mais » au contraire, de les traiter favorable-

(20) Page 152. (21) Page 153.

Voyage au Japon. 1611.

» ment & de les aſſiſter en tout ce
» qu'ils pourront demander ; deffen-
» dant à tous nos Sujets d'en uſer avec
» eux autrement que comme avec des
» amis ; de quoi Nous leur avons don-
» né notre parole & notre promeſſe.
» Datté (ſuivant le ſtyle du Japon) l'an
» 1611, le vingt cinquieme jour du
» mois, qui étoit, ſuivant notre ſtyle,
» le 30 d'Août.

Leurs repreſentations au Coſequidonne.

Dans la premiere viſite que les Commis rendirent au Coſequidonne, pour le remercier de ſa diligence à leur procurer l'expedition, ils lui repreſenterent triſtement ce qui manquoit à la faveur qu'on leur avoit accordée. Ce Seigneur leur répondit qu'ils devoient être tranquilles ſur cet article & que perſonne n'entreprendroit de les chagriner. Mais ſa bonté même ſemblant les autoriſer à s'expliquer avec confiance, ils le ſupplierent, s'il jugeoit qu'il y eût trop de difficulté à renouveller leur demande devant l'Empereur, de leur donner un acte de ſa main, avec lequel ils partiroient contens. Il les aſſura que cette précaution n'étoit pas neceſſaire, & que s'il naiſſoit quelqu'obſtacle il ſuffiroit d'en informer Adamſz, qui étoit eſtimé de Sa Majeſté Imperiale & qui leur feroit obte-

VOYAGE AU JAPON. 1611.

nir une prompte ſatisfaction. On auroit peine à repréſenter l'embarras des Commis, qui ſe trouvoient partagés entre la crainte d'offenſer le Préſident par leur opiniâtreté, & celle de trahir également leur honneur & les interêts de la Compagnie. Ils s'épuiſerent en remercimens. Ils aſſurerent le Coſequidonne qu'ils ſe repoſoient parfaitement ſur ſa parole; mais ils ajouterent neanmoins qu'un point de cette nature leur cauſeroit un tort extrême, parce qu'il empêcheroit leurs Vaiſſeux de partir dans la ſaiſon convenable, & que s'ils manquoient de partir entre le huit & le neuvieme mois, ils ſeroient obligés d'en paſſer cinq ou ſix à Patane. La douceur extraordinaire du Préſident lui fit écouter favorablement toutes ces inſtances. Il leur dit enfin, que puiſqu'ils attachoient tant d'importance à leur demande, & que d'un autre côté cette affaire ne pouvoit être terminée ſur le champ, ils pouvoient ſatisfaire l'empreſſement qu'ils avoient de retourner à Firando, & laiſſer leurs interêts entre les mains d'Adamſz. Il leur promit tout ſon zele; les congedia du même air de bonté, il leur dit (22) qu'avec

Leurs inſtances & réponſes de ce Seigneur.

(22) *Ibid.* & p. 154. Le Journal ne nomme que Specx dans cette épineuſe negociation.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

un peu de patience il ne doutoit pas du succès.

Ils s'opiniâtrent à le presser.

Mais dans l'ardeur dont les Hollandois étoient animés, la patience leur parut la plus difficile de toutes les vertus. Ils dresserent le même jour un Mémoire qui contenoit leur demande, & les raisons sur lesquelles ils croyoient pouvoir l'appuyer. Ils le firent traduire en Japonois. Ils le signerent, & dès le soir ils conjurerent Adamsz de le porter au Cosequidonne. Ce Seigneur ne refusa pas de le lire ; mais s'excusant sur les affaires qui occupoient la Cour, & sur la crainte que ce Mémoire ne fût présenté à contre-tems, il le remit entre les mains d'Adamsz.

Il cede à leur ardeur.

Cependant l'excellence de son caractere prévalut. Après quelqu'incertitude, il dit à Adamsz de se rendre le lendemain au Palais & d'observer lui-même quelqu'occasion favorable. » Je » me trouverai, ajouta-t-il, fort près » de Sa Majesté, & j'engagerai le Sion-» sabrondonne à s'y trouver aussi. Si » vous prenez ce moment pour pré-» senter la Requête, nous vous secon-» derons de tout notre crédit, & je ne » desespere pas d'une réponse favora-» ble «. Adamsz ne manqua point de suivre ce conseil. L'Empereur se trouva

ſi bien diſpoſé, qu'après s'être fait lire le Mémoire, non ſeulement il accorda tout ce qui lui étoit demandé, mais il ordonna qu'à l'heure même on en dreſſât l'acte, qu'il ſigna, & qu'il fit ſceller ſur le champ avec toutes les formalités établies. Il fut remis aux Hollandois par Adamſz, à qui l'Empereur avoit donné ordre de leur dire, qu'ils ne trouveroient de difficulté pour leurs affaires en aucun lieu; qu'ils étoient libres de partir; que leurs Vaiſſeaux ſeroient vûs avec beaucoup de ſatisfaction, & qu'Adamſz pouvoit les accompagner juſqu'à Firando. Les Japonois furent ſurpris eux-mêmes de leur voir obtenir ce qui venoit d'être refuſé aux Eſpagnols & aux Portugais (23). L'Auteur du Journal reconnoît que le Coſequidonne & le Sionſabrondonne les avoient ardemment ſervis (24).

VOYAGE AU JAPON. 1611.

L'Empereur leur accorde tout ce qu'ils demandent.

Ils partirent de Soringau le 3 de Septembre, avec la joie de remporter tous les avantages qu'ils avoient pû deſirer pour leurs Maîtres. Adamſz leur fit prendre leur route par Urſimado, qui eſt à ſept lieues de Soringau. Le lendemain ils dinerent à *Haquinguawa*, d'où ils allerent coucher à *Arrai* par la ri-

Leur retour à Firando, & détail de leur route.

(23) Page 153. (24) *Ibidem*.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

viere de *Senegouwo*, ſur laquelle ils firent quatorze lieues. Le 5, étant partis à minuit, ils allerent diner à *Futſiwa*, grande Ville au milieu de laquelle ſe préſente un gros Château, & paſſer la nuit à *Naoting*. Cette journée fut de dix huit lieues & demie, dans un pays bien cultivé & couvert de beaux arbres. Le 6, ils déjeunerent à deux lieues de Naoting, dans une Ville nommée *Aſtanamin*, de grandeur mediocre, mais celebre par un grand Commerce de bois. Les Marchands y ont, près de leurs maiſons, des cours, des magaſins & des appentis comme en Hollande. Enſuite Adamſz leur fit traverſer de-là un petit golfe d'environ ſept lieues, pour ſe rendre à *Kuwano*, qui eſt une grande Ville deffendue par un beau Château, d'où paſſant par Domuda ils allerent coucher à *Camitamme*, après une journée de dix ſept lieues. Le 7, ils dinerent à Stutſiſamme & coucherent à Thibes, qui eſt à douze lieues de Camitamme. Le jour ſuivant, ils reglerent entr'eux que Specx, Adamſz & le Gentilhome que le Gouverneur de Firando leur avoit donné pour guides paſſeroient à Meaco, pour rendre les lettres du Coſequidonne à Itakura Froimendonne, &

Une partie d'entr'eux paſſe par Meaco.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

remercier ce Gouverneur des recommandations qu'il leur avoit données pour la Cour. D'ailleurs ils vouloient lui offrir encore une fois le present qu'il avoit refusé. Ainsi s'étant séparé à *Woots*, où ils avoient diné, *Segertsz* & Jean *Cousins* prirent la route de *Futsuni* avec le bagage, tandis que les autres se rendirent le soir (25) à Meaco. Specx & Adamsz firent aussi-tôt donner avis de leur arrivée aux gens de Froimendonne; mais ce Seigneur étant occupé ce jour-là d'un festin, ils ne se rendirent au Château que le lendemain. Leurs présens furent acceptés, à la pressante sollicitation d'Adamsz. Froimendonne apprit avec étonnement les faveurs extraordinaires qu'ils avoient obtenus à la Cour, & leur offrit toutes sortes de commodités pour achever leur voyage. Ils prirent à Meaco quelques ouvrages de vernis qu'ils avoient commandés en passant par cette Ville (26).

Ils y prennent des ouvrages de vernis.

Le 10, ils se remirent en chemin pour aller diner à *Tussoni*, où s'étant embarqués sur la riviere, ils descendirent le reste du jour & toute la nuit

(25) Il paroît ici que l'Auteur du Journal est Jaques Specx; car après cette separation il continue de parler en son nom.

(26) Page 158.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

vers *Osaka*. Ils arriverent le matin au Faux bourg de Kusima. De-là leur curiosité les conduisit à *Sackar*, Ville fort marchande à trois lieues d'Osaka, pour y apprendre le cours & le prix des marchandises. Ils y trouverent un Hollandois, nommé *Melchior Van Santwart*, qui étoit arrivé au Japon avec Adamsz. Ensuite, étant retournés au Faux bourg de Kussima, ils descendirent à *Dembe* sur la riviere. Le soir du 14, ils arriverent à *Simmoiesecki*. Le 17, ils passerent devant la Ville de Frougi, d'où ils allerent mouiller au Port de *Fessima*. Le 18, ils se rendirent à Nangoia, & le dix neuf à Firando (27).

Leur arrivée à Firando.

Ils y établissent un Comptoir.

L'unique soin qui pût faire differer de quelques jours à lever lancre, regardoit le choix des Facteurs qu'ils vouloient laisser dans ce Port, & quelques ordres qu'il falloit donner pour y faire bâtir des magasins. Mais, au milieu de leur satisfaction, ils regrettoient de ne pouvoir témoigner au vieux Gouverneur de Firando une reconnoissance proportionnée à ses bienfaits. Ce Seigneur avoit fait des dépenses considerables en faveur de leur Nation

Embarras où les jette la reconnoissance.

Grands frais que le Gouverneur avoit faits pour les Hollandois.

(27) *Ibid.* & pages suivantes.

Voyage au Japon, 1611.

Il y avoit plus de huit ans qu'il avoit fait équiper une Jonque à ſes frais, pour tranſporter à Patane *Quaeckernaeck* (28) & Van *Santuoort*, deux des Compagnons d'Adamſz, qui avoient obtenu de l'Empereur la permiſſion d'aller chercher les Hollandois dans cette contrée, pour les informer du Commerce qu'ils pouvoient faire au Japon. Cet équipement lui avoit couté 1500 catis d'argent, c'eſt-à dire, 1875 réales de huit, dont il n'avoit pas tiré le moindre profit. En 1609, lorſque les deux Vaiſſeaux Hollandois, le *Lion* & le *Faiſceau de-Fleches*, étoient venus à Firando, & qu'ils avoient envoyé des Députés à la Cour pour demander la liberté du Commerce, il leur avoit fourni à ſes propres frais une Galere avec cinquante ſix Rameurs, dont ils s'étoient ſervis pendant deux mois; & ce Bâtiment s'étoit trouvé en ſi mauvais état après leur départ, qu'il avoit fallu le mettre en pieces. Il avoit fait aux Hollandois des deux Vaiſſeaux la faveur de leur acheter leurs ſoies & leur poivre, dans la ſeule vûe d'empêcher que d'autres Officiers ne s'en ſaiſiſſent, & l'on ſçait qu'il avoit per-

(28) C'étoit le Capitaine du Vaiſſeau dans lequel Adamſz avoit abordé au Japon.

VOYAGE AU JAPON 1611.

du confiderablement fur les foies. Il venoit de faire encore la dépenfe des barques qui avoient conduit les Commis à Soringau. Enfin n'ayant reçu des Hollandois aucune récompenfe pour tant de fervices, le fentiment qui les lui faifoit continuer ne pouvoit être qu'une affection finguliere pour leur Nation; d'autant plus que s'il eût marqué au Confeil de l'Empereur le moindre mécontement de leur conduite, il étoit certain qu'ils n'y euffent trouvé ni accès ni faveur(29). Cependant la petiteffe de leur cargaifon, & la multitude des préfens qu'ils avoient repandûs dans leur voyage à la Cour, ne leur permettoit pas d'écouter la reconnoiffance & la générofité. Ils furent obligés d'employer ces deux excufes, en promettant au Gouverneur que leurs premiers Vaiffeaux les acquitteroient avantageufement de toutes leurs obligations. Il fe nommoit *Foie Samma.* On le pria neanmoins de recevoir tout ce qui reftoit à lui offrir. C'étoit une demi-piece de drap rouge-cramoifi, une piece de karfaie rouge, deux pieces de fatin femé de petites rofes, une piece de damas;

Ils font réduits à le payer d'excufes.

(29) Page 160.

cinq pieces d'armoiſin blanc de ſoie crue, cinq cens catis de plomb, cinquante billes d'aciers, une dent d'éléphant, trois bouteilles de verre & nn mouſquet. Il avoit ſallu ménager, ſur le reſte de la cargaiſon, d'autres préſens pour le jeune Gouverneur, qui conſiſtoient en quatorze aunes de drap cramoiſi, une piece de karſaie rouge, une piece de ſatin ſemé de petites roſes, trois pieces de damas blanc, trois pieces d'armoiſin blanc de ſoie crue, deux cens catis de plomb, une dent d'éléphant, cinquante billes d'acier, & trois bouteilles de verre. Il en avoit fallu ménager pour *Novo Sauſamma*, frere du vieux Gouverneur, à qui l'on donna une piece de karſaie rouge, deux pieces d'armoiſin noir, une piece de ſatin ſemé de petites roſes, une piece de damas, un morceau de drap d'or & cent catis de plomb. Enfin, il avoit fallu penſer aux Agens & aux Gardes, qui ne purent être recompenſés fort liberalement, parce qu'ils étoient en trop grand nombre (30).

VOYAGE AU JAPON. 1611.

Leurs derniers preſens.

Les Hollandois mirent à la voile

(30) Page 161. On n'a pas dû trouver ce détail ſuperflu, ſi l'on conſidere que c'eſt comme le prix de ce que les Hollandois avoient obtenu.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

Leur départ du Japon.

le vingt huit de Septembre ; & la celerité de leur navigation repondant à l'ardeur de leurs desirs, ils porterent à leurs Maîtres l'heureuse nouvelle d'un traité, qui devoit passer entre leurs mains toutes les richesses du Japon.



VOYAGE

BONTEKOE. 1618.

VOYAGE

DE GUILLAUME ISBRANTSZ BONTEKOE

Aux Indes Orientales.

DANS la variété des Relations qui forment ce recueil, il y a peu de Lecteurs dont l'attention ne se reveille avec un nouveau goût, lorsqu'elle tombe sur quelque récit qui ne l'interesse pas moins par le sentiment que par la curiosité. Le voyage de Bontekoe doit plaire à ces deux titres, sur-tout avec le caractere de vérité qui en releve le prix, & qui ne peut être suspect dans un ouvrage dont Thevenot a cru devoir enrichir sa collection. Guillaume Isbrantsz *Bontekoe* commandoit le Vaisseau la *Nouvelle-Hoorn*, envoyé aux Indes Orientales en 1618 pour de simples interêts de Commerce (31). Introduction.

Il partit du Texel le 28 de Décem-

(31) Relation du voyage de Bontekoe page premiere. L'Ouvrage est en Hollandois. Il a été publié en François par Thevenot, & dans le Recueil de la Compagnie Hollandoise.

BONTEKOE. 1618.

Départ & premiere disgrace de l'Auteur.

bre; & dès le 5 de Janvier, après avoir doublé la pointe d'Angleterre, son Vaisseau essuya trois furieux coups de vent, qui couvrirent d'eau la moitié du haut-pont. L'équipage en eut tant d'effroi, qu'on entendit crier de toutes parts, Nous coulons bas. La tempête fut si violente, les éclairs si fréquens, & la pluie si prodigieuse, qu'il sembloit que la mer s'étoit élevée au-dessus de l'air, & que les élémens de l'air & du feu se fussent confondus. Le Maître donna ordre que l'eau fût puisée avec des seaux de cuir; mais les passages se trouvoient si embarrassés par les coffres, que dans le roulis continuel du Vaisseau, qui les faisoit heurter l'un contre l'autre, on ne trouvoit pas de place pour le travail. Il fallut mettre en pieces ceux qui apportoient le plus d'obstacle aux Ouvriers. On se vit enfin délivré du danger, mais le gros tems dura jusqu'au dix-neuf, & ce ne fût que le vingt qu'on profita du calme pour se remettre en état de continuer le voyage. Deux Vaisseaux Hollandois qu'on rencontra successivement, l'un nommé la *Nouvelle-Zélande*, qui avoit pour Maître *Pierre Thysz* d'Amsterdam, l'autre qui se nommoit l'*Enchuisen*, sous le commandement de

Rencontre de deux autres Vaisseaux Hollandois.

BONTEKOE. 1618.

Jean Jansz, apporterent de la consolation & du secours à la *Nouvelle Hoorn.* Cependant elle en fut bientôt séparée, & les ayant rejoints aux Isles du Cap-verd, Bontekoe apprit d'eux qu'au lieu d'obtenir des rafraîchissemens dans l'Isle de Mai, comme ils s'en étoient flattés en y abordant, les Espagnols leur avoient tué trois hommes. Ils firent voile de conserve pour passer la Ligne. Mais ils tomberent dans des calmes qui les retinrent trois semaines entieres, & qui les forcerent de presser leur route pour aller passer les Abrolhos avec un vent Sud-Est. Le calme les prit encore près de ces rochers, & leur fit craindre de se voir obligés de retourner sur leur route, avec le danger d'avoir beaucoup de malades dans l'équipage. Ils les passerent néanmoins, & chercherent les Isles de Fistan & de Condé, à la hauteur desquelles ils se trouverent sans les appercevoir. Ensuite le vent ayant passé au Nord, ils gouvernerent à l'Est pour relâcher au Cap de Bonne-Esperance; mais le vent étoit si fort de l'Ouest, qu'ils prirent le parti de faire petites voiles, sans oser s'approcher de la côte. Le Conseil s'étant assemblé, on résolut de doubler le Cap, parce que les trois équipages étoient en bon-

Premieres difficultés au voyage.

BONTEKOE. 1618.

ne santé & qu'on ne manquoit pas d'eau. Cette résolution fut exécutée heureusement, & l'on rangea la terre de Natal, avec un fort beau tems. On étoit à la fin du mois de Mai, & cinq mois s'étoient déja passés depuis le départ de la *Nouvelle Hoorn* (32).

Maladies de l'équipage.

L'*Enchuisen*, qui étoit destiné pour la côte de Coromandel, se sépara ici des deux autres, pour prendre sa route entre la côte d'Afrique & l'Isle de Madagascar. Bientôt, à l'occasion de quelque differend, Bontekoe quitta aussi la *Nouvelle Zélande*. On se perdit de vûe à vingt trois dégrés de latitude du Sud, & depuis ce fatal moment la *Nouvelle-Hoorn* ne fit plus que s'avancer vers sa perte.

Les maladies avoient commencé à se repandre à bord. Elles augmenterent si rapidement qu'il y avoit quarante hommes hors de service. La plupart des autres étant aussi fort mal, on tourna vers Madagascar, pour se rendre à la baie de Saint-Louis. Mais on ne put trouver de mouillage où le Vaisseau fût en sureté. La chaloupe fut mise en mer, & Bontekoe y entra lui même, pendant que le Vaisseau faisoit de petites bordées pour se maintenir. La mer bri-

(32) *Ibid.* p. 3.

ſoit ſi fort contre le rivage, qu'il étoit impoſſible d'en approcher. Cependant on vit paroître des hommes, & un Matelot de la chaloupe ſe mit à la nage pour leur parler. Ils faiſoient des ſignes de la main & ſembloient marquer un lieu propre au débarquement. Mais comme on n'étoit pas ſûr de les entendre, & qu'ils n'offroient aucun rafraîchiſſement, il fallut retourner à bord après une fatigue inutile. Les malades, qui virent revenir Bontekoe les mains vuides, en furent conſternés. On remit à la voile vers le Sud, juſqu'à la hauteur de 29 dégrés, où changeant de bord on réſolut d'aller relâcher à l'Iſle Maurice ou à l'Iſle *Maſcarenhäs*. En effet ayant gouverné pour paſſer entre ces deux Iſles, qui ne ſont pas éloignées l'une de l'autre, on aborda au Cap de Maſcarenhas, où l'on trouva quarante braſſes de profondeur proche de la terre (33). Quoique ce lieu ne fût pas bien ſûr, parce qu'on étoit trop près du rivage, on ne laiſſa pas d'y mouiller. Tous les malades brûloient d'aller à terre; mais les briſans ne leur permettoient pas d'en courir le danger. La chaloupe y fut envoyée, pour viſiter l'iſle. On y trouva une multitude de

BONTEKOE, 1618.

On relâche à l'Iſle de Maſcarenhas, qui étoit encore deſerte.

(33) Page 4.

BONTEKOE. 1618.

tortues. Cette vûe augmenta l'ardeur des malades, qui se promettoient d'être à demi gueris aussi-tôt qu'ils seroient descendus.

Le Marchand du Vaisseau (34), qui se nommoit *Hein Rol*, s'opposoit à leur descente, sous prétexte que le Vaisseau pouvoit dériver, & qu'on couroit risque de perdre tous les gens qui seroient à terre. Ils insistoient néanmoins avec les plus vives instances & les mains jointes. Bontekoe en fut touché. Après avoir prié vainement Rol d'y consentir, il se chargea de l'évenement, & passant sur le pont il cria joieusement qu'il alloit mettre tout le monde à terre. Cette promesse fut reçue avec des transports de joie. Les matelots qui étoient en santé aiderent aux Malades à descendre dans la chaloupe. Bontekoe leur donna une voile pour se dresser une tente, avec des provisions, des ustenciles & un cuisinier. Il descendit lui-même pour leur servir de guide. Ce fut un spectacle fort touchant de les voir arriver sur l'herbe, & s'y rouler comme dans un lieu de délices. Ils assuroient que cette seule situation leur

(34) C'est ce que les Espagnols & les Anglois nomment le *Supercargo*, celui qui est chargé des marchandises.

donnoit déja du ſoulagement. BONTEKOE. 1618.

Ils trouverent quantité de ramiers, qui ſe laiſſoient prendre avec la main, ou tuer à coup de bâton, ſans faire aucun mouvement pour s'envoler (35). On en prit, dès le premier jour, plus de deux cens. Les tortues n'étoient pas moins faciles à prendre. Bontekoe, fort ſatisfait de voir ſes malades dans cette abondance, les laiſſa au nombre de quarante, pour retourner à bord. *Etat de cette Iſle.*

Le mouillage lui parut ſi mauvais, que la nuit ſuivante il prit ſa chaloupe, dans le deſſein de chercher une meilleure rade. Le matin à cinq milles de l'endroit, où le Vaiſſeau étoit à l'ancre, il trouva une bonne baie, dont le fond eſt de ſable. A peu de diſtance dans les terres, on rencontre un lac dont l'eau n'eſt pas tout-à-fait douce. Bontekoe vit beaucoup d'oies, de pigeons, de perroquets gris & d'autres oiſeaux. Il trouva juſqu'à vingt cinq tortues, à l'ombre, ſous un ſeul arbre. Elles étoient ſi graſſes qu'à peine pouvoient-elles marcher. Si l'on prenoit un perroquet ou quelqu'autre oiſeau, & qu'on le tourmentât juſqu'à le faire crier, ceux de ſon eſpece venoient voler autour de lui comme pour le def- *Abondance des rafraîſſemens.*

(35) *Ibid.* p. 4.

BONTEKOE. 1618.

fendre, & se laissoient prendre aisément. Après avoir visité toute la baye, Bontekoe fit porter la nouvelle de sa découverte aux malades, qui se rembarquerent volontiers, dans l'esperance de trouver une retraite encore plus commode. On y alla jetter l'ancre sur trente cinq brasses d'eau. Il fut permis aux gens de l'équipage de débarquer tour à tour, & de chercher du rafraîchissement dans les bois. On commanda huit hommes avec une seine, pour pêcher dans le lac, où ils prirent de fort beaux poissons, tels que des carpes, des meuniers, & une sorte de saumons gras & de très bon goût. On trouvoit aussi des *Drontes*, que les Hollandois nomment *Dod-aers*, espece d'oiseaux qui ont les aîles petites & que la graisse rend fort pesans. Enfin l'on découvrit de l'eau douce, dans une petite riviere bordée d'arbres, qui descendoit des montagnes. En se promenant sur le rivage on apperçut une planche, sur laquelle on lut, en caracteres gravés, qu'Adrien *Martensz Blok*, Commandant d'une Flotte de treize Vaisseaux, avoit perdu dans ce lieu quelques matelots, & des chaloupes qui s'étoient brisées en approchant de la terre. Cependant Bontekoe ne remar-

qua point que les brisans y fussent dangereux. L'Isle n'étant pas peuplée, les matelots eurent le tems d'en parcourir toutes les parties, & d'y prendre librement le plaisir de la pêche & de la chasse. Ils faisoient des broches de bois, qui servoient fort bien à faire rôtir les oiseaux; & les arrosant d'huile de tortue, ils les rendoient aussi délicats que s'ils eussent été bien lardés. Ils découvrirent une autre riviere de fort belle eau, qui étoit remplie de grosses anguilles. En quittant leurs chemises & les étendant par les deux bouts, ils en prirent un grand nombre, qu'ils trouverent de fort bon goût. Ils y virent des boucs, mais si sauvages & si prompts à la course qu'on n'en put prendre qu'un vieux, dont les cornes étoient à demi rongées par les vers & dont personne ne voulut manger (36).

BONTEKOE. 1618.

Cette abondance de rafraîchissemens fut si salutaire aux malades, qu'étant parfaitement rétablis, on les fit retourner au Vaisseau à l'exception de sept, que leur foiblesse obligea de demeurer dans l'Isle jusqu'à ce qu'on remit à la voile. On n'avoit pas manqué de faire une grosse provision d'oiseaux & de poisson, qu'on avoit fait secher. L'Au-

Autres avantages de cette Isle.

(36) Page 5.

BONTEKOE. 1618.

teur obſerve que dans l'eſpace d'environ vingt jours tous les oiſeaux, effarouchés d'une chaſſe continuelle, s'envoloient lorſqu'on s'approchoit d'eux (37). Le premier Pilote ayant pris un fuſil pour tuer quelques oies, eut le malheur de le voir crever en tirant & de perdre un œil.

On leva l'ancre, dans le deſſein de relâcher à l'Iſle Maurice; mais le Vaiſſeau étant deſcendu trop bas, on ne la vit que de loin, au-deſſus du vent. Il ſe trouvoit dans l'équipage quelques perſonnes qui n'avoient pû ſe rétablir, ou qui s'étoient trompées en ſe croyant guéries. On regrettoit d'avoir quitté trop tôt l'Iſle de Maſcarenhas. D'ailleurs on prévoyoit qu'il faudroit parcourir long-tems les latitudes du Sud avant que de trouver les vents aliſés pour ſe rendre à Bantam ou à Batavia, & qu'on pouvoit être emporté par la force des courans, ce qui n'auroit pas manqué de faire renaître les maladies. Cette crainte fit prendre la réſolution de porter droit ſur l'Iſle de Sainte-Marie, qui eſt voiſine de Madagaſcar, vis-à-vis de la Baye d'*Antongil*. On arriva au côté oriental de l'Iſle, ſur huit braſſes d'eau où l'on voit clairement le fond, & l'on

On mouille à l'Iſle de Ste-Marie.

(37) Pages 6 & ſuiv.

mouilla dans l'enfoncement de la côte, sur un fond de treize brasses. Les Insulaires, quoique moins accoutumés à la vûe des Européens que ceux de Madagascar, apporterent à bord des poules, des limons avec un peu de riz, & firent comprendre, par leurs signes, qu'ils avoient des vaches, des brebis & d'autres provisions. On leur présenta du vin, dans une grande tasse d'argent. Ils le burent avec une extrême avidité, en mettant le visage entier dans la tasse, comme les bêtes boivent dans un seau; & lorsqu'ils eurent avallé ce qu'on leur avoit offert, ils se mirent à crier comme des furieux. Ils étoient nuds, à l'exception du milieu du corps, autour duquel ils portoient un petit morceau d'étoffe. Leur couleur étoit d'un jaune noirâtre (38).

BONTEKOE. 1618.

Barbarie des habitans.

On descendoit chaque jour à terre, pour faire des échanges avec eux. Des sonnettes, des cuillieres, des couteaux à manches jaunes, & des grains de verre ou de corail, leur paroissoient un riche équivalent pour des veaux, des brebis, des porcs, du riz, du lait & des melons-d'eau. Ils portoient le lait dans de grandes feuilles entrelassées

(38) *Ibid.* p. 7.

BONTEKOE. 1618.

les unes dans les autres. Mais comme ils avoient peu de limons & d'oranges, Bontekoe resolut d'aller à Madagascar avec la chaloupe armée, & d'y porter des marchandises qu'il esperoit de troquer pour cette espece de fruits. Il entra dans une riviere, qu'il remonta l'espace d'une lieue sans pouvoir pénétrer plus loin. Les arbres des deux rives se joignoient par leurs branches, qui pendoient jusques dans l'eau. D'ailleurs n'ayant découvert aucune apparence de fruits ni d'habitations, il fut obligé de retourner à bord. Un autre jour, il réussit plus heureusement dans l'Isle même où son Vaisseau étoit à l'ancre. Il trouva plus loin, sur la même côte, des oranges, des limons, du lait, du riz & des bananes. Pendant neuf jours que ses gens passerent dans cette rade, ils reprirent toute la vigueur qu'ils avoient en quittant la Hollande. Souvent, lorsqu'ils alloient à terre, ils se faisoient accompagner d'un Musicien qui jouoit de la viole, ce qui paroissoit jetter les Insulaires dans une espece de transport. Les uns s'asseyoient autour du Musicien & faisoient claquer leurs doigts. D'autres dansoient & sautoient comme dans un transport de joie. Bontekoe ne remarqua point qu'ils eussent

d'autre religion qu'une grossiere idolâtrie. On voyoit en quelques endroits, au dehors de leurs maisons, des têtes de bœuf élevées sur des pieux, devant lesquelles ils se mettoient à genoux, & qu'ils paroissoient adorer (39). BONTEKOE, 1618.

La *Nouvelle-Hoorn* avoit été nétoyée jusqu'à la quille, & réparée si soigneusement, que s'il restoit quelque défiance aux Hollandois, ce ne pouvoit être du côté de leur Vaisseau. Ils remirent à la voile vers le Sud, jusqu'à la hauteur de trente trois dégrés, qu'ils changerent de bord pour porter à l'Est, vers le Détroit de la Sonde. Le 19 de Novembre 1619, ils se voyoient à la hauteur de cinq degrés & demie, qui est celle de ce Détroit, lorsque Bontekoe, qui étoit sur le haut pont, entendit crier *Au feu, au feu.* Il se hâta de descendre au fond de calle, où il ne vit aucune apparence de feu. Il demanda où l'on croyoit qu'il eût pris. Capitaine, lui dit-on, c'est dans ce tonneau. Il y porta la main, sans y rien sentir de brûlant (40). 1619.

Sa terreur ne l'empêcha pas de se faire expliquer la cause d'une si vive allarme. On lui raconta que le *Maître*

(39) Page 8. (40) Page 9.

BONTEKOE. 1619.

Etranges avantures des Hollandois.

valet d'eau (41) étant defcendu l'après-midi, fuivant l'ufage, pour tirer l'eau-de-vie qui devoit être diftribuée le lendemain à l'équipage, avoit attaché fon chandelier de fer à la futaille d'un baril qui étoit d'un rang plus haut que celui qu'il devoit percer. Une étincelle, ou plutôt une petite partie de la meche ardente étoit tombée juftement dans le bondon. Le feu avoit pris à l'eau-de-vie du tonneau, & les deux fonds ayant auffi tôt fauté, l'eau-de-vie enflammée avoit coulé jufqu'au charbon de forge. Cependant on avoit jetté quelques cruches d'eau fur le feu, ce qui le faifoit paroître éteint. Bontekoe, un peu raffuré par ce récit, fit verfer de l'eau à pleins feaux fur le charbon; & n'appercevant aucune trace de feu, il remonta tranquillement fur les ponts. Mais les fuites de cet évenement devinrent bien-tôt fi terribles, que pour fatisfaire pleinement la curiofité du Lecteur, par une defcription intéreffante, dont les moindres circonftances méritent d'être confervées, il faut que cette peinture paroiffe fous les couleurs fimples de la nature, c'eft-à-dire, dans les propres termes de l'Auteur.

Le feu prend au Vaiffeau.

(41) Il fe nommoit *Keellemin* ou *Guillemin*, natif de *Hoorn*.

Une demi-heure après, quelques-uns de nos gens recommencerent à crier au feu. J'en fus fort épouvanté, & descendant aussi-tôt, je vis la flamme qui montoit de l'endroit le plus creux de fond de calle. L'embrasement étoit dans le charbon, où l'eau-de-vie avoit pénétré; & le danger paroissoit d'autant plus pressant, qu'il y avoit trois ou quatre rang de tonneaux les uns sur les autres. Nous recommençames à jetter de l'eau à pleins seaux, & nous en jettames une prodigieuse quantité. Mais il survint un nouvel incident qui augmenta le trouble. L'eau tombée sur le charbon causa une fumée si épaisse, si sulphureuse & si puante, qu'on étouffoit dans le fond de calle & qu'il étoit presque impossible d'y demeurer. J'y étois néanmoins pour y donner les ordres, & je faisois sortir les gens tour à tour pour leur laisser le tems de se rafraîchir. Je soupçonnois déja que plusieurs avoient été étouffés, sans avoir pû arriver jusqu'aux écoutilles. Moi-même j'étois si étourdi & si suffoqué, que ne sçachant plus ce que je faisois, j'allois par intervalles reposer ma tête sur un tonneau, tournant le visage vers l'écoutille pour respirer un moment.

BONTEKOE. 1619.

Premiers effets de cet accident.

Enfin me trouvant forcé de sortir, je

BONTEKOE. 1619.

dis à *Rol* qu'il me paroiſſoit néceſſaire de jetter la poudre à la mer. Il ne put s'y réſoudre : » Si nous jettons la pou- » dre, me dit-il, il y a de l'apparence » que nous ne devons plus craindre de » périr par le feu ; mais que devien- » drons-nous lors, nous trouverons des » ennemis à combattre, & quel moyen » de nous diſculper (42) ;

Une partie de l'équipage abandonne le Vaiſſeau dans les chaloupes.

Cependant le feu ne diminuoit pas ; & la puanteur la fumée, autant que ſon épaiſſeur, ne permettoit plus à perſonne de demeurer au fond de calle. On prit la hache, & dans le bas pont, vers l'arriere, on fit de grands trous par leſquels on jetta une grande quantité d'eau, ſans ceſſer d'en jetter en même-tems par les écoutilles. Il y avoit trois ſemaines qu'on avoit mis la grande chaloupe à la mer. On y mit auſſi le canot, qui étoit ſur le haut pont, parce qu'il cauſoit de l'embarras à ceux qui puiſoient l'eau. La frayeur étoit telle qu'on ſe la peut repréſenter. On ne voyoit que le feu & l'eau, dont on étoit également menacé, & de l'un deſquels il falloit être dévoré ſans aucune eſperance de ſecours ; car on n'avoit la vûe d'aucune terre, ni la compagnie

(42) *Ibid.* p. 10 & ſuiv. On ne change dans ce recit que les expreſſions les plus groſſieres,

BONTEKOE, 1619.

d'aucun autre Vaisseau. Les gens de l'équipage commençoient à s'écouler ; & se glissant de tous côtés hors du bord, ils descendoient sur les porte-haubans. De là, ils se laissoient tomber dans l'eau, & nageant vers la chaloupe ou vers le canot, ils y montoient, & se cachoient sous les bancs ou sous les couvertes, en attendant qu'ils se trouvassent assez grand nombre pour s'éloigner ensemble.

Rol étant allé par hazard dans la galere fut étonné de voir tant de gens dans le canot & dans la chaloupe : ils lui crierent qu'ils alloient prendre le large, & l'exhorterent à descendre avec eux. Leurs instances & la vûe du péril lui firent prendre ce parti. En arrivant à la chaloupe, il leur dit ; Mes amis, il faut attendre le Capitaine. Mais ses ordres & ses représentations n'étoient plus écoutés. Aussi-tôt qu'il fut embarqué, ils couperent le cordage & s'éloignerent du Vaisseau. Comme j'étois toujours occupé à donner mes ordres & à presser le travail, quelques-uns de ceux qui restoient vinrent me dire avec beaucoup d'épouvante, Ha, Capitaine, qu'allons-nous devenir ? la chaloupe & le canot sont à la mer. Si l'on nous quitte, leur dis-je, c'est avec le des-

Ressentiment de Bontekoe.

BONTEKOE. 1619.

sein de ne plus revenir ; & courant aussi-tôt sur le haut pont, je vis effectivement la manœuvre des fugitifs. Les voiles du Vaisseau étoient sur le mât, & la grande voile étoit sur les cargues. Je criai aux gens, » *Hisse vite & deferle.* » Efforçons-nous de les joindre ; & s'ils » refusent de nous recevoir dans leurs » chaloupes, nous ferons passer le Na- » vire par dessus eux, pour leur ap- » prendre leur devoir.

Efforts inutiles pour éteindre le feu.

En effet nous approchames d'eux jusqu'à la distance de trois longueurs du Vaisseau. Mais ils gagnerent au vent & s'éloignerent. Je dis alors à ceux qui étoient avec moi ; » Amis, vous voyez » qu'il ne nous reste plus d'esperance » que dans la miséricorde de Dieu, & » dans nos propres efforts. « Il faut les redoubler, & tâcher d'éteindre le feu. Courez à la soute aux poudres, & jettez-les à la mer avant que le feu puisse y gagner. De mon côté je pris les Charpentiers, & je leur ordonnai de faire promptement des trous avec les grandes gouges & les tarrieres, pour faire entrer l'eau dans le Navire jusqu'à la hauteur d'une brasse & demie. Mais ces outils ne purent pénétrer les bordages, parce qu'ils étoient garnis de fer.

Cet obstacle répandit une consterna-

tion qui ne peut jamais être exprimée. L'air retentissoit de gemissemens & de cris. On se remit à jetter de l'eau, & l'embrasement parut diminuer. Mais, peu de tems après, le feu prit aux huiles. Ce fut alors que nous crumes notre perte inévitable. Plus on jettoit d'eau, plus l'incendie paroissoit augmenter. L'huile, & la flamme qui en sortoit, se répandoient de toutes parts. Dans cet affreux état, on poussoit des cris & des hurlemens si terribles, que mes cheveux se hérissoient, & je me sentois tout couvert d'une sueur froide.

BONTEKOE. 1619. Accidens terribles.

Cependant le travail continuoit avec la même ardeur. On jettoit de l'eau dans le Navire & les poudres à la mer. On avoit déja jetté soixante demi-barrils de poudre. Mais il en restoit encore trois cens. Le feu y prit, & fit sauter le Vaisseau, qui dans un instant fut brisé en mille & mille pieces. Nous y étions encore au nombre de cent dix neuf. Je me trouvois alors sur le pont, près de l'armure de la grande voile, & j'avois devant les yeux soixante trois hommes qui puisoient de l'eau. Ils furent emportés avec la vitesse d'un éclair, & ils disparurent tellement qu'on n'auroit pû dire ce qu'ils étoient devenus. Tous les autres eurent même sort.

Le feu prend aux poudres & le Vaisseau saute en l'air.

BONTEKOE. 1619.

Situation de l'Auteur.

Pour moi, *Guillaume Isbrantsz Bontekoe*, qui m'attendois à perir comme tous mes compagnons, j'étendis les bras & les mains vers le ciel & je m'écriai, O Seigneur, faites-moi miséricorde. Quoiqu'en me sentant sauter je crusse que c'étoit fait de moi, je conservai néanmoins toute la liberté de mon jugement, & je sentis dans mon cœur une étincelle d'esperance. Du milieu des airs, je tombai dans l'eau, entre les débris du Navire qui étoit en pieces. Dans cette situation, mon courage se ranima si vivement, que je crus devenir un autre homme. En regardant autour de moi, je vis le grand mât à l'un de mes côtés & le mât de misene à l'autre. Je me mis sur le grand mât, d'où je considerai tous les tristes objets dont j'étois environné. Alors je dis, en poussant un grand soupir; O Dieu, ce beau Navire est donc peri comme Sodome & Gomorrhe.

Comment il se sauve avec un seul homme.

Je fus quelque tems sans appercevoir aucun homme. Cependant, tandis que je m'abimois dans mes réflexions, je vis paroître, sur l'eau, un jeune homme qui sortoit du fond, & qui nageoit des pieds & des mains. Il saisit la cagouille de l'éperon, qui flottoit sur l'eau, & dit en s'y mettant: Me voici

encore au monde. J'entendis sa voix, & je m'écriai; O Dieu, y a-t-il ici quelque autre que moi qui soit en vie? Ce jeune homme se nommoit *Harman Van Kniphnisen*, natif de *Cyder*. Je vis flotter près de lui un petit mât. Comme le grand, sur lequel j'étois, ne cessoit pas de rouler & de tourner, ce qui me causoit beaucoup de peine, je dis à *Harman*; Pousse-moi cette éparre; je me mettrai dessus, & la ferai flotter vers toi pour nous y mettre ensemble. Il fit ce que je lui ordonnois; sans quoi, brisé comme j'étois de mon saut & de ma chute, le dos fracassé, & blessé à deux endroits de la tête; il m'auroit été impossible de le joindre. Ces maux, dont je ne m'étois pas encore apperçu, commencerent à se faire sentir avec tant de force, qu'il me sembla tout d'un coup que je cessois de voir & d'entendre. Nous étions tous deux l'un près de l'autre, chacun tenant au bras une piece du revers de l'éperon. Nous jettions la vûe de tous côtés, dans l'esperance de découvrir la chaloupe ou le canot. A la fin nous les apperçumes, mais fort loin de nous. Le Soleil étoit au bas de l'horison. Je dis au compagnon de mon infortune; » Ami, toute esperan-» ce est perdue pour nous. Il est tard.

BONTEKOE. 1619.

La chaloupe retourne à son secours.

BONTEKOE. 1619.

» Le canot & la chaloupe étant si loin ; » il n'est pas possible que nous nous sou- » tenions toute la nuit dans cette situa- » tion. Elevons nos cœurs à Dieu, & de- » mandons-lui notre salut, avec une re- » signation entiere à sa volonté. Nous nous mimes en priere & nous obtinmes graces ; car à peine achevions-nous de pousser nos vœux au Ciel, que levant les yeux, nous vimes la chaloupe & le canot près de nous. Quelle joie pour des malheureux qui se croyoient prêts à perir ! Je criai aussi-tôt, Sauve, sauve le Capitaine. Quelques Matelots qui m'entendirent, se mirent aussi à crier ; Le Capitaine vit encore. Ils s'approcherent des débris ; mais ils n'osoient avancer davantage, dans la crainte d'être heurtés par les grosses pieces. Harman, qui avoit été blessé en sautant, se sentit assez de vigueur pour se mettre à la nage, & se rendit dans la chaloupe. Pour moi, je criai ; Si vous voulez me sauver la vie, il faut que vous veniez jusqu'à moi, car j'ai été si maltraité que je n'ai pas la force de nager. Le Trompette s'étant jetté dans la mer, avec une ligne de sonde qui se trouva dans la chaloupe, en apporta un bout jusqu'entre mes mains. Je la fis tourner autour de ma ceinture, & ce secours

me fit arriver heureusement à bord; j'y trouvai *Rol*, Guillaume *Van Galen*, & le second Pilote, nommé *Meyndert Kryns*, qui étoit de *Hoorn*. Ils me regarderent long-tems avec admiration.

Maniere dont il y entre.

J'avois fait faire, à l'arriere de la chaloupe, une espece de petite *Tengue*, qui pouvoit contenir deux hommes. J'y entrai, pour y prendre un peu de repos; car je me sentois si mal que je ne croyois pas avoir beaucoup de tems à vivre. J'avois le dos brisé, & je souffrois mortellement des deux trous que j'avois à la tête. Cependant je dis à Rol; » Je crois que nous ferions bien » de demeurer cette nuit proche du » débris. Demain, lorsqu'il fera jour, » nous pourrons sauver quelques vi- » vres, & peut-être trouverons-nous » une boussole pour nous aider à dé- » couvrir les terres. On s'étoit sauvé avec tant de précipitation qu'on étoit presque sans vivres. A l'égard des boussoles, le premier Pilote, qui soupçonnoit la plupart des gens de l'équipage de vouloir abandonner le Navire, les avoit ôté de l'habitacle; ce qui n'avoit pû arrêter l'execution de leur projet, ni l'empêcher lui-même de périr.

Embarras de ceux qui avoient évité de perir.

Rol, négligeant mon conseil, fit prendre les rames comme s'il eût été

On a recours aux conseils de l'Auteur.

BONTEKOE. 1619.

jour. Mais après avoir vogué toute la nuit dans l'espérance de découvrir les terres au lever du Soleil, il se vit bien loin de son attente en reconnoissant qu'il étoit également éloigné des terres & du débris. On vint me demander, dans ma retraite, si j'étois mort ou vivant. Capitaine, me dit-on, qu'allons-nous devenir? Il ne se présente point de terre, & nous sommes sans vivres, sans carte & sans boussole. Amis, leur répondis-je, il falloit m'en croire hier au soir, lorsque je vous conseillai fortement de ne pas vous éloigner du débris. Je me souviens que pendant que je flottois sur le mât, j'étois environné de lard, de fromage, & d'autres provisions. Cher Capitaine, me dirent-ils affectueusement, sortez de là & venez nous conduire. Je ne puis, leur repliquai-je, & je suis si perclus qu'il m'est impossible de me remuer. Cependant, avec leur secours, j'allai m'asseoir sur le pont, où je vis l'équipage qui continuoit de ramer. Je demandai quels étoient les vivres : on me montra sept ou huit livres de biscuit. Je dis; Cessez de ramer. Vous vous fatiguerez vainement, & vous n'aurez point à manger pour reparer vos forces. Ils me demanderent ce qu'il falloit donc qu'ils fissent.

Etat des vivres & des autres provisions.

fissent. Je les exhortai à se dépouiller de leurs chemises pour en faire des voiles. La difficulté étoit de trouver du fil. Je leur fis prendre les paquets de corde qui étoient de rechange dans la chaloupe. Ils en firent une espece de fil de caret; & du reste, on fit des écoutes & des couets. Cet exemple fut suivi dans le canot. On parvint ainsi à coudre toutes les chemises ensemble & l'on en composa de petites voiles.

BONTEKOE. 1619. Invention pour faire des voiles.

Nous pensames ensuite à faire la revue de nos gens. On se trouvoit au nombre de quarante six dans la chaloupe, & de vingt six dans le canot. Il y avoit, dans la chaloupe, une capote bleue de matelot & un coussin, qui me furent cédés en faveur de ma situation. Le Chirurgien étoit avec nous, mais sans aucun médicament. Il eut recours à du biscuit mâché, qu'il mettoit sur mes playes; & par la protection du Ciel ce remede me guérit. J'avois voulu donner aussi ma chemise pour contribuer à faire les voiles; mais tout le monde s'y étoit opposé, & je dois me louer des attentions qu'on eut pour moi.

Le premier jour, nous nous abandonnames aux flots, tandis qu'on travailloit aux voiles. Elles furent prêtes

Route de la chaloupe en pleine mer.

BONTEKOE. 1619.

le ſoir. On envergua & l'on mit au vent. On étoit au 20 de Novembre. Nous primes pour guide le cours des étoiles, dont nous connoiſſions fort bien le lever & le coucher. Pendant la nuit, on étoit tranſi de froid ; & la chaleur du jour étoit inſupportable, parce que nous avions le Soleil perpendiculairement ſur nos têtes. Le 21 & les deux jours ſuivans, nous nous occupames à conſtruire une arbalete, pour prendre hauteur. On traça un quadran ſur le couvert, & l'on prépara un bâton avec les croix. *Theunis Thybrandſſ*, menuiſier du Vaiſſeau, avoit un compas & quelque connoiſſance de la maniere dont il falloit marquer la fleche. En nous aidant mutuellement, nous parvinmes à faire une arbalete dont on pouvoit ſe ſervir. Je gravai une carte marine dans la planche, & j'y traçai l'Iſle de Sumatra, celle de Java, & le Détroit de la Sonde, qui eſt entre ces deux Iſles. Le jour de notre infortune, ayant pris hauteur ſur le midi, j'avois trouvé que nous étions ſur les cinq dégrés & demie de latitude du Sud, & que le pointage de la carte étoit à vingt lieues de terre. J'y traçai encore un compas, & tous les jours je fis l'eſtime. Nous gouvernions

Secours qu'on tire de l'art.

& sept lieues au Sud, ou au-dessus de l'entrée du Détroit, dans la vûe de choisir plus facilement notre route lorsque nous viendrions à découvrir les terres.

BONTEKOE. 1619.

Des sept ou huit livres de biscuit, qui faisoit notre unique provision, je reglai des rations pour chaque jour; & pendant qu'il dura, je distribuai à chacun la sienne. Mais on en vit bientôt la fin, quoique la mesure pour chacun ne fût qu'un petit morceau de la grosseur du doigt. On n'avoit aucun breuvage. Lorsqu'il tomboit de la pluie, on amenoit les voiles, qu'on étendoit dans l'espace de la chaloupe, pour rassembler l'eau & la faire couler dans deux petits tonneaux, les seuls qu'on eût emportés. On la tenoit en reserve pour les jours qui se passoient sans pluie. Cette extrêmité n'empêchoit point qu'on ne me pressât de prendre abondamment ce qui convenoit à mes besoins, parce que tout le monde, me disoit-on, avoit besoin de mon secours, & que sur un si grand nombre de gens la diminution seroit peu sensible. J'étois bien-aise de leur voir pour moi ces sentimens; mais je ne voulois rien prendre de plus que les autres. Le canot s'efforçoit de nous sui-

Soulagement qu'on tire de la pluie.

BONTEKOE. 1619.

Les gens du canot veulent passer dans la chaloupe.

vre. Cependant, comme nous faisions meilleure route, & qu'il n'avoit personne qui entendît la navigation, lorsqu'il s'approchoit de nous ou que quelqu'un trouvoit le moyen de passer à notre bord, tous les autres nous prioient instamment de les recevoir, parce qu'ils appréhendoient de s'écarter ou d'être separés de la chaloupe par quelque fortune de mer. Nos gens s'y opposoient fortement, & me representoient que se seroit nous exposer à perir tous.

Murmures contre Bontekoe.

Enfin nous arrivames bien-tôt au comble de notre misere. Le biscuit nous manqua tout-à-fait, & nous ne découvrions point les terres. J'employois tous mes efforts, pour persuader aux plus impatiens, que nous n'en pouvions être bien loin, mais je ne pus les soutenir long-tems dans cette esperance. Ils commencerent à murmurer contre moi-même, qui me trompois, disoient-ils, dans l'estime de la route, & qui portois le Cap à la mer au lieu de courir sur les terres. La faim devenoit fort pressante, lorsque le Ciel permit qu'une troupe de mouettes vint voltiger sur la chaloupe avec tant de lenteur qu'elles paroissoient chercher à se faire prendre. Elles se baissoient facilement à la por-

tée de nos mains ; & chacun en prit facilement quelques-unes. On les pluma aussi-tôt, pour les manger crues. Cette chair nous parut delicieuse, & j'avoue que je n'ai jamais trouvé tant de douceur au miel même. Mais c'étoit un seul repas, qui suffisoit à peine pour nous conserver la vie. Nous passâmes encore le reste du jour sans avoir la vûe d'aucune terre. Nos gens étoient si consternés que le canot s'étant approchés de nous, & ceux qui s'y trouvoient nous conjurant encore de les prendre, on conclut que puisque la mort étoit inevitable il falloit mourir tous ensemble. On les reçut donc, & l'on tira du canot toutes les rames & les voiles.

BONTEKOE. 1619.

Tout le monde se réunit dans la chaloupe.

Il y eut alors, dans la chaloupe, trente rames que nous rangeames sur les bancs, en forme de couverte ou de pont. On avoit aussi une grande voile, une misene, un artimon, & une civadiere. La chaloupe avoit tant de creux qu'un homme pouvoit se tenir assis sous le couvert des rames. Je partageai notre troupe en deux parties, dont l'une se tenoit sous le couvert tandis que l'autre étoit dessus, & l'on se relevoit tour à tour. Nous étions soixante douze, qui jettions les uns sur les autres

BONTEKOE. 1619. Consternation publique

des regards triſtes & deſolés, tels qu'on peut ſe les figurer entre des gens qui mouroient de faim & de ſoif, & qui ne voyoient plus venir de mouettes ni de pluie.

Lorſque le deſeſpoir commençoit à prendre la place de la triſteſſe, on vit comme ſourdre de la mer un aſſez grand nombre de poiſſons volans, de la groſſeur des plus gros merlans, qui volerent même dans la chaloupe. Chacun s'étant jetté deſſus, ils furent diſtribués & mangés crus. Ce ſecours étoit leger. Cependant il n'y avoit perſonne de malade; ce qui paroiſſoit d'autant plus étonnant, que malgré mes conſeils quelques-uns avoient commencé à boire de la mer. Amis, leur diſois je, gardez-vous de boire de l'eau ſalée. Elle n'appaiſera point votre ſoif & elle vous cauſera un flux de ventre auquel vous ne reſiſterez pas. Les uns mordoient des boulets de pierriers & des balles de mouſquet; d'autres beuvoient leur propre urine. Je bus auſſi la mienne; mais la rendant bien corrompue, il fallut renoncer à cette miſerable reſſource.

Ainſi le mal croiſſant d'heure en heure, je vis arriver le tems du deſeſpoir. On commençoit à ſe regarder les uns

les autres d'un air farouche, comme prêts à s'entre-dévorer & à se repaitre chacun de la chair de son voisin. Quelques-uns parlerent même d'en venir à cette funeste extrêmité, & de commencer par les jeunes gens. Une proposition si terrible me remplit d'horreur. Mon courage en fut abbatu. Je me tournai du côté du Ciel, pour le conjurer de ne pas permettre qu'on exerçât cette barbarie, & que nous fussions tentés au-dessus de nos forces, dont il connoissoit les bornes. Enfin j'entreprendrois vainement d'exprimer dans quel état je me trouvai, lorsque je vis quelques Matelots disposés à commencer l'exécution & résolus de se saisir des jeunes gens. J'intercedai pour eux dans les termes les plus touchans. Amis, qu'allez-vous faire ? Quoi, vous ne sentez pas l'horreur d'une action si barbare ? Ayez recours au Ciel, il regardera votre misere avec compassion. Je vous assure que nous ne pouvons pas être loin des terres. Ensuite je leur fis voir le pointage de chaque jour & quelle avoit été la hauteur.

BONTEKOE. 1619. Extrêmité du mal. On propose de manger les jeunes gens.

Ils me repondirent que je leur tenois depuis long-tems le même langage ; qu'ils ne voyoient point l'effet des esperances dont je les avois flattés, &

Cette résolution est differée de trois jours.

BONTEKOE. 1619.

qu'ils n'étoient que trop certains que je les trompois ou que je me trompois moi même. Cependant ils m'accorderent l'espace de trois jours, au bout desquels ils protesterent que rien ne seroit capable d'arrêter leur dessein. Cette affreuse résolution me penetra jusqu'au fond du cœur. Je redoublai mes prieres, pour obtenir que nos mains ne fussent pas souillées par le plus abominable de tous les crimes. Cependant le tems couloit, & l'extrêmité me paroissoit si pressante, que j'avois peine à me deffendre moi-même du desespoir que je reprochois aux autres. J'entendois dire au-tour de moi : » Hélas ! si » nous étions à terre, nous paîtrions du » moins comme les bêtes «. Je ne laissois pas de renouveller continuellement mes exhortations. Mais la force commença le lendemain à nous manquer autant que le courage. La plupart n'étoient presque plus capables de se lever du lieu où ils étoient assis, ni de se tenir debout. *Rol* étoit si abbattu, qu'il ne pouvoit se remuer. Malgré l'affoiblissement que m'avoient dû causer mes blessures, j'étois encore un des plus robustes, & je me trouvois assez de vigueur pour aller d'un couvert de la chaloupe à l'autre.

La force manque pour se remuer.

Nous étions au second jour de Décembre, qui étoit le treizieme depuis notre naufrage. L'air se chargea. Il tomba de la pluie, qui nous apporta un peu de soulagement. Elle fut accompagnée d'un calme, qui permit de détacher les voiles des vergues & de les étendre sur le bâtiment. On se traîna par-dessous. Chacun but de l'eau de la pluie à son aise, & les deux petits tonneaux demeurerent remplis. J'étois alors au timon, & suivant l'estime, je jugeois que nous ne devions pas être loin de la terre. J'esperai que l'air pourroit s'éclaircir tandis que je demeurerois dans ce poste, & je m'obstinois à ne le pas quitter. Cependant l'épaisseur de la brume, & la pluie, qui ne diminuoit pas, me firent éprouver un froid si vif, que n'ayant plus le pouvoir d'y résister, j'appellai un des Quartier-maîtres pour lui faire prendre ma place. Il vint & j'allai me mêler entre les autres, où je repris un peu de chaleur. A peine le Quartier-maître eut-il passé une heure à la barre du gouvernail, que le tems ayant changé, il découvrit une côte. Le premier mouvement de sa joie lui fit crier *Terre, terre*. Tout le monde trouva des forces pour se lever, & chacun voulut être assuré

BONTEKOE. 161.. Pluie favorable.

On découvre la terre.

BONTEKOE. 1619.

par ſes yeux d'un ſi favorable évenement. C'étoit effectivement la terre. On fit ſervir auſſi-tôt toutes les voiles & l'on courut droit ſur la côte. Mais en approchant du rivage, ou trouva les briſans ſi forts, qu'on n'oſa ſe haſarder à traverſer les lames. L'Iſle, car c'en étoit une, s'enfonçoit par un petit golfe, où nous eumes le bonheur d'entrer. Là nous jettames le grapin à la mer. Il nous en reſtoit un petit, qui ſervit à nous amarer à terre, & chacun ſe hâta de ſauter ſur le rivage.

Joie des Hollandois en abordant dans une Iſle deſerte.

L'ardeur fut extrême pour ſe répandre dans les bois & dans les lieux où l'on eſperoit trouver quelque choſe qui pût ſervir d'aliment. Pour moi, je n'eus pas plutôt touché la terre, que m'étant jetté à genoux je la baiſai de joie, & rendis graces au Ciel de la faveur qu'il nous accordoit. Ce jour étoit le dernier des trois, à la fin deſquels on devoit manger les Mouſſes du Vaiſſeau.

Ce qu'ils y trouvent.

L'Iſle offroit des noix de coco; mais on n'y put découvrir d'eau douce. Nous nous crumes trop heureux de pouvoir avaller la liqueur que les noix rendent dans leur fraîcheur. On mangeoit les plus vieilles, dont le noyau étoit plus dur. Cette liqueur nous parut un agréa-

ble breuvage, & n'auroit produit que des effets ſalutaires ſi nous en euſſions uſé avec moderation. Mais tout le monde en ayant pris à l'excès, nous ſentimes dès le même jour des tranchées & des douleurs inſupportables, qui nous forcerent de nous enſevelir dans le ſable les uns près des autres. Elles ne finirent que par de grandes évacuations, qui rétablirent le lendemain notre ſanté. On fit le tour de l'Iſle ſans trouver la moindre apparence d'habitation, quoique diverſes traces fiſſent aſſez connoître qu'il y étoit venu des hommes. Elle ne produit que des noix de coco. Quelques Matelots virent un ſerpent, qui leur parut épais d'une braſſe. Après avoir rempli notre chaloupe de noix vieilles & fraîches, nous levames l'ancre vers le ſoir, & nous gouvernames ſur l'Iſle de Sumatra, dont nous eumes la vûe dès le lendemain. Celle que nous quittions en eſt à quatorze ou quinze lieues. Nous côtoyames les terres de Sumatra, vers l'Eſt, auſſi long-tems qu'il nous reſta des proviſions. La néceſſité nous forçant alors de deſcendre, nous raſames la côte ſans pouvoir traverſer les briſans. Dans l'embarras où nous étions menacés de retomber, il fut réſolu que

BONTEKOE, 1619.

Ils ſe reconnoiſſent proche de Sumatra.

BONTEKOE. 1619.

quatre ou cinq des meilleurs nageurs tacheroient de se rendre à terre, pour chercher le long du rivage quelqu'endroit où nous pussions aborder. Ils passerent heureusement à la nage & se mirent à suivre la côte, tandis que nous les conduisions des yeux. Enfin trouvant une riviere, ils se servirent de leurs caleçons pour nous faire des signaux, qui nous attirerent à leur suite. En nous approchant nous apperçumes, devant l'embouchure, un banc, contre lequel la mer brisoit encore avec plus de violence. Je n'étois pas d'avis qu'on hasardât le passage, ou du moins, je ne voulus m'y déterminer qu'avec le consentement général. Tout le monde se mit en rang par mon ordre, & je demandai à chacun son opinion. Ils s'accorderent tous à braver le peril. J'ordonnai qu'à chaque côté de l'arriere ont tînt une rame percée, avec deux rameurs à chacune, & je pris la barre du gouvernail pour aller droit à couper la lame. Le premier coup de mer remplit d'eau la moitié de la chaloupe. Il fallut promptement puiser avec les chapeaux, les souliers & tout ce qui pouvoit servir à cet office. Mais un second coup de mer nous mit tellement hors d'état de gouverner & de

Nouveaux dangers pour arriver dans cette Isle.

nous maintenir, que je crus notre perte certaine. Amis, m'écriai-je, tenez la chaloupe en équilibre & redoublez vos efforts à puiser, ou nous perissons sans ressource. On puisoit avec toute l'ardeur possible, lorsqu'un troisieme coup de mer survint. Mais la lame fut si courte qu'elle ne put nous jetter beaucoup d'eau, sans quoi nous perissions infailliblement; & la marée commençant aussi-tôt à refouler, nous traversames enfin ces furieux brisans. On goûta l'eau, qui fut trouvée douce. Ce bonheur nous fit oublier toutes nos peines. Nous abordames au côté droit de la riviere, où le rivage étoit couvert de belles herbes, entre lesquelles nous découvrimes de petites feves, telles qu'en en voit dans quelques endroits de Hollande. Notre premiere occupation fut d'en manger avidement. Quelques-uns de nos gens étant allés au-de là d'une pointe de terre qui se présentoit devant nous y trouverent du tabac & du feu. Nouveau sujet d'une extrême joie. Quelqu'explication qu'il fallût donner à ces deux signes, ils nous marquoient que nous n'étions pas loin de ceux qui les avoient laissés. Nous avions, dans la chaloupe, deux haches, qui nous servirent pour abbat-

BONTEKOE. 1619.

Ils y abordent. Péril qu'ils y courent.

BONTEKOE. 1619.

tre quelques arbres & pour en couper les branches, dont nous fimes de grands feux en plusieurs endroits, & nos gens, s'assirent au tour & se mirent à fumer le tabac qu'ils avoient trouvé.

Vers le soir nous redoublames nos feux ; & , dans la crainte de quelque surprise , je posai trois sentinelles aux avenues de notre petit camp. La Lune étoit au déclin. Nous passames la premiere partie de la nuit sans autre mal que de violentes tranchées, qui nous venoient d'avoir mangé trop de feves. Mais, au milieu de nos douleurs, les sentinelles nous apprirent que les habitans du pays s'approchoient en grands nombre. Leur dessein, dans les tenebres, ne pouvoit être que de nous attaquer: Toutes nos armes consistoient dans les deux haches , avec une épée fort rouillée ; & nous étions tous si mal , qu'à peine avions-nous la force de nous remuer. Cependant cet avis nous ranima, & les plus abbattus ne purent se résoudre à perir sans quelque deffense. Nous primes dans nos mains des tisons ardens , avec lesquels nous courumes au-devant de nos ennemis. Les étincelles voloient de toutes parts, & rendoient le spectacle terrible. D'ailleurs les Insulaires ne pou-

Leur industrie les en délivre.

voient être informés que nous étions sans armes. Auſſi prirent-ils la fuite, pour ſe retirer derriere un bois. Nos gens retournerent auprès de leurs feux, où ils paſſerent le reſte de la nuit dans des allarmes continuelles. Rol & moi, nous nous crumes obligés, par la prudence, de rentrer dans la chaloupe, pour nous aſſurer du moins cette reſſource contre toutes ſortes d'évenemens.

BONTEKOE. 1619.

Explication qu'ils ont avec quelques Inſulaires.

Le lendemain, au lever du ſoleil, trois Inſulaires ſortirent du bois & s'avancerent vers le rivage. Nous leur envoyames trois de nos gens, qui ayant déja fait le voyage des Indes, connoiſſoient un peu les uſages & la langue du pays. La premiere queſtion à laquelle ils eurent à répondre, fut de quelle Nation ils étoient. Après avoir ſatisfait à cette demande & nous avoir repréſentés comme d'infortunés Marchands, dont le Vaiſſeau avoit peri par le feu, ils demanderent à leur tour ſi nous pouvions obtenir quelques rafraîchiſſemens par des échanges. Pendant cet entretien, les Inſulaires continuerent de s'avancer vers la chaloupe, & s'étant approchés avec beaucoup d'audace, ils voulurent ſçavoir ſi nous avions des armes. J'avois fais étendre

BONTEKOE. 1619.

les voiles sur la chaloupe, parce que je me defiois de leur curiosité. On leur répondit que nous étions bien pourvûs de mousquets, de poudre & de balles. Ils nous quitterent alors, avec promesse de nous apporter du riz & des poules. Nous fimes environ quatre vingt réales de l'argent que chacun avoit dans ses poches, & nous les offrimes aux trois Insulaires, pour quelques poules & du riz tout cuit qu'ils nous apporterent. Ils parurent fort satisfaits du prix. J'exhortai nos gens à prendre un air ferme. Nous nous assimes librement sur l'herbe, & nous nous remimes à tenir conseil après nous être rassasiés par un bon repas. Les trois Insulaires assisterent à ce festin, & durent admirer notre appetit. Nous leur demandames le nom du pays, sans pouvoir distinguer dans leur réponse si c'étoit Sumatra. Cependant nous en demeurames persuadés, lorsqu'ils nous eurent montré de la main que Java étoit au-dessous, & nous comprimes facilement qu'ils vouloient nommer Jean *Coen*, Général des Hollandois, qui commandoit alors dans cette Isle. Il nous parut certain que nous étions au vent de Java, & cet éclaircissement nous causa d'autant plus de satisfaction, que

Ils rassassient leur faim.

Nouvelles qui les assurent.

n'ayant point de bouſſole, nous avions hesité jusqu'alors dans toutes nos manœuvres. Il ne nous manquoit plus que des vivres, pour achever de nous rendre tranquilles. Je pris la réſolution de m'embarquer avec quatre de nos gens, dans une petite pirogue, qui étoit ſur la rive, & de remonter la riviere juſqu'à un Village que nous apperçumes dans l'éloignement, pour aller faire autant de proviſions qu'il me ſeroit poſſible avec le reſte de l'argent que nous avions raſſemblé. M'étant hâté de partir, j'eus bien-tôt acheté du riz & des poules, que j'envoyai à Rol avec la même diligence, en lui recommandant l'égalité dans la diſtribution, pour pour ne donner aucun ſujet de plainte. De mon côté je fis, dans le Village, un fort bon repas avec mes compagnons, & je ne trouvai pas la liqueur du pays ſans agrément. C'eſt une ſorte de vin qui ſe tire des arbres & qui eſt capable d'enyvrer. Pendant que nous mangions, les habitans étoient aſſis au-tour de nous & conduiſoient nos morceaux de leurs regards, en les devorant des yeux. Après le repas, j'achetai d'eux un bufle, qui me couta cinq réales & demie. Mais étant ſi ſauvage que nous ne pouvions le prendre

Bontekoe. 1619.

BONTEKOE. 1619.

ni l'enmener, nous y employames beaucoup de tems. Le jour commençoit à baisser. Je voulois que nous retournassions à la chaloupe, dans la vûe de revenir le lendemain. Mes gens me prierent de les laisser cette nuit dans le Village, sous prétexte qu'il leur seroit plus aisé de prendre le bufle pendant les tenebres. Je n'étois pas de leur avis, & je m'efforçai de les détourner de ce dessein. Cependant leurs instances m'y firent consentir, & je les quittai en les abandonnant à leur propre conduite.

Peinture singuliere de la peur & de ses effets.

Je retournai sur le bord de la riviere, où je trouvai près de la pirogue quantité d'Insulaires qui paroissoient en contestation. Ayant crû démêler que les uns vouloient qu'on me laissât partir & que d'autres s'y opposoient, j'en pris deux par le bras & je les poussai vers la pirogue d'un air de maître. Leurs regards étoient farouches. Cependant ils se laisserent conduire jusqu'à la barque, & ne firent pas difficulté d'y entrer avec moi. L'un s'assit à l'arriere, & l'autre à l'avant. Enfin ils se mirent à ramer. J'observai qu'ils avoient au côté chacun leur cris ou leur poignard, & par consequent qu'ils étoient maîtres de ma vie. Après avoir un peu vogué celui qui étoit à l'arriere vint à moi

au milieu de la pirogue où je me tenois debout, & me déclara par des ſignes qu'il vouloit de l'argent. Je tirai de ma poche une petite piece de monnoie, que je lui offris. Il la reçut; & l'ayant regardée quelques momens d'un air incertain, il l'enveloppa dans le morceau de toile qu'il avoit au-tour de ſa ceinture. Celui qui étoit à la proue vint à ſon tour, & me fit les mêmes ſignes. Je lui donnai une autre piece, qu'il conſidera auſſi des deux côtés; mais il parut encore plus incertain s'il la devoit prendre ou m'attaquer; ce qui lui auroit été facile, puiſque j'étois ſans armes. Je ſentis la grandeur du peril & le cœur me battoit violemment. Cependant nous deſcendions toujours, & d'autant plus vîte que nous étions portés par le reflux. Vers la moitié du chemin, mes deux guides commencerent à parler entr'eux avec beaucoup de chaleur. Tous leurs mouvemens ſembloient marquer qu'ils avoient deſſein de fondre ſur moi. J'en fus allarmé juſqu'à trembler. Ma conſternation me fit tourner les yeux vers le Ciel, à qui je demandai le ſecours qui m'étoit neceſſaire dans un danger ſi preſſant. Une inſpiration ſecrette me fit prendre le parti de chanter; reſſour-

Elle fait chanter Bontekoe, lorſqu'il ſe croit menacé de la mort.

SONTEKOE. 1619.

ce étrange contre la peur. Je chantai de toute ma force, jusqu'à faire retentir les bois dont les deux rives étoient couvertes. Les deux Insulaires se mirent à rire, ouvrant la bouche si large que je vis jusqu'au milieu de leur gosier. Leurs regards me firent connoître qu'ils ne me croyoient ni crainte ni defiance. Ainsi je verifiai ce que j'avois entendu dire sans le comprendre, qu'une frayeur extrême est capable de faire chanter. Pendant que je continuois cet exercice, la barque alloit si rapidement que je commençai à découvrir notre chaloupe. Je fis des signes à nos gens. Il les apperçurent, & je les vis accourir vers le bord de la riviere. Alors me tournant vers mes deux rameurs, je leur fis entendre que pour aborder il falloit qu'ils se missent tous deux à la proue; dans l'idée que l'un d'eux ne pourroit du moins m'attaquer par derriere. Ils m'obéirent sans résistance, & je descendis tranquillement sur la rive.

Ruse des Insulaires.

Lorsqu'ils me virent en sûreté au milieu de mes compagnons, ils demanderent où tant de gens passoient la nuit On leur dit que c'étoit sous les tente qu'ils voyoient. Nous avions dressé effectivement de petites tentes, avec de

branches & des feuilles d'arbres. Ils demanderent encore où couchoient Rol & moi, qui leur avions parus les plus reſpectés. On leur répondit que nous couchions dans la chaloupe, ſous les voiles; après quoi ils rentrerent dans leur pirogue, pour retourner au Village.

BONTEKOE. 1619.

Je fis à Rol & aux autres le récit de ce qui m'étoit arrivé dans mon voyage, & je leur donnai l'eſperance de revoir le lendemain nos quatre hommes avec le bufle. La nuit ſe paſſa dans une profonde tranquillité. Mais après le lever du ſoleil, nous fumes ſupris de ne pas voir paroître nos gens, & nous commençames à ſoupçonner qu'il leur étoit arrivé quelqu'accident. Quelques momens après nous vimes venir deux Inſulaires, qui chaſſoient une bête devant eux. C'étoit un bufle; mais je n'eus pas beſoin de le conſiderer long-tems pour reconnoître que ce n'étoit pas celui que j'avois acheté. Un de nos gens, qui entendoit à demi la langue du pays & qui ſe faiſoit entendre de même, demanda aux deux Noirs pourquoi ils n'avoient pas amenés le bufle qu'ils m'avoient vendu, & où étoient nos quatre hommes. Ils répondirent qu'il avoit été impoſſible d'amener l'autre, & que

Occaſion qu'ils font naître pour quereller.

BONTEKOE. 1619.

nos gens, qui venoient après eux en conduisoient un second. Cette réponse ayant un peu dissipé notre inquiétude, je remarquai que le bufle sautoit beaucoup & qu'il n'étoit pas moins sauvage que le premier. Je ne balançai point à lui faire couper les pieds avec la hache. Les deux Noirs, le voyant tomber, pousserent des cris & des hurlemens épouvantables.

Ils viennent pour massacrer Bontekoe & ses gens.

A ce bruit, deux ou trois cens Insulaires, qui étoient cachés dans le bois, en sortirent brusquement & coururent d'abord vers la chaloupe, dans le dessein apparemment de nous couper le passage, pour s'assurer la liberté de nous massacrer tous. Trois de nos gens, qui avoient fait un petit feu à quelque distance des tentes, penetrerent leur projet & se hâterent de nous en donner avis. Je sortis du bois, & m'étant un peu avancé, je vis quarante on cinquante de nos ennemis qui se précipitoient vers nous, d'un autre côté du même bois. » Tenez ferme, dis-» je à nos gens; le nombre de ces » miserables n'est pas assez grand pour » nous causer de l'épouvante «. Mais nous en vimes paroître une si grosse troupe, la plupart armés de boucliers & d'une sorte d'épées, que regardant

notre situation d'un autre œil ; je m'écriai ; » Amis, courons à la chaloupe ; » car si le passage nous est coupé il faut » renoncer à toute esperance «. Nous primes notre course vers la chaloupe ; & ceux qui ne purent y arriver assez-tôt se jetterent dans l'eau, pour s'y rendre à la nage. BONTEKOE, 1619.

Les Hollandois ne s'échappent qu'avec peine

Nos ennemis nous poursuivirent jusqu'à bord. Malheureusement pour nous, rien n'étoit disposé pour s'éloigner de la rive avec une diligence égale au danger. Les voiles étoient étendues en forme de tente, d'un côté de la chaloupe à l'autre ; & tandis que nous nous empressions d'y entrer, les Insulaires nous suivant de près, percerent de leurs zagaies plusieurs de nos gens, dont nous vimes les intestins qui leur tomboient du corps. Nous nous deffendions néanmoins avec nos deux haches & notre vieille épée. Le Boulanger de l'équipage, qui étoit un grand homme plein de vigueur, s'aidoit de l'épée avec succès. Nous étions amarrés par deux grapins, l'un à l'arriere & l'autre à l'avant. Je m'approchai du mât & criai au Boulanger, *Coupe le cableau.* Mais il fut impossible de le couper. Je courus à l'arriere ; & mettant le cableau sur l'étambord, je criai, *Hache.* Alors

BONTEKOE. 1619.

il fut coupé facilement. Nos gens de l'avant le prirent & tirerent la chaloupe vers la mer. En vain les Insulaires tenterent de nous suivre dans l'eau ; ils perdirent fond & furent contraints d'abandonner leur proie.

En quel état ils se retirent.

Nous pensames à recueillir le reste de nos gens, qui nageoient dans la riviere. Ceux qui n'avoient pas reçus de coups mortels rentrerent à bord, & le Ciel fit souffler aussi-tôt un vent forcé de terre, quoique jusqu'alors il eût été de mer. Il nous fut impossible de ne pas reconnoître que c'étoit un témoignage sensible de la protection Divine. Nous mimes toutes nos voiles, & nous allames jusqu'au large d'une seule bordée, avec une facilité surprenante à repasser le banc & les brisans qui nous avoient causé tant d'embarras à l'entrée de la riviere. Nos ennemis, s'imaginant que nous y ferions naufrage s'étoient avancés jusqu'à la dernier pointe du cap, pour nous y attendr & nous massacrer. Mais le vent cor tinua de nous être favorable, & l'avai de la chaloupe, qui étoit fort haut coupa les lames avec ce secours.

A peine étions-nous hors de dang qu'on s'apperçut que le brave Boula ger, qui nous avoit si bien deffend

av

avoit été bleſſé d'une arme empoiſonnée. Sa bleſſure étoit au-deſſus du nombril. Les parties d'à-l'entour étoient déja d'un noir livide. Je lui coupai ces chairs juſqu'au vif, pour arrêter le progrès du venin. Mais la douleur que je lui cauſai fut inutile. Il tomba mort à nos yeux, & nous le jettames dans les flots. En faiſant la revûe de nos gens, nous trouvames qu'il en manquoit ſeize, dont onze avoient été tués au rivage. Le ſort des quatre malheureux, qui étoient reſtés dans le Village, fut amerement déploré. Rien n'étoit ſi cruel que la néceſſité où nous étions de les abandonner. Cependant il y a beaucoup d'apparence qu'ils n'y purent être ſenſibles, & que c'étoit déja fait de leur vie.

BONTEKOE. 1619. Mort étrange d'un de leurs gens.

Nous gouvernames vent arriere, en rangeant la côte. Le reſte de nos proviſions conſiſtoit en huit poules & un peu de riz. Elles furent diſtribuées entre cinquante hommes que nous étions encore. Mais la faim commençant bientôt à ſe faire ſentir, nous fumes obligés de retourner à terre, par une baie que nous découvrimes. Quantité de gens, qui étoient ſur le rivage, prirent la fuite en nous voyant débarquer. Nous avions fait une trop funeſte experience de la barbarie de ces Inſulaires, pour en eſperer

Ils ſont obligés de retourner à terre.

BONTEKOE. 1619.

Secours qu'ils y trouvent.

des vivres. Mais nous trouvames du moins de l'eau douce. Les rochers voisins nous offrirent des huitres & de petits limaçons de mer, dont nous mangeames avec d'autant plus de goût qu'ayant sauvé un plein chapeau de poivre, que j'avois acheté dans le Village où j'avois laissé nos quatre hommes, il nous servit à les assaisonner. Après nous en être rassasiés, chacun en remplit ses poches, & nous rentrames dans la chaloupe, avec nos deux petits tonneaux pleins d'eau fraîche. Je proposai en quittant la baie, de prendre un peu plus de large, pour faire plus de chemin. Ce conseil fut suivi. Mais le vent, qui commençoit à forcer, nous fit essuyer pendant la nuit une grosse tempête. Cependant les peines qu'il nous causa devinrent une faveur du Ciel. Si nous eussions continué de ranger la côte, nous n'aurions pû nous deffendre de relâcher près d'un autre aiguade qui se présente dans la même Isle, où nous aurions trouvé des ennemis cruels, qui s'étoient déclarés depuis peu contre les Hollandois & qui en avoient déja massacré plusieurs.

Ils abordent dans une Isle deserte.

A la pointe du jour, nous eumes la vûe de trois Isles qui étoient devant nous. Nous primes la résolution d'y relâcher, quoique nous ne les crussions point ha-

bitées. On se flattoit d'y trouver quelque nourriture. Celle où nous abordames étoit remplie de cette espece de roseaux qu'on nomme bambous, & qui sont de la grosseur de la jambe. Nous en primes plusieurs, dont nous perçames les nœuds avec un bâton, à l'exception de celui de dessous; & les remplissant d'eau douce, comme autant de tonneaux que nous fermames avec des bouchons, nous portames une bonne provision d'eau dans la chaloupe. Il y avoit aussi des palmiers, dont la cime étoit assez molle pour nous servir d'aliment. On parcourut l'Isle, sans y faire d'autre découverte. Un jour, me trouvant au pied d'une assez haute montagne, je ne pus résister à l'envie de monter au sommet, dans l'esperance vague de faire quelque observation qui pût être utile à nous conduire. Nous cherchions les lieux où les Hollandois étoient établis. Il me sembloit que ce soin me regardoit particulierement, & que tous nos gens avoient les yeux tournés sur moi. Cependant, outre les maux qui m'étoient communs avec eux, je n'étois jamais venu aux Indes Orientales; & n'ayant ni boussole ni d'autres instrumens de mer, je ne me trouvois capable de rien pour notre conservation.

BONTEKOE. 1619.

BONTEKOE. 1619.

Bontekoe découvre sa route du haut d'une montagne.

Lorsque je fus au sommet de la montagne, mes regards se perdirent dans la immense étendue du ciel & de la mer. Je me jettai à genoux, le cœur plein d'amertume, & j'adressai ma priere au ciel, avec des soupirs & des gemissemens que je ne puis exprimer. Etant prêt à descendre, je jettai encore les yeux de tous côtés autour de moi. Je crus voir, sur ma droite, que les nuées chassoient de terre, & que c'étoit cette raison qui rendoit l'horizon si fin. Aussitôt je découvris deux hautes montagnes, dont la couleur me parut bleue. Il me vint à l'esprit qu'étant à Hoorn j'avois entendu dire à Guillaume *Schouten*, qui avoit fait deux fois le voyage des Indes Orientales, qu'au Cap de Java il y avoit deux hautes montagnes qui paroissoient bleues. Nous étions venus dans l'Isle en rangeant à main gauche la côte de Sumatra, & ces montagnes étoient à la droite. Je voyois entr'elles une ouverture, ou un vuide, au travers duquel je ne découvrois pas de terres ; & je n'ignorois pas que le Détroit de la Sonde étoit entre Sumatra & Java. Ces réflexions me firent conclure qu'il n'y avoit point d'erreur dans notre route. Je descendis plein de joie, & je me hâtai d'annoncer à Rol

que j'avois vû les deux montagnes. Elles ne paroiſſoient plus lorſque je lui fis ce récit, parce que les nuées avoient achevé de chaſſer. Mais j'ajoutai ce que j'avois appris à Hoorn, de la bouche de Schouten, & j'établis mes conjectures par d'autres raiſonnemens. Rol y trouva de la vraiſemblance. Aſſemblons nos gens, me dit-il, & gouvernons de ce côté-là. Cette déclaration, que je fis à l'équipage, excita beaucoup d'empreſſement pour apporter à bord de l'eau, des roſeaux & des cimes de palmier. On mit à la voile avec la même ardeur. Le vent étoit favorable à nos nouvelles vûes. Nous portames le Cap droit à l'ouverture des deux montagnes, & que je pendant la nuit nous gouvernames par le cours des étoiles. Vers minuit, nous apperçumes du feu. On s'imagina d'abord que c'étoit le feu de quelque Vaiſſeau, & que ce devoit être une caraque. Mais, en approchant, nous reconnumes que c'étoit une petite Iſle du Détroit de la Sonde. Après en avoir doublé la pointe, nous vimes un autre feu de l'autre côté, & diverſes marques nous firent juger que c'étoient des Pêcheurs. Le lendemain, à la pointe du jour, nous fumes arrêtés par un calme. Nous étions, ſans le ſçavoir, ſur la côte

Dans quelle eſperance il part avec ſes gens.

BONTEKOE. 1619.

Ils decouvrent une flotte du haut d'un mât.

interne de Java. Un matelot, étant monté au haut du mât, cria auſſi-tôt qu'il découvroit un gros de Vaiſſeaux. Il en compta juſqu'à vingt trois. Notre joie nous fit faire des cris & des ſauts. On ſe hâta de border les avirons, à cauſe du calme, & l'on nagea droit vers cette Flotte. C'étoit un nouvel effet de la protection du Ciel ; car nous ſerions allés nous jetter à Bantam, où nous n'avions rien de favorable à nous promettre, parce que le Roi de cette contrée étoit en guerre avec notre Nation ; au lieu que par une faveur admirable de la Providence, nous allames tomber entre les bras de nos Compatriotes & de *ten*, qui

Ils ſe trouvent en ſûreté parmi des gens de leur Nation.

Ces vingt trois Vaiſſeaux étoient Hollandois, ſous le commandement de *Frederic Houtman d'Alcmaar*. Il ſe trouvoit alors dans ſa galerie, d'où il nous obſervoit avec ſa lunette d'approche, ſurpris de la ſingularité de nos voiles & cherchant l'explication d'un ſpectacle ſi nouveau. Il envoya ſa chaloupe au-devant de nous, pour s'informer qui nous étions. Ceux qui la conduiſoient nous reconnurent. Nous avions fait voiles enſemble du Texel, & nous ne nous étions ſéparés que dans la mer d'Eſpagne. Ils nous firent paſſer, Rol &

moi, dans leur chaloupe, & nous conduisirent à bord de l'Amiral, dont le Vaisseau se nommoit *La-Vierge de Dordrecht*. Nous lui fumes aussi-tôt présentés Après nous avoir marqué la joie qu'il avoit de nous revoir, jugeant sans explication quel étoit le plus pressant de nos besoins, il fit couvrir sa table & s'y mit avec nous. Lorsque je vis paroître du pain & les autres viandes, je me sentis le cœur si serré, que mes larmes inonderent mon visage, & que je ne me trouvai point la force de manger. Nos gens, qui arriverent aussi-tôt, furent distribués sur tous les autres Vaisseaux de la Flotte (43).

BONTEKOE. 1619.

Il est tems de revenir aux loix que je me suis imposées, sans craindre néanmoins qu'on me reproche d'avoir introduit un personnage ennuyeux, & presque sur, au contraire, que l'interêt qu'on a pris à ses infortunes se répandra sur la suite de son voyage, quoique les évenemens qui restent à lire se rapprochent plus de l'ordre commun du commerce & de la navigation.

L'Amiral, après s'être fait raconter toutes les avantures des cinquante Hollandois, les fit embarquer dans un

L'Amiral Hollandois les fait transporter à Batavia.

(43) Relation du voyage de Bontekoe, p. 20.

BONTEKOE. 1619.

yacht, pour se rendre à Batavia (44). Ils y arriverent le lendemain matin. Les amis qu'ils avoient sur la Flotte leur ayant fourni des habits à l'Indienne, ils entrerent dans la Ville en fort bon ordre. Ils se présenterent au Général *Jean Pietersz Coen*, qui n'avoit point encore été informé de leur arrivée, mais qui les reçut favorablement lorsqu'ils se furent fait connoître. Il fallut satisfaire sa curiosité par un long récit. Bontekoe lui dit : » Seigneur Général, nous partimes tel jour du Texel, dans le Navire nommé la *Nouvelle-Hoorn*. En tel tems nous approchames du Détroit de la Sonde, jusqu'à telle hauteur. Là, le feu prit à notre Vaisseau. Là, nous sautames. Ensuite s'arrêtant au détail de toutes les circonstances, il expliqua la maniere dont cet accident étoit arrivé, combien il avoit perdu de gens, comment il avoit sauté avec le Navire, & comment le Ciel l'avoit conservé avec un seul jeune homme. « Le Général fort attentif à sa narration, lui dit froidemeut après avoir entendu le reste de ses avantures; Que faire à cela ? C'est un grand malheur (45). Mais s'échauffant un peu

(44) *Ibid.* p. 20. (45) *Ibidem.*

à la vûe du vin d'Espagne qu'il fit apporter, il prit une coupe d'or & but successivement la santé de Bontekoe & de Rol. Pendant huit jours il les fit manger à sa table. Enfin trouvant l'occasion de les employer tous deux, il fit Bontekoe Capitaine du Vaisseau le *Bergerboot*; & deux jours après, il nomma Rol pour exercer la fonction de Marchand sur le même Vaisseau. Leur joie fut très vive de se trouver rejoints dans un même Navire, avec les mêmes commandemens qu'ils avoient eus sur la *Nouvelle-Hoorn*.

BONTEKOE. 1619. Bontekoe & Rol sont employés par le Général Coen

Ce Vaisseau étoit court. Il ne portoit que trente deux pieces de canon; mais on lui en auroit cru davantage, parce que cette artillerie faisoit presque deux bordées l'une sur l'autre. Il étoit chargé de viande, de lard, de riz & de munitions de guerre, pour ravitailler les Forts Hollandois. Deux autres Navires, le *Neptune* & l'*Etoile-du-Matin*, avoient reçu le même ordre. Ils partirent de conserve au commencement de l'année 1620. En passant, ils relâcherent à *Gresse* ou *Gressic*, où le premier Commis du Comptoir Hollandois, qui se nommoit *Walter Hudden*, originaire de Riga en Livonie, augmenta leurs provisions d'un grand nombre de va-

1620. Il est envoyé pour ravitailler le Forts Hollandois.

BONTEKOE. 1620.

ches, de poules, d'oyes, & de quantité d'arrak & de ſucre brun. La nourriture qu'il leur donna pour ces beſtiaux fut du riz en coſſe qui s'appelle *Padie*.

Vaiſſeau dont l'Auteur obtient le commandement.

Ils remirent à la voile & rangerent la côte juſqu'au de-là du Détroit de Baley ou *Baly*, pour s'avancer à la hauteur de *Solor*, parce que la mouſſon étant paſſée, ils eſperoient encore d'arriver à *Amboine* par cette route. Lorſqu'ils furent devant le havre de Solor, *Ramburg d'Enchuiſe*, Commis du Fort Hollandois, vint leur dire à bord que les habitans d'un Village voiſin, nommé *Larinque*, faiſoient beaucoup de tort au Commerce de leur Nation, & qu'avec trois Vaiſſeaux il ne falloit pas manquer l'occaſion de les réduire. Bontekoe & les deux autres Capitaines conſentirent à cette propoſition. Ils s'approcherent de ce Village, accompagnés de pluſieurs petits bâtimens du Pays, qui ſe joignirent à eux moins pour les ſervir, que pour aſſiſter au ſpectacle. Le Village fut canoné; mais il avoit auſſi ſon artillerie, qui ne demeura pas oiſive. Cependant elle n'empêcha pas les Hollandois de faire leur deſcente. Ils avoient crû cette expédition trop aiſée. Les habitans firent deux ſorties,

dans lesquelles ils leur tuerent vingt quatre ou vingt cinq hommes, & leur en blesserent un grand nombre. Une si vigoureuse résistance força les trois Vaisseaux de lever l'ancre, & d'abandonner Ramburg à sa consternation (46). Ils gouvernerent au Nord-Est, pour passer au vent de l'Isle de *Bacambour*, dont ils eurent bientôt la vûe. L'ayant laissée à gauche, ils porterent le Cap au Nord-Est-quart-de-Nord, vers les Isles de *Burré* & *Blau*, qui leur demeurerent aussi à gauche; & de là sur *Amboine*, où la force des courans les obligea de passer entre deux petites Isles, pour entrer dans un golfe qui se nomme *Hiero*, vis à vis de *Combello* (47). De *Hiero*, qui est sur ce golfe, & dont le territoire est couvert de girofle, on passe en peu de tems à cheval au Fort d'Amboine. Rol y obtint le gouvernement du Fort de *Batsian*, tandis que Bontekoe continua de visiter toutes les Moluques, pour les fournir de provisions. Ensuite, le desir de faire ses derniers adieux à Rol le conduisit à Batsian. Il en reçut environ cent lastes de cloux de girofle. Ce fut alors que leur séparation se fit, avec peu d'espérance de se revoir ja-

BONTEKOE. 1620.

(46) Page 21.

(47) *Ibidem.*

BONTEKOE. 1620.

Il se separe de Rol pour la derniere fois.

mais. Ils s'embrasserent, en répandant des larmes au souvenir de leurs miseres communes. Bontekoe apprit dans la suite que Rol étoit mort à Maleie. Il retourna par le Détroit de Botton & par Gresslick à Batavia, pour rendre compte de son voyage au Général Coen, qui le chargea successivement de deux autres commissions; l'une, d'aller charger du poivre à Jambai; l'autre, de se rendre aux Isles qui sont entre Batavia & Bantam, pour y prendre de la pierre qui se trouve au fond de la mer. On lui donna pour la seconde, quarante Lascarins, excellens plongeurs, qui vont lier la pierre au fond de l'eau & la tirent dans les chaloupes. Elle se tailloit alors à Batavia, pour en faire les puits du Fort, qui en étoit presqu'entierement construit. Cette pierre est grande & d'une blancheur extraordinaire. Bontekoe, à son retour, fut nommé pour commander le *Groningue*, Vaisseau nouvellement arrivé de Hollande, qui étoit beaucoup mieux pourvû que le sien. Il reçut alors de nouveaux ordres, qui l'occuperent l'espace de deux ans, mais dans les simples bornes du Commerce (48).

Meilleur Vaisseau dont il est nommé Capitaine.

Ce ne fut qu'en 1622 qu'il fut com-

(48) *Ibid.* p. 22.

BONTEKOE. 1622.

Il est envoyé à la Chine.

mandé, avec sept autres Navires, pour faire le voyage de la Chine, sous le commandement général de *Corneille Reyertz de Dergton*, dans la vûe de s'emparer de *Macao*, ou du moins des *Piscadores*, & d'y établir un Commerce solide pour les Hollandois (49). Outre les instructions qui furent remises à l'Amiral, Coen avoit envoyé des ordres en divers lieux, pour rassembler plusieurs autres Vaisseaux qu'il destinoit à cette expédition. Il avoit écrit particulierement à *Guillaume Jansz*, qui étoit allé aux Manilles avec quelques Anglois, pour une autre entreprise; & quelques Navires de cette Flotte devoient joindre ceux de Reyertsz, à des hauteurs reglées dans sa lettre.

Nous mimes en mer, dit l'Auteur, le 10 d'Avril. Notre route n'eut rien de remarquable que l'habileté de nos Pilotes (50), jusqu'au 22 de Juin que

(49) *Ibidem.*

(50) Page 23. C'est un détail qu'il ne faut pas dérober aux Navigateurs. Nous prîmes notre cours vers le Détroit de *Bellimbuam* ou *Balimbuam*, pour pour le traverser. Le 11, nous eumes la vûe des terres de Sumatra; mais nous derivames plus au Sud que nous ne l'aurions voulu; ce qui nous fit croire que les courans venoient du Détroit de la Sonde. Les 13, 14 & 15, nous eumes des vents variables & nous dépassâmes l'Isle de *Lusipara*. Les 16 & 17, nous courumes le long de l'Isle de Banca. Le 18, le 16 & le 20, nous n'avançames gueres à la route, parce que le plus souvent nous avions

BONTEKOE. 1622.

nous arrivames devant Macao. La Flotte s'étoit grossie, dans cette navigation, jusqu'au nombre de quinze voiles, tant navires qu'yachts, entre lesquels il y

vent & marée contraires; de sorte qu'il falloit sans cesse étaller le flot. Le 29, sur le midi, nous nous trouvames à la bouque septentrionale du Détroit de Balinbam, l'Isle de Banca nous demeurant à une lieue au Sud-Est. Nous courumes au Nord sur l'Isle de Pulopon, & le 30 nous mouillames à son bout, qui est au Sud-est, sur vingt deux brasses, fond de sable. C'est un haut pays. Le premier de Mai, nous allames jetter l'ancre au côté occidental de cette même Isle, sur dix neuf brasses, fond de bonne tenue, par le travers de la baye de sable, qui est au Nord, parce qu'il y a là une bonne aiguade dans un bois qui est dans un fond ou une vallée. Du bout septentrional de l'Isle de Banca jusqu'à l'Isle Pulopon, il y a dix huit milles (51), le cours au Nord. Le même jour nous remimes à la voile, & nous portames le cap au Nord-Est & au Nord Est-quart-de-Nord, pour passer à l'Est de l'Isle de Linga. Le 2, nous courumes deux lieues d'une même bordée au Nord Est-quart à l'Est. Sur le midi, le cap oriental de l'Isle de Linga nous demeura à quatre lieues au Sud Ouest-quart-à-l'Ouest. Le terrain en est fort élevé du côté septentrional. De la côte occidentale de Pulopon jusqu'à la côte Orientale ou au cap de Linga, la route est au Nord-Est, ou un peu plus au Nord, & il y a neuf lieues. Le fond de dix huit, dix neuf & vingt brasses. Le 3, l'Isle de *Pulooniang* nous parut à l'Ouest & au Sud Ouest. Le 4, ayant pris hauteur, nous nous trouvames par un dégré quarante huit minutes de latitude du Nord. Après midi nous eumes la vûe de l'Isle de *Lam*, à un mille de distance au Nord-Ouest. La terre de cette Isle est haute & se présente comme une montagne. Le fond est de trente cinq brasses. Le 6, l'Isle *Pulo-*

(51) On lit 91 lieues dans le Recueil de la Compagnie; mais c'est une erreur.

avoit deux Anglois. Après une revûe générale des forces, on fit faire l'exercice militaire autour des mâts. Bontekoe. 1622.

Dès le lendemain, trois Vaisseaux,

timon nous demeura six lieues à l'Ouest. Nous primes notre route Nord-Nord-Est vers *Pulo-candor*. Le 9, trois Vaisseaux, le *Groningue*, l'*Ours-Anglois* & le *Saint-Nicolas*, eurent ordre d'aller jusqu'à *Pulo-cecer*. Le 18 au matin, nous eumes la vûe de *Pulo-candor*, au Nord Nord-Est, à la distance d'environ neuf milles. C'est une terre fort haute, avec de petites Isles, la plupart au côté Sud-Est de la grande. L'aiguade est à le côte Sud-Ouest. Depuis l'Isle de Pulo-timon jusqu'à celle de Pula-candor, le cours est Nord-Nord-Est, & le fond vasard, de trente cinq, quarante, cinquante & soixante brasses, suivant les Cartes; mais lorsqu'on approche de Pulo-candor on ne trouve plus que trente, vingt cinq & vingt brasses fond de sable ferme. Sur le soir nous courumes à l'Est, faisant le tour de l'Isle fort proche de la côte, à la distance d'environ une demi-lieue de la plus Orientale des petites Isles. Le fond est de dix huit à vingt brasses. Ensuite nous fimes route par le Nord-Est, vers la côte de Chambay. Le lendemain, vers le soir on voyoit encore Pulo-candor du haut des grands mâts. Le 22, nous découvrimes *Pulo-chambay*, qui paroît de loin comme un amas de petites Isles à sept ou huit lieues en mer. Le 24 nous nous trouvames, par la hauteur de dix dégrés trente cinq minutes (52), à un mille & demi de la terre. La partie de cette terre qui est proche de la mer, est basse & de sable blanc; mais plus loin, le pays est haut & montueux. Le fond, à trois mille en mer le long de cette côte, est de sable, à dix sept, seize, quinze, quatorze & treize brasses. Le soir, on jetta l'ancre à quinze brasses, vis-à-vis d'une pointe qui est par la hauteur de dix dégrés trois minutes, & qui se nomme le Cap de *Cecir*. Au

(52) On lit 15 minutes dans le Recueil de la Compagnie.

BONTEKOE. 1622. Siege de Macao par les Hollandois.

le *Galias*, l'*Ours-Anglois*, & le *Groningue*, commandé par Bontekoe, s'avancerent fort près de la Ville & mouillerent sur trois brasses d'eau. Le soir même, ils envoyerent trois volées de leur canon vers les murs. L'obscurité devenant favorable, le *Galias* & le *Groningue* s'en approcherent jusqu'à la portée du mousquet, sur trois brasses à demi-flot. Il fût résolu que Bontekoe & *Baschert*, son Marchand, descendroient avec une partie de leur équipage pour

Nord de ce Cap est un grand golfe, le long duquel & en de-là, en rasant la côte, on voit regner des dunes. Le milieu du pays est haut. La côte court au Nord-Est-quart-d'Est depuis le cap. Le 25, nous nous trouvames sur la côte de la petite Isle de *Pulo-Cecir*, qui est presque toute de rochers, & au Nord de laquelle on voit un golfe qui se présente comme une riviere entre les hautes terres. C'est là que les dunes finissent. La côte y très haute, & le fond de trente, quarante & cinquante brasses. Le 26, nous mouillames à la *Malebaie*, que les habitans nomment la Baye *Pondervar*. Là paroissent, sur le rivage, quantité de cocotiers entre plusieurs petites maisons. Quatre Vaisseaux, du nombre desquels étoit le mien, furent envoyés le lendemain dans un autre baie, nommée *Camercyn*, qui est plus loin de six lieues. Nous y trouvames de l'eau douce, du bois & d'autres rafraîchissemens. On y acheta dix sept vaches & quantité de poules. Tout le reste du mois & la plus grande partie du suivant se passerent dans la Malebaie, où plusieurs Vaisseaux devoient joindre la Flotte. Le 20, ayant eu la vûe de diverses Isles sur notre route, nous joignimes quelques-uns des Vaisseaux qui nous venoient des Manilles, & le 22 nous parumes devant Macao, où nous mouillames à quatre brasses d'eau, sur un fond de vase.

tenter de ſurprendre la Ville ; mais cette réſolution fut changée, parce qu'il parut dangereux de deſtituer un navire de ſes deux principaux Officiers. Bontekoe reçut ordre de garder ſon bord, & l'Amiral ſe chargea lui-même de la deſcente. Le 24, à la pointe du jour, on tira toutes les bordées, tandis que Reyertſz fit ſon débarquement à la tête de ſix cens hommes. On fit avancer deux yachts près du rivage, pour favoriſer l'entrepriſe. Les Portugais avoient fait un retranchement dans l'endroit où l'on pouvoit débarquer ; mais après une légere réſiſtance, ils prirent la fuite & ſe retirerent vers une hauteur ſur laquelle il y avoit un Couvent. L'attaque des Hollandois fut commencée avec beaucoup de réſolution. Les Portugais tenterent quelques ſorties & furent toujours repouſſés. Mais un accident imprévu renverſa toutes les eſperances des aſſiégeans. Le feu prit à leurs barils de poudre ; & dans l'éloignement des Vaiſſeaux, cette perte ne put être aſſez promptement réparée. Ils penſoient à faire leur retraite en bon ordre, lorſque les Portugais avertis de leur diſgrace par quelques déſerteurs Japonois, qui paſſerent dans la Ville, vinrent fondre ſur eux & leur tuerent quantité de

BONTEKOE. 1622.

Ils ſont forcés de l'abandonner avec perte.

BONTEKOE, 1622.

gens. Le reste se retira avec beaucoup de confusion, dans les barques qui les avoient apportés. La perte des Hollandois fut de cent trente hommes, avec autant de blessés, entre lesquels on compta Reyertsz, qui avoit déja reçu un coup de mousquet dans le ventre en débarquant. Il eut néanmoins le bonheur de se rétablir.

On s'éloigna d'environ un quart de lieue de la côte, sans aucun dessein de recommencer le siege. On fit de l'eau dans une Isle qui est au Sud de Macao. Les deux Vaisseaux Anglois & le Navire Hollandois *La-Fidelité*, partirent pour le Japon. Deux jours après, l'*Ours* & la *Sainte-Croix* prirent leur route vers l'Isle de *Lamouen* ou *Lamoua* (53), rasant la terre dans le dessein de visiter la côte de la Chine; & le 29 toute la Flotte mit à la voile vers les Isles Piscadores, à l'exception d'un gros Vaisseau & de deux yachts, qui eurent ordre de demeurer à la vûe de Macao jusqu'à la fin d'Août, pour attaquer les bâtimens qui pourroient y venir de Malaca.

Ils veulent s'établir aux Piscadores.

On eut la vûe des Isles Piscadores le 4 de Juillet, & le 6 on vit paroître l'*Ours*, qui venoit rejoindre la Flotte.

(53) Apparemment l'Isle d'Emoy.

Après avoir fait le tour des Isles en dehors, on mouilla derriere une des plus hautes, dont la forme ressemble à celle d'une table. Quelques Pêcheurs Chinois, qui se présenterent entre les Isles, prenoient la fuite à la vûe d'une Flotte étrangere. On entra le lendemain dans une belle baie close, d'un fort bon fond, sur huit ou neuf brasses d'eau. Le pays est plat, pierreux, & sans arbres, mais couvert d'herbe longue, qui est une espece de foin. L'eau douce n'y manque pas, quoique dans le tems sec elle soit un peu somache. On se rend aux sources par deux golfes, où les Vaisseaux demeurent à l'ancre; mais on n'y trouve pas d'autres rafraîchissemens. Bontekoe, suivant l'ordre qui avoit été donné pour le rendez-vous, entra dans un Port nommé *Tayouan*, qui est à l'extrêmité de l'Isle Formose, & où les Chinois faisoient quelque Commerce. Sa situation est à douze lieues des Piscadores. Dans l'intervalle, qui est si tortueux que les gros Vaisseaux n'y peuvent entrer, il n'y a pas plus d'onze pieds d'eau. La Flotte en tira diverses sortes de rafraîchissemens, qu'on faisoit prendre par les yachts.

Le *Groningue* & l'*Ours* employerent quelques jours à visiter la côte de la

BONTEKOE. 1622.

Chine, & s'avancerent jusqu'à l'embouchure de la riviere de *Chincheu*, où Bontekoe verifia par ses yeux ce que Jean Hugue *Linschoten* en a rapporté. Après avoir mouillé dans différentes baies, & rencontré plusieurs Corsaires Chinois, qui exerçoient leurs pillages sur leur propre Nation, ils rejoignirent la Flotte aux Piscadores. Leurs gens s'y occupoient à construire un Fort; & depuis le départ de Bontekoe, il y étoit arrivé quelques autres Navires Hollandois. Deux yachts, qui avoient été envoyés sur les côtes de la Chine, avec ordre de demander aux Chinois la liberté du Commerce, rapporterent qu'ils avoient reçu des réponses assez favorables, & qu'on leur avoit promis d'envoyer aux Piscadores un Ambassadeur qui apporteroit d'autres explications à l'Amiral.

Conferences inutiles avec un Ambassadeur Chinois.

En effet, le 24 Août, on vit paroître deux Jonques, qui avoient à bord le Ministre Chinois. Mais les conferences eurent peu de succès, parce que le but de cette Ambassade étoit d'engager les Hollandois à s'éloigner, ce qui étoit directement opposé à leurs intentions. Aussi prirent-ils la résolution de s'avancer avec toutes leurs forces jusqu'à l'entrée de la riviere de Chincheu, pour éprouver si la crainte de leurs hostilités n

Longues hostilités des Hollandois contre la Chine.

rendroit pas les Chinois plus traitables. La séparation de trois de leurs plus gros Vaisseaux, qui furent entraînés par les courans, ne les empêcha pas d'exécuter leur dessein. Ils allerent jetter l'ancre devant la riviere, proche d'un gros Bourg, dont les habitans prirent la fuite & leur abandonnerent quarante trois gros bestiaux, avec quantité de volaille & d'autres rafraîchissemens. Là ne se proposant plus de ménagemens, ils brûlerent dès le premier jour cinquante ou soixante Jonques. Les jours suivans furent signalés par d'autres prises, par des descentes & des incendies (54). Cette petite guerre fut continuée avec divers succès l'espace d'une année entiere, pendant laquelle on fit un grand nombre de prisonniers, & l'on brûla ou l'on prit quantité de Jonques. Enfin les Chinois, fatigués de leurs pertes, envoyerent, le premier de Novembre 1623, un Ministre nommé *Cipzuan* (55) à bord de l'Amiral, pour lui déclarer que si les Hollandois étoient venus dans un esprit de paix, & seulement pour obtenir la liberté du Commerce, il étoit facile de traiter & que les Chinois y étoient disposés. Il ajouta, pour diminuer l'éton-

BONTEKOE. 1622.

1623. Negociation avec les Chinois.

(54) Page 29.
(55) Pages 37 & suivantes.

BONTEKOE. 1623.

nement de l'Amiral, que plus de trois cens Marchands de sa Nation s'étoient assemblés, & demandoient instamment cette permission, qui valoit bien mieux pour eux que de perdre leur bien en continuant la guerre. Il dit encore que dans le canton où il faisoit sa demeure, il y avoit un Hermite qui menoit une vie solitaire dans les montagnes, quoique de grande maison, & fort riche avant sa retraite; qu'il passoit même pour avoir été Gouverneur de quelque Province, & qu'après la mort de sa femme, qu'il aimoit uniquement, il s'étoit retiré dans la solitude, où il ne se mêloit plus que d'assister les pauvres & d'aller interceder pour eux auprès des Grands: que cet homme, qui étoit en odeur de sainteté, avoit entrepris de parler des propositions de la Flotte étrangere & de les faire réussir; & que passant pour Prophete, il avoit annoncé aux principaux du Pays, que la continuation de la guerre leur deviendroit pernicieuse. L'Amiral, persuadé par ces apparences de bonne foi, demanda s'il ne pouvoit pas conferer avec cet Hermite, pour l'instruire plus particulierement de la sincerité des Hollandois, & des circonstances qui regardoient leurs vûes de Commerce. Cipzuan s'engagea volontiers à lui en

Un Hermite du Pays y est employé.

faire la propoſition. Etant parti dans ce deſſein, il revint le 3 avec l'Hermite & un autre Chinois. L'Amiral expliqua au ſaint homme les raiſons qui avoient amené les Hollandois. Après une longue conference, dont les deux parties ſortirent également ſatisfaites, on lui remit une lettre pour les Officiers de ſa Province, qui contenoit tout ce qu'on lui avoit déclaré, & qu'il promit de rendre de ſa propre main.

BONTEKOE. 1623.

Deux ou trois jours après, Cipzuan apporta la réponſe. Elle étoit favorable. On convint bientôt que les Hollandois enverroient dans l'Iſle d'*Emoy*, deux ou trois de leurs Vaiſſeaux pour y regler les articles de la paix. La prudence ne permettant pas à l'Amiral de s'y rendre lui-même, Chriſtian Franſz partit le 14 avec les yachts, le *Muiden* & l'*Eraſme*; & le lendemain, il jetta l'ancre proche d'Emoy. Trois jours s'étoient paſſés juſqu'au 18, lorſque Bontekoe ennuyé de cette longueur s'embarqua dans ſa chaloupe, pour aller prendre quelques informations par ſes propres yeux. En approchant des yachts, quelle fut ſa ſurpriſe d'en voir un tout en feu, & l'autre qui avoit trois brûlots à ſon bord, naviguant au milieu d'une multitude de bâtimens Chinois! Plus de

Les Hollandois y ſont cruellement trahis.

BONTEKOE. 1623.

cinquante brûlots, qui s'étoient détachés contre l'*Erasme*, avoient été évités par l'adresse & le courage des Hollandois, & les trois qui l'avoient atteint furent heureusement détournés. Pour le *Muiden*, sa misene & ses hunes d'avant étoient si enflammées, qu'il n'y avoit aucune esperance de le pouvoir sauver. Aussi le vit-on bientôt sauter, avec tout ce qu'il y avoit de gens à bord (56).

L'*Erasme* ayant rejoint la Flotte, on apprit le détail de ce funeste évenement. Aussi-tôt que les deux yachts eurent jetté l'ancre, les Chinois avoient envoyé des Députés à bord, pour demander que les principaux Hollandois vinssent conferer avec leur *Totoc* ou leur Chef. Le Commandant avoit desiré au contraire, que le Totoc envoyât quelques-uns des siens, munis d'un plein pouvoir. Les mêmes Chinois qui retournerent à terre avec cette réponse, revinrent bien-tôt, autorisés par le Totoc, & l'on commença la négociation. Il fut conclu que les Chinois viendroient trafiquer à Tayouan avec les Hollandois, & qu'ils y apporteroient autant de soies qu'on auroit de capital pour les payer ; qu'ils ne navigueroient plus aux Manilles, à Cambaye, à Siam, à Patane, à Jamby,

(56) Page 38.

ni en d'autres lieux, ſans prendre des passeports Hollandois ; & qu'ils envertoient cinq ou ſix Jonques à Batavia, pour conferer avec le Général ſur l'établiſſement des Piſcadores, dont ils avoient trop témoigné que leur principal deſſein étoit de chaſſer les forces Hollandoiſes (57).

BONTEKOE. 1623.

Adreſſe des Chinois.

Après cet accommodement, les Plenipotentiaires Chinois étoient retournés dans l'Iſle, d'où ils étoient encore revenus, pour demander qu'on députât quelques Capitaines au Totoc, dans la ſeule vûe, diſoient-ils, d'écrire l'accord en Chinois & en Hollandois, & de le confirmer par un ſerment. Ils avoient amené huit Mandarins en qualité d'ôtages, & donné, ſuivant leur uſage, trois fléches pour derniere preuve de leur bonne foi. Le Commandant Hollandois ne fit pas difficulté de deſcendre lui même, avec deux de ſes principaux Officiers, & une ſuite de trente hommes, commandé par *Reus*, Capitaine de l'*Eraſme*. On les reçut fort bien. On dreſſa ſur le rivage des tables pour les Matelots. Elles furent auſſi-tôt couvertes de vivres, tandis que les trois Officiers ſe rendirent chez le Totoc. Les Hollandois crurent s'appercevoir que

(57) Page 39.

BONTEKOE. 1623.

dans le repas, où quelques Mandarins mêmes étoient à table, on s'efforçoit de les enyvrer. Reus, sans pousser trop loin la défiance, se contenta d'arrêter les progrès de l'yvresse en faisant rentrer tous ses gens dans la chaloupe, & promit avant son départ de la renvoyer le soir, pour les trois Officiers qui étoient chez le Totoc. Elle retourna au rivage à l'heure marquée. Mais on ne vit revenir ni la chaloupe ni les Officiers. On demanda aux ôtages d'où pouvoit venir un si long retardement. Ils répondirent que le festin du Totoc auroit sans doute été magnifique, & que le plaisir retenoit les convives. C'étoit un étrange festin, puisque dans le cours de la même nuit les brûlots parurent quatre heures avant le jour, & firent l'exécution qu'on a rapportée. L'Auteur, qui partit bientôt pour Batavia, paroît avoir ignoré quel fut le sort des trois Officiers Hollandois, & celui des huit ôtages qui étoient à bord. Mais il ajoute qu'après une si cruelle experience de la perfidie des Chinois, l'Amiral s'attacha serieusement à fortifier Piscadore, & recommença les hostilités (58).

Le tems de Bontekoe étant (59) expiré, en vain *Reyertsz* le sollicita de pren-

(58) *Ibidem.*

(59) Page 40.

dre un nouvel engagement. Il obtint la permiſſion de s'embarquer ſur le Vaiſſeau nommé *Bonne eſperance*, qui étoit prêt à faire voiles pour Batavia. Sa navigation fut heureuſe; & ſon arrivée ne le fut pas moins, par l'occaſion qu'elle lui fournit de quitter les Indes. On équipoit à Batavia la *Hollande*, le *Goude* & le *Midelbourg* pour aller en Perſe. Il demanda au Général *Carpentier*, qui avoit ſuccedé à *Coen*, la permiſſion de partir ſur un de ces trois bords. Elle lui fut accordée, avec la commiſſion de Capitaine de la *Hollande*, qui étoit un fort beau Navire. L'Amiral Reyertſz, qui revint de Piſcadore vers le même tems, dans la réſolution de retourner auſſi en Europe, obtint le commandement de ces trois Vaiſſeaux, & monta celui de Bontekoe. Ils mirent à la voile le 6 de Février 1624, deſtinés tous deux à des infortunes qui cauſerent la mort de l'un, & qui rendirent le retour de l'autre preſqu'auſſi funeſte que ſon arrivée dans les Indes. Reyertſz étoit un habile homme, qui avoit rendu des ſervices conſiderables à la Compagnie (60).

BONTEKOE. 1623. Bontekoe retourne à Batavia.

Il obtient une nouvelle commiſſion.

1624.

Après avoir relâché à Bantam, & louvoyé de-là juſqu'à l'Iſle de *Sebbezée* dans le Détroit de la Sonde, où la ra-

(60) Page 41 & ſuivantes.

LOSREYERTSZ. 1624.

Son départ avec Reyertsz

pidité des courans les força de séjourner trois ou quatre jours, ils partirent avec un vent très favorable, qui ne les abandonna point jusqu'à la sortie du Détroit. Ensuite il devint plus frais; mais après l'avoir eu long-tems à combattre, le 27, à dix-sept dégrés de latitude méridionale; ils le virent tourner au Sud, suivant leur espérance. Alors ils coururent à l'Ouest, portant vers le Cap de Bonne-Espérance. Le 13 de Mars, ayant pris hauteur, ils se trouverent par les 22 degrés. Reyertsz tomba malade le même jour.

Infortunes de leur voyage.

J'entre encore dans un de ces recits, qui ne peuvent être intéressans que par le détail des circonstances, & qui demandent par conséquent d'être abandonnés à l'Auteur même, sans égard pour ceux qui s'offensent de la barbarie du langage de mer, & qui préferent l'ornement à la vérité des peintures. C'est Bontekoe qui va reprétenter ses propres craintes & tracer l'image d'une affreuse situation.

Pendant les trois jours suivans, le vent devint si impétueux qu'il n'y avoi pas huit rhumbs sur lesquels on pût s maintenir. Nous craignimes beaucou d'être séparés pendant la nuit. C'éto à nous à faire fanal. J'entrai dans

chambre du Commandant, où j'assemblai le Conseil, quoiqu'il fût fort mal ; & lui ayant exposé le danger, je proposai d'amener les voiles avant la fin du jour, pour nous tenir à mâts & à cordes dans l'obscurité. J'esperois que nos conserves feroient la même manœuvre en nous voyant, & que dans le cours d'une nuit nous ne ferions pas une si grande dérive, que nous ne pussions le lendemain nous voir les uns les autres. BONTEKOE. 1624.

Le Commandant s'en étant remis à mon opinion, on ferla de jour la misene & la sivadiere. Les garcettes & les rabans furent bien amarrés, ensuite nous nous laissames aller à la dérive. Le *Goude* & le *Midelbourg* suivirent notre exemple, & porterent le Cap au Sud. La nuit, après six horloges, le vent devint si impétueux, que ceux qui ne se sont jamais trouvés dans les mêmes occasions ne peuvent s'en imaginer la force & la violence. Il parcouroit si rapidement tous les points du compas, qu'il étoit impossible de connoître sur quel air on naviguoit. Le Navire s'enfonçoit autant dans l'eau que si les tourbillons étoient tombés directement dessus pour le faire enfoncer. Les ancres, qui étoient sur leurs bossoirs, aux deux côtés de l'avant, étoient à Description d'une furieuse tempête.

FONTENOI. 1624.

tous momens ſubmergés ; & pour peu qu'on fût demeuré dans le même point, ſans autre agitation, il auroit puiſé par-là bien vîte & n'auroit pû manquer de périr. Enfin notre grand mât s'étant rompu, à trois braſſes au-deſſus du pont, il tomba dans la mer ; mais le Navire, qui apparemment enfonçoit, ſe releva un peu. Nous étions les uns près des autres ; ce qui n'empêchoit pas qu'il ne fallût s'approcher tête contre tête pour pouvoir s'entendre. Ceux qui étoient ſur le pont n'entendoient pas nos plus grands cris (61).

Singuliere apparence de la mer.

Ce prodigieux vent dura pendant ſix ou ſept horloges, & ne fit alors que commencer un peu à diminuer. Tandis qu'il étoit dans ſa plus grande violence, la mer étoit auſſi unie qu'une table. Il ſembloit même qu'elle ne pût s'élever. Mais, à meſure que le vent diminuoit, la mer s'élevoit avec tant d'impétuoſité, que le Vaiſſeau ſembloit prêt à tourner. Le roulis étoit ſi terrible, que le plat-bord paſſoit quelquefois ſous l'eau à l'embelle. Elle couloit dans le fond de cale, où il s'en trouvoit déja ſept pieds avant que nous nous en fuſſions apperçus. Toutes les pompes jouerent ſans relâche, & l'eau

(61) *Ibidem.*

ne laissoit pas de croître toujours. Nos allarmes devinrent fort vives. Le mal étoit sans remede, & tous nos efforts paroissoient inutiles. Il arriva même que les pompes s'engorgerent de poivre, dont les bitonieres étoient toutes remplies. Il y avoit, à fond de cale, soixante pieces de canons de fonte & de fer, qui étoient sur le gingembre & sous le poivre. L'agitation prodigieuse du Vaisseau les fit demarrer & rouler. Les tourillons heurterent contre les fronteaux des gruriers & les briserent. Alors le poivre se répandit sur les vaigres du fond; & l'eau ayant fait lever les parcloses, il passa & couvrit les varangues.

BONTEKOE. 1624.

Cependant comme nous étions persuadés que le Vaisseau étoit capable de soutenir de grands efforts, cette pensée ranima notre courage & nous fit redoubler le travail. Nous tirames les pompes & nous les enveloppames par le bas, de plusieurs lambeaux de nos pavillons. Nous passames le bout de chacune dans un panier, que nous mimes sur les vaigres, & nous recommençames tous à pomper. Cet expédient nous réussit. Après avoir continué quelque tems la même manœuvre, nous vîmes que l'eau commençoit à baisser.

Efforts de l'industrie & du courage.

BONTEKOE. 1624.

Mais notre grand mât, qui étoit tombé dans la mer, ayant flotté toute la nuit, tantôt le long du navire, tantôt dessous, nous appréhendames qu'il n'y fit quelque voie d'eau. Les gens du fond de cale, qui sentoient encore mieux ce danger, nous excitoient par leurs cris à couper tous les cordages qui l'arrêtoient : il nous fut impossible de suivre leur avis. Nous coupames à la vérité les grands haubans de stribord, mais la force du roulis nous empêcha de couper ceux de babord. Ce fut tout ce qu'on put executer avant le jour. Avec le secours de la lumiere, nous achevames de couper ce qui retenoit encore le mât, & le premier flot l'éloigna du Navire.

Naufrage du Goude.

Le matin, ayant jetté les yeux autour de nous, la seule de nos conserves qui s'offrit à notre vûe fut le *Midelbourg*, qui étoit entierement demâté, à l'exception de son mât d'artimon. Il avoit même perdu son beaupré & tout son éperon. Le *Goude* ne paroissant point, nous commençames à craindre qu'il n'eût fait naufrage; soupçon qui ne fut que trop vérifié, puisqu'on ne l'a jamais revû. Quelques-uns de nos gens ayant puisé de l'eau, y trouverent du poivre; ce qui augmenta notre chagrin, en confirmant la certitude de son naufrage.

Cependant le tems devint fort beau. Nous appercevions toujours le *Midelbourg* au lof, sans pouvoir nous rejoindre, parce que nous étions également désemparés. Il mit sa chaloupe à la mer. Le Patron, qui se nommoit Jean Dix, de Flessingue, étant arrivé à notre bord, nous représenta qu'ils avoient perdu presque tous leurs mâts & leurs agrêts, & que si nous leur refusions notre secours, ils n'avoient aucune esperance de pouvoir aller jusqu'aux terres. Notre mât de misene, notre beaupré & notre artimon avoient été préservés, aussi-bien que notre grande vergue, qu'on avoit amenée sur le pont avant que l'orage fût dans toute sa force. Dans le *Midelbourg* au contraire, on avoit laissé les vergues aux Hunes, ce qui avoit contribué à la perte de toute sa mâture. Il falloit que le moins maltraité des deux Vaisseaux se rendît utile à l'autre. Nous résolumes, dans le Conseil, de donner notre grande vergue & notre mât de hune d'avant, avec une grosse éparre que nous avions encore. Mais nous conclumes aussi qu'après leur avoir livré ces pieces, chacun de son côté feroit ses efforts pour gagner la terre où il pourroit, sans prétendre mutuellement à d'autres secours.

BONTEKOE. 1624.

Triste état des deux autres Vaisseaux.

La Nouvelle - Hollande secourt le Midelbourg.

BONTEKOE. 1624.

Cependant on convint de se rendre, s'il étoit possible, à la baie de Saint-Louis dans l'Isle de Madagascar.

Opposition de l'équipage

Ces résolutions ayant été prises au Conseil, ma qualité de Capitaine m'obligeoit d'en porter l'ordre à l'équipage. On l'attendoit avec impatience; lorsque je l'eus expliqué, la plupart s'y opposerent, sous prétexte que nous n'étions pas moins en danger que le *Midelbourg*, & que nous n'avions pas trop de nos apparaux pour nous-mêmes. Je demeurai surpris, & je leur dis avec douceur; » Amis, prenez-y garde. Si » nous laissons notre conserve sans se» cours, il faut qu'elle périsse. Nous » faisons tous professions d'être Chré» tiens. Nous sommes obligés de ne » pas dementir notre foi. Pensons à ce » que nous pourrions desirer d'eux si » nous étions dans le même état, & fai» sons ce que nous voudrions qu'ils » nous fissent. « Cette courte harangue reveilla leur humanité. Ils s'écarterent d'abord pour conferer ensemble. J'entendois dire à quelques-uns; » Il est » vrai que nous sommes Chretiens, » comme dit le Capitaine. Quels re» mords n'aurons-nous pas si le *Midel*» *bourg* perit par notre faute? « Ils revinrent au pied du grand mât: Capi-

Bontekoe le ramene à la soumission.

taine, me dirent-ils, après qu'on aura fait cette faveur au *Midelbourg*, pourrons-nous le laiſſer & nous ſeparer de lui? Je leur répondis que c'étoit la réſolution du Conſeil. Ils s'écrierent alors qu'ils ſe ſoumettoient à tout ce qu'on avoit réſolu. Chacun contribua volontairement à faire deſcendre les pieces dans la chaloupe. Le Patron prit congé de nous, en ſe flattant de nous revoir tous enſemble dans la baie de Saint-Louis. Notre équipage revint auſſi-tôt à la charge, & me demanda s'il n'étoit donc pas permis à préſent de ſe ſéparer du *Midelbourg*? Je répondis qu'il n'y avoit plus à balancer. Auſſitôt toutes les manœuvres furent executées avec une ardeur merveilleuſe; & la driſſe de la miſene fut hiſſée juſqu'au ton, quoique tout le monde prétendît auparavant qu'il ſeroit impoſſible de la hiſſer lorſqu'on auroit donné le mât de hune.

Quel eſt le Peintre, qui ne trouve pas dans cette courte deſcription le ſujet d'un beau tableau? Et quel eſt auſſi le Philoſophe, qui ne reconnoiſſe pas les traits de la nature dans cette variété d'actions & de ſentimens?

Séparation des deux Vaiſſeaux.

Bontekoe ſe ſépara du *Midelbourg* le 22, & dès le 30 il eut la vûe de l'Iſle

BONTEKOE. 1624.

de Madagascar. Quelques bancs qui lui étoient inconnus, à l'Est de la baie qu'il cherchoit, le firent descendre dans sa chaloupe pour sonder toutes les profondeurs des petites Isles, des Caps & des moindres pointes. Enfin il mouilla dans la baie de Saint-Louis, où son premier soin fut de faire dresser des tentes, autant pour le soulagement de l'équipage, que pour le radoub du Vaisseau : mais la mer brisoit si fort, qu'il ne crut pas devoir y transporter les marchandises. Il fait ici une peinture de ses soins & de ses travaux, qui mérite d'être représentée pour servir d'exemple dans les mêmes circonstances. Une longue expérience lui faisant craindre pour les marchandises, il résolut, sans les faire sortir du Vaisseau, d'y mettre un ordre qui facilitât le travail ; ce qui fut (62) executé.

Ils arrivent à la Baie de St-Louis & se radoubent.

(62) » On transporta » promptement, avec des » sacs, celles qui étoient » à l'avant, & la sainte-» barbe en fut remplie. » On en mit aussi sur le » haut-pont, de sorte que » l'avant fut bien-tôt vui-» de. On fit un fronteau » en travers, contre le » grand mât, afin que les » marchandises & les en-» combremens de l'arrie-» re ne vinssent pas rou-» ler sur les ouvriers. On » commença par lever les » parcloses. On nettoya les » anguillers & les varan-» gues. On fit passer des » cordes dans les anguil-» lers, depuis l'avant jus-» qu'au grand mât, pour » achever de les mettre en » état, & pour les y main

Bontekoe. 1624.

Ensuite il fallut obtenir des habitans la permission de pénétrer dans les terres pour y couper un grand mât. Ils l'accorderent avec beaucoup d'humanité, en faisant entendre par leurs signes qu'ils y joindroient toutes sortes de secours. On prit des cordages, des palmes, des haches, des scies, & Bontekoe alla choisir lui même un arbre. La plus grande difficulté fut de l'amener jusqu'au Navire (63).

» tenir si l'on se trouvoit » exposé aux mêmes accidens. Ensuite les marchandises ayant été remises dans leur place, » on transporta de même, » dans la sainte-barbe & » & sur le haut-pont, » celles qui étoient à l'arriere. Puis on fit comme à l'avant à l'égard » des parcloses & des bitonnieres où l'on passa » aussi des cordes depuis » l'avant jusqu'à l'arriere, tellement qu'en cas » de besoin on pouvoit » tirer de chaque côté & » retirer ces cordes, & les » faire jouer dans les anguillers.

(63) » Après le travail, » il se trouva que le mât » avoit dix huit palmes de » circonference par son » plus gros bout, & vingt » huit de haut. On en reclampa le gros bout sur » le motereau du grand » mât brisé, qui montoit » encore jusqu'à trois brasses & demie au-dessus » du haut-pont, & l'on » en fit l'assemblage à » queue-d'aronde. On le » fortifia de quatre jumelles. Le tout ayant été » très bien surlié, l'ouvrage se trouva parfaitement ferme, & le » mât aussi fort que s'il » eût été tout d'une piece. » Après cela, on scia le » mât d'artimon par le » milieu, & l'on en mit » les côtés à une distance » l'un de l'autre telle que » la hune le demandoit, » garnissant les trous avec » des planches. Ainsi la » la hune se trouva aussi » en état. On avoit quelques-uns de ces fers crochus dont on se sert » dans les corderies. On » en fit une sur le bord

BONTEKOE. 1624.

Les provisions ne manquerent point à l'équipage, par la fidélité qu'on eut toujours à satisfaire les habitans pour le prix. Ils firent des tentes vers le rivage, où ils tenoient comme un marché de vaches, de limons, d'oranges, de poisson, de lait, de miel & de cire. Mais ils avoient l'art de faire tourner le lait à demi, afin qu'il ne durât pas long-tems. Ils firent comprendre à Bontekoe, que leur Roi faisoit sa résidence à cinq ou six journées de la mer, & qu'il parloit Espagnol. Aussi-tôt deux Hollandois qui sçavoient cette langue, furent Députés pour l'aller saluer & lui demander du riz à vendre. Ils furent bien reçus de ce Prince. Mais à l'égard du riz, il se plaignit d'en manquer lui-même, parce que les sauterelles l'avoient détruit cette année-là. Bontekoe n'eut pas de peine à se le persuader, lorsque s'étant avancé au milieu d'une piece de terre, une armée de ces insectes qui se leva tout d'un coup, lui sauta au visage & à la poitrine avec tant de force, qu'à peine avoit-il la liberté de res-

Bontekoe députe au Roi du pays.

Sauterelles & leurs ravages.

» de la mer. On prit un » des plus gros cordages, » qu'on coupa en diverses pieces. On en defit » la méche & les torons, » & l'on en fit des cor» des pour les manœuvres » courantes. On prit aussi » un des cables, qu'on » coupa pour en faire des » haubans.

pirer. Elles avoient de petites aîles qui leur ſervoient pour voler ; mais étant à terre, elles ſautoient comme les autres ſauterelles. Le Roi dit aux Députés qu'il étoit quelquefois obligé d'employer trois ou quatre cens hommes à garder les campagnes, & que cette précaution ne ſuffiſoit pas pour deffendre les champs de riz. Les Habitans ſe dommageoient de cette perte, en mangeant ces petits animaux mêmes, qu'ils faiſoient rotir ſur les charbons après leur avoir arraché les aîles (64).

BONTEKOE, 1624.

Mort de l'Amiral Reyertſz.

La maladie de Reyertſz n'ayant fait qu'augmenter depuis la diſgrace de ſes trois Vaiſſeaux, il mourut dans l'amertume de ſon chagrin, onze jours après qu'on eut jetté l'ancre. Bontekoe le fit enterrer dans une Iſle couverte de grands arbres qui fait place à la baie. On le mit au pied d'un des plus beaux & des plus verds, avec un épitaphe de ſix vers ſur ſa tombe (65) ; & ſes obſeques furent honorées de trois décharges de mouſqueterie & de cinq coups

(64) Page 44.

(65) Page 45. Les Vers ſont Hollandois. Voici la traduction : » La mort ſuit » les hommes en tous » lieux. Perſonne ne ſçait » quand elle le doit pren- » dre, ni ſi c'eſt au Sud » ou à l'Oueſt qu'il doit » la rencontrer. Dieu le » ſçait ſeul. Mais celui » qui eſt ſoumis à ſa vo- » lonté meurt content, » dans quelque lieu que » la mort le ſurprenne.

BONTEKOE. 1624.

de canon. Les habitans grossirent le convoi dans leurs barques. La plupart étoient d'un fort beau noir. Quelques-uns avoient les cheveux longs & pendans. D'autres les avoient frisés & crespus, comme la laine de brebis : ceux des femmes étoient tressés autour de leur tête. Elles les oignent d'huile de poisson, qui leur donne une sorte d'éclat au soleil. L'unique habillement des deux sexes est un petit pagne, qui ne leur couvre que la ceinture. Quelques-uns mêmes alloient entierement nuds, sans aucune honte. Deux matelots de l'équipage, séduits apparemment par les caresses & les offres des femmes, quitterent le Vaisseau pour se jetter parmi les Negres. Cette désertion retarda le départ de quelques jours, qui furent employés à les chercher, ou à leur laisser le tems de reconnoître leur faute. On les apperçut même, avec les femmes qui les avoient corrompus. Mais ils prirent la fuite, & se cacherent si soigneusement qu'on fut contraint de les abandonner à leur mauvais sort. On avoit vû plusieurs enfans presque blancs, dont les cheveux tiroient sur le blond, & qui paroissoient avoir eu des Européens pour peres. Bontekoe s'imagina que deux Hollandois, qui

Matelots séduits par les femmes.

étoient venus dans cette baie, pouvoient avoir eu la même foiblesse que ses deux matelots, & s'étoient peut-être établis dans l'Isle (66). BONTEKOE. 1624.

Le 25 d'Avril 1625, après avoir fait une grosse provisions de limons & d'oranges, on mit à la voile d'un assez beau tems, qui dura jusqu'au 10 de Mai. Les vents devinrent alors si furieux, qu'on fut le jouet des flots jusqu'au 6 de Juin. Bontekoe commençoit à perdre l'esperance de pouvoir doubler le Cap, lorsqu'emporté contre le vent même, par la force des courans, il fut surpris de l'avoir doublé sans s'en être apperçu. Il prit son cours vers l'Isle de Sainte-Helene qu'il découvrit le 14. Lorsqu'il eut rangé la côte, en s'approchant de la vallée de l'Eglise, il apperçut par le travers de cette vallée une caraque Espagnole à la rade. Malgré le désordre de son Vaisseau, il fit tous ses efforts pour s'avancer vers la caraque, & pour aller brusquement à l'abordage, dans l'opinion que les bordées de cette énorme masse portant trop haut, il auroit pû la joindre & la prendre facilement (67). Les raffales qui s'échappoient d'entre les montagnes s'oppo- 1625.

Rencontre d'une caraque Portugaise à Sainte-Helene.

(66) *Ibidem.*

(67) Page 46.

BONTYKOE. 1625.

ſerent à ſon deſſein, & donnerent le tems aux Eſpagnols, non ſeulement de touer la caraque par l'arriere, mais encore de débarquer du canon & de dreſſer des batteries ſur le rivage. Cependant une raffale ayant porté les Hollandois à la portée du mouſquet de ce gros bâtiment, ils armerent leur chaloupe & l'envoyerent aux Eſpagnols avec un pavillon de paix. A la vûe de cette manœuvre, les Eſpagnols firent avancer auſſi leur chaloupe entre les deux Navires. Ils demanderent d'où venoit le Vaiſſeau Hollandois. On leur répondit qu'il venoit de Java, & que s'étant écarté de ſes conſerves, il les attendoit inceſſamment. Leur réponſe ne fut pas moins civile, lorſqu'on leur demanda auſſi d'où ils venoient. La caraque avoit fait voile de Goa. Mais le Patron Hollandois leur ayant demandé la permiſſion de faire de l'eau, parce qu'étant arrivés les premiers il les en regardoit comme les maîtres, & n'ayant pas même fait difficulté d'ajouter qu'on ſe retireroit après avoir rempli les tonneaux, ils le traiterent avec les (68) dernieres marques de mépris.

(68) *Ibid.* Ces injures conſiſtoient à les traiter de *canaille*. L'Auteur rapporte les termes : *Anda pero apda canaglia.*

A cette nouvelle, qui fut rapportée aussi-tôt par la chaloupe, Bontekoe assembla le Conseil. On résolut d'envoyer demander encore une fois la liberté de faire de l'eau, & de laisser le tems d'une horloge aux Espagnols pour prendre leur parti; après quoi, s'ils s'obstinoient dans leur refus, il fut arrêté qu'on iroit les insulter. La chaloupe retourna vers eux avec le pavillon de paix. Ils revinrent à la moitié du chemin, accompagnés d'un Moine, qu'on connut à ses habits. Le Patron Hollandois ayant renouvellé ses propositions, ne reçut que des outrages pour réponse. A son retour, Bontekoe fit sonner la cloche & commencer la priere (69). On mit des horloges de demi-heure sur les cabestans; & lorsqu'elles furent écoulées, le canon Hollandois fit un feu épouvantable sur la caraque. Elle étoit à la juste portée des coups. Son château d'avant paroissoit aussi haut que les hunes de la misene Hollandoise. On entendoit le craquement des planches, qui étoient brisées par les boulets. Mais la batterie que les Espagnols avoient élevée sur le rivage tiroit continuellement, & tous ses coups portoient aussi. Ils blesserent même

BONTEKOE. 1625.

Canonade entre les deux Vaisseaux.

Les Hollandois se retirent maltraités.

(69) Page 46.

BONTEKOE. 1625.

quelques gens de l'équipage Hollandois. Bontekoe, craignant d'être coulé à fond, prit le parti de se faire touer le soir derriere quelques rochers, où il se vit à couvert de la batterie qu'il redoutoit (70). Il s'informa de la quantité d'eau qui restoit à bord, & l'on fit le calcul de la consommation pour le passage de la Ligne & pour le reste de la route. On trouva qu'il ne falloit compter que sur quatre demi-septiers d'eau par jour, pour chaque homme. Les Officiers demanderent aux Matelots s'ils vouloient se contenter de cette provision jusqu'en Hollande, ou se battre en desesperés pour chasser les ennemis de l'aiguade. Les voix furent recueillies. On conclut que le voyage seroit continué, dans la situation où étoit le Vaisseau. Bontekoe fit aussi tôt lever l'ancre. Lorsque le jour parut, les Espagnols eurent le tems de faire des décharges de mousquet, qui incommoderent extrêmement la manœuvre. Cependant on vint à bout de s'éloigner, avec beaucoup de peine & de danger. L'Auteur ne desavoue pas qu'une heure de retardement l'auroit exposé à perdre beaucoup de monde. Mais il se crut vengé en apprenant dans

Avec quelle provision d'eau ils font route en Europe.

(70) *Ibidem.*

la suite, par six Vaisseaux Hollandois, qui avoient relaché au même lieu, que la caraque avoit peri des suites de ce combat. Les six Vaisseaux avoient vû du moins une caraque coulée bas d'eau, quoiqu'ils n'eussent pû tirer le moindre avantage de sa situation, parce que les Espagnols, qui en avoient sauvé tous leurs effets, s'étoient cantonnés sur le rivage, à couvert de leurs batteries (71).

BONTEKOE. 1625.

Bontekoe arrive en Irlande au Port de Kingsale.

Le reste de la Navigation ne fut qu'un mêlange d'évenemens communs, jusqu'au 12 d'Octobre, qu'ayant trouvé le fond à 50 brasses, vers les 40 dégrés 55 minutes du Nord, on découvrit, deux ou trois jours après, une terre qui fut bientôt reconnue pour l'Irlande. On entra dans le Port de Kingsale, mais avec quelque defiance, parce qu'on y apperçut un grand Vaisseau de guerre, & que Bontekoe n'ignoroit pas que la Compagnie Hollandoise étoit en mauvaise intelligence avec les Anglois. Cependant il fut rassuré par le Capitaine, qui déclara lui-même qu'il n'avoit pas ordre de l'attaquer, & plus encore par l'arrivée de deux Navires de sa Nation, qui avoient été envoyés au-devant de la *Nouvelle Hollande* pour

(71) Page 47.

BONTEKOE. 1625.

Comment il arrache ses Matelots à la débauche.

lui servir d'escorte. Il n'eut à combattre que l'incontinence & l'yvrognerie de ses gens (72). La plupart étoient descendus à Kingsale, & ses ordres réiterés n'étoient pas capables de les rappeller à bord. Il fut obligé d'employer des presens, pour engager le Maire de cette Ville à faire publier, que tout ce qui seroit avancé aux Matelots Hollandois étoit perdu pour les habitans. Cette ruse lui réussit. Tous les Matelots, à qui l'on ne voulut plus rien fournir qu'à prix comptant, se rendirent à bord pour obtenir de quoi fournir à leur dépense. Au lieu de leur répondre, Bontekoe fit lever l'ancre & mettre le Cap à la mer. Ceux qui étoient encore à terre n'eurent d'empressement que pour rejoindre le Vaisseau dans des barques accompagnés de leurs créanciers, à qui les anciennes avances furent payées sur le compte des débiteurs. Cependant l'Auteur ajoute, avec admiration, qu'il en resta trois ou quatre, qui s'étoient engagés dans une espace si court par des promesses de mariage, & qui eurent la fidelité de les remplir (73). Telle est l'impetueuse ardeu des gens de mer pour les plaisirs de

(72) Page 48.

(73) Page 49.

ſens, lorſqu'ils retrouvent la terre après un long voyage.

BONTEKOE. 1625.

Il arrive dans ſa Patrie

Bontekoe entra heureuſement dans un Port de Zelande, le 15 de Septembre. Il finit ſa Relation en beniſſant le Ciel de l'avoir délivré de tant de perils, pendant un voyage de ſept ans. Mais jugeant qu'on doit s'intereſſer au *Midelbourg*, qu'il avoit abandonné au milieu des flots dans le triſte état qu'on a repréſenté, il donne quelques explication ſur le ſort de ce malheureux Vaiſſeau.

Eclairciſſemens ſur le ſort du Midelbourg.

Pendant que la *Nouvelle-Hollande* ſe radouboit dans la baie de (74) Saint-Louis, quelques gens de l'équipage apprirent des habitans qu'il y avoit un Vaiſſeau à la baie d'Antongil; mais ils n'eurent aucune certitude que ce fût le *Midelbourg*. En partant de Madagaſcar, ils ſe flatterent vainement de le trouver à l'Iſle Sainte-Helene. Dans la ſuite, le Capitaine *Bierenbroots*, ayant relâché au Cap de Bonne Eſperance à ſon retour des Indes, y trouva les lettres, que les Officiers du *Midelbourg* y avoient laiſſées ſuivant l'uſage, par leſquelles on fut informé qu'ils avoient fait des efforts inutiles, pour rejoindre la *Nouvelle Hollande* à

(74) *Ibid.*

BONTEKOE. 1625.

la baie de Saint-Louis ; qu'ayant derivé jusqu'à celle d'Antongil, ils y avoient relâché, & qu'ils s'y étoient radoubés pour continuer leur navigation ; que la mort leur ayant enlevé, dans cette baie, le fameux voyageur *Guillaume Corneliss Schouten*, qu'ils avoient à bord, ils l'avoient enterré honorablement, & consacré sa mémoire par une belle épitaphe. On lisoit, dans les mêmes lettres, quelques circonstances de leur sejour au Cap & de leur départ. Depuis ce tems-là, on n'a rien appris d'eux par les voies du Commerce Hollandois. Mais d'autres nouvelles, venues de Portugal, semblent jetter quelque jour sur la suite de leurs avantures. On a sçu par des lettres de Lisbonne, que le *Midelbourg*, s'étant rendu à la baie de Sainte-Helene, avoit été attaqué par deux caraques, contre lesquelles il s'étoit si vigoureusement deffendu, qu'il avoit mis le feu à l'une des deux par un boulet de canon. Les Portugais, craignant pour eux-mêmes, finirent l'attaque & prirent le parti d'abandonner leur proie.

Mort du celebre Guillaume Schouten.

Bontekoe conclut que n'ayant pas eu d'autres lumieres sur la fortune du *Midelbourg*, on ne sçauroit douter qu'il n'ait été enseveli dans le sein des flots

so

soit par la violence des tempêtes, soit pour avoir été desemparé dans le combat. On auroit pû croire, ajoute-t-il, que l'équipage manquant de vivres auroit voulu relâcher en quelqu'endroit, & qu'il auroit été contraint d'abandonner le Navire : mais, puisqu'il avoit pris des rafraîchissemens au Cap de Bonne-Esperance, il ne paroît pas vraisemblable qu'il ait peri par cette (75) voie.

BONTEKOE. 1625.

(75) *Ibidem.*



VOYAGE DE PIERRE VANDEN BROECK aux Indes Orientales.

1613. Introduction.

CE Journal porte un titre plus étendu. L'Auteur ayant fait quatre voyages en Afrique, donne autant de Relations, qui regardent le Cap-verd, le Royaume d'Angola, la riviere de Congo, le Royaume de Lovango, & quelques autres parties de cette vaste region, où il exerça long-tems le Commerce. Mais les évenemens particuliers de sa vie n'ont rien qui doive en faire regréter la suppression; & ses remarques ne seroient qu'une répétition, froide & ennuyeuse, de tous les détails qu'on a deja pû trouver fatiguans dans le second & le troisieme Tome de ce Recueil (76).

Son voyage aux Indes Orientales mé-

(76) Les Auteurs Anglois n'y ont pas donné place à Vanden Broeck, & semblent s'être dispensés, autant qu'ils l'ont pû, d parler des Hollandoi. *Voyez l'Introduction de Volume.*

rite beaucoup plus d'attention, non seulement parce qu'il offre une grande varieté d'images, dans les differentes courses de l'Auteur, & qu'il renferme quantité d'observations utiles & curieuses; mais encore, parce qu'il est le premier de tous les voyages Hollandois, où l'on apprend par quel hasard le Comptoir de Jacatra devint un Fort nommé *Batavia*, qui a donné son nom à la celebre Ville qui le porte aujourd'hui. Cette observation le rend d'autant plus précieux, que le principal merite du nouvel ordre qu'on s'est proposé, consiste à suivre autant qu'il est possible, le fil des évenemens Historiques, pour faire remarquer l'origine & les progrès des grands établissemens. On a vû quels étoient les desseins de la Compagnie Hollandoise sur Malaca. Ils avoient échoué deux fois, par la force des obstacles; & le mauvais succès d'une si importante entreprise sembloit avoir fait perdre aux Directeurs l'esperance de se former aux Indes, suivant le conseil de leurs plus habiles Amiraux (77), un centre de puissance, d'où tous leurs autres établissemens pussent recevoir des secours

VANDEN BROECK. 1613.

Ce qui rend ce Journal précieux.

(77) Voyez les Mémoires de Warwyck & de Matelief, dans leurs Journaux.

VANDEN BROECK. 1613.

& des ordres. Un heureux hasard fit revivre cette idée dans l'Isle de Java, & donna bientôt naissance à une des plus riches & des plus belles Villes du monde.

Départ de l'Auteur.

Vanden Broeck partit du Texel le 2 de Juin 1613, en qualité de premier Commis, sur le *Nassau*, Vaisseau d'une Flotte commandée par l'Amiral Reynst. Le premier d'Octobre, la Flotte mouilla dans les baies de Saint-Antoine & de Saint-Vincent, qui sont vis-à-vis l'une de l'autre, à la distance d'environ trois lieues. L'Isle de Saint-Antoine est peuplée de quelques Portugais, de Mulâtres qui tirent leur origine de cette Nation, & d'un grand nombre d'Esclaves des deux sexes. Ils subsistent du Commerce des huiles, de tortues, qu'ils vont pêcher vers l'Isle de Saint-Vincent, & des peaux de bouc qu'ils apprêtent comme le cuir d'Espagne. Leur baie est un lieu commod pour les Vaisseaux fatigués d'une longue navigation; mais les Hollandois furent moins contens de l'eau. Ils l trouverent beaucoup meilleure dan l'Isle d'Annobon, où ils relâcherer aussi; sans compter qu'ils n'y virent p sans admiration la multitude & l beauté des fruits. Entre les orang

Son jugement sur l'Isle Saint-Antoine & sur Annobon.

qu'ils y prirent, il s'en trouva une qui pesoit trois livres, poids de Hollande. Le Gouverneur redoutant leurs forces affecta de les traiter civilement, & leur demanda des lettres de recommandation pour les Hollandois qui se présenteroient dans sa rade. Mais ils n'ignoroient pas qu'il ne faisoit valoir ces témoignages qu'avec ceux qu'il voyoit les plus forts ; & l'Auteur recommande à tous les passagers de se tenir toujours en garde contre l'infidelité des Portugais (78).

VANDEN BROECK. 1613.

1614.

Il aborde à l'Isle d'Ansuan.

La navigation de Reynst ne fut point interrompue, depuis le 21 de Mars 1614, qu'il partit d'Annobon, jusqu'à la rade de l'Isle d'*Ansuan*, où il mouilla le 3 de Juin. Il envoya le lendemain Vanden Broeck au Roi de l'Isle, pour lui demander la permission d'acheter des rafraîchissemens. Ce Prince qui étoit Arabe de naissance, vint au-devant du premier Commis Hollandois avec ses instrumens de musique, & le conduisit dans son Palais, où ils convinrent de prix pour 203 bœufs, trente moutons, dix boucs & trois cens poules. Mais indépendamment de ce marché, Vanden Broeck obtint trois

Comment il y est reçu, & remarques qu'il y fait.

(78) Journal de Vanden Broeck, *ubi sup.* p. 326, & précédentes.

VANDEN BROECK. 1614.

bœufs pour une barre de fer, un autre pour une sonnette, & un autre encore pour une main de papier. Ces animaux, dans l'Isle d'Ansuan, ont de grosses bosses sur le dos. Le premier Commis ayant été renvoyé à terre de l'autre côté de l'Isle, y fut magnifiquement reçu dans la Ville de *Demonio*, par une Reine nommée *Mollana Plachora*, dont le mari avoit regné sur toutes les Isles de Comorre. On comptoit, dans celle d'Ansuan (79), quatre grandes Villes murées & trente quatre Villages. La Religion des Insulaires est le Mahometisme. Ils ont quantité de Mosquées, & des Prêtres Arabes pour Docteurs. Leur caractere est fort humain. On ne voit pas paroître leurs femmes, avec la liberté qu'elles ont aux Indes. Leurs Esclaves sont en grand nombre. Ils les tirent du pays des Abyssins, d'Ethiopie & de Madagascar,

(79) Elle est par les onze dégrés cinquante minutes de latitude du Sud. La rade est assez bonne. Au bout septentrional de la baie, les Vaisseaux sont à l'abri de la mousson du Sud. Pour y entrer, il faut raser la côte le plus qu'on peut, jusqu'à ce que la Ville de Samodo vous demeure au Sud-Sud-Est. Les grands Vaisseaux y mouillent sur vingt trois à vingt cinq brasses, fond de sable, mêlé de roches. Au côté Oriental, les Vaisseaux sont à couvert de la mousson du Nord, dans une belle baie, où ils mouillent sur vingt & vingt trois, à trente brasses, proche de la Ville de Demonio. P. 327.

pour les faire servir à cultiver leurs terres & aux usages domestiques. L'Isle est arrosée de quantité de ruisseaux, d'une eau fort claire, qui descendent des montagnes & qui repandent la fertilité sur leurs bords. On y trouve diverses sortes de bons fruits, quantité de bestiaux & de volaille, un nombre extraordinaire de cocos, & du poisson en abondance. Pendant la bonne mousson, les habitans vont prendre, à Madagascar, du riz, du millet, de l'ambre gris & des Esclaves, qu'ils transportent en Arabie, par la Mer-rouge, pour en rapporter des toiles, du coton & de l'*Amfion*. Vanden Broeck reçut ordre de visiter aussi l'Isle de *Gasisa*, qui est à douze lieues d'Ansuan. Il mouilla, du côté du Nord, devant une baie de sable blanc, la seule qui soit au-tour de l'Isle (80). Le Roi, dont il fut bien reçu, lui fit présent de quelques bœufs, mais fort maigres. L'Isle a si peu d'eau douce, que la plupart des habitans n'en boivent que de somache. Les Hollandois observerent avec étonnement que le betail descend des montagnes, le matin & le soir, pour boire de l'eau de mer. Ils eurent l'occasion de remarquer aussi, que les ha-

VANDEN BROECK, 1614.

Il visite aussi l'Isle de Gasisa

(80) Page 329.

VANDEN BROECK. 1614.

bitans y étoient de mauvais naturel & fort dereglés, dans leurs mœurs. Leurs Rois, qui ne doivent pas être bien puissans, puisqu'ils sont au nombre de dix, se font sans cesse la guerre, & ces divisions continuelles rendent le pays fort dangereux pour les étrangers (81).

Il est envoyé dans la Mer-rouge.

Après un mois de sejour aux Isles de Comorre, la Flotte Hollandoise s'avança vers l'entrée de la Mer-rouge. La Compagnie n'y ayant point encore envoyé de Vaisseaux, on resolut au Conseil de détacher Vanden Broeck sur le *Nassau*, avec la qualité de Capitaine-major, pour s'informer de la nature du Commerce, & des facilités qu'on pouvoit esperer dans les Ports. Il rangea le pays de Melinde ; & mettant le cap sur la côte, il fit jusqu'à soixante lieues dans l'espace de vingt quatre heures. Le neuf de Juillet il entra dans une baie, près du Cap de *Dorfou*, à laquelle il donna le nom de Nassau, parce qu'il ne la trouva point dans les Cartes. Le lendemain, ayant levé l'ancre & doublé le Cap de (82) *Guardafu*, il continua sa navigation vers le

(81) *Ibidem.*

(82) A douze dégrés quarante cinq minutes de latitude du Sud.

Mont-Felix, où les habitans refuserent de lui parler ; & ceux d'un petit Village, nommé *Dordori*, prirent la fuite avec tous leurs effets. Quelques Navires Arabes, qui étoient à l'ancre de l'autre côté du Cap, apprirent au Capitaine-major qu'il étoit à *Illie-de-Matte*, d'où il devoit traverser vers l'Arabie-heureuse. Il la découvrit le 26, & son Pilote fut d'avis de mouiller une demi-lieue au-dessous d'*Aden* (83).

VANDEN BROECK. 1614.

Il arrive près d'Aden.

Le Sous-Commis fut envoyé au rivage, avec la baniere blanche, pour declarer au Gouverneur de la Ville ce ce qui amenoit les Hollandois dans cette mer. Il fut reçut civilement, & renvoyé avec du poisson frais & des moutons gras, pour assurer les Hollandois qu'on se rejouissoit de leur arrivée. Ils allerent mouiller le lendemain devant le Fort, sur sept brasses d'eau, près de quelques petits bâtimens Arabes, Persans & Indiens, qui s'étoient postés à l'abri du Fort pour décharger leurs marchandises pendant la nuit. Un Officier, qui vint à bord avec ordre de visiter le Vaisseau Hollandois, invita Vanden Broeck à diner de la part du

(83) Pages 330 & précédentes.

VANDEN BROECK. 1614.

Orage singulier. Explication que l'on en donne à l'Auteur.

Gouverneur. Vers midi, on vit venir de terre une obſcurité ſurprenante, qui amena une très groſſe pluie ; & dans le fond de cette horrible nuée on découvroit une rougeur fort vive, qu'on auroit priſe pour un four ardent. Le Gouverneur eut l'attention d'envoyer dire à bord, qu'on devoit prendre ſoin de jetter deux ou trois ancres. La nuée continua de rouler vers l'Ethiopie ; & la pluie ceſſa, les Hollandois furent ſurpris de trouver leur Vaiſſeau couvert de ſable rouge, auſſi épais que le doigt. Quelques habitans ſenſés leur dirent que ces tourbillons ſe forment du ſable de la mer, qui enſevelit quelquefois dans ſa chute des caravanes entieres, & que c'étoient-là les veritables Momies qui ſe trouvent ſouvent dans cette contrée (84).

Il est invité à dîner par le Gouverneur.

Vanden Broeck, qui ſe propoſoit d'obtenir la liberté du Commerce, s'étoit bien gardé de refuſer l'invitation du Gouverneur d'Aden. Il fut conduit au Palais avec beaucoup de cérémonie, entre deux haies de ſoldats. Le Gouverneur ſe nommoit *Heſſa - Aga*. Après avoir reçu quelques préſens, que le Capitaine-major lui apportoit, il lui demanda quelle étoit ſa Nation ? » Je

(84) Page 331.

VANDEN BROECK. 1614.

Leurs explications.

» suis Hollandois, repondit Vanden
» Broeck, Sujet des Seigneurs Etats-
» Généraux & du Prince d'Orange,
» Alliés de Sa Hautesse ; & je viens
» pour trafiquer ici, avec la liberté
» que le Grand-Seigneur accorde à
» mes compatriotes dans tous les pays
» de sa domination (85) «. Le Gouverneur repliqua que si les Hollandois venoient en qualité d'amis, ils ne devoient pas douter qu'on ne les reçût avec les mêmes sentimens ; mais qu'auparavant il ne pouvoit se dispenser d'en donner avis au Bacha de *Yamen*, ou de l'Arabie-heureuse. Cependant il prit soin de leur faire preparer un logement commode.

Il part d'Aden pour Chichiri.

Après le repas, Vanden Broeck ne pensa qu'à retourner à bord, pour faire décharger quelques marchandises. Mais il apprit bien-tôt, de quelques Officiers Turcs, que le Bacha ne lui permettroit pas de laisser des marchandises à Aden qu'à son retour, parce que les Marchands étrangers paroissoient craindre que les Hollandois ne fussent venus pour enlever leurs Vaisseaux. Cette déclaration fut regardée comme un ordre de lever l'ancre. On alla mouiller devant une Ville d'Ara-

(85) *Ibidem.*

VANDEN BROECK. 1614.

Poissons extraordinaires, qu'on nomme Hollandois.

bie nommée *Chichiri*, dont le Roi envoya aussi-tôt à bord diverses sortes de rafraîchissemens. L'arrivée des Hollandois fut accompagnée d'un évenement fort extraordinaire. Dans la même rade où ils étoient à l'ancre, on vit paroître tout-d'un-coup une multitude de poissons inconnus dans ces mers, mais fort semblables aux grandes *Schooles* de Hollande; & plus encore aux sardines de Portugal. Comme ils sembloient venus avec le Vaisseau, les habitans leur donnerent le nom de (86) Hollandois. On continua, pendant trois ans, de les voir dans une si grande abondance, que les hommes en étant rassasiés & dégoutés les faisoient secher & les donnoient à manger aux chameaux. Ensuite ils disparurent, & l'on n'en a pas revû depuis (87).

Vanden Broeck laisse ses Facteurs à Chichiri.

Le Capitaine-major étant descendu au rivage, le 20 d'Août, fut conduit au Palais du Roi par quantité de Soldats & de Marchands Arabes. Il n'explique pas comment il fut reçu; mais il ajoute qu'ayant été mené de-là dans une belle & spacieuse maison, il y trouva un festin tout servi. Il paroît que la crainte eut d'abord plus de part que

(86) Page 332. (87) *Ibidem.*

VANDEN BROECK. 1614.

l'inclination à ces politesses. On apprehendoit qu'il ne violât le privilege de la rade. Mais lorsqu'il eut demandé la permission d'y laisser deux ou trois de ses gens pour apprendre la langue jusqu'à son retour, parce que la mousson étant passée il étoit obligé de se rendre à Bantam, toutes les defiances s'évanouirent. On lui accorda sa demande, & sur le champ on le pourvut d'une bonne maison. Il laissa dans la Ville un Facteur, nommé Antoine *Claasz Vischer*, avec deux hommes de service. Le Roi lui promit une sûreté inviolable pour ce petit Comptoir. Cependant la prudence ne lui permettant pas d'y laisser beaucoup d'argent, il envoya le Sous-Commis à bord pour en apporter seulement un sac. La barque fut renversée au retour, par les brisans, & tous les gens se sauverent; mais le sac d'argent demeura au fond de la mer. Plusieurs habitans, qui entreprirent de le trouver pendant la basse-marée, y employerent inutilement leur peine. Un Quartier-maître Hollandois, bon nageur, plongea si heureusement, que son pied ayant donné tout-d'un-coup sur le sac, il l'apporta dans ses mains aux yeux des spectateurs, qui regarderent cet effet du ha-

Un sac d'argent perdu est retrouvé au fond de la mer.

VANDEN BROECK. 1614.

ſard comme un veritable (88) enchantement.

Deſcription de Chichiri.

Chichiri, Ville de l'Arabie heureuſe, eſt ſituée par les quatorze dégrés cinquante minutes de latitude du Nord, ſur un ſable aride, au bord d'une grande baie, où l'on mouille à une petite portée de canon de la Ville, ſur huit braſſes d'eau & ſur un bon fond. Elle eſt fort grande, parce que les maiſons ſont fort éloignées les unes des autres. La plupart ſont bâties d'argile, & blanchies de chaux. Le Château qui leur ſert de deffenſe eſt flanqué de quatre tours rondes, qui garantiroient d'une courſe, mais qui ne paroiſſent point à l'épreuve du canon. On découvre trois ou quatre Moſquées dans l'enceinte des murs. C'eſt le principal Port du pays. Le Roi, qui ſe nommoit alors Sultan *Abdulla*, deſcendu des vrais Arabes comme tous ſes ſujets, tient ordinairement ſa Cour à *Hadermuid*, Ville dans les terres, à une journée de Chichiri. Il paye au Bacha un tribut annuel de quatre milles réales de huit & de vingt livres d'ambre gris. Le caractere de ſon peuple eſt la bonne foi, la douceur, la modeſtie, & ſur-tout la piété, dans les principes du Maho-

Caractere des habitans.

(88) Page 333.

metisme. Il est surprenant qu'avec ces qualités, que l'Auteur paroît attribuer aux deux sexes, les femmes soient livrées à l'incontinence. » Les parens, » dit-il, regardent comme un honneur que les Etrangers veuillent bien » avoir commerce avec leurs filles, & » vont même les leur offrir dans leur » jeunesse pour une recompense fort » legere (89) «. Les femmes de condition ne paroissent que masquées, & sont d'une fort belle taille. On voit arriver tous les ans à Chichiri, les Navires de l'Inde, de Perse, d'Ethiopie, des Isles de Commorre, de Madagascar & de Melinde. Les Hollandois en laisserent treize ou quatorze dans la rade (90).

VANDEN BROECK. 1614.

Ils leverent l'ancre pour se rendre à *Cursini*, autre Port de l'Arabie-heureuse, à l'entrée de la Mer-rouge (91). Vanden Broeck étant descendu au rivage, le Roi, nommé *Sayd-Bon-Sahidi*, suivi de mille soldats qui portoient des sabres nuds sur les épaules, vint le prendre familierement par la main, & le conduisit dans son Palais, où il lui

Cursini, Port de l'Arabie-heureuse.

(89) Page 334.
(90) *Ibidem.*
(91) Par les quinze degrés trente deux minutes. On mouille sur seize brasses d'eau, fond de roches, à une petite portée de canon de la Ville.

VANDEN. BROECK, 1614.

fit toutes sortes de caresses. Mais apprenant que ce Prince étoit ami des Portugais & mal avec le Grand-Seigneur, il ne jugea point à propos d'accepter la permission qui lui fut offerte, de laisser quelques-uns de ses gens dans la Ville jusqu'à son retour.

L'Auteur se rend à Java.

Cette excursion, qui n'étoit qu'un essai, ne fit pas oublier à Vanden Broeck qu'il devoit se rendre à Bantam avant la fin de l'année. Ayant remis à la voile, il passa par l'Isle d'*Inganno* (92), où les hommes, les femmes & les enfans vont nuds, dit-il, sans aucune honte. De-là gouvernant vers l'Isle de Java, il rencontra le Général *Both*, qui alloit faire de l'eau à Sumatra pour retourner en Hollande avec quatre Vaisseaux richement chargés. Il lui communiqua les observations qu'il venoit de faire dans la Mer-rouge, comme une ouverture importante, que les Directeurs ne devoient pas négliger. Le 30 de Décembre, il mouilla devant Bantam, où Jean *Pietersz Coen*, commandoit pour la Compagnie. Ce Général lui donna aussitôt la commission d'aller charger des vivres à Jacatra, pour les transporter

Jean Pietersz Coen Commande à Bantam.

(92) L'Auteur l'appelle mal-à-propos *Jugan*no.

aux Moluques. Alors, six cens livres de poivre se donnoient à Bantam pour quinze réales de huit; & la livre ne se vendoit que vingt un sols en Hollande (93). Dans sa route, Vanden Broeck, rencontra l'Amiral Reynst, auquel il rendit compte de ses découvertes dans la Mer-rouge, & qui lui donna ordre de passer par l'Isle de Botton, pour y établir un nouveau Facteur. Il fut bien reçu du Roi de cette Isle, quoique l'épouvante y regnât par les ravages d'un grand crocodile, qui sortoit chaque nuit de la riviere, & qui devoroit sans distinction les Insulaires & les bestiaux. De Botton, il alla mouiller le 6 d'Avril dans la rade d'Amboine, d'où il partit deux jours après, pour aller rejoindre aux Isles de Banda, le Général Reynst, qui étoit à l'ancre avec onze Navires sous le Fort de Nassau. Le jour même que cette Flotte avoit fait voile d'Amboine, le Mont *Gunnepi*, qui n'avoit pas cessé de brûler depuis dix sept ans, s'étoit ouvert avec un bruit prodigieux. Il avoit jetté tant de flammes, de grosses pierres & de cendre, que le canon du Fort en ayant été couvert s'étoit trouvé hors d'état de servir. Dans une guerre fort

VANDEN BROECK. 1614.

Ravage d'un crocodile.

1615.

(93) Page 335.

VANDEN BROECK. 1615.

animée, & qui ne paroissoit pas prête à se rallentir du côté des Bandanois, la garnison Hollandoise auroit été fort en danger, si l'arrivée de la Flotte ne l'en eût délivrée. En approchant du rivage, Vanden Broeck rencontra plusieurs grands morceaux de pierres brulées, qui avoient été jettées du volcan dans la mer. Quelques-unes avoient plus d'une brasse de long & se soutenoient sur les flots, mais les petites étoient en si grand nombre, que les chaloupes avoient peine à les traverser. L'eau même bouilloit au bord de la mer, & l'on voyoit flotter des poissons que la chaleur avoit étouffé (94).

Volcan de Banda.

Les Hollandois sont maltraités dans cette Isle.

Pendant le sejour que Vanden Broeck fit à Banda, il eut le chagrin de voir les Hollandois maltraités par les Insulaires, & l'Amiral manquer de succès dans ses entreprises. Diverses commissions dont il fut chargé pour les Moluques, lui épargnerent une partie de ce fâcheux spectacle (95). Ensuite ayant pris la route de Java sur le *Midelbourg*, il reçut ordre à Bantam de se rembar-

Vanden Broeck est renvoyé dans la Mer-rouge avec la qualité de Président.

(94) Page 336 & 337.

(95) Il en eut un autre aux Moluques. Ce fut celui d'un Soldat Allemand, qui remuoit les oreilles comme un chien, & qui les dressoit ou les laissoit pendre à son gré. Lauren *Rini* étoit alors Gouverneur Hollandois de toutes les Moluques.

VANDEN BROECK. 1615.

quer sur le *Nassau*, pour se rendre en qualité de Président, aux Ports de la Mer-rouge dont les Hollandois lui devoient la connoissance. Sur la route, il crut devoir relâcher à Tikou & à Priaman, dans l'Isle de Sumatra, où il acheta une certaine quantité de poivre. Il paroît persuadé que le poivre de cette Isle est le meilleur des Indes ; & l'on pourroit, dit-il, y en charger tous les ans plus de trois mille barres (96). Sa commission l'obligeoit de passer aussi dans l'Isle de Ceylan, où il devoit parler au Roi. Il alla mouiller dans la rade de *Palagama*. Mais la saison ne lui permettant pas de s'y arrêter longtems, il s'excusa d'aller à la Cour de Candy, où le Roi l'avoit fait inviter ; & les ordres dont il étoit chargé n'en furent pas moins executés par une lettre. » Ceylan, dit-il, est à son gré la » plus agréable & la plus fertile de toutes les Isles. Il ne connoît même aucun pays qui lui soit comparable. On y voyoit de belles plaines & des montagnes couvertes de verdure. Le quintal de canelle, qui est de cent huit livres, n'y revient pas à plus de quarante sols. La monnoie dont on se sert, vers les côtes de la mer,

Jugement de l'Auteur sur l'Isle de Ceylan.

(96) Page 339.

VANDEN BROECK. 1615.

» pour acheter & pour vendre, eſt du » poiſſon ſec (97) qui ſe prend proche » des Iſles Maldives, & qu'on nomme » *Albacoriſes*. Les éléphans de cette » Iſle ont des qualités ſi extraordinai- » res qu'on leur attribue de l'intelli- » gence. On aſſure même que ceux » des autres pays les reconnoiſſent & » leur témoignent du reſpect «. L'Au- teur vit dans l'Iſle de Ceylan » un » homme & une femme, qui avoient la » jambe groſſe, & telle que Jean Hui- » ghens en a donné la repréſentation » dans ſon Journal. On lui dit qu'ils » étoient de la race de Saint Thomas.

1616. Il arrive au Port de Chichiri.

Mais ſuivons l'Auteur dans les lieux où il y ait plus de fond à faire ſur ſes lumieres. Il reprit ſa route vers la Mer rouge, où il mouilla, le 11 de Janvier 1616, au Port de *Chichiri*. Il y trouva les Hollandois qu'il y avoit laiſſés. Les habitans ayant marqué une joie extrême de le revoir, cet accueil & le témoignage de ſes Facteurs le détermi nerent à laiſſer ſubſiſter ce Comptoir mais il y établit Wouter Heute pour Directeur, à la place de Viſcher, ſi

(97) Page 334. Ce ſont de petites coquilles nommées *Katis*. Voyez la Deſcription des Maldives & celle de Ceylan ; car on ne rapporte ces remarqu que pour relever le prix celles qui ſont faites pe dant leur ſejour dans qu que pays.

lequel il avoit d'autres vûes. Le 15, il fit voile à Mocka, & son arrivée causa beaucoup d'étonnement aux habitans de cette Ville, qui n'avoient jamais vû de Vaisseaux d'Europe (98). Il jetta l'ancre au milieu de trente bâtimens de diverses grandeurs, Indiens, Persans & Arabes. Deux ou trois Turcs lui vinrent demander aussi-tôt, de la part du Gouverneur, qui il étoit & quel étoit le dessein qui l'avoit amené. Sa reponse dut rassurer les habitans, puisqu'étant descendu au rivage, le 27, il y fut reçu au son des flutes & des tambours, & conduit de même au Palais, où le Gouverneur lui renouvella ses premieres questions. Ensuite, lui ayant fait donner une veste de drap d'or, il eut avec lui quelques momens d'entretien, il lui fit servir des rafraîchissemens, & il le fit conduire dans une belle maison qu'il avoit déja fait préparer, mais devoit couter aux Hollandois cent quarante réales de huit pendant la durée de la mousson, qui est de six mois. On s'accorda sur les droits qu'il falloit payer dans le Gouvernement de l'Arabie-heureuse. Ils furent reglés à trois & demie pour cent. Dès le

VANDEN BROECK. 1616.

Il se rend à Mocka.

Comment il s'y établit.

(98) Page 141. Quelle fausseté ! *Voyez* les Relations Angloises du Tome premier de ce Recueil.

VANDEN BROECK. 1616.

lendemain, Vanden Broeck fit porter, dans la Ville, des marchandises qui s'y vendirent fort bien. Elles furent payées en réales & en ducats d'or (99).

Arrivée d'une caravane.

Les esperances des Hollandois augmenterent beaucoup pour le Commerce, à l'arrivée d'un *Caffel*, ou d'une Caravane d'Alep & de Suez, qui entra dans Mocka le 6 de Mars. Elle étoit composée d'environ mille chameaux, qui apportoient deux cens milles réales de huit & cent mille ducats, tant de Hongrie & de Venise, que de divers pays des Mores. Les marchandises étoient des velours, des satins, des damas, des armoisins, des étoffes d'or de Turquie, des camelots, des draps, du saffran, du mercure, du vermillon, & des merceries de Nuremberg. Les Caravanes emploient ordinairement deux mois à faire le voyage. Leurs marchandises, qui viennent des Manufactures Arabes, Indiennes & Persanes, se troquent à Mocka pour des toiles de coton, grosses & fines, pour de l'indigo, du poivre, du girofle, des noix muscades, du macis & des marchandises de la Chine (1).

Vanden Broeck, dont les vûes n'é-

(99) Page 342. (1) *Ibidem.*

toient pas bornées dans les murs de Mocka, obtint du Gouverneur un passeport, que les Turcs nomment *Firman*, pour visiter le pays sous sa protection. Cette lettre de faveur portoit ordre à tous les Seigneurs de le défrayer liberalement & de le traiter avec distinction. Il partit à cheval, le 22 d'Avril, avec un de ses commis nommé Jean *Arentz*, & un (2) Trompette.

VANDEN BROECK. 1616.

Voyage de l'Auteur dans le pays de Mocka.

Le premier jour de sa marche, il e rencontra qu'un seul Village; & le oir, il arriva dans une petite Ville ommée *Moussa*, à huit lieues de Moca. Le lendemain il passa par le petit ort d'*Acuma*, qui est à sept lieues de oussa; & trois lieues plus loin, il ouva celui d'*Asavinde*, où il passa la uit. Le 24, il traversa la petite Ville *Offuse*, à trois lieues d'Asavinde. ette place est dans une situation inaccsible, sur la pente d'une montague arpée, où deux personnes ne monoient pas facilement de front. Le uverneur, qui étoit Arabe, invita nden Broeck à diner, & lui fit prét d'une veste de drap, parce que le id commençoit à se faire sentir.

Moussa.

Fort d'Acuma.

Fort d'Asavinde.

Offuse.

(2) Ce Voyage est un morceau curieux de Geographie.

VANDEN BROECK. 1616.

Sarvi-mota. De-là les deux Hollandois allerent passer la nuit à *Sarvi-mota*, qui est à deux lieues d'Offuse.

Taiesse. Le lendemain, ils se rendirent à *Taiesse*, grande Ville murée à quatre lieues de *Sarvi-Mota*, où ils furent logés chez le Gouverneur, qui leur fi beaucoup de caresses & qui leur pro cura des chevaux frais, des chameau & des ânes. Ils visiterent la Ville, dan laquelle ils admirerent six hautes Tours quantité de Mosquées, & le magnifi que tombeau d'un Bacha, qui avo couté plus de mille réales de huit. Ce te Ville est considerable par son Con merce. Le 26, ils passerent par le Bou

Akar. d'*Akar*, à cinq lieues & demie Taiesse, & par un autre Bourg nor

Maiios. mé *Maiios*, qui est situé sur la per d'une montagne, d'où Vanden Broe vit avec étonnement qu'on labouro qu'on semoit & qu'on moissonnoit même tems dans la plaine ; ce qui re, ajoute-t-il, toute l'année (3).

Ype. arriva le soir à *Ype*, Ville à deux lie & demie de Maiios, où il alla au ba suivant l'usage de Turquie. Le j

Nachadder. suivant, il passa par *Nachadder*, le à cinq lieues & demie d'Ype;

Nacasmare. suite par *Nacasmare*, autre Ville, &

(3) Page 334.

Jarri

Jerrime, qui eſt encore une Ville, à ſix lieues de Machadder. Le 27, il alla diner à trois lieues & demie de Jerrime, dans une Ville nommée *Dammer*, dont le Gouverneur, qui étoit Hongrois, l'envoya recevoir par un corps de cent ſoldats & l'engagea civilement à diner chez lui. Le centre de Dammer eſt occupé par un Château de pierre de taille bleuâtre, mais mal pourvu de canon. De là Vanden Broeck eut cinq lieues à faire juſqu'à *Seraſia*, où le Secretaire du Bacha l'obligea de paſſer la nuit. Le ſouper fut magnifique. On y ſervit du cerf, des lievres, des coqs de bruyere, des cailles, des pigeonneaux rôtis & en pâte, avec d'excellent vin rouge du pays; & pour deſſert, toutes ſortes de fruits, de tartes & d'autres pâtiſſeries.

VANDEN BROECK. 1616.

Jerrime.

Dammer.

Seraſia.

Le 28, les deux Hollandois étant montés à cheval avant le jour, s'avancerent vers *Chenna*, ſéjour ordinaire du Bacha, à trois lieues de Seraſia. Vanden Broeck fut agréablement ſurpris de ſe voir amener, près de la montagne, un beau cheval, avec un harnois d'or & d'argent (4), pour faire ſon entrée dans la Ville. En approchant, il rencontra le Maréchal des armées, à

Chenna, ſéjour du Bacha.

Honneurs rendus à Vanden Broeck.

(4) *Ibidem.*

VANDEN BROECK. 1616.

cheval, avec un corps de trois cens soldats Turcs & Arabes, rangés sous cinq drapeaux, qui, après l'avoir salué par trois décharges de leurs armes, se mirent en marche devant lui. Près de la Ville, le Bacha parut lui-même, avec plus de deux cens Seigneurs de sa Cour, tous à cheval, vêtus d'étoffes d'or & d'argent, dont l'éclat étoit encore augmenté par la lumiere du soleil-levant. Le Bacha fit l'honneur à Vanden Broeck de lui envoyer deux garçons bienfaits, vêtus en femmes (5), pour le prier de le suivre doucement jusqu'à son Palais, où il alloit l'attendre ; & tournant vers la Ville, il reprit sa marche. La foule des spectateurs étoit si grande dans les rues, que le Secretaire & deux Pages à cheval furent obligés d'employer tous leurs efforts pour ouvrir un passage à Vanden Broeck. En arrivant au Palais, deux Palefreniers vinrent prendre son cheval par la bride, & le conduisirent jusqu'à la porte de la salle, où il descendit sur de grands tapis qu'on y avoit étendus (6).

Audience du bacha.

Il marcha vers le Bacha, entre deux haies de Gentilshommes ou d'Officiers

(5) Page 545.

(6) *Ibid.* L'Auteur ne dit point à quel titre on lui faisoit tous ces honneurs

qui composoient sa Cour. Ce Seigneur étoit assis dans un lieu élevé, & les respects qu'il se faisoit rendre l'auroient fait prendre pour un Roi ou pour un Dieu (7). Lorsque Vanden Broeck lui eut rendu les siens, il le fit asseoir ; dans une posture apparemment qui sentoit l'humiliation, car l'Interprete lui ayant représenté qu'un Capitaine Hollandois devoit être mieux assis, il lui fit apporter un beau siege (8).

VANDEN BROECK. 1616.

Alors il lui demanda, d'un air severe, quel étoit le sujet qui l'avoit amené ; & Vanden Broeck lui ayant fait une réponse dont il parut satisfait, il lui mit la main sur sa tête, & lui déclara qu'*il étoit le bien venu.* Mais jugeant qu'il devoit être fatigué du voyage, il abregea l'audience pour lui dire de s'aller reposer. » Nous aurons, ajouta-t-il, le tems de nous entretenir. » En le congediant, il lui fit donner, par son Secretaire, une veste d'étoffe d'or, comme une marque de la satisfaction qu'il avoit de le voir. Vanden Broeck étant remonté à cheval, fut conduit dans la maison du *Majordome*, où il devoit diner. Ensuite on le mena dans

(7) C'étoit apparemment une de ces estrades que les Turcs nomment *Sophas.*

(8) Page 345.

VANDEN BROECK. 1616.

celle qu'on avoit préparée pour son logement, où il trouva des vivres en abondance & toutes sortes de (9) commodités. Il avoit fait cinquante cinq lieues depuis son départ de Mocka.

Fête qu'on donne à Vanden Broeck dans un jardin.

Le jour suivant, après avoir fait ses presens au Bacha & aux principaux Seigneurs de sa Cour, il fut invité à une fête fort galante dans le jardin du Secretaire. La compagnie fut nombreuse & le repas très somptueux. On voyoit dans le jardin diverses sortes de beaux arbres, tels que des amandiers, des vignes, des pêchers, des orangers, des citroniers & plusieurs especes de rosiers; des cabinets fort bien ornés, des jets-d'eau, & tout ce qui fait l'agrément des plus belles maisons de campagne. Pendant qu'on étoit à table, il parut un léopard d'une extrême grandeur, mais aussi privé qu'un chien, qu[i] vint manger ce qu'on lui jettoit, san[s] nuire à personne (10).

Il visite le Château. Antiquités qu'il y voit.

Dans le cours de l'après-midi, o[n] permit à Vanden Broeck de visiter l[e] Château, qui sert de Palais au Bach[a.] Il y vit plus de mille personnes en ôta[-]ge, hommes, femmes & enfans, tou[s]

(9) Page 346. Les Turcs lui fournissoient toujou[rs] du vin.

(10) *Ibidem.*

fils ou sœurs des plus considerables habitans de certaines Provinces, que cette contrainte retient dans la soumission. Entre plusieurs antiquités, on lui montra un grand édifice, qui passe pour avoir été bâti par Noé. C'est-là que les femmes du Bacha sont gardées par des Eunuques. Le devant de la Mosquée, qui est fort belle, offre un gros morceau de bois, enfermé d'un treillis de fer, qu'on donne pour une piece de l'arche de Noé, & que les habitans reverent comme une relique. Vanden Broeck étant monté sur les murailles du Château y fit sonner à son Trompette l'air, *Guillaume de Nassau.* Aussitôt un Officier Turc vint lui frapper sur l'épaule, & lui dit : » Tout beau, » Capitaine; crois-tu deja que le Château soit à toi ? « Il lui fit ses excuses, qui furent assez bien reçûes. L'Officier, changeant de ton & de manieres, lui fit beaucoup de caresses & lui dit qu'il avoit été fort bien traité des Hollandois, qui l'avoient fait prisonnier à Dunkerque sur les galeres de Spinola. Il lui fit voir d'autres curiosités du Château, telles qu'un grand lion, renfermé au sommet d'une tour dans une cage de fer, & un puits qu'on regarde comme l'ouvrage du Patriar-

VANDEN BROECK. 1616.

che Jacob. Sa profondeur eſt d'environ cent braſſes. On y puiſe avec des ſeaux de fer, & l'eau en eſt ſi froide qu'on ne peut la tenir dans la bouche. Vanden Broeck vit auſſi une Moſquée differente de la premiere, couverte en plate-forme & ſoutenue par plus de cent cinquante colomnes d'une ſeule pierre, avec diverſes antiquités qui ont précédé la naiſſance de (11) Jeſus-Chriſt.

Le Bacha refuſe aux Hollandois la permiſſion de s'établir à Mocka.

Dans la ſeconde audience qu'il reçut du Bacha, ce Seigneur lui déclara qu'il ne pouvoit lui accorder la permiſſion de laiſſer des Facteurs à Mocka, & que cette grace dépendoit uniquement du Grand-Seigneur. Les Mahometans craignoient que par dégrés on ne voulût s'étendre juſqu'à la Mecque, qu'ils regardent comme le centre de leur religion. Ils alleguoient la conduite que les Hollandois avoient deja tenue. » Vous êtes allés d'abord à Aden, » leur dirent-ils, & d'Aden à Chichiri, d'où vous êtes venus à Mocka. » Votre Vaiſſeau eſt actuellement à » *Hiddeda*, & ſe prepare à penetrer » plus loin dans la Mer-rouge, quoi- » que cette liberté ne s'accorde (12)

(11) Page 347. La forme de ce Temple étoit quarrée.
(12) Page 347.

» à aucune Nation Chrétienne.

VANDEN BROECK. 1616.

Ainsi, par l'imprudence de ceux qui étoient demeurés à bord du *Nassau* & qui avoient agi sans ordre, les Hollandois ne purent obtenir que la confirmation du traité qui regardoit les droits d'entrée & de sortie. Mais cette faveur même excita la jalousie des Marchands Persans & Indiens, qui payent quinze à seize pour cent (13). Le lendemain, cinquante ou soixante Seigneurs accompagnerent Vanden Broeck à une petite lieue de la Ville, dans un jardin nommé *Rosse*, où le Bacha lui avoit fait préparer un grand festin avec plusieurs divertissemens. Le lieu même en fournissoit de très agréables, par ses beaux cabinets, ses jets-d'eau, ses excellens fruits & par ses viviers remplis de poisson.

Il les console par un grand festin.

Chenna est située sur la riviere de Yamen, ou de l'Arabie-heureuse, à cinquante cinq lieues de Mocka. Son circuit est d'environ deux lieues. Elle est murée de pierres grises, fort dures. On n'y compte que trois portes, mais fort belles & bâties de pierre de taille bleuâtre. De distance en distance, on voit, au-tour des murs, de petites tours rondes, avec des jalousies. La Ville a

Description de Chenna.

(13) Page 348.

VANDEN BROECK. 1616.

quatre Mosquées & quantité de beaux édifices, un grand nombre de maisons de plaisance, & des bains publics, où les hommes vont le matin & les femmes l'après-midi. Il se trouve parmi les habitans, plusieurs enfans de Chrétiens, que les Turcs enlevent au Levant dans leur jeunesse & qu'ils transportent dans ces contrées pour les peupler. Le Bacha, qui se nommoit *Jaffer*, étoit lui même originaire de Hongrie. Il portoit la qualité de Viceroi du Grand-Seigneur, dignité qui n'est que triennale. Cependant il y avoit deja neuf ans que Jaffer en étoit revêtu, & l'on publioit qu'il avoit fait empoisonner sur la route deux autres Bachas, qui venoient aux tems reglés pour le remplacer. Il entretenoit une guerre continuelle avec les Arabes; ce qui n'empêchoit pas que le Commerce n'amenât sur cette côte un grand nombre d'Indiens, de Persans & de Juifs (14).

Vanden Broeck retourne à Mocka. Il décrit cette Ville.

Vanden Broeck étant parti de Chenna le 16 de Mai, arriva le 24 à Mocka, dont il fait aussi une courte description. Cette Ville, dit il, est située au bord de la Mer-rouge, sur la côte de l'Arabie-heureuse, à treize dégrés dix huit minutes de latitude du Nord. On

(14) Page 349.

VANDEN BROECK. 1616.

y mouille dans une aſſez bonne rade, ſur quatre & cinq à ſept braſſes, fond de ſable. Elle eſt grande, mais ſans murs d'enceinte. Les maiſons y ſont fort belles, du moins celles qui ſont de pierre de taille bleuâtre, ou de brique; car d'autres ne ſont compoſées que d'argile & de roſeaux. L'extrêmité ſeptentrionale de la Ville eſt deffendue par un petit Fort revêtu de pierre, qui fut l'ouvrage des Anglois, tandis que Henri *Midleton*, dominoit dans le pays avec ſa Flotte (15). Cinquante ou ſoixante ans auparavant, Mocka n'étoit qu'un Bourg de pêcheurs; mais les Turcs en étant devenus maîtres, l'ont rendue propre à recevoir le grand Vaiſſeau qui deſcend chaque année de Suez, chargé de riches marchandiſes, parce qu'il couroit trop de riſques au paſſage de Babelmandel pour ſe rendre à Aden, où ſe faiſoit auparavant le principal Commerce du pays, & Mocka doit ſon opulence à ce (16) changement. Elle eſt peuplée d'un mélange de diverſes Nations. Les ſeuls Banianes montent à plus de trois mille, la

(15) Page 350. L'Auteur paroît oublier ici que quelques pages plus haut il a cru que ſon Vaiſſeau étoit le premier de l'Europe qui eût parut à Mocka.

(16) Page 350.

VANDEN BROECK. 1616.

plupart Marchands, Orfevres, Banquiers ou Artisans. On y voit aussi quantité d'Indiens, de Persans, d'Armeniens & de Juifs. Cependant la plus grande partie des habitans est composée d'Arabes. Les Vaisseaux, qui y arrivent de divers pays, amenent un grand nombre de pelerins, que leur devotion conduit à la Mecque. Ils viennent ordinairement depuis le milieu du mois de Mars jusqu'à la fin d'Avril, & partent dans la seconde mousson, qui commence au mois d'Août. Les Hollandois virent ici, pour la premiere fois, du caffé (17), espece de feves noires, dit l'Auteur, que les Turcs mettent dans l'eau bouillante, qui en devient noire aussi, & qu'ils boivent délicieusement.

Les Hollandois abandonnent la Mer-rouge.

Après avoir perdu l'esperance d'établir un Comptoir à Mocka, Vanden Broeck prit la resolution de casser celui qu'il avoit fondé à Chichiri, & d'en retirer ses marchandises & ses Facteurs, quoique le Roi & les habitans de la Ville en marquassent beaucoup de regret. Il reprit la route des Indes par Surate, où il tenta aussi de faire agréer son établissement. Mais il y trouva

Comment ils s'établissent à Surate.

(17) L'Auteur le nomme *Kakavva* d'après les gens du pays.

deux obstacles ; l'un, qui venoit de la nécessité de faire un long voyage par terre, pour obtenir la permission du Grand-Mogol ; l'autre, de l'opposition des Anglois, qui n'épargnerent ni présens ni promesses pour le faire congedier (18). Cependant, le chagrin qu'il en ressentit l'ayant porté à se retirer brusquement, les Marchands Indiens, qui craignirent pour quelques-uns de leurs Vaisseaux qui se trouvoient dans le Port, solliciterent le Gouverneur de le rappeller. On lui accorda, comme aux Anglois, la liberté de louer une maison dans la Ville, & d'y laisser quelques-uns de ses gens jusqu'à son retour, à condition que dans l'intervalle il s'efforceroit d'obtenir l'agrément de l'Empereur (19). Ce changement, dit-il, surprit également les Anglois & les Habitans.

VANDEN BROECK. 1616.

Ses courses, & differentes commissions dont il fut chargé par le Général Coen jusqu'au mois de Juillet de l'année suivante, le conduisirent sur la côte d'Afrique, où il essuya une si furieuse & si longue tempête, qu'ayant été poussé vers l'entrée de la Mer-rouge, & de là jusqu'à Daman, Ville des

1617. Naufrage de Vanden Broeck.

(18) Page 352.

(19) *Ibid.*

VANDEN BROECK. 1617.

Portugais à l'extrêmité des Etats du Grand-Mogol, il eut le malheur d'y faire naufrage. Il se rendit en diligence à Surate, pour donner avis de sa disgrace aux Facteurs qu'il y avoit établis, & pourvoir du moins à la sûreté des marchandises qu'il avoit sauvées. Sept Navires Anglois, qui étoient à l'ancre dans cette rade, lui refuserent leur secours avec beaucoup (20) de dureté. Heureusement qu'après avoir échoué sur la côte de Daman, il avoit eu la précaution de retrancher ses gens & ses effets dans une barricade, qui les mit à couvert de toutes sortes d'insultes, & qui lui donna le tems de transporter au Comptoir de Surate son girofle & ses autres épiceries. Les frais excessifs dans lesquels il auroit fallu s'engager, pour équiper ou pour acheter un autre Vaisseau, le déterminerent à faire par terre un voyage long & penible jusqu'à Masulipatan.

Route dangereuse & penible qu'il fait par terre.

Il partit au mois de Septembre, avec cent trois Hollandois & vingt neuf Indiens, qui avoient composé l'équipage de son Vaisseau. Ses remarques, dans un pays peu connu des Européens,

(20) Page 358. On voit ici une partie des raisons qui ont fait supprimer aux Auteurs Anglois les Relations Hollandoises.

meritent autant d'attention, qu'il paroît y avoir apporté de soin. VANDEN BROECK. 1617.

Il passa d'abord par le Bourg de *Laspour*; ensuite par *Nosherni*, Ville habitée par un grand nombre de Persans, où il se fabrique beaucoup de *Bastas*, gros & fins. De-là continuant sa route par *Gandivi*, qui est à dix huit cos de Surate, il alla passer la nuit au Village de Dagau, qui est à quatre cos de Gandivi. Le lendemain, il partit avant le jour pour se rendre au Bourg d'Armau, à sept lieues de Dagau, & derniere place de la frontiere de Guzarate. Le jour suivant, il entra sur les terres du Roi de Partabassa, où il passa par les Villages de *Cavendi*, & de *Carondi*. Dans celui d'*Onui*, qui est à cinq cos d'Armau, on voulut lui faire payer, malgré son passe-port un impôt de cinq *Mamodis*, pour chaque homme & pour chaque bœuf chargé, & sept mamodis pour chaque cheval. Il eut la fermeté de rejetter cette demande, & de continuer sa marche par le Bourg de *Setion*, jusqu'à *Camela*, qui est à cinq lieues d'Onui. Son refus l'exposa au dernier danger. Le jour suivant il fut environné d'une grosse troupe de gens armés, qui avoient abbattu des arbres pour fermer les passages, & qui fon-

Dangers de la part des Indiens.

VANDEN BROECK. 1617.

dirent ſur la ſienne avec d'horribles cris. Les Hollandois ſe rangerent en bon ordre, & tirerent vingt cinq coups de mouſquets, qui rallentirent un peu l'ardeur de leurs ennemis. Vanden Broeck détacha deux de ſes gens pour leur parler. Les Indiens n'eurent pas la hardieſſe de les attendre ; mais un Japonois de la troupe Hollandoiſe en ayant arrêté un dans la fuite, le fendit en deux par le milieu du dos (21). Ils continuerent néanmoins de tirer des fleches, qui obligerent les Hollandois de faire une ſeconde décharge.

Le ſoir, ils arriverent au Bourg de Gannotra, à ſept cos de *Camela* ; & la crainte ayant fait fuir les habitans, ils y manquerent de vivres. Une juſte defiance les obligea le lendemain de marcher enſeignes deployées, au travers d'une montagne où les chemins étoient fort rudes. Ils paſſerent par le Bourg de *Tawer*, pour ſe rendre à celui de *Gandebarri*, dont les habitans avoient auſſi pris la fuite : Gandebarri eſt à huit cos de Gannotra. Vers minuit, s'étant remis en marche ſur la montagne, ils paſſerent par le Bourg de Malganhan, d'où ils arriverent avec beaucoup

(21) Pages 359 & précédentes.

de peine au Bourg de *Gandeberi*, qui n'eſt qu'à trois cos de *Gandebarri*. Ils ſe flattoient d'y prendre quelque repos, parce qu'ils n'étoient plus éloigné des terres du Decan. Mais leurs valets Indiens leur firent remarquer qu'ils étoient aſſez près d'une Forterеſſe du Roi de Partabaſſa, d'où ils avoient à redouter quelque perfidie. En effet à peine furent-ils deſcendus dans la plaine, qu'ils virent accourir de toutes parts un grand nombre d'habitans, avec des cris affreux, qui ſignifioient dans leur langue, *Tue, tue ces chiens d'infideles* (22). Vanden Broeck mit ſa troupe en ordre & ne laiſſa pas d'avancer vers un petit bois, d'où il fit faire une décharge ſur ceux qui commençoient à le preſſer. La frayeur les diſſipa. Mais lorſqu'il eut paſſé le bois, il rencontra le Gouverneur du Fort à la tête d'un corps de cavalerie d'environ trois cens hommes, qui recommencerent les mêmes cris, & qui s'avancerent furieuſement vers les Hollandois, pour leur faire paſſer leurs chevaux ſur le corps. Vanden Broeck donna ordre à ſes gens de les attendre à la diſtance de trois piques, & de faire alors leur dechar-

VANDEN BROECK. 1617.

Il eſt attaqué.

Il tue le Gouverneur d'un Fort Indien.

(22) *Mabar cotta*, *mahar cotta*. Page 360.

VANDEN BROECK. 1637.

ge. Elle abbattit le Gouverneur & quelques-uns de ses cavavaliers. Le reste épouvanté prit la fuite avec beaucoup de confusion. Deux autres corps, qui s'approcherent successivement, furent aussi forcés de se retirer. Cependant s'étant ralliés hors de la portée du mousquet, tandis que la troupe Hollandoise continua de marcher, ils ne cesserent pas de la suivre; & leurs gens de pied, cachés dans les brossailles, l'incommoderent beaucoup de leurs fleches & de leurs dards. Cette attaque dura pendant le reste du jour, jusqu'aux terres du Décan, où les habitans de la frontiere, qui étoient en guerre avec Partabassa, vinrent au secours des Hollandois. Le Gouverneur du pays les reçut humainement & les fit conduire par une escorte, à plus d'une demi-lieue, sous les montagnes de *Gatos*. Ils avoient eu trois hommes de tués, & vingt huit blessés. Le lendemain, ils furent escortés par huit ou dix cavaliers jusqu'au Bourg de Callava, qui est sur une des plus hautes cimes des mêmes montagnes, où malgré les passeports dont ils s'étoient munis, on leur fit payer un droit de trente réales de huit. Mais ce n'étoit pas acheter leur salut trop cher. Ils apprirent, dans ce lieu,

quelle avoit été la perte de leurs ennemis. Outre le Gouverneur de la Forteresse, dont la mort causa celle de ses femmes, de ses domestiques & de tous ses Esclaves, qui se jetterent dans le bucher où son corps fut brûlé, les Hollandois leur avoient tué neuf cavaliers, soixante seize hommes de pied, & sept chevaux. Cette Nation de Partabassa, qui porte aussi le nom de Raspours, & celle des Phatannes, forment les meilleurs troupes du Grand-Mogol (23).

VANDEN BROECK. 1617.

Perte des ennemis des Hollandois.

Le jour suivant, Vanden Broeck ne se croyant point en sureté si près de la frontiere avec ses malades, se fit conduire près d'une Forteresse nommée *Vandanderin*, où le Gouverneur l'avertit qu'il devoit se defier d'un corps de deux cens cavaliers, commandés par Malder-Gacon, qui l'attendoit au passage, sur le bruit qui s'étoit repandu que les Hollandois étoient chargés de richesses. Comme il y avoit moins de fond à faire sur la résistance que sur la soumission, il envoya un présent à cet Officier; & lui ayant fait montrer son passeport, il obtint la liberté de continuer sa marche après quelques

Vanden Broeck emploie la soumission.

(23) Page 361 & précédentes.

VANDEN BROECK. 1617.

jours de repos. Il traversa d'abord *Fiesgau*, Bourg muré & deffendu par un bon Château. De-là, il passa par un autre Bourg, nommé *Sinduat*, & par la petite Ville de *Berrenere*, à dix cos & demie de Wandanderin. Le lendemain, étant parti avant le jour, il passa par les Villages de *Sabergau*, *Malagam*, *Sankley*, *Sontanne* & *Milgera*, jusqu'à la petite Ville de *Patoda*; qui est à quatorze cos de Berrenere. Ce pays, qui est très fertile, regne entre les deux montagnes de Gatas, sur chacune desquelles on voit une Forteresse; l'une nommée *Aneque*, & l'autre *Teneque*. Elles n'offrent qu'un seul passage, qui est soigneusement deffendu par les Rois de Decan, de Visiapour & de Golconde. Les Gatos s'étendent depuis Partabassa jusqu'à Coutsie, & forment dans cet espace une espece de mur (24).

Forteresses d'Aneque & de Teneque.

Après un repos de quelques jours à Patoda, Vanden Broeck, considerant que la depense de sa marche étoit prodigieuse, résolut de laisser les malades dans cette Ville, sous la conduite d'un Commis. Il les recommanda instamment à l'humanité du Gouverneur, & s'étant remis en chemin, il traversa

(24) Page 362.

ſix Villages pour ſe rendre au Bourg de *Dutanna*, qui eſt à douze cos de *Patoda*. Le jour ſuivant, il eut ſept Villages à traverſer, juſqu'à *Laſour*, petite Ville murée, à dix cos de *Dutanna*. Le jour d'après, il fit dix cos pour aller diner à *Niſiampor*, qui n'eſt gueres à plus d'un cos de *Doltabar*, capitale du Royaume de Decan (25). La curioſité de voir cette Ville l'en fit approcher avec une partie de ſes gens; mais on lui déclara que l'entrée n'en étoit pas permis aux Etrangers. Elle eſt ſituée dans une plaine fort unie, vers le pied d'une montagne preſque ronde, qui dans la moitié de ſa hauteur eſt non ſeulement eſcarpée, mais taillée naturellement auſſi droit qu'une muraille. Au ſommet de cette montagne eſt une Forteſſe, qui peut paſſer pour imprenable lorſqu'on n'y manque pas de vivres. On n'y peut monter que par un ſentier étroit, qui eſt dans la Ville; elle eſt ceinte d'un double rempart, flanquée de tours rondes, environnée de foſſés revêtus de pierres de taille, & munie d'un grand nombre de petites pieces de canon, dont quelques-unes ſont à quatre ou cinq bouches. C'eſt-là que le Roi & les grands

Situation de Doltabar, Capitale de Decan.

(25) Page 363.

VANDEN BROECK. 1617.

Seigneurs tiennent leurs femmes ; ce qui en rend l'accès encore moins libre pour les hommes. Mais cette difficulté ne regardant que la Ville & la Forteresse, les Hollandois eurent la liberté de visiter les Faux-bourgs, qui sont forts grands & sans murs. Ils admirerent l'abondance qu'ils y virent (26) regner.

Avantures de Melic - Ambaar.

Le soir, il se rendit au Camp de *Melic - Ambaar*, Général des troupes du Royaume, où ils eurent la liberté de dresser leurs tentes, proche de son quartier. Vanden Broeck se presenta le lendemain à ce Seigneur, dont il sçavoit deja les avantures. Le pays de sa naissance étoit l'Abyssinie. Dans sa jeunesse il avoit été Esclave d'un Seigneur du Decan, qui l'avoit acheté vingt pagodes, c'est - à - dire environ quatre vingt francs. Après la mort de son Maître, il avoit eu le bonheur de plaire à sa veuve, qui n'avoit pas fait difficulté de l'épouser. Mais n'en ayant pas reçu beaucoup de richesses, il prit le parti de s'établir dans les montagnes, où il avoit d'abord vêcu de rapines. Une troupe de voleurs, qu'il avoit engagé à le suivre, s'étoit grossi

(29) Pages 364 & précédentes.

jusqu'au nombre de cinq mille chevaux, malgré tous les efforts que Nisiamsian, Roi de Decan, avoit faits pour les détruire. Enfin, ce Prince, craignant d'être attaqué par le Mogol, offrit la paix à Melic, avec tous les avantages qu'il crut capable de le faire entrer dans ses interêts. L'habileté de Melic n'étoit pas inferieure à son courage. Il refusa les offres du Roi; & le nombre de ses troupes n'ayant fait qu'augmenter, il se vit le Chef d'une faction si puissante, qu'elle paroissoit le mettre en état de tout entreprendre. La Cour lui fit alors des offres beaucoup plus considerables. Il répondit que si le Roi vouloit épouser sa fille & lui accorder le titre de Reine, il promettoit d'embrasser son parti & de ne l'abandonner jamais. Le Roi y consentit. Il fit couronner la fille de Melic avec toutes les solemnités qui pouvoient garantir sa bonne foi; il le créa Général de ses armées; & ne mettant point de bornes à sa confiance, il le combla de richesses & de faveurs. Dans ce haut dégré de fortune & d'autorité, Melic demeura fidele à ses engagemens, & n'oublia jamais ce qu'il devoit à son Maître. Mais il abusoit quelquefois de sa puissance pour satisfaire ses ressen-

VANDEN BROECK. 1617.

timens. La premiere femme du Roi, fille du Roi de Perſe, ayant reproché à celle qui l'avoit ſupplantée, de n'être qu'une miſerable concubine & la fille d'un rebelle, Melic la fit empoiſonner. Après la mort de Niſiamſian, le Prince héréditaire qui n'avoit que cinq ans, ayant été reconnu pour ſon Succeſſeur, Melic, pour s'aſſurer de la Regence, fit empoiſonner auſſi la Reine mere du feu Roi. Il gouverna depuis avec une autorité abſolue. Le jeune Roi n'avoit que douze ans à l'arrivée des Hollandois. Melic faiſoit tête pour lors aux forces du Grand-Mogol, avec le ſecours du Roi de Golconde, qui lui entretenoit ſix mille chevaux, du Roi de Viſapour, qui lui en fourniſſoit dix mille, & de celui de Ballegate, de qui il en recevoit douze mille. Ainſi Melic ſe voyoit à la tête de quatre vingt dix mille chevaux, avec un nombre d'infanterie proportioné. Vanden Broeck viſita ce redoutable camp, qui étoit preſqu'au pied des Montagnes de Gatos, dans l'endroit où le paſſage eſt le moins difficile (27).

Sa figure & ſon caractere.

Melic étoit noir & de haute taille. Il avoit le regard ſevere; mais il ſça-

(27) *Ibid.* & pages ſuivantes.

VANDEN BROECK. 1617.

voit se faire aimer, autant qu'il étoit respecté. Sa discipline étoit rigoureuse; son gouvernement, équitable. Il apportoit un soin extrême à faire punir les voleurs. Pour supplice, il faisoit verser du plomb fondu dans le corps des coupables. Ses liqueurs fortes étoient deffendues dans son camp, sous peine de mort. L'abondance y regnoit d'ailleurs, quoiqu'il eût environ quatre lieues de circuit (28).

Audience qu'il donne à Vanden Broeck.

Lorsque Vanden Broeck parut devant lui, il le fit asseoir avec beaucoup de civilité. Il lui fit présent d'un sabre du Japon, d'un poignard de Java, & d'une veste d'or & de poil de chameau. Ensuite, s'étant informé de l'état des malades qui étoient demeurés à Patoda, il accorda pour eux un nouveau passeport. Le combat que les Hollandois avoient soutenu, dans leur route, lui avoit fait prendre une haute idée de leur valeur. Il proposa serieusement à Vanden Broeck de demeurer à son service, en lui offrant une paye de cent pagodes par mois & le revenu d'un Village. Pendant l'audience, on lui amena quelques Députés du lieu où les Hollandois avoient été attaqués, qui venoient redemander quelques che-

(28) Page 366.

VANDEN BROECK. 1617.

vaux que Vanden Broeck leur avoi fait enlever. » Le voilà devant vous » repondit-il en riant ; prenez - le lui- » même. Pourquoi vous laissez - vous » prendre vos chevaux »? Après l'avoi quitté, Vanden Broeck fut conduit, par son ordre, à son logement & dans son écurie, où il vit un très beau cheval Arabe, qui avoit couté trois mille pagodes ou douze mille livres (29).

Continuation de la route.

Les Hollandois, étant partis le 23 de Novembre, traverserent plusieurs Villages & une petite Ville, d'où ils allerent passer la nuit à *Jekedonne*, Bourg de la domination du Grand-Mogol, à trois *gans* ou douze cos du Grand-Mogol. Le lendemain, ils ne traverserent que trois Villages, dans l'espace de huit cos qu'ils firent jusqu'à la Ville d'*Ambar*, où ils furent obligés de prendre des vivres pour troi jours. La route du jour suivant fut de quinze cos, jusqu'au Bourg de *Degau* où ils arriverent le soir après avoi traversé sept Villages. Le lendemai ils firent douze cos & demie, jusqu'au Bourg d'Hattegum ; & le jour d'après douze cos jusqu'au Bourg de Mangalar. Melic avoit exigé des sommes considerables de Mangalar, & de cin

(29) Page 367.

cen

cens autres Bourgs de la domination du Grand-Mogol, qui ſont ſitués dans un pays très fertile, le long d'un bras du Gange (30).

VANDEN BROECK. 1617.

Le lendemain, Vanden Broeck traverſa ce bras à cheval, & fit douze cos, pour aller loger le ſoir à *Cafrio*, où il rentra ſur les terres du Decan. Le jour ſuivant, il fit dix cos juſqu'à *Lavorra*; & de-là, traverſant une montagne, il paſſa par la Ville de *Gandaar*, frontiere du Royaume de Golconde, qui étoit gardé par un Renegat Portugais, nommé *Manſſor Gaan*, avec un corps de ſix mille chevaux. Il vit, dans cette route, quantité de lievres, de cerfs, de coqs de bruyere, de perdrix & de paons. On eſt ſurpris de trouver au ſommet de la montagne, aſſez proche de la Ville, un grand étang fort poiſſonneux (31). La nuit ſuivante, les Hollandois, firent huit cos & traverſerent pluſieurs Villages, pour arriver à *Carna*, ſur le bord d'une riviere. Ils continuerent de marcher, ſans ceſſer de voir quantité de Villages, juſqu'au lendemain, qu'ils ſe trouverent ſur les terres de Golconde. On leur accorda la liberté de dreſſer leurs ten-

(30) *Ibid.*

(31) Page 368.

VANDEN BROECK, 1617.

tes au Village de Chamentapour, près de la Ville royale de *Caulas*, où l'armée du Roi étoit campée. Ils s'approcherent le lendemain de cette Ville, mais sans pouvoir obtenir la liberté d'y entrer. Elle est située sur la pente d'une montagne, & ceinte d'une muraille de pierre blanche & grise (32). L'armée étoit composée de six mille chevaux, & de dix mille hommes d'infanterie.

Gaulas, Ville royale.

De Caulas, les Hollandois rencontrerent pendant trois jours plusieurs places ruinées, jusqu'à Golconde, où ils arriverent le quatrieme, après avoir fait trente six cos depuis *Chamentapour*. On leur refusa l'entrée de Golconde, parce que les Seigneurs du pays y font résider leurs femmes. Ils allerent loger à un demi-cos d'une autre Ville, nommée *Bagganaga*, où le Sultan Mahomet *Cotta-Bassia*, Roi de Golconde, tenoit alors sa Cour. Vanden Broeck informé que *Mier - Cassiem*, Gouverneur de Masulipatan, se trouvoit alors dans cette Ville, lui fit donner avis de son arrivée. Le lendemain il se rendit lui-même chez le Seigneur, qui lui parut fort bien disposé pour la Nation Hollandoise, & qui lui fit es-

Ville de Golconde.

(32) *Ibidem.*

VANDEN BROECK. 1617.

Les Hollandois sont maltraités à Bagganaga.

perer toutes ſortes de faveurs. Cependant lorſqu'il fut retourné au Bourg de *Mellictouſiar*, où il étoit logé, & qu'il ſe diſpoſoit à partir, ſon étonnement fut égal à ſon chagrin, de ſe voir arrêter, lui & tous ſes gens, pour être conduits dans la Ville avec quelque ſorte de violence. On leur donna pour priſon une vieille grange, où ils paſſerent triſtement pluſieurs jours, & d'où ils ne ſortirent qu'après avoir fait divers preſens aux Officiers qui devoient leur délivrer un (33) paſſeport. Ils n'étoient pas même à la fin de leurs inquiétudes. Le Gouverneur de Maſulipatan ayant appris qu'ils étoient libres, fit appeller Vanden Broeck & le pria de lui faire voir ſon paſſeport, ſous pretexte d'examiner s'il étoit en bonne forme. Mais lorſqu'il l'eut entre les mains, il refuſa de le rendre, parce qu'il ne jugeoit pas à propos qu'une troupe ſi nombreuſe paſſât dans ſon Gouvernement. Le conſeil qu'il donna aux Hollandois fut d'aller à Petapoli, d'où ils pouvoient ſe rendre à Paliacatte. Vanden Broeck ſe retira triſtement, après avoir appris mieux que jamais, dit-il, à connoître le caractere des Indiens (34).

(33) Page 369. (34) *Ibidem.*

VANDEN BROECK. 1617.

Ce que c'est que cette Ville.

Bagganaga, suivant ses observations, est une fort grande Ville, qui offre un grand nombre de beaux édifices. Le Roi, qui n'étoit âgé que d'environ vingt trois ans, étoit descendu des Cherifs & né d'une femme Turque. Il avoit le teint blanc & le visage agréable ; mais dans un âge si superieur à l'enfance, il ne jouissoit point encore du Gouvernement, & l'administration étoit entre les mains d'un Seigneur fort âgé, qui se nommoit *Mier-Mahomet-Mommin*. Les revenus annuels de cet Etat montent à plus de dix huit cens mille pagodes, dont la plus grande partie vient du sel, qui se transporte sur des bœufs dans toutes les Indes (35). Mais ils étoient fort augmentés depuis onze ans par la découverte d'une mine de diamants, d'où il sortoit chaque jour de nouvelles richesses. La Cour avoit deffendu de vendre ceux d'une certaine grosseur (36), sans en avoir fait la déclaration. Aussi Vanden Broeck assure-t-il, d'après des personnes bien informées & dignes de foi, que le thrésor royal en contenoit un plein vase, au-dessus de cinq cens carats (37).

Etat du Gouvernement.

Mine de diamans.

(35) Page 370.
(36) Au-dessus de cinq carats.
(37) Page 370.

VANDEN BROECK. 1617.

Cinq jours de marche, pendant lesquels les Hollandois firent cinquante six cos, & traverserent dix sept Villages, les conduisirent au Bourg d'*Abrahim-Patam*, situé sur une riviere qu'il faut traverser pour se rendre à Petapoli. Avant que d'arriver à ce Bourg, ils avoient passé devant les deux principales Forteresses du Royaume, qui se nomment *Condiviri* & (38) *Condepoulli*. Hans De-Haas, Officier Hollandois, qui résidoit dans le pays avec la qualité de Gouverneur pour la Compagnie, leur écrivit qu'il leur conseilloit de prendre le chemin de Petapoli. Mais la plupart avoient d'autant plus de peine à s'y resoudre, qu'ils recevoient un conseil tout opposé des Indiens, & des Hollandois mêmes de Masulipatan, qui avoient été informés de leur marche. Ils se déterminerent enfin pour le dernier de ces deux partis. Vanden Broeck prit les devants, dans un palanquin; & traversant huit Villages, il entra dans Masulipatan quelques jours avant sa troupe, qui n'y arriva que le 24 de Décembre, après avoir été sept semaines & trois jours en chemin depuis Surate (39).

Embarras des Hollandois sur leur route.

(38) Page 371. L'Auteur ne marque pas assez soigneusement les distances.

(39) Page 371.

VANDEN BROECK. 1618.

Autres infortunes des Hollandois.

Ces infortunés Hollandois n'étoient pas au terme de leurs disgraces. L'Officier de Police de la Ville prétendit se rendre maître de leurs armes, sous prétexte de les garder ; & tandis qu'ils lui contestoient ce droit, Vanden Broeck apprit que les malades qu'il avoit laissés en chemin avoient été arrêtés par l'ordre du Roi, dans le Bourg de Normol. Il partit aussi-tôt pour s'y rendre ; mais ayant trouvé le pays en armes, & toutes ses sollicitations ne pouvant lui faire obtenir la liberté de continuer sa marche, il jugea que sa seule ressource étoit de se rendre à Petapoli par Badora. En retournant ainsi sur leurs pas, les Hollandois ne trouverent personne qui voulût leur vendre des vivres. Ils seroient tombés dans le dernier excès de la misere, sans le secours d'un honnête Persan, nommé *Mier-Camaldin*, qui se chargea de les conduire jusqu'à Petapoli. Mais l'entrée de cette Ville leur ayant été refusée, ils se virent dans la nécessité de retourner à Montepouli, au travers de mille nouveaux dangers, qu'ils n'auroient jamais surmontés si le même Persan n'eût continué de leur servir comme de caution. Le Gouverneur de Haas leur avoit donné l'es-

Obligations qu'ils ont à un Persan.

VANDEN BROECK. 1618.

perance de trouver une chaloupe à Montepouli. Ils n'en trouverent point ; & ne recevant aucun secours des habitans, ils furent contraints de passer la nuit à l'air. De-Haas leur envoya le lendemain son yacht, mais sans canot. Les Indiens du pays refuserent de leur en louer & de les mener à bord. Ce fut un nouveau sujet de desespoir, qui les força de traverser les brisans à la nage, avec leurs armes sur leurs épaules, au peril d'être engloutis mille fois par les flots. Cependant ils arriverent tous à bord ; & levant aussitôt l'ancre ils firent voile vers Paliacate, où ils mouillerent le lendemain. Vanden Broeck se rendit avec soixante trois de ses gens au Fort Hollandois de Gueldres ; mais, en finissant le recit de ce voyage, il n'explique pas quel fut le sort du reste de sa troupe (40).

Il se rend à Paliacate.

Après avoir pris quelques jours de repos, il consentit à s'embarquer avec De-Haas, pour croiser sur les Portugais. Leur Escadre étoit composée du Vaisseau le *Dergoes*, de trois Fregates & d'une Sangueselle. Ils se rendirent d'abord à *Tirepopeliere*, où la Compagnie avoit une loge, & d'où leur cu-

Vanden Broeck se rend à Tirepopeliere.

(40) Page 372.

VANDEN BROECK. 1618.

Il voit brûler une femme Indienne.

riosité les conduisit par terrre à *Polosere*, & au Fort de *Bardaava* (41). Ils y furent bien reçus des Indiens, mais fort dégoutés de leurs usages par un spectacle barbare, dont ils ne purent se dispenser d'être témoin. Une fort jolie femme, de l'âge de vingt ans, devoit se brûler le lendemain avec le corps mort de son mari, & paroissoit s'y préparer avec beaucoup de fermeté. Vanden Broeck & De-Haas s'efforcerent de lui faire perdre ce dessein. Elle ferma l'oreille à tous leurs discours. Son devoir, leur dit-elle, l'obligeoit de suivre son mari dans l'autre monde. Elle ne vouloit pas demeurer exposée au mépris de sa famille & au rebut de tous les hommes, dont aucun ne voudroit l'épouser. Mais elle pria les deux Hollandois d'interceder après sa mort pour ses malheureux enfans, & d'obtenir du Naïck qu'ils fussent nourris. Vanden Broeck la voyant attendrie par cette idée, renouvella ses efforts & lui promit, si elle vouloit abandonner sa résolution, de la transporter dans un autre pays, où son avanture seroit ignorée. Elle rejetta cette

(41) Page 373. L'Auteur ne nous apprend pas ce que c'étoit que ces Places ; & tel est le defaut des Relations Hollandoises, outre celui d'alterer les noms propres.

offre avec la même obſtination. Le jour de la cérémonie, elle ſe para de ſes meilleurs habits & de ſes joyaux. Elle ſe frotta les yeux de jus de limon, & prononçant pluſieurs fois le ſeul nom de *Ram*, elle ſe jetta intrépidement dans le feu. Quantité de Prêtres Banianes, qui étoient au-tour d'elles, faiſoient un ſi grand bruit de leurs tambours, qu'il falloit être fort près du bucher pour entendre ſes dernieres paroles. Mais les Hollandois avoient eu la précaution de s'approcher. Ils obſerverent que le bucher étoit composé de bois & de quelques baſſins remplis d'huile, au milieu deſquels on avoit ménagé un eſpace creux, dans lequel ils virent ſauter la victime; & qu'auſſi-tôt tous les aſſiſtans prirent des tiſons brulans dont ils couvrirent cet eſpace, avec des cris ſi confus, que ſi elle pouſſoit des gemiſſemens & des plaintes, il étoit impoſſible de les entendre (42). Le lendemain, on vit paroître une Comete ſurprenante, en forme de longue flamme, qui parut ſe détacher du Ciel, & qui traverſant l'air comme un trait, alla tomber dans le pays du Naick de Sangier. Les habitans la regarderent comme le préſage d'une guer-

VANDEN BROECK. 1618.

Comete & ſes ſuites.

(42) Page 374.

VANDEN. BROECK. 1618.

re ſanglante ; & le haſard ſoutenant cette opinion, il arriva effectivement qu'un mois après, *Iſtopo*, Général du Naick de *Madre*, commit les plus cruels ravages dans cette contrée. Les Hollandois, obligés eux-mêmes, de ſauver les effets de la Compagnie, abandonnerent, le 30 de Mars, une belle & riche loge que le Naick leur avoit accordée (43).

Après differentes courſes, qui donnerent occaſion à l'Auteur d'acquerir une parfaite connoiſſance (44) des mœurs & des uſages de la côte de Coromandel, ſur-tout dans le Royaume de *Cotebipa*, où il reſida long-tems à *Nyſampatnam*, il ſe rendit à Achin, pour faire confirmer le Traité de cette Cour avec les Hollandois. Il y vit le Roi de Pahan, dont le pays avoit été conquis par celui d'Achin, & qui étoit réduit à ſuivre ſon Vainqueur dans la foule, comme un homme de la lie du peuple. Vanden Broeck obſerva que le Commerce du poivre étoit fort diminué dans le Royaume d'Achin, depuis que le Roi avoit fait couper la plus grande partie des arbriſſeaux pour

Le Roi d'Achin fait couper les arbriſſeaux qui portent le poivre.

(43) *Ibidem.*

(44) Il dit qu'il y avoit paſſé ſix années en differens tems. Ses remarques trouveront place dans la Deſcription générale.

VANDEN-BROECK. 1618.

semer du riz à leur place. De Sumatra, il alla relâcher le 7 de Novembre à Jacatra, où il apprit avec étonnement que le Général Coen étoit en guerre avec le Roi de Bantam, & qu'il se fortifioit soigneusement pour resister à ses ennemis. Cette division eut des suites si importantes, par l'interêt que les Anglois y prirent, & par l'occasion qu'elle donna aux Hollandois de s'établir solidement dans l'Isle de Java, que le récit de l'Auteur doit être respecté, du moins dans ses principales circonstances.

Recit de l'origine de Batavia.

Vanden Broeck s'étoit disposé le 11 de Décembre à partir pour Surate, lorsqu'on apprit à Jacatra que les Anglois s'étoient emparés par trahison d'un Navire Hollandois, nommé le *Lion-noir*, qui venoit de Patane. Cette nouvelle lui fit abandonner le dessein de son voyage. Il résolut de fortifier la loge de sa Nation à Jacatra, pour la mettre en état de se deffendre contre les Anglois, de la part desquels il jugea qu'il falloit s'attendre à d'autres insultes. Elle fut entourrée aussi-tôt de palissades, & d'un rempart de terre. Les Javanois voyant croître ces travaux, commencerent aussi à se fortifier. C'étoit se déclarer pour les ennemis de la

Occasion de la guerre avec les Anglois.

VANDEN BROECK. 1618.

Compagnie Hollandoiſe. Alors Vanden Broeck jugea qu'il falloit perir, s'il n'avoit pas des murs capables de le deffendre ; & dans une ſi juſte crainte, il entreprit de faire de ſa Loge un Fort à l'épreuve de toute ſorte d'aſſauts. Il y fit travailler de toute ſa force : » Ainſi, dit-il, dans un tems où les Hollandois ne penſoient à rien moins » qu'à s'emparer d'une Place dans les » Indes, ou à s'en approprier par au» cune autre voie (45), la néceſſité » les contraignit d'en occuper une & » d'y bâtir une Forteresse, qui eſt de» venue leur boulevart. Ils doivent cet » Etabliſſement à la jalouſie des An» glois, qui ne s'imaginoient pas que » la guerre qu'ils entreprenoient dût » procurer cet avantage à leurs enne» mis. Les hommes forment des pro» jets, & Dieu diſpoſe des (46) éve» nemens.

Reflexions de l'Auteur ſur cet évenement.

Le Roi de Jacatra comprit aſſez quelles pouvoient être les ſuites de l'entrepriſe des Hollandois. Il avoit autrefois reçu d'eux de l'artillerie, dont il fit des batteries regulieres. De part & d'autre on s'arma de defiance, & les

On ſe fortifie de part & d'autre.

(45) Voyez les Relations précédentes & le Mémoire de Matelief, pour juger de la ſincerité de cette réflexion.

(46) Page 400.

VANDEN BROECK. 1618.

ouvrages furent pouſſés avec le dernier empreſſement. Mais les Javanois, qui l'emportoient par le grand nombre & qui avoient des materiaux en abondance, avançoient beaucoup plus leur travail. Dans une ſeule nuit, ils dreſſerent ſous la Loge des Anglois, vis-à-vis d'un cavalier du Fort, une batterie de cables, de bois & de terre, qui auroit pû fermer la riviere aux Hollandois. Vanden Broeck aſſembla le Conſeil & fit conſiderer que ſi l'on n'arrêtoit promptement cet ouvrage, la perte du Comptoir & la ruine de la Compagnie étoit certaine aux Indes. On prit la réſolution de tenir ferme, de continuer les fortifications & de ne pas ſe borner même à la deffenſive (47).

Déclaration des Hollandois.

Un Commis, nommé *Le-fevre*, fut envoyé le 23 de Décembre à la Loge des Anglois, pour leur déclarer que s'ils ne ſupprimoient pas volontairement la nouvelle batterie, on étoit déterminé à la détruire. Ils répondirent que c'étoit l'ouvrage du Roi & de ſes Sujets, & qu'ils n'avoient ni le droit ni l'intention d'y toucher. A peine Le-fevre les eut-il quittés qu'ils y reçurent les Javanois, comme s'ils n'euſſent pû leur en refuſer l'entrée. Le Général Hollan-

(47) *Ibid.*

VANDEN BROECK. 1618.

dois, qui étoit arrivée au Fort, fit prendre aussi-tôt les armes, & chargea trois Officiers, chacun avec sa troupe, de mettre le feu tout-à-la-fois au quartier de la tranchée Javanoise, au quartier des Chinois, & à la Loge Angloise, qui embrassoit la nouvelle batterie. On tira sur eux quelques coups de canon, qui ne leur causerent aucun mal. Vanden Broeck eut ordre de faire tirer sur la Ville, de la batterie du cavalier, qui n'étoit encore qu'à demi élevé, dans l'esperance de faire breche au mur ennemi. Cinquante coups de canon, qui furent tirés pendant la nuit ayant produit peu d'effet, on cessa, pour épargner la poudre. Les habitans de la Ville firent jouer aussi leur artillerie, qui tua quinze hommes aux Hollandois & qui leur en blessa huit ou dix (48).

Ils commencent les hostilités.

La Ville de Jacatra étoit située à douze lieues de Bantam (49), sur le bord d'une riviere. Le Roi l'avoit fait entourer, depuis peu, d'une bonne muraille de pierre rouge, & flanquer d'un gros cavalier, fort élevé, d'où le canon pouvoit incommoder beaucoup les Hollandois. L'entrée de la riviere étoit deffendue aussi par un bastion; & le Roi

Ouvrages de l'ennemi.

(48) Page 400.
(49) Par les six dégrés dix minutes.

VANDEN BROECK. 1618.

Nouveau Fort des Hollandois.

fit boucher le passage avec des estacades, pour empêcher les Hollandois de sortir. Pour eux, le fond de leur Loge, qu'ils venoient d'ériger en Fort, consistoit dans un nouveau bâtiment, nommé *Maurice*, qui regnoit sur la riviere, & dans le vieux nommé *Nassau*, qui faisoit face au Sud (50). Il y avoit au côté Septentrional une courtine de terre, le long du rivage, & une palissade de neuf pieds de hauteur, & de sept d'épaisseur, mais qui étant sans parapet, laissoit voir les Hollandois à découvert. Le côte Oriental avoit trois angles ouverts, & le cavalier à demi élevé, sur lequel on n'avoit pas laissé de placer deja deux pieces de canon de fonte. L'angle qui étoit sur la riviere, du côté du bâtiment de Maurice, étoit élevé de deux pieds audessus du rez-de chaussée, & capable de deffense contre une irruption, sans être à l'épreuve du mousquet. Il étoit muni de deux pieces de fonte & de cinq autres pieces, grosses & petites. L'angle de Nord-Est, qui regardoit la mer, étoit de même hauteur que la courtine, avec des palissades jusqu'au parapet, & un toît de bois pour se garantir de la pluie. Il étoit muni

(50) Page 402.

VANDEN BROECK. 1618.

de ſept pieces de canon. Au côté du Nord-Oueſt, on n'avoit pas encore commencé d'angle, quoiqu'on en ſentît la néceſſité. Il n'y avoit qu'une ſimple deffenſe de bambou, devant le bâtiment de Naſſau, & une galerie d'où l'on pouvoit tirer le (51) mouſquet.

Le Général Coen, dont l'attention étoit partagée par d'autres ſoins, nomma Vanden Broeck, Capitaine-Major de la place. On continua de tirer tout le jour, tandis qu'on ne perdoit pas un moment pour achever le cavalier. Mais comme les Hollandois étoient à découvert en tirant, ils furent obligés d'employer leurs belles toiles & leurs précieuſes marchandiſes pour ſe couvrir. Un de leurs Officiers, qui entreprit de ſe rendre maître de la batterie ennemie, y fut tué avec ſept hommes, & cet incident releva beaucoup l'audace des Javanois. Ils mirent la tête du Lieutenant au bout d'un mât, devant leur batterie du cavalier; & malgré les oppoſitions de Vanden Broeck, ils dreſſerent une ſeconde batterie dans le quartier des Chinois, c'eſt-à-dire, près du bâtiment de Naſſau.

(51) On ne change rien à cette deſcription de l'Auteur.

Vanden Broeck. 1618.

Le Pangoran de Bantam prend part à la guerre, sollicité par les Anglois.

Cependant la nouvelle de cette guerre étant passée à Bantam, le *Pangoran* (52), ou le Ministre du jeune Roi, reprocha au Roi de Jacatra d'avoir souffert que les Hollandois eussent poussé leurs travaux, & de ne s'y être pas opposé dans l'origine. Quoiqu'il vecût depuis long-tems en mauvaise intelligence avec lui, la crainte d'être attaqué à son tour, si les Hollandois demeuroient vainqueurs, le porta aussi-tôt à lui envoyer un secours de quatre cens hommes. D'ailleurs les Anglois ne cessoient de l'animer ; & lorsqu'ils eurent appris que leur Loge avoit été brulée à Jacatra, ils le solliciterent vivement de faire bruler aussi celle de la Compagnie Hollandoise à Bantam. Mais il ferma l'oreille à leurs instances.

Rencontre des Flottes Angloise & Hollandoises.

Les Hollandois avoient dans leur Fort, deux cens quarante hommes, capables de porter les armes; mais ce nombre, qui suffisoit pour faire tête aux Indiens, n'auroit pas resisté long-tems à une Flotte Angloise d'onze Vaisseaux, qui étoit attendue de jour en jour, s'il ne leur en étoit arrivée sept, que la

(52) C'étoit le Gouverneur du jeune Roi & le Chef de son Conseil dans sa minorité. *Voyez les Relations Hollandoises.*

VANDEN BROECK. 1618.

fortune sembloit avoir réunis en leur faveur, & dans une occasion si pressante. Coen s'embarqua promptement pour aller au devant des ennemis. Il les rencontra le 31, dans le Détroit, & l'inferiorité du nombre ne l'empêcha point de porter sur eux; mais le vent ne lui ayant pas permis de les joindre, les deux Flottes s'observerent quelque tems. L'Auteur du Journal, sans parler d'aucun combat, raconte que les Anglois brulerent un Vaisseau Hollandois, nommé le *Lion-noir*, qu'ils avoient pris avec sa cargaison (53). Cette perte n'eut point apparemment de suites plus fâcheuses, puisqu'il ne paroît pas que la Flotte Angloise en devînt plus utile au Roi de Jacatra. Au contraire les Hollandois ayant achevé leurs ouvrages, firent planter de nouveaux drapeaux sur les quatre angles de leur Fort, & commencerent à battre si furieusement la Ville, que les Javanois, effrayés, témoignerent quelque disposition à la paix. On entra serieusement en négociation. Le Roi demandoit, pour premier article, que toutes les nouvelles fortifications fussent démolies, & qu'on lui payât une

Les Hollandois battent vigoureusement Jacatra.

Propositions de paix.

(53) Page 405. On lit dans le voyage de Rechteren, qu'il y eut un combat.

ſomme de huit mille réales pour le dédommager des frais de la guerre. Les Hollandois rejettoient la premiere partie de cette propoſition, & répondirent d'abord à la ſeconde, qu'ils n'avoient pas fait la guerre ſans raiſon, & qu'ils n'avoient pas moins ſouffert que le Roi. Cependant leur Conſeil fit reflexion qu'ils étoient mal pourvus de poudre ; qu'ils avoient à craindre qu'on ne leur coupât l'eau, ce qui leur auroit ôté l'eſperance de ſe deffendre plus de deux mois ; qu'ils faiſoient une perte conſiderable par l'uſage auquel ils étoient obligés d'employer leurs belles toiles, pour ſe couvrir dans leurs ouvrages ; qu'il étoit à ſouhaiter pour eux de mettre en ſureté la Loge de Bantam, comme l'unique lieu d'où ils pouvoient faire donner des avis aux Vaiſſeaux de leur Nation qui arrivoient de l'Europe ; enfin que de quatre mois ils ne pouvoient recevoir aucun ſecours de Coen, qui avoit fait voile aux Moluques. De ſi fortes conſiderations diſposerent le Conſeil à faire offrir au Roi ſix mille réales, à condition que les anciens Traités recommenceroient à s'obſerver comme auparavant ; que le Fort demeureroit dans l'état où il étoit, juſqu'au retour du Général Coen, ou des

VANDER BROECK, 1618.

Craintes des Hollandois.

VANDEN BROECK. 1619.

premiers Vaisseaux qui reviendroient des Moluques ; que pour prévenir de nouveaux differends, les Anglois ne feroient plus leurs logemens si près du Fort. On ajouta par une autre déliberation, que les Javanois même & les Chinois ne pourroient bâtir qu'à vingt toises des fortifications (54) Hollandoises.

La paix se conclut en apparence.

Quelques Députés qui furent envoyés au Roi avec ces articles, les rapporterent signés de sa main. Alors Vanden Broeck fit arborer de tous côtés des pavillon blancs, & la joie parut commune dans les deux partis. Les Hollandois livrerent la somme dont on étoit convenu, & reçurent du Roi divers présens. On étoit au 21 de Janvier 1619. Le Roi fit prier le lendemain Vanden Broeck de lui rendre une visite, autant pour suivre l'exemple des anciens Commandans Hollandois, que pour lui donner une marque de confiance & d'amitié. Cette proposition fut examinée au Conseil, qui n'y découvrit aucun danger. Vanden Broeck se rendit à la Cour, le jour suivant, avec cinq soldats & un simple domestique ; escorte qu'il croyoit moins nécessaire à sa sureté qu'à l'hon-

(54) Page 409 & 410.

VANDEN BROECK. 1619.

neur de son rang. Il y porta même des présens. Mais à peine y fut-il entré, qu'il se vit environné d'une troupe de Javanois, qui l'arrêterent (55) prisonnier. Si cette trahison, dit-il, fut un malheur pour lui, elle tourna heureusement à l'avantage de la Compagnie; car, suivant les mesures concertées entre les Anglois & les Javanois, il auroit été impossible aux Hollandois de conserver le Fort jusqu'à l'arrivée de leur Général. Les Anglois avoient déja planté secretement seize pieces de canon sur leur nouveau logement, & le Fort n'auroit pû se deffendre d'une surprise (56).

Vanden Broeck est arrêté par trahison.

Vanden Broeck fut conduit devant le Roi & le Chef des Anglois qui lui firent lier les pieds & les mains. Il reçut ordre d'écrire à ses gens qu'il étoit tems de se rendre, parce qu'ils ne pouvoient éviter d'y être contraints, & qu'ils étoient menacés de n'obtenir aucun quartier. Ce billet fut porté au Fort. Malgré la consternation qu'il y répandit, les Hollandois répondirent qu'ils ne pouvoient se déterminer si promptement à se soumettre aux ordres

On le force d'écrire à sa garnison de se rendre.

(55) Page 411.

(56) Il paroît que les Anglois de Jacatra étoient simplement ceux du Comptoir.

VANDEN BROECK. 1619.

d'un Commandant captif. Le lendemain, Vanden Broeck fut forcé d'écrire un nouveau billet, par lequel il confirmoit le premier, en offrant sa garnison, de la part du Roi, un Vaisseau Anglois pour se retirer. Les Hollandois, qui avoient pris courage pendant la nuit, protesterent qu'ils étoient résolus de se deffendre jusqu'à la derniere extrêmité. Cependant deux jours après, ils firent offrirent au Roi deux mille réales pour la rançon de leur Gouverneur. Mais loin d'accepter cette offre, le Roi fit charger son prisonnier de chaînes, & l'envoya, sous la conduite de deux Anglois, à l'endroit du rempart de la Ville qui répondoit au cavalier du Fort, avec ordre de sommer le Fort de se rendre & de menacer la garnison des dernieres extrêmités. Le trouble & l'indignation dont il étoit rempli ne l'empêcherent pas de recueillir son attention pour observer le rempart. Il reconnut que si les Hollandois n'eussent pas cessé de battre en breche, la muraille n'auroit pas resisté longtems à leurs boulets (57).

Il est présenté à ses gens la corde au col.

Il fut présenté à la vûe de ses gens, la corde au col. Mais au lieu de leur proposer de se rendre, il les exhorta

(57) Page 412.

VANDEN BROECK. 1619.

de toute ſa force à ſe deffendre courageuſement. Dans la colere où cette généreuſe tromperie jetta ſes guides, ils le ramenerent au Palais en le traînant ſur le pavé (58) ; & pour ſuppléer aux eſperances qui leur avoient manqué, ils jetterent le même jour dans le Fort, des fleches, auſquels ils avoient attachés des billets, par leſquels ils offroient des conditions favorables ſi l'on vouloit ſe rendre, en proteſtant qu'après cet avis, on ne pourroit pas leur imputer le ſang qui ſeroit répandu. Le lendemain les Hollandois reçurent une lettre de *Dael*, Chef des Anglois, par laquelle il leur propoſoit, pour éviter, de part & d'autre toute effuſion de ſang, de remettre entre ſes mains le Fort & le canon. Il promettoit de donner la vie à la garniſon & à tous les habitans, de quelque Nation qu'ils fuſſent, & de les garantir de la violence des Javanois. A ceux qui voudroient s'engager au ſervice des Anglois, ils offroient les mêmes gages qu'ils avoient reçus juſqu'alors de la Compagnie, & deux mois de plus pour le prix de l'engagement. Il aſſuroit que toutes ces conditions étoient approuvées du Roi, & que ſi l'on étoit diſ-

Une Lettre des Anglois fait impreſſion ſur eux.

(58) *Ibidem.*

VANDEN BROECK. 1619.

posé à les accepter, on pouvoit lui envoyer des Députés, pour la sûreté desquels il donneroit des ôtages (59).

Raisons qui les obligent de capituler. Capitulation.

Cette lettre fit plus d'impression que les menaces. Le Conseil du Fort ne pouvoit douter que le Roi & les Anglois ne se fussent liés par un Traité pour détruire la Place. Il voyoit leurs batteries prêtes, leurs enseignes arborées. Il ne lui restoit de poudre que pour l'espace d'un jour; &, suivant toute apparence, le Général Coen ne pouvoit être revenu que dans quatre mois. Enfin la plus grande partie de la garnison étoit accablée de maladie ou de fatigue, & le nouveau logement d'ailleurs ne pouvoit être assez promptement muni de terre pour résister au canon. De si puissantes considerations déterminerent les Hollandois à capituler, d'autant plus que le Général Coen avoit déclaré avant son depart, que si l'on étoit obligé de rendre la place, il aimoit mieux qu'elle fût livrée aux Anglois qu'aux Javanois. Cette résolution fut signée de vingt personnes, le 30 Janvier 1619, & approuvée de tous les habitans du Fort (60).

Qui n'auroit pas crû le triomphe des

(59) Page 413.
(60) Pages 414 & précédentes.

Anglois certain, & les Hollandois à la veille d'être chassés pour jamais de Jacatra? Dès le lendemain, Dael envoya un Commis dans la Place. On convint des articles suivans : Que le Fort, les habitans qui n'étoient pas soldats ou matelots, & les munitions de guerre demeureroient au pouvoir des Anglois; que les marchandises, l'argent & les joyaux demeureroient au Roi; que les Anglois donneroient aux Officiers & à la garnison un bon Vaisseau, monté de deux pieces de canon, avec cinquante mousquets, vingt piques, une baril de poudre, des voiles, des ancres, des cordages, & des vivres pour six mois; que le Roi leur donneroit deux mille réales en argent; que les Hollandois feroient voile à Coromandel, sans relacher en aucun autre lieu sur la route; que tous les Chrétiens qui se trouvoient dans le Fort auroient la liberté de se retirer, avec six mille deux cens réales & leur bagage; que ceux qui ne l'étoient pas reconnoîtroient les Anglois pour maîtres, à l'exception des Javanois; qu'aucun des prisonniers & de ceux qui pouvoient porter les armes ne serviroit de neuf mois contre les Anglois; mais que les prisonniers seroient relachés, pour aller rejoindre

VANDEN BROECK. 1619.

Capitulation

VANDEN BROECK. 1619.

leur troupe. D'un autre côté, les Anglois s'obligerent à fournir aux Hollandois deux Vaisseaux, pour se deffendre de toute insulte, pendant qu'on équiperoit celui qui devoit les transporter, & à leur donner un transport, qui conserveroit toute sa force jusqu'à ce qu'ils eussent rejoint leur Géneral. Cette capitulation fut signée le premier de Février, par *Wydurck-rama*, Roi de Jacatra, & par les principaux Officiers des deux Partis. Dès le soir du même jour, toute l'argenterie du Géneral Coen fut livré à Dael. Cependant Vanden Broeck n'obtint point encore la permission de retourner dans le (61) Fort. Mais la fortune, qui veilloit pour les Hollandois, rétablit le lendemain leurs esperances par une révolution surprenante.

Etrange révolution, qui rétablit les Hollandois.

Le Gouverneur de Bantam, jaloux de la proie qui alloit tomber au Roi de Jacatra, & touché d'ailleurs des avantages que les Hollandois lui faisoient offrir pour l'engager dans leurs interêts, n'avoit pas plutôt appris la captivité de Vanden Broeck, qu'il avoit fait parti deux mille hommes, sous la conduite du *Dommagon* (62), avec ordre de

(61) Page 415.

(62) Titre du premier Officier militaire de Bantam, comme celui du Gouverneur étoit le *Pangoram*.

s'oppoſer à la ruine du Fort. Ce corps de troupes, étant arrivé le 2 à Jacatra, y fut reçu comme un nouveau ſecours. Le Dommagon ſe préſenta au Roi, qui étoit ſans défiance, & lui remit une lettre dont il étoit chargé pour lui. Mais comme il ſe trouvoit ſeul avec ce Prince, il prit ce moment pour lui mettre le poignard ſur la gorge, tandis que par ſon ordre ſes gens ſe ſaiſirent des avenues du Palais. Ils furent bientôt maîtres de toute la Ville. Le Roi, forcé par la crainte, ſe ſoumit à toutes les loix qui furent impoſées (63). Vanden Broeck fut tiré de ſa priſon & mené à Bantam. Les Anglois n'eurent pas d'autre reſſource que de ſe retirer dans leur Comptoir; & le Fort ne fut plus environné que des troupes de Bantam, qui, pour faire valoir aux Hollandois le ſervice qu'elles étoient venues leur rendre, y portoient toutes ſortes de rafraîchiſſemens, à condition néanmoins qu'ils ceſſeroient de travailler aux fortifications.

VANDEN BROECK. 1619.

Comment le Roi de Jacatra ſe laiſſe ſurprendre.

Vanden Broeck reçut des careſſes à

(63) Ce fut un preſage de la deſtinée qui l'attendoit. A la fin il fut chaſſé de ſon Royaume avec ſes femmes & ſon fils aîné. Il ſe retira d'abord dans l'interieur de l'Iſle; mais ayant été contraint de revenir, il fut reduit à gagner ſa vie à la pêche, avec un canot. P. 416.

VANDEN BROECK. 1619.

Bantam, mais il fut étroitement gardé dans le Palais du Roi. L'esperance du Gouverneur étoit, qu'à l'arrivée du Géneral Coen la reconnoissance porteroit les Hollandois à lui remettre le Fort. Cependant ils y continuoient leurs ouvrages; & suivant le conseil que Vanden Broeck leur avoit donné, ils lui donnerent le nom de *Batavia* qu'ils mirent en grosses lettres au-dessus de la porte. Lorsqu'ils eurent achevé tout ce qu'ils avoient entrepris pour le rendre capable d'une vigoureuse deffense, & que par des soins continuels ils l'eurent pourvu de vivres, leur courage se ranima si vivement qu'ils penserent à éloigner les Javanois de leurs murs. Ils firent des sorties, qui leur rendirent toute leur liberté. Mais elles exposerent plusieurs fois Vanden Broeck au danger d'être poignardé (64).

Le Fort est nommé Batavia.

1620.

Retour du Général Coen

Enfin Coen parut le 25 de Mars & mouilla sous le Fort. La Flotte qu'il amenoit des Moluques étant composée de dix sept voiles, il trouva peu de résistance à Jacatra. Douze compagnies de soldats & de matelots, qu'il fit débarquer le jour suivant, emporterent la Ville dans trois jours. Il en fit raser les murs & détruire les maisons. L'Auteur

(64) *Ibidem.*

VANDEN. BROECK. 1620.

du Journal s'étend peu sur ce grand évenement ; mais on en trouve quelques circonſtances dans un autre Voyageur. » Le Géneral, ſuivant le récit de » Rechteren (65), avant fait débar-» quer onze cens hommes, leur fit paſ-» ſer la riviere & leur donna auſſi-tôt » l'ordre de l'aſſaut. La Ville, qui n'é-» toit qu'à une portée de mouſquet du » Fort, fut vigoureuſement attaquée. » Son Roi prit la fuite, avec une partie » des habitans ; & le reſte, à l'excep-» tion des femmes & des enfans, fut » paſſé au fil de l'épée. Les murailles » furent raſées, la Ville brulée, & tout » en fut éteint juſqu'au nom. Après » avoir fait cette conquête, on prit » des meſures pour ſe l'aſſurer. On » travailla promptement aux fortifica-» tions de Batavia, & cette Place s'ac-» crut bien-tôt, avec les forces des » Hollandois (66).

Circonſtances tirées de Rechteren.

La Flotte ſe rendit le 8 d'Avril dans la rade de Bantam, d'où Coen fit demander ſur le champ au Gouverneur

(65) Dans la Relation de ſon voyage, p. 160.

(66) Vanden Broeck raconte que Coen fut fâché, à ſon arrivée, qu'un autre que lui eût donné un nom au Fort, & qu'il fit effacer celui de *Batavia*, qu'il trouva écrit ſur la porte. Mais ce nom n'en a pas moins ſubſiſté. *Voyez ci-deſſous la Deſcription de Batavia par Graaf.*

VANDEN BROECK. 1620.

Coen force le Gouverneur de Bantam de lui rendre les prisonniers Hollandois.

tous les prisonniers de sa Nation. Outre Vanden Broeck & ceux qui avoient été amenés de Jacatra, les Anglois avoient mis en dépôt, dans Bantam, soixante-dix autres Hollandois qu'ils avoient pris sur le *Lion noir*. Il parut dur au Gouverneur de se les voir enlever avec si peu de ménagement; & dans le ressentiment d'une demande si brusque, il menaça Vanden Broeck de le faire tuer. Cependant Coen lui ayant fait déclarer que si les prisonniers n'étoient à bord dans vingt quatre heures il devoit s'attendre à voir employer la force, il prit le parti d'en renvoyer soixante trois; mais il retint encore Vanden Broeck avec sept ou huit autres. Le soir, étant seul avec Vanden Broeck, il lui dit;

Allégorie Indienne.

» qu'il le comparoit à un petit oiseau, » qu'un Roi tenoit dans une cage d'or, » où il mangeoit les meilleurs morceaux » de sa table, & où il le combloit de » caresses. L'oiseau dit un jour au Roi: » Il est vrai que vous me faites beau- » coup de bien; mais de quoi me sert- » il? Permettez qu'au moins une fois » je me serve de mes aîles. Je vous pro- » mets de revenir dans la cage dorée » où vous me traitez si bien. Le Roi » prenant trop de confiance à cette pro- » messe, lui laissa prendre l'essor. L'oi-

VANDEN BROECK. 1620.

» ſeau revint effectivement; mais ce
» ne fut pas pour rentrer dans ſa (67)
» cage.

Le Gouverneur vouloit faire entendre, par cette allégorie, qu'il craignoit le retour de ſon priſonnier. Cependant il ſe détermina, le lendemain, à lui rendre la liberté. Vanden Broeck étant retourné à Batavia avec la Flotte, y fut reçu comme ſi tant d'heureux évenemens n'euſſent été dûs qu'à lui. Coen le renvoya bien-tôt devant Bantam avec quelques Vaiſſeaux, pour retirer de cette Ville tout ce qui appartenoit à la Compagnie Hollandoiſe. Quantité de Chinois, qui vinrent ſe rendre à lui, furent conduits à Batavia pour groſſir le nombre des habitans. Cependant il reçut ordre du Géneral d'en faire ſa déclaration au Pangoran, qui répondit que ces fugitifs le touchoient peu, & qu'il leur laiſſoit la liberté de choiſir leur retraite. Il ajouta qu'il avoit bien prédit que l'oiſeau s'envoleroit, & que s'il revenoit ce ne ſeroit pas pour rentrer dans ſa cage, mais pour faire envoler d'autres oiſeaux avec lui (68). Le refus qu'il fit de livrer les marchandiſes

(67) Page 417. Les Indiens aiment les fables & les allegories.
(68) Page 418.

VANDEN BROECK. 1620.

Guerre avec Bantam.

de la Compagnie & onze Hollandois ; qui occupoient encore le Comptoir, devint l'occaſion d'une guerre fort vive, qui acheva de juſtifier ſa prédiction. Vanden Broeck commença les hoſtilités le 2 d'Août. Dans l'eſpace de quelques mois, les Hollandois enleverent, aux environs de Bantam, neuf jonques de différentes grandeurs, quinze Tingans, dix huit Uligres, quarante ſept Javanois & trente quatre femmes ; ſans compter cent trente deux Chinois, dont la plûpart venoient ſe rendre volontairement, dans le deſſein de quitter Bantam & de s'établir à (69) Batavia.

Les Anglois, qui étoient en guerre ouverte avec la Hollande, ne ſe trouverent pas aſſez forts aux Indes pour continuer plus long-tems de s'oppoſer à la naiſſance & aux progrès de cet établiſſement. Quelques-uns de leurs Navires ayant paru dans le Détroit de la Sonde, au commencement de l'année 1620, Vanden Broeck reçut ordre d'aller croiſer ſur eux, avec une eſcadre de ſix gros Vaiſſeaux & d'un yacht. Il en découvrit un, qu'il contraignit de venir mouiller ſous le pavillon Hollanlandois. Mais au lieu du butin qu'il avoit fait eſperer à ſes gens, il n'eut

(69) Page 419

VANDEN BROECK. 1620.

La paix se conclut entre les Anglois & les Hollandois.

à leur donner que la nouvelle de la paix, qui étoit conclue entre l'Angleterre & la Hollande, & dont le Capitaine Anglois lui offrit des preuves par la lecture de plusieurs lettres, en l'assurant qu'il étoit suivi d'un yacht de la Compagnie, qui venoit l'annoncer aux Indes. Elle fut publiée à l'arrivée du yacht, le 9 de Juin 1620. Les Anglois demanderent qu'on leur accordât, dans la nouvelle Ville de Batavia, la même place qu'ils y avoient eûe, pour y bâtir un Comptoir. Mais elle leur fut refusée, parce qu'elle étoit trop voisine du Fort. Coen leur assigna un autre lieu, proche de l'ancien Palais du Roi, sans faire beaucoup d'attention à leurs plaintes (70).

Vanden Broeck est envoyé dans la Mer-rouge.

Vanden Broeck, trop estimé pour demeurer long-tems sans emploi, se vit bien-tôt revêtu du titre de *Chef & Directeur des Comptoirs d'Arabie, de Perse & des Indes*, & chargé d'*aller travailler dans ces contrées à l'avancement du Commerce de la Compagnie* (71). Il partit le 16 de Juin sur le Vaisseau les *Armes-de-Zélande*, dont il prit aussi le Comman-

(70) Page 421.

(71) Dans sa Commission, qui est du 14 Juin 1620, signée *Coen*, on voit que ce Général n'étoit pas encore reconcilié avec le nom de *Batavia*. Il y nomme cette place le *Fort de Jacatra*.

VANDEN BROECK. 1620.

dement ; & le 22 d'Août, il mouilla dans la rade d'Aden. En approchant de cette Ville, il observa qu'on voyoit souvent bouillonner les flots, & s'élever aussi rouges que du sang ; ce qui lui parut causé par la rapidité des torrens & des ravins, qui apportent des terres quantité d'eau de cette couleur. Il remarqua même que si l'on puisoit de cette eau rouge, on y trouvoit un sediment épais, de sable qui l'étoit aussi ; d'où il conclut qu'il ne faut pas chercher plus loin l'origine du nom qu'on a donné à cette mer (72).

Ses succès.

On doit juger, par les obstacles qui avoient arrêté ses premieres entreprises, que ses Maîtres avoient obtenu du Grand-Seigneur les permissions que le Bacha de Chenna lui avoit refusées. Non seulement il fut bien reçu dans tous les Ports de la Mer-rouge, mais il obtint, avec la liberté du Commerce, celle de prendre une maison dans Aden, où il laissa quelques Facteurs & des fonds. Ensuite, pressé par la mousson, il remit à la voile pour Surate, où il arriva le 4 d'Octobre, & où le Gouverneur & les habitans

Il se rend à Surate.

(72) Voyez d'autres remarques sur ce nom premier Tome de ce Recueil, dans la Relation *Castro*.

VANDEN BROECK. 1619.

parurent pas moins satisfaits de le revoir. Après y avoir pris possession de son emploi, il se rendit à *Brochia*, à *Camdaia* & à *Amadabat*, pour y visiter les Comptoirs qu'il y avoit anciennement établis. Ensuite il envoya *Wouter Heute*, un de ses Commis, à la Cour d'Agra, pour y résider auprès du Grand Mogol, avec la qualité de Chef du Commerce (73). Tout sembloit favoriser ses desseins, lorsqu'on apprit à Surate qu'un Vaisseau Hollandois, nommé le *Samson*, s'étoit saisi de plusieurs Navires richement chargés, qui appartenoient à divers Sujets du Grand Mogol. Ces hostilités, dont la raison n'est point expliquée dans le Journal, exposerent au dernier danger les fonds de la Compagnie, qui montoient à plus de six tonnes d'or, dans les Etats du Grand Mogol. Les Anglois augmenterent le mal, en représentant à la Cour que l'expérience vérifioit enfin ce qu'ils avoient publié dans tous le tems, & qu'on pouvoit connoître si les Hollandois étoient de vrais Marchands, s'il n'étoient pas plûtôt des voleurs & des Pirates (74). Cependant le zele & l'habileté de Vanden Broeck

(73) Pages 425 & précédentes.
(74) Page 426.

VANDEN BROECK. 1620.

arrêterent les suites de ce déchaînement

La confiance étant rétablie, il se cru obligé de monter à cheval, pour alle confirmer ses gens dans les ancien comptoirs de la Compagnie, & pou en former de nouveaux. Sa premiere vi site fut à *Brochia*, Ville murée, où le Anglois achetoient depuis long-tem des toiles de coton. De-là il se rendit *Boodra*, Ville du pays de *Banianes* (75) d'où il continua sa route par *Mandabar* ancienne Ville ruinée, où les Rois d Guzarate tenoient autrefois leur Cour & que le Mogol fit raser après avoi conquis ce Royaume. Il alla de Manda bar à Amadabat, grande & belle Vill murée, & siége d'un Officier considéra ble, qui y commandoit cinq mille che vaux, & qui expédioit toutes les affai res du Royaume au nom du Gran Mogol. Il passa de-là par *Sirches*, peti te Ville où se prépare l'indigo, & où i vit l'admirable tombeau d'un ancie Roi de Guzarate. Le lendemain, il s se rendit à Cambaie, belle & grand Ville, située sur une riviere de mêm nom, & riche par le Commerce des Ba nianes. Il y reçut la visite d'un vieu Marchand, qui se disoit âgé de cen quatre vingt ans, & celle de son fils qu

Visite qu'il fait des Comptoirs en differentes Villes.

(75) *Ibid.*

VANDEN BROECK. 1620.

l'en donnoit cent soixante. Mais, autant que Vanden Broeck le put comprendre (76), c'étoient des années lunaires; de sorte, dit-il, que pour en ajuster cent quatre-vingt à notre maniere de compter, il en faudroit rabattre environ douze.

Ce qu'il fait pendant cinq ans.

Après avoir employé vingt cinq jours ce voyage, il eut la satisfaction de recueillir le fruit de ses peines, à Surate, dans le cours d'environ cinq ans, pendant lesquels il fit partir pour la Hollande & pour Batavia un grand nombre de Vaisseaux richement chargés. Il observe que le premier Navire qui soit venu en droiture de Hollande à Surate, y arriva le premier de .... 1623, & qu'il se nommoit le *Schoon Hove*. Celui qui partit le premier de Surate pour aller droit en Hollande, se nommoit le *Heusden*, & mit à la voile le 19 du mois de .... de la même année (77).

Amazones Tartares.

Entre plusieurs remarques, qui méritent moins d'attention, Vanden Broeck raconte qu'en 1626 les Usbecks, Nation, dit-il, qui confine à la Tartarie & à la Chine, se mirent en campagne avec une armée de trente mille hom-

(76) Page 427. (77) Page 428 & 430.

VANDEN BROECK. 1620.

mes & de vingt mille femmes à cheval, qui emporta d'assaut Caboul, Ville de la frontiere du Grand Mogol, proche de *Candabar ;* qu'elle y exerça des cruautés inouies ; que les femmes étoient les premieres au combat ; aussi fermes à cheval & sous le harnois que les hommes, grandes, vigoureuses & d'un regard affreux. Elles portoient, avec elles des vivres pour quinze jours. Les Hollandois de Surate acheterent une jeune Esclave de cette Nation, qui leur confirma cette nouvelle avec toutes se circonstances (78).

1627. Vanden Broeck quitte Surate.

Les succès de Vanden Broeck durerent sans interruption jusqu'à l'anné 1627, qu'il vit arriver Jean *Van Hasſel*, pour lui succeder. En quittant son emploi, il se chargea de reconduire en Perse *Mossabecque*, Ambassadeur de cette Cour en Hollande, qui étant revenu sur un Vaisseau de la Compagni jusqu'à Masulipatan, avoit pris so chemin par terre pour se rendre à Surate. Ce voyage, dans lequel il ne cessa point de se rendre utile au Commerce

1629.

l'occupa jusqu'au 5 de Mai 1629 qu'étant retourné à Surate, il s'embarqua six semaines après pour Batavia sur une Flotte dont la cargaison éto

(78) Page 435.

de douze tonnes d'or. Il trouva ce Fort aſſiegé depuis le 22 d'Août, par une armée de quatre vingt mille Javanois ; & la mort du Géneral Coen, qui arriva le 20 de Septembre, rendit leur attaque encore plus redoutable. Cependant après avoir vû conſumer plus de la moitié de leurs forces, par les maladies, & par les ſorties des Hollandois, ils leverent le ſiége le 2 d'Octobre. Vanden Broeck fut honoré de la qualité d'Amiral, pour commander une Flotte de ſept Vaiſſeaux qui retournoit en Hollande. Il la remena ſans autre perte que celle d'un bâtiment nommé le *Dordrecht*, qui fut brûlé par accident. Dix ſept années, qu'il avoit employées avec autant d'utilité que d'honneur au ſervice de la Compagnie, lui procurerent, dans ſa patrie, les plus douces & les plus glorieuſes récompenſes (79).

VANDEN BROECK. 1629.

Il revient en Europe.

(79) Il partit de Batavia le 17 Décembre 1629, & mouilla au Texel le 6 de Juillet 1630.

Fin du XXXIe Volume.





